Accessions
155,757

Shelf No.
G.3556.1

Barton Library. v. 29

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGT-NEUVIEME.

CE VOLUME CONTIENT

LES CONTES DES GÉNIES, ou les CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR, ouvrage traduit du perſan en anglois par ſir CHARLES MORELL, ci-devant ambaſſadeur des établiſſemens anglois dans l'Inde à la cour du grand Mogol, & en françois ſur la traduction angloiſe.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

155757
May 1873

AVERTISSEMENT

D E

L'ÉDITEUR ANGLOIS.

QUOIQUE ſir *Charles Morell* ſoit mort depuis long-temps, il n'eſt pas ſurprenant que cet ouvrage ſoit reſté inconnu au public, les papiers de cet ambaſſadeur ayant été remis à des perſonnes qui n'en connoiſſoient pas la valeur. Peut-être n'auroit-il pas encore vu le jour, s'il ne m'avoit été confié avec pluſieurs autres papiers & titres de ſa famille qui m'a choiſi pour arbitre de quelques différens.

Maître d'uſer à mon gré de ſes ouvrages littéraires, je les ai mis peu-à-peu en état d'être publiés. J'aurois

donné depuis long-temps ſa *Relation de l'Inde*, ſi nous n'en avions pas déja une autre qui, quoique moins parfaite & moins curieuſe, rend pourtant celle-ci moins néceſſaire. D'ailleurs, les planches qui doivent l'enrichir, exigeant des fraix de gravure aſſez conſidérables, peut-être plus de cinq cent livres ſterling, je me ſuis vu forcé, malgré moi, d'en différer la publication. J'eſpère que le public en ſera dédommagé par l'ouvrage que je lui préſente aujourd'hui. S'il n'eſt pas auſſi utile au commerce, il ſera beaucoup plus amuſant, & d'une inſtruction propre à toutes ſortes de perſonnes. C'eſt une traduction de la main de ſir *Charles Morell*, des Œuvres, ou plutôt, ainſi que le titre le porte, des

charmantes leçons d'*Horam Aſmar* ; leçons charmantes en vérité, ſoit pour le ſujet, ſoit pour la forme & la morale qu'elles contiennent.

Ces leçons ſont diviſées en Contes ; &, pour les accommoder au goût du ſiècle, je les ai appelées les *Contes des Génies*. De temps en temps j'en ai ſemé quelques lambeaux dans les papiers publics, pour preſſentir le goût des connoiſſeurs. Ils ont été ſi bien accueillis, que je me ſuis déterminé à en donner une édition complette, n'épargnant ni ſoins, ni dépenſes pour l'embellir, employant les mains les plus adroites à graver les planches qui doivent l'orner.

J'eſpère que, pour récompenſe de mes peines, ces Contes ſeront auſſi

utiles dans notre *Europe*, que mon ami ſir *Charles Morell* m'a aſſuré qu'ils l'étoient dans l'*Inde*, où ils amuſent & inſtruiſent la jeuneſſe des deux ſexes : les ſavans les liſent encore avec cette ſatisfaction que donnent les plus excellentes productions du génie, de l'art & de la morale.

VIE
D'HORAM,
FILS D'ASMAR,
ÉCRITE
PAR CHARLES MORELL.

PENDANT ma longue & pénible réſidence dans différentes parties de l'Aſie, tant ſous la domination du Mogol que dans les états de l'empire *Ottoman*, j'eus occaſion de connoître un ouvrage perſan intitulé : *les charmantes leçons d'Horam, fils d'Aſmar*, livre fort eſtimé à *Hiſpaham* & à *Conſtantinople*. Les docteurs de la loi de *Mahomet* le liſent ſouvent à leurs diſciples, pour les exciter à la pratique de la vertu & à l'amour de la religion.

Tout occupé du commerce, je n'avois guères de loiſir à conſacrer à la lecture d'un tel livre, pour lequel d'ailleurs je ne me ſentois point de goût. Ce ne fut qu'après

l'avoir entendu préconiſer dans toutes les parties de l'*Aſie*, que je me déterminai à le lire, & à voir par moi-même s'il méritoit les éloges exceſſifs qu'on lui donnoit. Quelques heures de lecture me firent repentir de mon peu de curioſité. J'y trouvai de l'intérêt, de l'imagination, une morale pure, envelopée ſous des images agréables & décentes.

Je m'en procurai une édition des plus correctes, & je ſongeai ſérieuſement à le traduire en anglois, comptant en faire un préſent agréable à ma femme & à ma famille, à mon retour en *Angleterre*. Quelques affaires m'appelèrent au fort *Saint-George*; & j'eus le malheur de laiſſer une partie de mon manuſcrit à *Bombay*. J'étois déjà fort avancé dans la traduction.

Cette perte m'affligea d'autant plus que, dans la multitude d'affaires dont j'étois occupé, je n'avois guères d'eſpérance de pouvoir recommencer ce travail; de ſorte que je perdis de vue ma première penſée, me contentant de lire quelquefois l'original qui me ſembloit toujours plus charmant.

Si mon voyage au fort *Saint-George* me fit perdre un manuſcrit que j'eſtimois, il me procura la connoiſſance d'un ami infiniment plus précieux. C'étoit l'auteur même du livre

dont je regrettois la traduction. *Horam* étoit également estimé des Payens & des Mahométans, qui le regardoient comme un saint: il étoit intimément lié avec les anglois établis au fort.

Comme j'avois témoigné une extrême envie de le connoître, & que j'étois assidu à le voir, il conçut pour moi une affection particulière. Nous nous promenions souvent ensemble dans les jardins qui sont derrière le fort; je trouvois mille charmes dans sa conversation aussi amusante qu'instructive.

Je lui disois quelquefois, lorsque l'occasion s'en présentoit, que c'étoit dommage qu'une ame aussi droite & aussi juste que la sienne, ne fût point instruite des vérités du Christianisme. Les premières fois il m'écouta sans me répondre. Je remarquai seulement que, quand je ramenois le discours sur ce point, il affectoit de paroître fort réservé, & plus pensif qu'à l'ordinaire. L'objet étoit d'assez grande importance, pour insister souvent. Nous avions peu de conversations particulières où je ne lui parlasse du Christianisme, de la sublimité de ses dogmes, de la sainteté de sa morale. Un jour enfin que j'exaltois avec plus de zèle que jamais la pureté de notre sainte religion, il s'arrête tout-à-coup

au milieu de notre promenade, se prosterne la face contre terre, & d'une voix forte il prononce en *persan* ces paroles qui sont restées gravées dans ma mémoire :

« O *Alla !* être puissant & miséricordieux, qui as étendu & mesuré l'immensité des cieux avec ta main, & qui as fait la fourmi & l'abeille avec une égale sagesse, daigne éclairer l'entendement du reptile qui t'adore. O toi ! qui peux tirer la lumière des ténèbres, si c'est ta volonté que ceux-là rendent hommage à la vérité par leurs discours, qui l'outragent par leur conduite, aye pitié de moi & d'eux ; de moi qui ai besoin de l'exemple pour être convaincu du précepte ; d'eux qui te renoncent sous une fausse apparence de foi & d'obéissance. O *Alla*, les vices des chrétiens ne sont-ils pas plus odieux à tes yeux que l'aveuglement des payens ? Les yeux de ceux qui se vantent d'être éclairés d'une lumière supérieure, sont-ils plus aveugles que ceux des nations qu'ils disent plongées dans les ténèbres de l'erreur ? Ces hommes qui sont si avides des biens de la terre, seroient-ils prodigues des trésors du ciel. Ces hommes qui viennent ramasser à grands fraix la poussière de l'*Inde*, nous offriront-ils des biens éternels en échange

de nos poſſeſſions qu'ils ont envahies ? Non, la plus pure & la plus ſainte des religions ne ſauroit être révélée par un organe auſſi impur que la bouche des plus ingrats des hommes. La perle ne ſera point la proie de l'animal immonde qui ſe nourrit de fange : les enfans d'*Alla* ne ſeront point dépouillés de leur héritage. Le ver ne doit point voler, l'ignorant juger, ni la pouſſière s'énorgueillir ».

Après avoir prononcé ces paroles, dont je fus vivement frappé, il reſta quelque temps en ſilence, proſterné la face contre terre; puis il ajouta, les larmes aux yeux, en ſe relevant : « Que la volonté d'*Alla* ſoit » la loi de ſa créature ».

Je fus quelques momens ſans avoir la force de lui répondre. Ses reproches, quoique ſévères, n'en étoient pas moins vrais. Enfin, voyant qu'il continuoit à garder le ſilence, abſorbé dans une profonde méditation, j'oſai l'interrompre.

« Mon ami, lui dis-je, Dieu eſt juſte & l'homme eſt pécheur. La religion *chrétienne* eſt profeſſée par des millions d'hommes; mais tous ne reſſemblent pas aux marchands de l'*Inde*. Si ceux-ci préfèrent les richeſſes à la religion, il y en a beaucoup d'autres

qui ont souffert pour la cause de *christ*, & qui ont mieux aimé mourir dans la foi, que d'acheter une vie glorieuse au prix d'être infidelles à leur Dieu. Je n'ai garde de me croire aussi saint qu'eux. Mais je puis assurer *Horam*, que ma foi, quoique foible, n'est point morte; & j'espère que mon obéissance, toute imparfaite qu'elle est, sera agréable à mon Dieu par les mérites de celui que je sers.

» Si tous les *chrétiens* étoient comme mon ami, me dit *Horam*, j'embrasserois avec joie la foi de *christ*. Mais en quoi les *chrétiens* se distinguent-ils des infidelles parmi lesquels ils vivent ? Leurs jours sont des jours de débauche, & leurs nuits des nuits d'intempérance. Ils prêchent la vérité, & pratiquent le mensonge. Ils se nomment *chrétiens*, & leurs actions sont dignes de payens.

» Il est vrai, mon ami, lui répondis-je; mais ceux que l'on envoye ici sont, pour la plupart, des hommes perdus, esclaves de leurs passions, livrés aux plus grands vices; encore arrive-t-il souvent que ces gens se convertissent à la vertu & à la religion, & passent les dernières années de leur vie dans l'exercice de la pieté.

» C'eſt-à-dire, reprit *Horam*, qu'ils ſervent d'abord leurs paſſions, & qu'ils donnent à Dieu les reſtes d'une vie uſée. *Alla*, que je ſers, ne veut point de tels adorateurs. Il exige les prémices du cœur ; il exige des prières & des adorations qui s'élèvent au ciel avant que la roſée du matin diſparoiſſe. Le fidelle adorateur d'*Alla* doit ſe proſterner en ſa préſence avant que le ſoleil l'accuſe de pareſſe, par le retour de ſa vive lumière, & continuer ſes adorations lorſque l'œil du monde s'eſt couvert des ombres de la nuit. Il doit entrer dans la ſociété des fidelles, tandis qu'il jouit de toute la force de l'âge, & perſévérer dans ſa marche comme les *rajaputas* de l'Orient.

» *Horam*, lui répliquai-je, s'il falloit adorer Dieu comme il le mérite, la plus longue vie ne ſuffiroit pas. Mais notre père céleſte n'exige pas de ſes enfans ce qui eſt évidemment au-deſſus de leurs forces. Il eſt vrai que nous devons marcher ſans-ceſſe en ſa préſence, l'adorer, le remercier, le prier tous les jours de notre vie, à toute heure & à tout moment. Mais lorſqu'on a eu le malheur de l'oublier dans ſa jeuneſſe, encore vaut-il mieux revenir à lui ſur le retour de l'âge, que de perſévérer dans ſon infidélité.

Il vaut mieux se mettre à l'ouvrage à l'onzième heure du jour, que de rester oisif toute la journée, jusqu'à la fin de notre temps. Dieu nous a promis le pardon de nos fautes par les mérites de notre sauveur, qui n'est pas seulement un grand prophète, comme *Mahomet* le représente; mais le roi, le prêtre & le rédempteur du genre humain.

» Quel est donc ce rédempteur, dit *Horam*, dont je vous entends parler si souvent & avec tant d'admiration? L'un peut-il préserver l'autre de la colère de Dieu, tandis que vous reconnoissez vous-même que les plus sages & les meilleurs des hommes ne sont pas de dignes adorateurs de la majesté divine?

» Ce n'est pas en tant qu'homme que notre divin rédempteur a sauvé le genre humain, lui dis-je, c'est comme Dieu fait homme; en cette qualité, il a satisfait pleinement, non-seulement pour mes péchés, mais aussi pour les vôtres.

» Il est certain, dit *Horam*, que toute chair est foible & corrompue. Foibles comme nous le sommes, nous ne pouvons pas supposer que celui qui est toute bonté & toute perfection puisse nous rendre capables de remplir de nous-mêmes nos devoirs envers

Dieu & envers les hommes. Je conviens que nous avons besoin pour cela d'un pouvoir surnaturel ; je ne vois pas aussi qu'il faille absolument que ce pouvoir soit divin.

» Si l'offense est contre Dieu seul, répondis-je, Dieu seul peut pardonner. Mais la créature ne peut rendre à Dieu que les hommages qu'elle lui doit comme être entièrement dépendant de celui qui l'a faite. Il n'y avoit donc ni ange, ni saint, ni prophête qui pût racheter les hommes. Ils ne pouvoient tous s'acquitter que pour eux seuls de ce qu'ils devoient à leur créateur. Leurs mérites & leurs vertus ne pouvoient servir de médiation pour les pécheurs. Donnez à un homme toute la sainteté dont il est capable, supposez-le parfait, l'ami de Dieu, & revêtu de toute la puissance qui puisse être accordée à une créature ; dans cet état de perfection, il adore & ne sert Dieu que pour lui seul, & ne peut satisfaire pour les péchés d'un autre. Ce que je dis de l'homme est également applicable aux anges, aux *génies*, ou êtres supérieurs de l'homme. Ils sont aussi les créatures d'*Alla*. Tout ce qu'ils peuvent lui rendre d'hommages & d'adorations, n'est qu'un tribut qu'ils doivent pour eux-mêmes. En considérant la rédemption

sous ce point de vue, il vous sera aisé de concevoir que le rédempteur devoit être égal à Dieu. Supposer qu'il y a plusieurs Dieux, ce seroit déroger à la dignité de sa nature qui est essentiellement une. C'est pourquoi nous croyons que le fils de Dieu, engendré du père, le *Messie* que *David* désiroit de voir, & que tous les prophêtes des Hébreux annoncèrent au monde, s'est réellement incarné, afin de pouvoir souffrir & satisfaire par ses souffrances pour les péchés des hommes. Je ne crois pas du reste que l'on puisse trouver quelque chose d'absurde ou de déraisonnable dans cet exemple merveilleux de miséricorde. Lorsque Dieu condamne, qui peut absoudre, sinon Dieu lui-même? Et à qui la gloire de la rédemption du genre humain peut-elle être attribuée, sinon au père des miséricordes?

» M. Morell, me dit *Horam*, il y a de la raison & du vrai dans ce que vous dites; mais je doute que beaucoup de *chrétiens* réfléchissent aussi sérieusement que vous sur ces matières. Vos frères se contentent de professer une religion sans la pratiquer, de croire en aveugles, sans être éclairés ni affermis dans leur foi. Si votre religion est vraie, ô que les Européens sont méchans!

Je les compare à une femme folle qui voudroit éclipser la vive lumière du soleil par la sombre lueur d'une lampe. »

J'eus plusieurs autres conversations semblables avec *Horam*; mais je mis celle-ci par écrit aussitôt que je l'eus quitté. Ses judicieuses remarques firent une vive impression sur moi; & je crus que, si elles faisoient une égale impression sur les autres, la publication n'en seroit pas inutile.

A présent que j'ai la plume à la main, & que je m'occupe à transcrire les passages les plus intéressans de nos entretiens particuliers, je ne puis m'empêcher d'y en ajouter un qui concerne une confidence qu'il me fit.

Nous disputions à notre ordinaire sur la religion. *Horam* prenoit vivement le parti de son prophête *Mahomet*. Je lui dis : « mon ami, quelle récompense avez-vous à promettre à ceux qui embrassent votre religion? Si, par exemple, épousant votre zèle pour la foi *mahométane*, j'avois dessein de me faire musulman, quelle récompense pourriez-vous m'assurer?

» O mon ami, me répondit *Horam*, je vois le but de votre demande captieuse. Si vous faisiez la même question à nos docteurs, je sais qu'ils vous promettroient un nombreux

ſerrail dans l'autre vie, avec toutes les délices de la volupté. Mais, ô Monſieur *Morell!* je n'oſerois vous faire une telle promeſſe. Je ſuis honteux, & ſcandaliſé toutes les fois que je les entends ne promettre que des plaiſirs ſenſuels à ceux qui prendront le nom de *Mahomet* pour leur prophête. Il n'y a que des jeunes gens qui puiſſent faire de pareils contes, & il n'y a que des jeunes gens qui puiſſent s'y laiſſer prendre. La volupté ſenſuelle n'eſt guère propre à exciter dans l'ame l'amour d'*Alla*, & des embraſſemens impurs caractériſent mal une foi pure. Si j'avois une pierre précieuſe, je ne la jetterois pas ſur un fumier; je n'irois pas l'enterrer dans la fange d'un grand chemin. »

Plus je converſois avec *Horam*, plus j'avois ſujet d'admirer ſes talens & ſes rares qualités. Quoique fort religieux, il avoit peu de préjugés. Quoiqu'il fît profeſſion de la foi *mahométane*, ſa religion ſe rapprochoit beaucoup de la religion naturelle. Je connus à ſes diſcours qu'il avoit beaucoup voyagé; & ſa profonde ſageſſe faiſoit aſſez voir qu'il avoit beaucoup profité de ſes études & de ſes voyages. Je lui ai témoigné une forte envie de ſavoir l'hiſtoire de ſa vie. Il me fit le récit que je vais rapporter.

» Je naquis, me dit-il, vers les confins de la mer *Caſpienne*. Mon père *Adenam*, dit *Aſmar*, Iman de *Ferabad*, mourut lorſque j'étois encore à la mamelle. Ma mère eut recours à la charité des amis de mon père. Leur eſtime & leur amitié pour *Adenam* leur fit prendre ſoin de ſa veuve & de ſon fils. Ils n'épargnèrent rien pour mon éducation.

» A douze ans je vins à *Mouſul* étudier ſous *Acham*, le plus ſavant des docteurs de la loi de *Mahomet*. Je continuai pendant neuf ans à recevoir ſes leçons, & je ſervis dans les moſquées de *Mouſul*, juſqu'à ce qu'*Alhoun*, Bacha de *Diarbec*, ayant eu quelque différent avec notre Cadi, marcha vers *Mouſul*, qu'il ſaccagea, & d'où il emmena quatre cent des premiers habitans qu'il vendit comme eſclaves. J'étois de ce nombre. Quoiqu'Iman, je fus envoyé à *Alep* par le bacha, & vendu à un marchand anglois. Le nom de mon maître étoit *Wimbleton*. Je vécus pluſieurs années avec lui. J'appris aiſément l'anglois, & je lui ſervois d'interprète.

» Mr. *Wimbleton* me connoiſſant de la fidélité & de l'induſtrie, me fit ſon commis, me chargeant de négocier pour lui dans

l'intérieur du pays. Je fis plusieurs voyages en diverses contrées de l'*Amasie*, de la *Turcomanie*, du *Curdistan* & de la *Perse*. Je m'acquittai des commissions de mon maître à sa grande satisfaction; & quand je l'eus enrichi il me donna la liberté, à condition néanmoins que je resterois avec lui jusqu'à sa mort, toujours chargé des affaires de son commerce. J'acceptai ses offres, & *Alla* a abrégé le temps de mon esclavage.

» Mon maître mourut au bout de deux ans. Il me fit appeler auprès de son lit, me chargea d'envoyer tous ses effets en *Angleterre*, à son frère, qui ne les méritoit pas, me dit-il, mais à qui il vouloit faire autant de bien qu'il en avoit reçu de mal, afin que son tombeau ne fût point fermé sur sa colère. Il me permit seulement d'en prendre le quart pour moi. Il me le donnoit comme récompense, & de peur que la pauvreté ne me donnât à un nouveau maître aussi dur qu'il étoit bon.

» Je fus très-sensible à la mort de M. *Wimbleton*. Je résolus de passer en *Angleterre* avec ses biens; & au lieu du quart qu'il m'avoit donné, je jugeai que le dixième suffisoit aux besoins d'un homme né sans ambition, qui n'avoit point mis son espé-

rance dans les plaisirs & les richesses de la vie.

» Ayant rassemblé les effets de mon maître, je m'embarquai sur la *Méditerranée* : après un trajet heureux, je descendis à *Leghorn*, d'où je passai à *Paris*, & de-là à *Calais* & à *Londres*. Ce qui me frappa le plus à mon arrivée en *Europe*, ce fut la magnificence de la religion romaine, où je m'apperçus que l'ostentation du culte remplaçoit les devoirs de la morale, & que la superstition étoit vêtue des riches habillemens de la foi. Ces absurdités me surprirent, d'autant plus que Mr. *Wimbleton* m'avoit annoncé que je trouverois en *Europe*, si jamais j'y allois, les coutumes les plus raisonnables, les mœurs les plus pures, & la plus sainte religion. Une autre remarque que je fis, fut que le visage des femmes ne peut supporter long-temps la nudité, & que les voiles de l'*Asie* conviendroient bien aux dames *Européennes*. J'eus souvent lieu d'observer que les prêtres *Chrétiens* sont fort monotones dans leurs prières, & que leur dévotion consiste sur-tout dans beaucoup de gestes & de grimaces. Nous sommes plus sérieux & plus respectueux en présence d'*Alla ;* au lieu que les Chrétiens sont aussi

dissipés, même aussi babillards au temple que dans leurs maisons de rafraîchissement. C'est ce que j'ai remarqué en Angleterre plus particulièrement que par-tout ailleurs. En vérité, l'anglois se conduit dans le temple, comme s'il étoit au-dessus de la Divinité qu'il y vient adorer. Il sert Dieu avec la plus grande indifférence, au moins à en juger par l'extérieur. Lorsque les Anglois s'assemblent pour adorer la Divinité, la religion est la dernière de leurs pensées. Peut-être aussi que la variété des postures & des grimaces est une grande marque d'adoration parmi les Chrétiens. Si cela est, j'avoue que les Anglois sont plus dévots que tous les autres. Les uns sont debout, les autres assis : il y en a qui sont appuyés, d'autres qui rient : j'en ai vu qui regardoient la voûte, d'autres dont la tête mobile tournoit de tous les côtés; plusieurs dormoient, & leurs voisins ne sont occupés qu'à les réveiller. Cette scène diversifiée est répétée dans chaque église avec beaucoup d'autres circonstances. Un étranger doit se faire une idée bien peu raisonnable d'une religion dont les sectateurs mettent si peu de décence dans leur culte. Mais je ne vous importunerai pas davantage de mes observations qui sont pour

la

la plupart religieuſes, mes premières études m'ayant porté naturellement à obſerver les différentes religions en uſage pour les hommes.

» Arrivé à *Londres*, je me rendis chez le frère de M. *Wimbleton*, dont je lui remis les effets, en lui diſant que mon maître avoit eu la bonté de m'en donner le quart pour récompenſe de mes ſervices.

» M. *Edouard Wimbleton* changea de couleur lorſque je lui parlai de la bonté de ſon frère à mon égard. La nouvelle de ſa mort n'avoit pas fait tant d'impreſſion ſur lui.

» Je fus fâché de trouver de tels ſentimens dans un *chrétien*. Je croyois que, dans le royaume le plus éclairé de la terre, on devoit faire moins de cas des richeſſes, & avoir plus d'affection pour un frère.

» Je me hâtai de le tirer d'inquiétude. Je me ſuis fait une maxime de faire autant d'heureux que je puis; il n'appartient qu'au puiſſant *Alla* de juger & de faire juſtice. Monſieur, lui dis-je, quoique mon maître ait été ſi libéral à mon égard, je ne veux point profiter de l'excès de ſa généroſité. Je n'ai pris que le dixième de ſes biens, & j'ai apporté avec moi le reſte, dont vous pouvez prendre poſſeſſion quand vous le voudrez.

» M. *Edouard Wimbleton*, charmé de ma réponſe, me répondit obligeamment que la modeſtie & la décence convenoient à ceux qui étoient nés pour ſervir; que ma diſcrétion étoit une juſtice, & que je ne devois pas prendre à la lettre un don que la maladie & un affoibliſſement d'eſprit avoient arraché à ſon frère; qu'il ſavoit l'influence qu'un eſclave adroit pouvoit avoir ſur ſon maître, dans ces momens où l'homme n'eſt preſque plus à lui. Mon frère, ajouta-t-il, a toujours été trop généreux. C'eſt ce vice qui le força de quitter l'*Angleterre*, après y avoir prodigué ſon bien. Ce fut auſſi ce qui m'empêcha de lui prêter l'argent qu'il me demandoit pour rétablir ſes affaires. Au lieu de me rendre à ſes inſtances, je lui conſeillai d'aller chercher fortune ailleurs. Si je l'avois aſſiſté ici, il ne ſeroit point allé à *Alep*, & n'auroit point amaſſé les richeſſes qu'il a laiſſées en mourant. Après ce diſcours, il me recommanda d'honorer la mémoire de mon maître, & de revenir le lendemain matin.

» Je revins à l'heure marquée, apportant avec moi le teſtament de mon maître, où il me léguoit le quart de ſes biens. La date

du teſtament étoit antérieure à ſa dernière maladie. Cette pièce me ſervit au beſoin.

» M. *Wimbleton* me reçut aſſez mal. Il me fit des reproches durs ſur la baſſeſſe de ma naiſſance, ſur ma patrie & ma religion, me donnant pluſieurs noms de mépris relatifs à ces objets. Je les ſouffris patiemment, me rappelant d'avoir vu pluſieurs *mahométans* traiter auſſi mal les *chrétiens*. Ce n'étoient là que les préludes d'une ſcène beaucoup plus révoltante. Ouvrant la porte de ſon comptoir, il appela une troupe de ruſſiens qui ſe dirent officiers de juſtice. Il leur commanda de me mener en priſon comme ſon débiteur. Je leur dis que je ne devois rien à cet homme. Il inſiſta, en diſant que j'étois venu lui faire un compte, & que, ſous prétexte de modération & d'honnêteté, ne voulant pas prendre le quart des biens de ſon frère, que je prétendois qu'il m'avoit laiſſé, je lui en dérobois la dixième partie contre toute juſtice, puiſqu'il ne m'en appartenoit rien du tout.

» A cela, je répondis ſimplement que je pouvois montrer le teſtament de mon maître qui étoit en forme & dûment légaliſé; que du reſte j'avois un ami à *Londres* qui avoit long-temps demeuré à *Alep*; qu'étant

chargé de ses affaires, je devois le trouver à deux heures à la bourse ; qu'il savoit que j'étois venu ce matin chez M. *Wimbleton*, & qu'il sauroit bien tirer raison de ses mauvais procédés à mon égard.

» Au même moment on frappa fortement à la porte. M. *Wimbleton* pâlit, & les prétendus officiers de la justice parurent interdits. Je profitai de leur trouble pour sortir. Je rencontrai à la porte mon ami avec bonne compagnie.

» Monsieur, lui dis-je, vous venez à propos pour me tirer des mains d'une troupe de gens de mauvaise mine. M. *Wimbleton* me taxe de vol ; mais j'ai dans ma poche le testament de mon maître.

» Où est M. *Wimbleton*, dit mon ami ? n'y a-t-il point de valets au logis, ajouta-t-il en frappant fortement à la porte ?

» Monsieur, voici la porte du comptoir, lui répondis-je en la lui montrant ; j'y ai laissé M. *Wimbleton* avec quelques gens qui se disent Officiers de justice.

» Mon ami voulut ouvrir la porte : on lui dit que M. *Wimbleton* ne pouvoit voir personne ce jour-là, & qu'il n'étoit pas en état de parler d'affaire.

» C'est ce qui m'inquiète assez peu, ré-

pondit mon ami ; je ſuis content d'avoir ſauvé un honnête étranger du piége qu'il lui tendoit.

» Nous ſortîmes auſſitôt pour nous rendre à la bourſe, où mon ami publia les mauvais procédés de M. *Wimbleton*, en faiſant voir que j'avois réellement droit au quart de la fortune de ſon frère. Loin d'approuver ma modération, on en fit un ſujet de riſée. Il ne mérite ni le quart, ni le dixième, diſoient les uns, puiſqu'il ne ſait pas mieux faire valoir ſes droits. Sa conduite, diſoient les autres, fait douter s'il a aucun droit naturel. Eſt-il naturel qu'un homme ſe contente du dixième, lorſque le quart lui appartient légitimement ?

» Enfin chacun voulut voir le teſtament. Il courut de main en main ; & chacun fut convaincu de la réalité de mon droit.

» Alors un bruit unanime s'éleva. Mon ami & tous ceux qui étoient préſens me conſeillèrent de faire valoir mes prétentions ſur la totalité du legs.

» Meſſieurs, leur dis-je, je n'ai jamais déſiré plus que je n'ai. Tout homme doit mettre des bornes à ſes ſouhaits. Les miens ſont remplis, grâces au ciel. J'ai aſſez pour mes beſoins. Des pluies trop abondantes font

périr les fruits de la terre, au lieu de les nourrir. Il y a un vent qui fait tourner le moulin ; il peut y avoir un vent trop violent qui le brise.

» Cet homme est hors de lui-même, disoient-ils, il ne connoît pas le prix des richesses.

» Quoiqu'il en soit, Messieurs, continuai-je, je ne puis accepter une récompense qui me semble au-dessus de mes services. Je sens que la libéralité de mon maître a été excessive, & je ne dois pas en abuser. Du reste, il ne seroit plus temps de suivre des conseils dont je vous ai obligation. J'ai déjà remis les neuf dixièmes au frère de mon maître, en renonçant à toutes prétentions ultérieures.

» Vous avez mal fait, dirent-ils : mais avez-vous signé ce renoncement ? y a-t-il des témoins qui puissent attester que vous avez renoncé au quart qui vous est dû ? M. *Wimbleton* a-t-il des preuves juridiques de votre désistement ? S'il n'en a point, vous pouvez l'attaquer en toute sûreté. La justice ne tient point compte de ce qui s'est dit & passé entre vous & lui.

» Les preuves de M. *Wimbleton* sont de peu de conséquence pour moi, répliquai-je ;

mais je porte au fond de mon cœur un témoin de mes actions, qui ne me justifieroit pas, quand tous les monarques de la terre me déclareroient innocent.

» Ce pauvre homme, dirent-ils, a des idées bisarres : il ne fera jamais fortune. Quand il n'auroit que le vingtième, au lieu du dixième, ce seroit encore assez pour lui; car lui ne saura jamais le faire valoir.

» Alors ils me quittèrent, à l'exception d'un petit nombre. Un d'eux me dit :

» J'admire votre façon de penser, votre désintéressement & votre modestie ; mais permettez-moi de vous dire que vous négligez le bien public, en renonçant à votre intérêt particulier. Vous devez au public de dénoncer & faire punir quiconque viole les loix sacrées de la probité ; & le bien qu'il vous restituera, vous pouvez le faire tourner au profit du public, si vous y renoncez pour vous-même. C'est là la grande loi de la société. Il vaut incomparablement mieux faire du bien à la multitude, que de mettre son plaisir à boire & à manger pour soi seul.

» Vous avez raison, lui répondis-je ; mais dans le cas présent, je ne puis faire ce que vous me conseillez. Je sens que M. *Wim-*

bleton ne mérite guère la ceſſion que je lui ai faite d'une partie de ce qui m'étoit dû; je ne puis auſſi l'appeler en juſtice qu'en répétant un bien que je lui ai déjà cédé librement. Le public ne peut pas exiger le ſacrifice de ma conſcience; & la juſtice n'eſt point fondée ſur les vices particuliers.

» Monſieur, me dit-il, vous ferez ce que vous voudrez. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire ſur ce point. C'eſt que la loi vous favoriſe dans le cas préſent. M. *Wimbleton* eſt en votre puiſſance; & vous avez tort, ſi vous le laiſſez échapper. Le public attend autre choſe de vous. Celui qui dérobe un coupable aux pourſuites de la juſtice, ne vaut guère plus que celui qui a commis le crime.

» Alors chacun s'en alla de ſon côté. Je me retirai tranquillement chez moi en réfléchiſſant à la ſcène étrange qui venoit de ſe paſſer.

» Les *européens* ſont trop raffinés pour le gros bon ſens des *aſiatiques*, me diſois-je en moi-même. Je me trompois lourdement en m'imaginant que la vertu avoit les mêmes bornes par toute la terre.

» Le commerce eſt le prophète des *européens*, & l'or eſt leur dieu. Je veux néan-

moins apprendre leurs sciences, qui naquirent en *Asie*, mais qui ont fructifié en *Europe*.

» Je m'appliquai sérieusement à l'étude de ces sciences si justement estimées dans l'Orient. La science des figures fut une des premières qui m'occupa avec celle des nombres. J'appris à mesurer avec neuf figures la grandeur du globe qui produit la lumière, à calculer la distance des étoiles du ciel, à prédire les éclipses du soleil & de la lune, à annoncer aux nations la perte de la lumière des cieux. Par ces talismans scientifiques je pus mesurer la hauteur inaccessible des montagnes, la vaste étendue des mers, & menacer la terre de l'apparition effrayante des comètes. Je n'épargnai ni temps ni peines pour pénétrer dans les profondeurs des mathématiques. Je conversai avec le grand & sublime *Newton*, comme les orientaux conversent avec les *génies*. Je le vis faire descendre la lune des royaumes de la nuit, & produire à son gré le flux & le reflux de la mer; je l'entendis lire dans son livre les loix de l'Océan tumultueux; il traçoit avec sa baguette le cours des étoiles, & soumettoit à son système les orbes excentriques. Il rendoit la lumière palpable & décomposoit ses rayons. Il donnoit aux émanations

du soleil des couleurs spécifiques, & un ordre fixe à l'éclat du jour. Il développoit les loix éternelles de la nature, & sembloit instruit de tous les décrets du ciel.

» Les leçons de ce grand maître me dédommagèrent amplement de toutes les peines & fatigues de mon voyage en *Angleterre*. Ce que j'aurois vainement cherché dans les magasins des marchands, je le trouvai dans les cabinets des savans.

» C'étoit un grand sujet de joie & d'admiration pour un *Asiatique* ignorant & bigot, de perdre ses préjugés dans le vide immense où nagent les planètes & les mondes; d'envisager avec mépris sur un globe artificiel la mer *Caspienne* qui avoit jusques-là borné ma vue, & de mesurer à l'ouverture du compas tous les royaumes de la terre rassemblés sous mes yeux; de considérer ce grand assemblage de terre & de mer comme une planète abîmée dans le tourbillon du soleil, & le soleil lui-même, comme une étoile au milieu de mille autres égales, sinon supérieures en grandeur. Quand ensuite je ramenois ma pensée sur moi même, alors je me regardois comme un atôme invisible, perdu dans l'immensité d'un million de mondes.

» Mes recherches ne se bornèrent pas là.

Je ſuivis mon ami à *Cambridge*, où j'eus le loiſir de m'appliquer à l'étude de la phyſique. Je vis avec ſatisfaction préférer les faits aux hypothèſes, & la nature ſe trahir elle-même par ſes opérations. Je traçai avec admiration les principes des mécaniques. Je vis l'échelle regulière de la multiplication des forces, qui faiſoit dire à *Archimède* qu'il remueroit la terre avec un point d'appui & un levier aſſez grand. Les ſecrets de la chymie me furent dévoilés. Je vis la matière, pendant ſon inertie naturelle, s'agiter d'un mouvement inteſtin, & le feu deſcendre du ciel pour mon amuſement. Cet amuſement étoit inſtructif. J'avois occaſion d'entendre les philoſophes diſputer enſemble, ſe contredire les uns les autres, & appuyer leurs ſentimens oppoſés ſur les mêmes expériences. Cette biſarrerie me montra dans tout ſon jour la beauté de la nature & la folie de l'homme. Je vis l'ignorance naître du ſein de la ſcience; & les profondes méditations des ſavans me ramenèrent où elles m'avoient trouvé, entre les bras de l'incertitude, avec cette différence que je m'étois convaincu de l'ignorance humaine, au lieu que je voyois les autres diſpoſés à ſe laiſſer tromper par une vaine apparence de ſcience. Je terminai

ce cours de sciences par conclure que le savoir n'est utile qu'autant qu'il nous apprend à bien vivre ; & que savoir beaucoup sans pratiquer, c'est ressembler à un laboureur qui travailleroit beaucoup au temps des semailles, & resteroit oisif au temps de la moisson.

» Ayant joint les connoissances historiques à mes autres études, je songeai à rentrer dans ma patrie qui offroit un vaste champ à l'exercice de mon savoir.

» La guerre arrêta mon voyage d'*Alep*. L'entrée de l'*Asie*, fermée par la *Méditerranée*, restoit encore ouverte par les *Indes orientales*. Une flotte alloit mettre à la voile pour ces régions. Je m'embarquai comme passager, sur un vaisseau de la compagnie ; & après un passage aussi pénible qu'ennuyeux, j'arrivai à la baie de *Bengale*.

» L'unique satisfaction que j'eus dans mon voyage, ce fut de voir mes connoissances confirmées par l'expérience. Les merveilles de l'Océan ne me semblèrent pas moins magnifiques que l'aspect majestueux des montagnes. Les vagues soulevées par la tempête, en s'élevant comme la cime orgueilleuse des *Alpes*, m'inspiroient une semblable horreur. Mais celui qui est bien convaincu que

ſa vie n'eſt point à lui, eſt tranquille au fort de la tempête. Il lui importe aſſez peu qu'il ſoit la pâture des vers de la terre, ou réduit en cendres par la foudre.

» Je reſtai quelque temps à *Bengale*, attendant une occaſion pour paſſer à la Cour du Mogol où j'avois deſſein de chercher un établiſſement. Les monarques de l'Orient ſont curieux à l'excès des ſciences de l'*Europe*. C'eſt une des raiſons pour leſquelles ils ont accueilli les *Jéſuites* & toléré leur religion, ſe flattant de tirer avantage des ſavans travaux de cette ſociété. Mais en général, ils ne ſont point favorables à la religion chrétienne; & ſi les miſſionnaires n'avoient d'autre appui que leur religion, ils ſeroient bientôt ſacrifiés aux docteurs *Mahométans* & aux brames *Indiens*. Mais à préſent, la religion n'eſt que le prétexte des voyages des *Jéſuites* dans l'*Inde*; & peut-être ſont-ils auſſi peu zèlés pour la propagation du chriſtianiſme, que les *mahométans* & les *payens* ſont peu diſpoſés à l'embraſſer. Ils ſont bons mathématiciens & mauvais ſaints, ſi ce n'eſt lorſque la prédication de l'évangile peut leur procurer quelques avantages temporels.

» Il n'y a donc que leur ſavoir utile qui protège, à la cour des monarques de l'Orient,

des hommes odieux à toute l'*Asie*. Les machinations secrettes des pères de la société, quoique conduites avec art, ont été découvertes par ceux qui les ont étudiées & observées de près. Leur sort est décidé, dès que les *Asiatiques* seront aussi savans qu'eux.

» Ces réflexions furent pour moi un nouveau motif de me perfectionner dans les sciences & les arts des *Européens*. Je ne doutois pas que je ne me rendisse agréable à la cour du grand Mogol. Mes espérances ne furent pas vaines. Je me fis connoître des *Nababs* & des Vizirs. Je m'étois pourvu des meilleurs instrumens de mathématique, & d'une bonne bibliothèque. Je fus suivi & admiré. Ma réputation parvint aux oreilles du Mogol. On m'appeloit le philosophe de l'Orient. J'eus ordre de me rendre à la cour, où je fus admis à l'audience du monarque.

» Mon savoir, & la facilité avec laquelle je parlois les langues de l'*Europe*, lui firent soupçonner que j'étois un *Jésuite* déguisé. Les plus habiles docteurs *mahométans* eurent ordre de m'examiner. Je pratiquai devant eux les ablutions, purifications, & toutes les cérémonies de ma religion. Je leur fis l'histoire de ma vie, & leur racontai ma naissance, le nom de mes parens, & de ceux

qui m'avoient instruit des préceptes de la foi *mahométane*, mon séjour à *Mousul*, mon esclavage à *Alep*, mon voyage en *Angleterre*, & mes études dans le séjour de la science. Je leur déclarai que mon dessein étoit de communiquer mes connoissances à ceux qui voudroient bien m'écouter, afin de transplanter le savoir de l'*Europe* en *Asie*; je finis en les priant de seconder mon entreprise.

» Ils louèrent mon courage & approuvèrent mes vues. Le Mogol instruit de mes intentions, s'empressa de me témoigner combien elles lui étoient agréables. J'eus un appartement dans son palais, où il venoit souvent admirer mes expériences. Je m'attachois surtout aux mathématiques & à l'astronomie, parce que c'étoit le goût du monarque.

» Ayant repris aussi mon premier emploi de religion, je demandai la permission de faire les fonctions d'*Iman*; je prêchois au peuple, lorsque mes occupations me le permettoient, & je lisois la loi de notre prophète dans les mosquées.

» *Alla* bénit mes travaux : ma réputation s'étendit par toute l'*Asie*. Je répandois la

ſcience d'une main, & de l'autre je recueillois toutes ſortes d'honneur.

» *Aurengzeb*, le grand conquérant de la terre, étoit mon ami : il m'avoit chargé de l'éducation du ſultan *Oſmir*, ſon fils.

» *Oſmir* n'avoit encore que cinq ans, lorſque le Mogol le confia à mes ſoins.

» Que la vertu ſoit la baſe de la ſcience ; & que la ſcience ſoit l'eſclave de la vertu.

» Telles furent les paroles d'*Aurengzeb*, lorſqu'il me chargea de l'éducation de ſon fils. Je me proſternai devant lui, & m'appliquai à inſtruire l'auguſte enfant.

» Ce fut alors, ô *Morell*, que je conçus le deſſein de couvrir la morale la plus pure du voile léger de l'Allégorie, pour rendre l'inſtruction plus agréable & en même temps plus utile. Mes yeux avoient vu les beautés variées dont la nature offre le ſpectacle raviſſant dans les différentes contrées de la terre. Mon imagination me les repréſentoit, & il m'étoit aiſé de les peindre dans des deſcriptions brillantes. Cette idée me plut. Je crus que la vertu s'inſinueroit doucement dans un cœur tendre, ſous les fleurs du langage.

» Mes leçons, deſtinées au prince ſeul, furent lues & admirées de tous les grands

de la cour. *Ofmir*, pour qui elles étoient faites, fût le seul qui ne les goûta pas. Il avoit l'esprit léger & peu propre à l'étude de la sagesse. Il maudissoit les momens qu'il passoit avec moi. Il ne profita point de mes leçons. A peine pouvoit-il supporter le nom de la vertu; au lieu que le vice le charmoit, malgré sa difformité. Seulement, lorsqu'on lui peignoit la vertu récompensée, il marquoit une sorte d'amour pour elle : ou plutôt pour l'avantage qu'elle procuroit ; mais l'attrait du vice l'emportoit bientôt dans son cœur.

» L'estime de toute l'*Asie* ne consoloit point le fils d'*Asmar* du chagrin qu'il avoit du peu de profit que son illustre pupille retiroit de ses leçons. D'ailleurs, l'admiration de ceux qui exaltoient le plus mes écrits étoit une admiration stérile. Ils admiroient la pureté de mes leçons, sans en devenir plus vertueux. Cette pensée empoisonnoit les louanges qu'ils me donnoient, & j'appréhendois des maux que je prévoyois seul.

» *Ofmir* croissoit en âge, & j'avois le chagrin d'être le précepteur du plus méchant des hommes. En peu d'années il ressembla plus à un monstre qu'à un homme. C'étoit

Horam qui étoit deſtiné à reſſentir le poids de ſa méchanceté.

» *Aurengzeb* s'apperçut du caractère vicieux de ſon fils, & craignit qu'il n'osât porter ſes vues ſur le trône de ſon père. Le prudent monarque lui ôta toute ſon autorité. *Oſmir* fut enfermé par ordre du Mogol, & on ne laiſſa auprès de ſa perſonne qu'un petit nombre d'officiers affidés.

» Le prince méchant me ſoupçonna d'être cauſe de la ſévérité de ſon père à ſon égard. Il dit en confidence aux officiers qui le ſervoient, que je lui avois conſeillé de détrôner *Aurengzeb*. Le monarque en fut inſtruit, & l'on me jeta dans les fers. Tous les grands ſe réjouirent de mon malheureux ſort. Tant de baſſeſſe ne m'étonnoit point dans des courtiſans. Mais la profonde malice d'*Oſmir* me révoltoit.

» Au bout de quelques jours je fus tiré de mon cachot pour paroître devant *Aurengzeb*. Le monarque affectoit un air ſévère : je voyois néanmoins le ſourire de la pitié percer au travers de cette ſévérité affectée. Il me fit ôter mes chaînes, & ordonna aux courtiſans & à ſes gardes de ſe retirer.

» Lorſque nous fûmes ſeuls, je me proſ-

ternai la face contre terre, perſiſtant dans cette poſture reſpectueuſe, ſans rien dire.

» Lève-toi, *Horam*, me dit *Aurengzeb*, lève-toi, ſerviteur fidelle; je ne te crois point coupable des crimes dont ils t'accuſent: dis ſeulement que tu es innocent, & j'en ſerai convaincu.

» O maître du monde, qu'*Horam* ton eſclave périſſe plutôt que d'accuſer ton fils de menſonge. Oui, je le confeſſe, j'ai ſouvent excité *Oſmir* à la pratique de la vertu, à l'amour de la vérité, de la ſageſſe, de la juſtice, de la modération, les plus précieux ornemens de ton trône. Je lui ai conſeillé de te reſſembler: ma préſomption mérite la mort. *Horam* a eu le malheur de voir tes eſpérances fruſtrées, & ſes leçons diffamées.

» Diffamées! oui, ſans doute, reprit *Aurengzeb*; car je me vois dans la néceſſité d'accuſer mon fils de baſſeſſe, ou mon fidelle eſclave de rébellion. Il n'y a point de milieu. *Horam*, retire-toi de la cour: ſi tu es innocent, elle n'eſt pas digne de te poſſéder: ſi tu es coupable, ce que je ne penſe pas, tu es indigne de m'approcher. *Horam*, retire-toi, je te donne mille ſequins d'or; mais il faut que tu me promettes de

ne pas quitter mes états : je ne puis ni te garder, ni te perdre.

» Je me jetai aux pieds d'*Aurengzeb :* je le remerciai de sa bonté, & je priai *Alla* de changer le cœur d'*Osmir*.

» *Aurengzeb* me donna l'anneau qu'il portoit au doigt, & me dit de partir dès la nuit même pour me retirer vers les frontières les plus reculées de son empire.

» J'obéis. Le monarque avoit donné ordre à un nabab, mon ami sincère, d'avoir soin de moi, & de me faire escorter jusqu'à l'embouchure du *Gange*. Je traversai les mers, & je vins fixer ma demeure dans cet établissement de votre nation. Dès que ma disgrâce eut éclaté à la cour du Mogol, on empoisonna mes leçons : on les interprêta malignement : on me supposa des vues dont mon cœur & mon esprit étoient bien éloignés. Je retirai toutes les copies que je pus trouver, & les emportai avec moi, dans la vue de les brûler & d'en faire un sacrifice au dieu des *payens* ». . . . . .

Le manuscrit de sir *Charles Morell* ne va » pas plus loin. Voyez au reste la conclusion » des contes à la fin du troisième tome ».

LES CONTES DES GÉNIES,

OU

LES CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR.

GIUALAR, Iman de *Terki*, avoit deux enfans, *Patna* & *Coulor*, qui faiſoient la gloire de leurs parens, & l'admiration des habitans de *Mazanderan*. Ce reſpectable vieillard les menoit tous les jours dans un bois planté d'orangers & de citronniers. Là, après les avoir plongés dans les eaux claires d'une fontaine qui couloit dans ce lieu charmant, pour les purifier des mauvaiſes impreſſions du monde, il les faiſoit aſſeoir auprès de lui, ſous l'ombre de ces arbres odoriférans, & leur répétoit ces leçons inſtructives :

« O mes enfans, écoutez votre père, ouvrez vos tendres cœurs aux inſtructions de la vieilleſſe, laiſſez-vous toucher par les ſages maximes de l'expérience. La jeune fourmi

ne va point au travail qu'elle n'y ſoit conduite par les plus anciennes ; l'aiglon ne s'approche du ſoleil que ſous les aîles de ſa mère ; ainſi les enfans de l'homme ne doivent agir que par l'impreſſion de leurs parens : toutes leurs démarches doivent être tracées par la main paternelle.

» Mais *Patna* & *Coulor* apprendront de *Giualar* à adorer *Alla*, le premier des êtres, & à honorer *Mahomet* le prophète des croyans.

» Les déſirs de la chair ne ſont que baſſeſſe, & les fils de la terre ont des penſées rampantes. Ils tendent & roidiſſent leurs nerfs comme le mulet opiniâtre : ils s'attachent à la pourſuite des bagatelles, comme le chameau dans le déſert. Le léopard ſaute ſur ſa proie : ainſi l'homme ſe réjouit dans ſes richeſſes ; &, comme un lionceau, ſe chauffe au ſoleil de la pareſſe.

» Les corps du pareſſeux & de l'intempérant flottent ſur l'océan de la vie, ainſi que les cadavres ſur les vagues du *Tigre*.

» Les vautours du ciel dévorent les cadavres, & l'homme eſt déchiré par les remords de ſa conſcience.

» Fuyez les hommes, mes enfans ; imitez le pélican qui ſe retire dans les lieux inha-

bités, ſuivez l'ânon ſauvage dans les déſerts de la paix „.

Un jour que *Giualar* répétoit ces mots avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, il apperçut tout-à-coup un baume d'une odeur ſuave couler en abondance d'un citronnier plus grand que les autres, qui étoit vis-à-vis de ce tendre père & de ſes enfans attentifs: dans un moment toutes les feuilles de l'arbre furent couvertes de cette douce roſée, le tronc prit de lui-même une forme humaine, ils virent la figure rayonnante d'une belle femme.

„ *Giualar*, dit le *génie*, votre zèle m'eſt agréable. J'aime à vous voir élever vous-même & former ces jeunes cœurs. Un père eſt béni dans la ſageſſe de ſes enfans, & la langue de l'inſenſé perce le cœur de ſa mère. Mais pourquoi le ſage *Giualar* inſiſte-t-il avec tant de force ſur l'amour de la retraite. *Alla* a mis vos enfans dans le monde: leur prudence & leur travail, leurs conſeils & leurs exemples ſont dûs à leurs concitoyens. Les entraîner dans les déſerts, c'eſt les réduire à la vie des ſauvages & des brutes. Les volontés d'*Alla* ne ſont point vaines. L'homme n'eſt pas maître de lui-même, il ſe doit à la ſociété; & c'eſt une

folie de prétendre éluder les décrets du ciel. *Giualar* a raiſon de précautionner ſes enfans contre les vices & les folies des hommes ; mais qu'eſt-ce qu'une vertu qui n'a jamais été expoſée ? Elle ne mérite ce nom ſacré, qu'après avoir paſſé par les épreuves de la tentation. Iman reſpectable, confiez-moi vos enfans : qu'ils viennent recevoir des leçons d'humanité, de la bouche des *génies* immortels & bienfaiſans ; qu'ils voient de près les vices & les vertus des hommes ; que ce contraſte leur apprenne à ſe conduire ſagement dans les ſentiers de la vie ,,.

Giualar, charmé de l'offre du *génie*, ſe proſterne en ſa préſence pour lui rendre un juſte hommage de prières & de louanges. O Iman ! lève-toi, dit le *génie ; Alla* ſeul mérite tes vœux : quoique ſupérieurs aux hommes, nous ſommes, comme eux, l'ouvrage de ſes mains. La lune eſt à préſent entre nous & l'œil du jour : avant qu'elle ait fait le tour de la terre, *Patna* & *Coulor* ſeront rendus à leurs parens. Réjouis-toi des faveurs que le ciel leur fait, & repoſe en paix juſqu'à ce qu'une nouvelle lune les ramène dans tes bras ,,. Ainſi parla le *génie Moang* ſous la figure d'une femme d'une beauté raviſſante. Il prend *Patna* & *Coulor*,

ſe

se plonge avec eux dans la fontaine, & disparoît aux yeux de *Giualar*.

Bientôt ils se trouvèrent dans une vaste plaine, au bout de laquelle s'élevoit un palais magnifique. " C'est ici, dit *Moang*, en leur faisant observer ce superbe édifice, c'est ici que *Patna* & *Coulor* doivent distinguer le bien du mal, la lumière des ténèbres. Mes enfans, que le silence tienne vos lèvres scellées; écoutez, voyez, apprenez : mais que la voix profane des hommes ne se mêle point aux paroles sacrées des *génies*,,.

Dès qu'ils furent arrivés au palais, *Moang* introduisit les enfans de *Giualar* dans un vaste sallon, où vingt-huit trônes d'or étoient occupés par la race immortelle des bons *génies*. A leurs pieds, sur de riches tapis qui couvroient tout le sallon, étoient d'autres *génies* d'un ordre inférieur. Chacun avoit sous sa garde deux croyans, ou davantage, à qui il étoit permis d'entendre les leçons instructives de ces êtres tutelaires.

Iracagem, dont le trône étoit un peu plus élevé que celui des autres, parla le premier en ces termes :

» Race des immortels, protecteurs des hommes confiés à vos soins célestes, dites : quels succès ont eu vos travaux ? Quels

vices avez-vous punis ? Quelles vertus avez-vous récompensées ? Quelles fausses lumières avez-vous dissipées ? Foibles mortels, que pourriez-vous sans notre protection ? que vos efforts seroient infructueux ! que vos recherches seroient vaines ! » Puis s'adressant en particulier au *génie* le plus près de lui : » Vertueux compagnon, lui dit-il, racontez-nous les heureux effets de vos soins bienfaisans. »

A ces mots, le *génie* se leva de son trône, & dans cette posture respectueuse, il commença ainsi modestement le récit d'une aventure agréable.

Puisque vous l'ordonnez, ô sage *Iracagem !* ma voix se fera entendre. Quoique peu habile dans l'art divin de protéger le genre humain, j'ai fait ce que j'ai pu pour suivre les préceptes de *Mahomet* notre maître ; & l'on connoîtra les succès de mes soins par l'histoire suivante.

CONTE PREMIER.

HISTOIRE
DU MARCHAND ABUDAH,
OU
LE TALISMAN D'OROMANE.

AU milieu du quai de *Bagdat*, où les biens de toute la terre viennent se rassembler pour le bonheur des croyans, vivoit le plus riche marchand de cette ville opulente. *Abudah* (c'étoit le nom de cet homme fortuné), possédoit à lui seul les richesses de plusieurs nations, courtisé des grands qui lui portoient envie, béni du peuple indigent dont il soulageoit la misère. Chaque jour sa bienfaisance magnifique faisoit mille heureux, chaque jour il gagnoit mille cœurs par sa générosité. Mais ces jours si beaux & si délectables pour le généreux *Abudah*, étoient suivis de nuits cruelles & terribles. Ni les caresses d'une tendre épouse, plus belle que les beautés de la *Circassie*, ni l'amour de ses enfans, plus aimables que ceux des fées, ni ses richesses

qui surpassoient les vastes desirs dont l'homme est capable, ne pouvoient délivrer son esprit des terreurs de la nuit. Dès qu'il étoit retiré, une petite boëte qu'aucun art humain ne pouvoit remuer de sa place, avançoit d'elle-même au milieu de l'appartement où il couchoit; puis s'ouvrant, elle offroit, à la vue du marchand, la figure raccourcie d'une vieille sorcière toute contrefaite qui, portée sur deux potences, s'approchoit de lui, &, avant qu'il se mît au lit, lui adressoit chaque nuit ces paroles singulières: » O *Abudah!* toi que *Mahomet* comble avec profusion de toutes sortes de biens, à quoi t'occupes-tu? Pourquoi ne cherches-tu pas le talisman d'*Oromane?* Celui qui le possède ne connoît ni chagrin ni douleur, & ne craint ni l'inconstance de la fortune, ni la malice des hommes. Jusqu'à ce que je voie ce trésor dans ton pouvoir, ô *Abudah!* je ne cesserai de te reprocher chaque nuit ta négligence impardonnable; & le coffre qui me sert de demeure, ne quittera point l'appartement où tu reposes. »

Après ce discours, la sorcière rentroit dans sa boëte en agitant ses potences, & la refermoit avec un cri sinistre, laissant le pauvre *Abudah* se mettre au lit, où le

trouble & l'inquiétude le tourmentoient le reſte de la nuit.

Cette viſite importune répétée exactement, à l'heure préciſe, avec les mêmes menaces, & les mêmes cris effrayans, lui rendoit la vie inſupportable. Les délices du jour étoient empoiſonnées par le ſouvenir de la nuit. Il n'oſoit confier à perſonne le ſujet de ſon chagrin. L'aventure étoit ſi extraordinaire, qu'il avoit lieu de craindre qu'elle n'excitât des ris moqueurs, au lieu de la tendre compaſſion de ſes amis. A la fin, excédé des importunités de la ſorcière impitoyable, il réſolut de vaincre ſa répugnance. Dans un feſtin où il avoit raſſemblé ſes amis, il ſe haſarda de demander ſi quelqu'un d'eux avoit connoiſſance du taliſman d'*Oromane*, & du lieu où on le gardoit.

Perſonne ne put lui donner une réponſe ſatisfaiſante. Ils avoient bien entendu parler des vertus ſurprenantes du taliſman ; mais ils déſeſpéroient tous de le trouver. Ainſi, *Abudah* perdit les fraix de ſa demande ; & ne ſachant où aller chercher ce tréſor inconnu, il ſe vit contraint de revenir entendre les reproches de la ſorcière nocturne.

Le lendemain il fit crier publiquement

dans les rues de *Bagdat*, que le marchand *Abudah* promettoit une récompense considérable à celui qui lui apprendroit où étoit le talisman d'*Oromane*. On publia la même chose pendant plusieurs jours consécutifs ; personne ne se présentoit pour satisfaire les desirs de l'impatient *Abudah*.

Cependant, un pauvre voyageur que les *Arabes* avoient dépouillé de tout ce qu'il avoit, traversant les rues de *Bagdat*, entendit cette publication, & s'offrit d'abord à mériter la récompense promise par le marchand, en lui faisant connoître où étoit le talisman, l'objet de ses recherches. Les amis du riche *Abudah*, transportés de joie à cette nouvelle, conduisirent en pompe le voyageur au palais de leur ami, & l'introduisirent avec grand brûit. Ils trouvèrent *Abudah* couché négligemment sur un sopha, entouré de sa femme & de ses enfans; mais, ni leurs caresses innocentes, par lesquelles ils tâchoient de distraire son chagrin, ni les délices d'un dessert aussi splendide que délicat servi à ses pieds, ni la douce harmonie d'un concert exécuté par les plus habiles musiciens, rien ne pouvoit le tirer de l'affliction profonde où il étoit absorbé.

» *Abudah*, s'écrièrent ses amis, tous en-

semble & avec transport, recevez celui qui vient vous apprendre où est le talisman d'*Oromane.* »

A ces cris, le marchand affligé leva les yeux, comme un homme qui sort d'un rêve effrayant.

» Oui, ce pauvre voyageur que nous vous présentons, continuèrent ses amis, s'engage à vous indiquer où vous trouverez le trésor après lequel vous soupirez. »

Le voyageur ouvroit la bouche pour parler; *Abudah* témoigna desirer qu'on les laissât seuls. Sa famille se retira, on congédia les musiciens, & ses amis le quittèrent. Le voyageur, resté seul avec *Abudah*, lui adressa ces paroles.

» Votre fortune immense, ô riche citoyen de *Bagdat*, rend votre ambition légitime, en vous mettant en état d'acquérir le talisman d'*Oromane.* Pour nous, hommes pauvres & misérables, que la fortune accable de revers, nous n'avons point l'espoir de faire cette découverte. Nous avons beau errer & chercher, nos peines sont inutiles: elle est au-dessus de nos recherches. L'acquisition en est trop coûteuse: elle exige des dépenses infinies. Celui qui veut absolument tenir le talisman sacré, doit faire

des préſens immenſes à ceux qui l'aideront dans la conquête de ce tréſor. Moi-même, ô marchand fortuné, j'ai travaillé toute ma vie à amaſſer aſſez de richeſſes pour ſuffire à cette grande entrepriſe ; mais, depuis que le prophête, en confondant mes deſſeins ambitieux, m'a réduit à ma première misère, mes deſirs m'ont quitté avec mon or; je tâche de reſſerrer mes affections, & de vivre content au ſein de l'indigence.

» Mon ami, dit *Abudah*, vous avez promis de m'indiquer où eſt le précieux taliſman.

» Il eſt dans la vallée de *Bocchim*, reprit le voyageur. Des princes puiſſans en ſont les gardiens. Il eſt au milieu des richeſſes de la terre ; dans un lieu où vous ne pouvez approcher, ſi vous n'y portez des préſens d'un prix infini, & d'une magnificence vraiment royale, dignes en un mot d'être offerts aux *génies* qui veillent à la garde de ce paradis terreſtre. Si votre préſent n'eſt pas jugé ſuffiſant, vos peines ſont perdues.

» S'il ne tient qu'à cela, le taliſman eſt à moi, s'écria *Abudah*. J'ai neuf mille âcres de pâturages ſur les bords fertiles des rivières de *Bagdat*. J'ai douze mille héritages

plantés de fruits & de grains, d'oliviers & de bled. J'ai vingt-deux mines de diamant, & ſix cent vaiſſeaux occupés pour moi à la pêche des plus belles perles de l'Orient. J'ai au-delà de huit cent magaſins, & quatre cent autres places toutes remplies de balles précieuſes de ſoie & de brocard. Outre cela, les biens de neuf viſirs me ſont engagés pour cent ans ; j'en ai payé le prix, & les plus belles eſclaves de la Circaſſie ſont à ma diſpoſition.

» O heureux, mille & mille fois heureux *Abudah !* dit le voyageur, le taliſman eſt à vous ; vous ſeul pouvez entreprendre d'entrer dans la vallée de *Bocchim.*

» Puiſque cela eſt ainſi, reprit vivement *Abudah*, ne perdons pas un moment, conduiſez-moi d'abord à l'entrée de cette vallée.

» Hélas ! elle eſt dans les déſerts de l'*Arabie*, à pluſieurs journées d'ici, ajouta le voyageur : vos préſens ne ſont pas encore prêts, ni votre eſcorte. Voulez-vous que les Arabes vous enlèvent vos richeſſes, avant que vous ſoyez parvenu à la vue de la vallée ? Souffrez que votre ſerviteur ſe charge du ſoin des préſens, dont quelques-uns exigent des préparatifs un peu longs, & demain à la pointe du jour, nous ſorti-

rons de *Bagdat* ; j'espère que votre voyage aura tout le succès que vous désirez. »

L'impatient *Abudah* acquiesça aux propositions du voyageur, donna des ordres pour qu'on le laissât disposer à sa volonté de ses biens immenses, & se prépara lui-même à partir le lendemain.

Le pauvre voyageur se donna tous les mouvemens nécessaires pour préparer les présens qu'il jugea les plus convenables. Il arma aussi cinq mille archers, pour escorter dans les déserts la magnifique caravane du marchand.

Tout fut prêt à l'heure marquée. *Abudah* dit un tendre adieu à sa chère épouse, embrassa ses enfans, & partit avec son guide pour la vallée de *Bocchim*.

Aventure du marchand ABUDAH *dans la vallée de Bocchim.*

LE neuvième jour du troisième mois, avant que le soleil commençât à éclairer les mosquées de *Bagdat*, la caravane se mit en marche, traversant le quai, & passant sous les fenêtres d'*Abudah*, d'où il la vit défiler.

Cinq cent archers, montés sur des cour-

ſiers richement équipés, conduiſoient l'avant-garde. Elle étoit formée de douze mille bœufs, & de trente mille moutons, & de deux cent des plus beaux chevaux d'Arabie.

Enſuite venoient cinq cent hommes armés de haches & de cimeterres, portant de riches bannières de ſoie, où l'on voyoit brodés en or des pâturages couverts de toutes ſortes de bétail, pour le ſervice & la nourriture de l'homme.

Ils étoient ſuivis par deux cent chameaux chargés de fruits ſecs de toute eſpèce; mille autres chargés de grains; mille des vins les plus recherchés; cinq cent de l'huile la plus pure, & cinq cent autres d'épicerie & de parfums précieux. Mille laboureurs armés fermoient cette avant-garde, célébrant les biens de la terre, brûlant dans des caſſolettes d'or les parfums les plus ſuaves, & portant des bannières de lin & de ſoie, où l'on avoit repréſenté en broderie d'argent les faiſons & les travaux annuels de la campagne. Ce fut tout ce qui put ſortir de Bagdat le premier jour.

Le jour ſuivant, cinq cent mineurs armés de pioches, & cinq cent forgerons armés de marteaux, ouvrirent la marche; ils précédoient un char tiré par vingt bœufs, où

étoient toutes sortes d'ustensiles de fer. Au-devant du char paroissoit un hérault d'armes qui commandoit toute la cavalcade. Cinq cent ouvriers venoient ensuite avec un char tiré par vingt mulets, chargé d'une grande quantité de plomb & d'étain, avec un artisan fameux dans sa profession, qui chantoit la naissance & la perfection des arts, les propriétés & les usages des métaux. Un troisième char étoit pareillement conduit par cinq cent autres ouvriers, avec les instrumens de leur art : celui-ci étoit chargé de bustes & de statues de bronze, des plus beaux ouvrages en cuivre, & du plus célèbre artiste de *Bagdat*. Mille autres ouvriers annonçoient un quatrième char bien plus riche que les précédens : il étoit attelé de douze licornes, & fourni de vaisselle, de monnoies & de meubles d'argent. Le char étoit lui-même d'argent massif, & portoit l'intendant d'*Abudah*. Il étoit suivi de cent chameaux chargés aussi d'argenterie.

A quelque distance on voyoit mille cavaliers armés de pied en cap, à la manière des *Sarrasins ;* puis sur des mulets richement caparaçonnés, cinq cent marchands étrangers, les premiers de leur nation, & tous remarquables par la magnificence de leurs

équipages : les houſſes de leurs mulets étoient de velours : on y avoit brodé en boſſes d'or les emblêmes du commerce. Suivoit un char d'or maſſif tiré par quatre éléphans : il étoit chargé de meubles de même métal, travaillés avec toute la fineſſe & la perfection imaginables. Alors le pauvre voyageur, qui étoit reſté juſqu'à ce moment avec *Abudah*, prit congé de lui, & monta dans le char, vêtu lui-même d'or & de pourpre ; il tenoit en main une baguette auſſi d'or, pour montrer de loin le chemin de la vallée de *Boechim*. Telle fut la marche du ſecond jour.

A la pointe du troiſième jour, le reſte de la caravane ſortit des portes de *Bagdat*. Mille Archers commençoient la cérémonie : ils avoient à leur tête un train de muſique guerrière : on voyoit flotter entre leurs rangs, des drapeaux ou enſeignes de ſoie, enrichis d'or, portant au centre les armes de la famille d'*Abudah*. Cinquante chariots étoient chargés d'un nombre infini de balles de ſoirie & de brocard : deux cent cavaliers qui les conduiſoient, habillés tous différemment, ſembloient de deux cent nations différentes. Ils étoient ſuivis par cinquante nègres, portant au cou de riches colliers de

perles, & montés sur des dromadaires ; puis, à quelques distances, cent muets, & toutes les beautés de la Circassie dans deux cent Palanquins : chacune avoit quatre eunuques pour la garder : quant à leur parure, la nature & tous les arts sembloient y avoir contribué.

Le marchand *Abudah* paroissoit ensuite dans un char d'un ouvrage achevé, tout enrichi de perles & de pierreries, tiré par dix chevaux blancs, dont les harnois étoient d'or. La magnificence de son habillement effaçoit encore l'éclat de la pompe qui l'environnoit: il étoit couvert de diamans, de rubis, de topases & d'émeraudes, dont l'arrangement imitoit toutes sortes de fleurs & de figures d'animaux. De chaque côté du char, cent musiciens jouoient de divers instrumens, & cinquante esclaves brûloient les parfums les plus doux. Deux cent des principaux habitans de *Bagdat*, amis d'*Abudah*, l'accompagnoient par honneur, avec une brillante suite. Enfin, mille archers qui escortoient un nombre infini de chameaux, chargés de toutes sortes de rafraîchissemens & de provisions, de vins, de liqueurs, de fruits excellens, fermoient cette pompeuse cavalcade, qui surpassoit tout ce qu'on avoit

jamais vu de plus magnifique à la cour du *Sophi*.

Le treizième jour du voyage on fit halte dans une plaine, bornée d'un côté par une chaîne de hautes montagnes, & de l'autre, par une forêt épaisse de cèdres & de palmiers. Ici, *Abudah* & son guide descendirent de leur char, & marchèrent à pied vers la forêt.

Elle sembloit impénétrable : on n'y pouvoit entrer qu'au travers des buissons : ils les franchirent, & avancèrent avec peine dans un petit sentier étroit, obscur & raboteux.

Ils marchèrent ainsi jusqu'au soir, qu'étant parvenus à l'entrée d'une caverne, le voyageur qui accompagnoit *Abudah*, y entra brusquement, & disparut aux yeux du marchand étonné.

Abudah voulut le suivre ; mais voyant que la caverne étoit un précipice affreux sans fond, il n'osa pas avancer.

Le soleil n'éclairoit plus que le sommet des montagnes, & les arbres les plus élevés de la forêt recevoient seuls ses rayons affoiblis. *Abudah* excédé de fatigues, inquiet de se voir seul dans un lieu désert, ayant entre lui & sa caravane une forêt épaisse

& impraticable, monta sur un arbre où il résolut de passer la nuit sans dormir.

Mais il étoit si épuisé, qu'il ne put résister au sommeil, quelques efforts qu'il fît pour s'en défendre. Un charme assoupissant lui fit oublier & le Talisman d'*Oromane*, & la désertion subite de son guide, & les dangers qu'il couroit en ce lieu.

L'étoile du jour annonçoit le lever du soleil. *Abudah* se réveille. Un éclat extraordinaire frappe sa vue : l'arbre qui le porte est d'or pur, les feuilles sont d'argent, & des grappes de rubis sont les fruits qui pendent aux branches. En regardant autour de lui, il apperçoit par-tout un changement aussi merveilleux, la caverne & la forêt ont disparu : à leur place s'élèvent des palais enchantés couverts de lames d'or & d'argent, où sont enchâssées avec art des pierres précieuses qui jettent au loin un éclat éblouissant. Ce séjour n'a rien de terrestre, & il croit être transporté au firmament.

Ravi d'étonnement, il descend de l'arbre : la terre sur laquelle il marche est un sable d'or, semé de perles, émaillé de fleurs formées par des végétations naturelles de cryſtal, d'émeraudes & d'améthistes. Des arbrisseaux d'or & d'argent éclosent & croiſ-

ſent de tous côtés ſous ſes yeux. Dans le lointain, un vaſte dôme qui domine toute la plaine, cache ſa tête ſuperbe dans les nues. La riche matière dont il eſt compoſé répand une lumière ſi vive, qu'*Abudah* n'en peut ſupporter l'éclat. Sa curioſité en devient plus forte : il marche à grands pas vers cette étonnante merveille.

Le dôme étoit d'or, porté ſur trois cent colonnes dont le fuſt étoit d'une ſeule émeraude, le chapiteau d'un ſeul diamant, & le piédeſtal d'un rubis. Une ſeule pièce de cryſtal rempliſſoit l'intervalle d'une colonne à l'autre, de ſorte que, quoique le dôme fût exactement fermé, l'intérieur en étoit pourtant viſible de tous les côtés. L'architrave étoit de la matière des perles, ornée d'emblêmes & de feſtons d'améthiſtes, de topaſes, d'eſcarboucles, de rubis, d'émeraudes, de ſaphirs & de brillans.

Le plus riche des hommes fut frappé d'étonnement en voyant tant de richeſſes & de magnificence. Le dôme avoit quatre ouvertures, qui regardoient les quatre parties du monde. *Abudah* entra par celle de l'orient. Il apperçut un vieillard reſpectable aſſis ſur un trône dont l'éclat étoit trop vif pour

que des yeux humains puſſent en diſtinguer la matière.

Un grand nombre de rois & de potentats étoient autour de lui, prêts à recevoir & à exécuter ſes ordres. Ceux-ci avoient ſous eux des êtres inférieurs, tous ſuperbement vêtus d'or & de pierreries.

Le contour du dôme étoit orné par-tout des raretés de toutes les contrées de la terre, diſpoſées dans l'ordre le plus agréable. L'œil les parcouroit toutes avec raviſſement, ſans ſavoir à quoi donner la préférence. Un ſeul tapis couvroit le pavé, qui étoit de marbre jaſpé, & ce tapis de ſoie & d'or repréſentoit au naturel les diverſes productions de la terre.

Abudah oublia dans ce moment toutes ſes richeſſes; & honteux du peu de valeur de ſes préſens comparés à tant de magnificence, il ſe retiroit, lorſqu'un des princes les plus proches du trône s'approcha de lui, & le pria d'avancer.

Abudah avança en tremblant, & ſe proſterna avec reſpect au pied du trône. Le vieillard qui y étoit aſſis le raſſura en ces termes :

« Ne crains point, ô *Abudah;* tu as toujours été le favori du dieu des richeſſes. Je

ſuis ton ami : le voyage que tu as entrepris en mon honneur, dans l'eſpoir de trouver le taliſman du grand *Oromane*, ne reſtera point ſans récompenſe. Et vous, (en s'adreſſant au *génie* qui lui avoit préſenté le marchand) promenez *Abudah* dans tous mes palais ; montrez lui des biens que tant de milliers d'hommes ont deſiré de voir ».

Le *génie* inférieur obéit, & prenant *Abudah* par la main, il le conduiſit d'abord dans le palais qui étoit du côté de l'orient.

Les murs de ce bâtiment étoient d'argent pur, & les fenêtres de cryſtal. L'argent y brilloit de toutes parts ſous la forme de branches & de rameaux d'arbre ; ce qui ſembloit étonner *Abudah*.

« Ce que vous voyez, lui dit le *génie*, eſt une bagatelle : l'amas de ces rameaux d'argent deſcend en profondeur juſqu'au centre de la terre ; de ſorte que ce qu'il y a ici de métal précieux, vaut mieux que toutes les richeſſes viſibles du monde ».

Ils paſsèrent dans un ſecond palais bâti d'or fin, avec des vitrages comme le premier.

Abudah y admira une égale quantité d'or qui y végétoit du centre de la terre, comme l'argent dans le palais qu'il venoit de quitter.

Le ſuivant étoit un vaſte édifice tout de diamans. On voyoit au milieu une cîterne remplie de toutes ſortes de pierres précieuſes : on en tiroit ſans-ceſſe, & elle en fourniſſoit toujours ſans s'épuiſer, même ſans diminution.

« Ces richeſſes, dit le *génie*, ne ſe terminent auſſi qu'au centre de la terre. Vous avez obſervé que l'argent & l'or des deux premiers palais étoient des branches & des rameaux tombés des arbres qui croiſſent dans cette vallée de richeſſes, ramaſſés avec peine & travail ; car les riches n'en ſont pas exempts. Comme toutes choſes ſont ſujettes à dépérir, ces branches d'argent & d'or ſe froiſſent & ſe heurtent agitées par l'air ; elles ſe briſent encore en tombant : ce qui forme peu à peu une grande quantité de paillettes, de grains & de pouſſière. De même les diamans & les autres pierreries précieuſes qui viennent aux arbres comme des fruits, & qui s'en détachent quand ils ſont mûrs, tombent & ſe briſent en petits fragmens. Nous négligeons toutes ces particules : nous ne recueillons que les pierres d'un certain calibre, & tout le reſte eſt laiſſé ſur la terre au rebut.

» Ce ſont ces fragmens de métaux & de

pierres précieuſes avec la terre, qui répandus & charriés dans l'intérieur du globe, au moyen des eaux ſouterraines qui les entraînent, ſont arrêtés par des lits de pierre & de rocher qu'ils ne peuvent pénétrer, & s'amaſſent ainſi dans divers endroits; ils forment avec le temps des mines précieuſes, d'où l'induſtrie & le travail de l'homme les arrachent à grands fraix ».

Abudah ayant viſité ces biens immenſes, reparut devant le trône du *génie* des richeſſes, qui ordonna qu'on le menât au coffre où l'on gardoit le Taliſman d'*Oromane*.

Auſſitôt dix des *génies* inférieurs le conduiſent à un coffre énorme fermé avec cinquante ſerrures. Il étoit tout de fer, & renforcé de larges bandes d'un métal particulier plus dur que le diamant. « *Abudah*, voilà ta récompenſe, lui dit le *génie* : retourne à *Bagdat*, & vis en paix le reſte de tes jours.

» O *génie* bienfaiſant, répondit *Abudah*, tranſporté de joie & de reconnoiſſance, dois-je emporter le coffre même, ou m'eſt-il permis d'en retirer le Taliſman? »

Quoi! repliqua le *génie*, voudrois-tu ôter ce tréſor, du lieu ſeul où il eſt en ſûreté. » Dès que tu as le coffre, le Taliſman qu'il renferme eſt à toi; & tandis qu'il y

reſtera renfermé, perſonne au monde ne pourra te le ravir. La curioſité l'emportera-t-elle ſur les riſques qu'il y auroit à l'en tirer. Il eſt écrit dans les faſtes du temps que celui qui poſsède le Taliſman d'*Oromane* ſera heureux; ne t'expoſe donc pas à le perdre, juſqu'à ce qu'il perde lui-même ſa vertu. Voilà pourtant les cinquante clefs, emporte-les; mais ne te laiſſe pas tenter de curioſité; car qui peut t'aſſurer qu'un mortel ſupportera impunément l'éclat du Taliſman?»

Abudah remercia le *génie*; celui-ci lui ordonna de ſe coucher ſur le coffre. Auſſitôt un ſommeil profond le tira de ce lieu enchanté. Le lendemain au matin, en ſe reveillant, il ſe trouva ſous une tente, dans la même plaine où il avoit laiſſé ſa caravane. Mais elle avoit diſparu, & il n'apperçut que quarante chameaux & quarante eſclaves qui l'attendoient.

Abudah leur demanda ce qu'étoit devenu le train magnifique qu'il avoit amené avec lui de *Bagdat*. Ils ne purent lui en donner des nouvelles. Ils répondirent ſeulement qu'ils avoient entendu parler de cette caravane pompeuſe, mais qu'ils ne l'avoient jamais vue: que depuis quelque temps leur maître s'étoit abſenté de *Bagdat*, ſans qu'on sût

ce qu'il étoit devenu : que ſes eſclaves l'avoient cherché inutilement : qu'une nuit, lorſqu'ils repoſoient tranquillement dans ſon palais de *Bagdat*, ils s'étoient trouvés tranſportés ſans ſavoir comment, avec leurs bagages & quarante chameaux chargés de proviſions, dans cette même plaine, & qu'étant entrés dans ſa tente, ils l'avoient vu couché ſur un grand coffre de fer, d'où ils l'avoient tiré pour le mettre ſur un ſopha.

» Le coffre eſt-il ici, demanda vivement *Abudah* ? Oui, magnifique ſeigneur, répondit le premier des eſclaves. C'eſt un coffre de fer d'une grandeur prodigieuſe, fermé avec cinquante clefs ».

Le marchand ſe leva d'abord; &, quoiqu'il ne pût concevoir les événemens merveilleux de ce voyage, quand il vit le coffre & les cinquante clefs, il parut ſatisfait; ordonna de plier les tentes, & de prendre le chemin de *Bagdat*.

Le coffre étoit porté ſur un long brancard par quatre chameaux au centre de ſa caravane, bien moins brillante que la première.

Il craignoit que, malgré l'aſſurance du *Génie*, les *Arabes* ne le ſurpriſſent avec le

peu de monde qu'il avoit, & ne lui enlevaſſent ſon tréſor.

Le premier jour, la caravane s'arrêta ſur les bords d'un étang, où *Abudah* ordonna de tendre, & d'ôter aux chameaux leurs charges & leurs harnois. Il plaça quatre eſclaves en ſentinelle aux quatre coins de ſon camp, fit enfouir le coffre ſous le ſable dans ſa tente, & ſe jeta ſur un ſopha pour y prendre du repos, ou rêver à ſon aiſe à ſon voyage ſingulier. Ses craintes n'étoient pas tout-à-fait vaines. Vers minuit les ſentinelles apperçurent un petit parti d'*Arabes* qui venoit à eux, ſoit pour les piller, ſoit que la commodité de l'eau les attirât en cet endroit pour y camper le reſte de la nuit.

Abudah, averti de leur approche par un eſclave, qui lui dit en même temps que le nombre des voleurs ne paroiſſoit pas fort conſidérable, trembla pour ſa vie & pour ſon tréſor. Dans cet état de crainte & d'irréſolution, ne ſachant s'il devoit fuir ou attaquer, il reſta dans l'inaction.

Tandis que le maître, en proie à la crainte, étoit indécis ſur le parti qu'il avoit à prendre, le chef des eſclaves, plus réſolu que les autres, aſſemble ſes camarades, les anime,

anime, & les mène en bon ordre à la rencontre des voleurs.

Les *Arabes*, qui n'étoient pas plus d'une vingtaine, ne voulurent point se mesurer à des forces si supérieures aux leurs ; ils se mirent à fuir, laissant les esclaves d'*Abudah* paisibles possesseurs de leur camp.

Le chef des esclaves, fier de son succès, sûr que ces *Arabes* ne reviendroient pas à la charge, plus sûr encore de la lâcheté de son maître, excité d'ailleurs par l'inquiétude indiscrette d'*Abudah*, s'adressa à ses camarades, leur déclara que ce coffre receloit quelque trésor d'un très-grand prix, puisqu'il étoit fermé avec cinquante serrures ; qu'*Abudah* avoit quitté sécrettement *Bagdat* pour le venir chercher, n'en osant confier la commission à personne, & que d'ailleurs il témoignoit tant de peur de le perdre. Il ajouta qu'ils étoient maîtres du coffre & de la personne même d'*Abudah*, quand ils voudroient ; qu'il falloit enlever le trésor & s'enfuir dans quelque contrée étrangère, où ils jouiroient impunément du fruit de leur rapine.

Des esclaves goûtent aisément ces sortes de propositions. Ils marchent donc en corps vers la tente de leur maître qui les reçoit

avec de grandes démonſtrations de reconnoiſſance; & leur témoigne combien il eſt ſatisfait de leur bravoure.

Le chef des eſclaves répondit ainſi à ſes remercîmens.

" *Abudah*, nous expoſons notre vie pour défendre tes richeſſes, & nous n'y avons aucune part. Tu trembles lâchement ſous la tente, tandis que nous pourſuivons à outrance tes ennemis. Puiſque nous avons toute la peine, l'équité veut que nous ayons part au profit. Mais nous ſommes raiſonnables. La moitié du tréſor renfermé dans le coffre de fer à cinquante ſerrures eſt pour toi : il faut auſſi que tu nous cèdes l'autre moitié, elle nous appartient à titre de récompenſe, pour t'avoir préſervé d'un ſi grand péril ,,.

Abudah, étonné de l'audace de ſes eſclaves, tenta en vain de les fléchir par des prières & des promeſſes; mais, ſans l'écouter, ils ſe mirent en devoir de déterrer le coffre, & ſe ſaiſirent des clefs.

Le marchand leur demanda ſeulement un jour pour penſer à leur propoſition. " Un jour ! répliqua bruſquement l'eſclave téméraire; un jour peut te coûter la vie & à nous auſſi. Ne crains-tu pas que ces Arabes, que nous venons de mettre en fuite, ne

reviennent nous assaillir avec une troupe dix fois plus nombreuse. Alors que deviendras-tu, toi & les trésors inestimables que renferme ton coffre ,, ?

Abudah les assura qu'il n'y avoit dans ce coffre qu'un pauvre Talisman, dont les vertus ne se déployeroient point pour eux ; qu'ainsi ils ne pouvoient tirer aucun fruit de leur trahison ; que cependant, pour leur marquer sa générosité, il leur promettoit la liberté & de grandes richesses, s'ils le reconduisoient à *Bagdat* sain & sauf avec le coffre. Ils lui avoient manqué d'une manière trop audacieuse pour se fier à une promesse de cette nature. Tout ce qu'il put dire fut inutile. Cependant le chef des esclaves voulut bien lui donner une demi heure pour se résoudre à accepter leur proposition. Ils se retirèrent & le laissèrent seul dans sa tente.

Abudah se jeta sur le coffre de fer, comme un homme qui embrasse pour la dernière fois ce qu'il a de plus cher au monde. Il gémit, il se lamente. Tout-à-coup le sommeil le saisit, comme le jour précédent dans le temple des *Génies*.

Il se réveille vers minuit : il regarde autour de lui : il étoit dans le plus bel appartement de son sérail de *Bagdat*, & *Selima*,

ſa chère épouſe, dormoit à ſon côté ſur le même ſopha. " Je ſuis hors de danger : " C'eſt la première réflexion qui ſe préſente à ſon eſprit ; & il ne doute pas un inſtant que le coffre n'ait été tranſporté avec lui dans la même chambre.

Il ſe lève incontinent, avant que de ſaluer *Selima* (ſa penſée étoit bien loin d'elle), il parcourt l'appartement avec une lampe, & retrouve le coffre de fer dans la même place qu'occupoit auparavant la boîte de la vieille ſorcière, dont les reproches & les menaces lui avoient fait paſſer des nuits ſi cruelles.

Les cinquante clefs y étoient attachées à un crochet de fer. *Abudah* les prend & ſe croit le plus fortuné des hommes.

Tant de merveilles opérées en ſa faveur, & qu'il attribuoit toutes à la vertu du Taliſman, lui en donnoient une grande idée, accompagnée d'une extrême envie de le voir. Il oublia la leçon du *Génie*, réſolut à tout haſard d'ouvrir le coffre, de prendre le Taliſman & de le porter toujours ſur lui.

Dans ce deſſein, il eſſaie la première clef : elle n'alloit à aucune des ſerrures. Il en fut ſurpris & alarmé.

Etoit ce une mépriſe du *Génie* des richeſſes ? Il avoit peine à le croire. Ce pouvoit

être plutôt l'ouvrage de quelque mauvais *Génie* qui avoit changé les clefs, tandis qu'il s'étoit livré au ſommeil. Comme une des clefs n'ouvre aucune des ſerrures, dit-il en lui-même, peut-être qu'une autre les ouvrira toutes. Il eſſaie donc les cinquante clefs l'une après l'autre; mais ce fut en vain : pas une des clefs qui entrât dans aucune des ſerrures.

Abudah inquiet ſe jette ſur un ſopha, & s'abandonne au chagrin.

Il reprend courage : il veut faire une ſeconde tentative. Car, diſoit-il, il ſe peut que j'aie oublié d'éprouver une des cinquante clefs, & que ce ſoit juſtement celle-la qui doive ouvrir le coffre. Le tréſor vaut bien la peine que j'y regarde à deux fois.

Il ſe lève donc pour un nouvel eſſai. Mais, ô prodige! ô déſaſtre! il apperçoit au milieu de la chambre la miſérable petite boîte qui lui rappelle tous ſes malheurs : elle s'ouvre, la ſorcière paroît, & le ſalue en lui adreſſant ces terribles paroles :

„ O inſenſé *Abudah!* quelle folie de prétendre acheter le Taliſman d'*Oromane*, au prix de tes richeſſes. Tu as le coffre, mais tu n'as ni le pouvoir, ni les moyens de l'ouvrir, pour en retirer le tréſor qu'il ren-

ferme. Tu le poſsèdes ſans en jouir. Es-tu plus heureux que le coffre même ? C'eſt cependant ce tréſor qui doit te procurer le repos & le bonheur que tu cherches ; au lieu que tu es en proie à une inquiétude d'autant plus cruelle, que tu crains de perdre un bien dont tu ne jouis pas. Va donc chercher les clefs des cinquante ſerrures. Ne ſois pas aſſez ſimple pour t'imaginer que le *Genie* ſe ſeroit défait d'un tréſor dont il eût pu faire uſage. Les clefs n'étoient pas en ſa puiſſance, & le Taliſman lui devenoit auſſi inutile qu'à toi. Elles ſont dans une contrée bien différente, & très-éloignée de la vallée de *Bocchim*, dans une contrée délicieuſe, où règne un bonheur éternel, ſous un ciel toujours ſerein.

« Pars dès ce moment ; profite du peu de répit que je te laiſſe ; mais donne-moi des preuves de ton activité induſtrieuſe, avant la fin de la lune, ou j'inventerai de nouvelles tortures pour te tourmenter ».

La ſorcière ayant prononcé ces menaces d'un air barbare, rentra dans ſa boîte ; & dans un inſtant, *Abudah* la vit montée ſur un coffre de fer. Il auroit eſſayé en vain de l'en déloger ou de la faire chaſſer de chez lui.

Alors *Selima* ſe réveilla, ſurpriſe de revoir

Abudah couché à ſon côté, plus affligée de lui voir répandre un torrent de larmes. Elle le preſſoit tendrement entre ſes bras, & lui demanda avec tranſport quel événement heureux le rendoit à ſes embraſſemens, & quel étrange malheur cauſoit ſon affliction.

« Quoi! lui répondit *Abudah*, d'une voix entrecoupée de ſanglots, ne vous rappelez-vous pas l'arrivée du pauvre voyageur, & la caravane magnifique qu'il ordonna? Ne vous ſouvient-il plus de l'avoir vue paſſer ſous mes fenêtres pendant trois jours, & que le troiſième au matin, je montai tout brillant d'or & de pierreries dans un char de diamans?...

» O cher *Abudah*, dit *Selima* en l'interrompant, quel enchanteur déteſtable s'empara alors de votre eſprit! De quel char, de quels équipages, de quelle caravane me parlez-vous, ſeigneur? Je me rappelle d'avoir vu ici un miſérable, introduit par ceux qui ſe diſoient vos amis: il a diſſipé la plus grande partie de vos richeſſes: il vous entretenoit ſouvent en particulier. Pendant près de deux mois qu'il a demeuré ici, vous en étiez tellement obſédé, que perſonne ne pouvoit vous approcher ni vous parler. Enfin vous paſsâtes un jour avec lui dans l'appar-

tement dont les fenêtres donnent sur les portes de la ville : vous y restâtes deux jours entiers, comme dans une espèce d'enchantement, regardant toujours par les fenêtres, sans qu'il fût possible de vous en arracher, & parlant sans-cesse de magnificence, de pompe & de chariots d'or & de diamans ; & quoique nous ne vissions absolument rien dans la rue, vous y voyiez plus de richesses qu'il n'y en a dans le monde entier. Le troisième jour l'imposteur étoit encore avec vous, & vous nous souteniez qu'il étoit parti la veille. Il partit à la fin, & vous le suivîtes ; vous montâtes tous les deux dans une petite voiture de peu d'apparence ; & depuis ce départ fatal, votre famille pleuroit votre absence ».

Abudah avoit écouté ce discours avec attention. Il se trouva le visage contre le sopha, & y resta plusieurs heures, dans un profond silence. *Sélima* n'osoit l'interrompre.

Il se lève & s'écrie : « Que j'étois insensé de me fier à ce misérable imposteur, & de croire que le Talisman d'*Oromane* pouvoit s'acheter à force de présens !

» Seigneur, répliqua *Sélima*, sans tant de frais, vous auriez trouvé la paix au sein

d'une ville qui vous honore, & d'une famille qui vous aime.

» C'étoit-là ce que je me flattois de trouver; mais, ô *Sélima*, la satiété, sinon le dégoût, me donne de l'indifférence pour des plaisirs qui ne me rendent point heureux. Un esprit infernal vient chaque nuit troubler mon repos, & s'obstine à me tourmenter jusqu'à ce que je sois possesseur du Talisman d'*Oromane*. C'est déjà quelque chose que de reconnoître son erreur. Si mon voyage ne m'a point mis en possession de ce trésor, je puis me croire néanmoins plus près de l'obtenir, puisque ce même voyage m'a procuré les moyens de l'avoir ».

Le marchand parut se tranquilliser un peu, & se résigner au sort que le destin lui préparoit. Soit force d'esprit ou complaisance, il dissimula son chagrin, & tâcha, par ses caresses, de consoler la tendre *Sélima*.

Cependant la lune avoit fait trente fois le tour de la terre : *Abudah*, livré aux douceurs de la paix domestique, auroit oublié la perte de ses richesses, & le prétendu trésor auquel il les avoit sacrifiées. A minuit la vieille sorcière l'éveille, & lui commande de se mettre en voyage pour aller chercher le talisman d'*Oromane*.

Il alloit répliquer, lorsqu'une musique ravissante se fait entendre : l'appartement est rempli d'un parfum délicieux. Un petit nuage descend du plafond, il s'ouvre ; une beauté charmante paroît : elle étoit belle comme les *houris* du paradis, & n'avoit pour parure qu'une guirlande de fleurs immortelles : elle tenoit d'une main une coupe de cryſtal, de l'autre elle y exprimoit le jus d'un raisin délicieux.

» Fidelle *Abudah*, lui dit-elle, reçois des mains de ta servante la coupe qui contient la science du talisman d'*Oromane*. Bois ce nectar précieux, couche-toi sur le coffre de fer, & ce trésor inestimable te transportera sans danger dans ces contrées heureuses où tu trouveras les clefs de tous les plaisirs ».

Après avoir prononcé ces mots avec une grâce infinie, elle s'approcha du marchand : celui-ci, transporté de joie, reçut de ses mains plus blanches que l'ivoire, la liqueur céleste & la but avec délice.

La belle *houri* disparut aussitôt. *Abudah* tomba assoupi sur le coffre : le sommeil le préparoit à une seconde aventure.

Fidele Aboudah, reçois des mains de la Servante la Coupe qui contient la science du Talisman d'Oromane

IIe Aventure du marchand ABUDAH dans les bocages de Sadaski.

ABUDAH se réveilla au doux ramage d'un nombre infini d'oiseaux, dont les accords délicieux formoient une harmonie céleste dans un bosquet agréable, au milieu des roses & des lys. L'air étoit embaumé des parfums les plus suaves. Le marchand, couché mollement sur un sopha de soie, travaillé avec toute la finesse imaginable, ne pouvoit se lasser d'en admirer l'ouvrage. L'art y avoit si bien imité la nature, que les fleurs dont étoit couvert avoient des couleurs aussi vives, & sembloient aussi naturelles que celles dont la terre étoit émaillée.

L'aspect du soleil levant, dont les premiers rayons doroient le sommet des montagnes, & annonçoient le plus beau jour; les concerts mélodieux des habitans des bois, joints aux doux frémissemens de l'air; la beauté du bosquet, qui sembloit être formé par le charme de l'harmonie; les parfums délicieux dont l'air étoit rempli: tout concouroit à exciter dans l'ame d'*Abudah* les sensations les plus voluptueuses. Il doutoit presque de son existence. Il se croyoit encore dans l'en-

chantement de la vision qu'il avoit eu la nuit précédente. Il regarde autour de lui : nouveaux spectacles, nouveaux plaisirs ! De tous côtés la délicatesse du travail & la richesse de la matière s'unissent pour former des chefs-d'œuvres.

Malgré ce ravissement, *Abudah* ne doute bientôt plus de la réalité de ces merveilles, lorsque se levant & sortant du bosquet, il voit partout l'art secondé par la nature, & la nature embellie par l'art.

Le bosquet occupoit la cime d'une montagne, au milieu d'un boulingrin le plus charmant & le plus frais qu'il fut possible de voir. De grands palmiers le couvroient de leur ombre ; & il étoit environné de tous côtés par un bois planté d'orangers & de citronniers disposés avec symétrie pour ménager des vues sur la campagne des environs, ou plutôt sur ce paradis de délices.

Du centre du bosquet on découvrit une vaste plaine où s'élevoient de côté & d'autre de belles touffes de verdure.

Les arbres étoient chargés de fruits de toute espèce. La fleur & le coloris de ces fruits contrastoient agréablement avec le vert des feuilles. La nature étaloit dans ce lieu tous ses trésors en ce genre de productions.

Ici la vigne mariée au jeune ormeau lui faisoit porter le poids de ces grappes jauniſſantes ; là, les roſes entremêlées au chevrefeuille l'embelliſſoient de leur éclat ; tandis qu'une multitude prodigieuſe d'oiſeaux auſſi remarquables par la beauté de leur plumage que par la douceur de leurs chants, les uns perchés ſur les branches des arbres, les autres ſe jouant ſur le gazon, égayoient cette ſcène ſéduiſante.

Au fond de la plaine couloit une rivière dont les bords étoient toujours fleuris : l'eau pure & tranſparente qui les arroſoit, y entretenoit un gazon éternel.

De l'autre côté, un bois de myrthes, de roſiers & d'autres arbriſſeaux fleuris formoit un labyrinthe, du centre duquel on découvroit les ſommets de pluſieurs cabinets de verdure diſtribués avec art à certaines diſtances les uns des autres. Il y en avoit ſur le bord de la rivière ; d'autres terminoient de longues allées ; d'autres auſſi étoient abſolument cachés dans l'épaiſſeur du bois.

Abudah s'avança vers la rivière, où il apperçut une jolie barque conduite par dix jeunes hommes d'une grande beauté, habillés de longs vêtemens couleur d'azur à franges d'or. Ils ſaluèrent le marchand fortuné, &

le reçurent civilement dans leur barque. Dès qu'il y fut entré, ils se mirent à ramer de toutes leurs forces : l'onde argentine écumoit sous les coups redoublés de leurs rames.

La barque voguoit lestement, & dans sa marche rapide elle découvroit à chaque instant aux yeux d'*Aludah*, des spectacles agréables qui lui causoient toujours un nouveau plaisir : des rochers de diverses couleurs, qui sembloient suspendus aux nues ; des forêts plantées d'arbres odoriférans dont on respiroit les parfums jusques sur la plaine liquide ; des fruits réfléchis par le cristal des eaux, pour doubler le plaisir des yeux ; mille arbrisseaux qui répandoient les fleurs sur les passans qui côtoyoient le rivage ; toutes sortes d'oiseaux dont les uns sembloient se mirer dans l'eau, gazouillant à l'aspect de leur propre image : les autres se désalteroient ou rasoient l'eau d'une aîle légère ; d'autres aussi voltigeoient dans la plaine, ou se poursuivoient entre les branches des arbres.

Après un grand nombre de détours, la rivière s'élargit & forme un lac spacieux, qui dans toute sa largeur baigne le pied d'une haute montagne couronnée d'une infinité de bosquets, de temples, de palais, de dômes, d'amphitéâtres, d'obélisques, de galeries

de tours, & d'autres bâtimens, tous d'une architecture magnifique & noble, qui annonce également la délicateſſe & la magnificence du luxe. Le lac eſt couvert d'une infinité de barques & de gondoles d'un goût exquis : les pavillons flottent au gré du vent, & la variété de leurs couleurs fait un coup-d'œil agréable. On eût dit que ces nacelles portoient le plaiſir & la volupté mêmes. Dans l'une on entend un concert raviſſant : dans une autre des convives joyeux ſe livrent au plaiſir de la bonne-chère : une troiſième offre un deſſert des fruits les plus rares, des glaces, des liqueurs. L'allégreſſe la plus vive régne par-tout, & tous les acteurs de ces fêtes voluptueuſes reſſemblent moins à des hommes qu'aux fils des *génies*, ou aux filles des *fées*. Une eau pure tombe en caſcades ſur le penchant de la montagne vers ſes extrémités oppoſées. Au milieu un riche vignoble s'élève en amphitéâtre : les feuilles modeſtes s'efforcent en vain d'en couvrir les grappes dorées, & de les dérober aux yeux avides des paſſans. Le lac coule ſur un ſable d'or que la tranſparence des flots laiſſe appercevoir : après avoir baigné le pied de la montagne, qu'il ſemble quitter à regret, il ſe partage en deux courans à droite & à gauche, & va

ſe perdre au milieu des bois, des plaines, des pâturages, & des vallons de cette contrée délicieuſe. Des pyramides ſomptueuſes, des dômes & d'autres travaux, monumens ſuperbes de l'art, dont les uns reſtent cachés dans la profondeur du terrein, & les autres ſont réfléchis dans l'azur des nuages, terminent la perſpective des bocages de *Sadaski*, qui s'étendent juſqu'à l'horiſon où le ciel ſemble toucher à la terre.

Déjà les beaux bateliers, dont les chants joyeux d'accord avec le mouvement de leurs rames, faiſoient un genre de muſique nouveau pour *Abudah*, avoient traverſé le lac : ils approchoient des bords de la montagne où le marchand avoit découvert de loin un ſi bel aſſemblage de temples, de boſquets, & de pavillons.

Ils devoient le débarquer ſur une eſpèce de petit quai bordé de myrthes & de cédres. Là dix beautés charmantes, dix fées, vêtues comme les nymphes des bois, & venues à ſa rencontre, lui faiſoient de loin des geſtes & des ſignes gracieux, & ſe diſpoſoient à le recevoir de la manière la plus affable.

Dès qu'*Abudah* eut mis pied à terre, la barque s'enfuit avec rapidité, & ſe mêla aux bateaux & gondoles de toute eſpèce qui

voguoient sur la surface du lac. Les belles étrangères reçûrent leur nouvel hôte avec mille démonstrations de la plus tendre amitié, & l'invitèrent à parcourir avec elles les beautés & les magnificences de leur séjour.

Après l'avoir fait passer par des avenues odoriférantes, plantées d'arbres qui, portant à-la fois des fleurs & des fruits, sembloient destinés à flatter en même temps la vue, le goût & l'odorat, elles le conduisirent vers un palais élégant qui étoit en face du lac. Au-devant étoit un vaste parterre en compartimens, où les plus belles fleurs recevoient un nouvel éclat de l'ordre agréable dans lequel elles étoient disposées. Le palais offroit des richesses d'un autre genre. L'art de la sculpture y avoit déployé toute son adresse. Des plafonds élégans, des lambris travaillés avec délicatesse, des devises galantes, des emblêmes spirituels en étoient les principaux ornemens. On y avoit mis plus de goût que de magnificence, l'art s'y cachoit sous les traits simples de la nature, & ce lieu étoit plutôt fait pour inspirer le plaisir que pour satisfaire la grandeur ambitieuse.

Abudah fut introduit dans une grande & belle galerie ornée de statues d'un travail achevé, dans mille attitudes & actions diffé-

rentes. Les unes étoient groupées de la manière la plus naturelle, d'autres étoient isolées ; mais l'expression étoit par-tout la même. Il y en avoit qui représentoient les nymphes amoureuses des bois ; d'autres représentoient les belles naïades ; d'autres des amans téméraires ; d'autres encore des vierges qui leur résistoient foiblement : la pudeur alarmée, les desirs secrets du cœur, le feu du plaisir & le ravissement de la volupté, tout étoit vivement exprimé sur le marbre & l'ivoire que le ciseau avoit animés.

Entre ces statues, il y avoit des tableaux également estimables par la beauté de la peinture & le choix des sujets. C'étoient des festins joyeux, les transports de l'ivresse, les agrémens variés des saisons, les occupations de tous les âges, les danses & les amours des bergers, des bals & des fêtes de toute espèce, un sérail, des beautés séduisantes, des entretiens passionnés, & tous les mystères de l'amour. Ces différents sujets étoient traités avec tant de naturel & de vérité, qu'*Abudah* s'en étant approché du plus près qu'il lui fut possible, doutoit encore si ces figures étoient peintes ou réelles.

Les belles qui accompagnoient le marchand, le menèrent de cette galerie dans

un appartement intérieur, au centre du palais, meublé de ſophas qui reſpiroient la molleſſe. Les murailles couvertes de trumeaux qui en rempliſſoient la hauteur & la largeur, réfléchiſſoient de toutes parts les dix nymphes; & l'amoureux *Abudah*, dont les yeux enchantés erroient voluptueuſement de l'une à l'autre, étoit dans un raviſſement qu'on ne ſauroit exprimer, l'ivreſſe du plaiſir tranſportoit ſes ſens.

Cet appartement communiquoit dans une rotonde ſpacieuſe, qui ne recevoit de jour que par en haut. Les côtés étoient ſoutenus par des piliers de granit, chargés d'emblêmes. Au milieu étoit un bain, & autour du bain onze portes qui conduiſoient à autant de ſophas dreſſés dans de petits appartemens d'une élégance & d'une propreté au-deſſus de tout ce qu'on peut dire.

Les nymphes conduiſirent *Abudah* dans un de ces appartemens où elles le préparèrent à entrer dans le bain: elles paſsèrent elles-mêmes chacune dans un des dix autres où elles quittèrent leurs vêtemens, & revinrent à leur nouvel hôte qu'elles prirent entre leurs bras, & le plongèrent dans un bain chaud & parfumé.

Abudah ne put réſiſter à la force des par-

fums : il ſuccomba de langueur : il s'évanouit entre les bras des Nymphes qui le ſervoient. Elles le tranſportèrent de l'autre côté de la rotonde, dans une garde-robe richement fournie des habits les plus magnifiques. Il y avoit de quoi ſatisfaire tous les goûts. Elles lui en préſentèrent un qui ſurpaſſoit les autres par la richeſſe de la matière & la fineſſe de l'ouvrage. C'étoit une robe d'un fond roſe, à ramage d'or & d'argent, avec un travail en perles imitant des guirlandes de fleurs. Avant de l'en revêtir, elles le parfumèrent d'eſſences douces & onctueuſes, dont la vertu ranima ſes forces, & lui donna une ſeconde jeuneſſe.

Les Nymphes ſe parfumèrent auſſi en ſa préſence, & leur beauté en reçut un nouvel éclat : elles prirent enſuite des habits galans & avantageux à leur taille.

De la garderobe *Abudah* fut conduit dans un vaſte ſallon où un banquet délicieux l'attendoit lui & ſon aimable compagnie. *Abudah* ſe plaça le premier ſur un ſopha préparé pour lui ſeul, & les dix nymphes ſe placèrent autour de leur favori. Des *génies* inviſibles les ſervoient, leur offrant tour à-tour ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis, juleps, quinteſſences, gelées ſuccu-

lentes, fruits de toutes les sortes, oranges, pommes de pin, grenades, ananas, raisins, poires fondantes, & mille autres avec une prodigalité plus propre peut-être à étouffer l'appétit qu'à le satisfaire, s'ils n'avoient pas eu la vertu particulière de le faire renaître, pour entretenir le plaisir de le contenter de nouveau. On leur servoit aussi du vin exquis, liqueur charmante, nectar précieux défendu par *Mahomet*, mais permis dans les bocages de *Sadaski*; il y avoit aussi des confitures sèches & liquides, des conserves, en un mot tout ce que la délicatesse a inventé pour exciter le goût & prolonger les plaisirs de la bonne chère au-delà de l'exigence du besoin.

Pendant le repas, les beautés chargées d'amuser *Abudah*, ne cessèrent de chanter tour-à-tour les plus jolies chansons, des chansons qui respiroient l'esprit & la volupté. Le marchand, que le vin & les appas de ses convives commençoient à égayer, les regardoit toutes avec un transport égal, & son cœur également amoureux de toutes leurs grâces, ne pouvoit se décider pour aucune en particulier.

Le festin fut prolongé jusqu'au soir : le jour commençoit à tomber : on se leva. Les

aimables compagnes d'*Abudah* l'égarèrent dans les jardins du palais.

Après avoir erré par mille détours, rencontrant à chaque pas des fontaines, des cascades, des grottes, des berceaux, des statues, des gazons fleuris & d'autres ornemens de cette espèce, ils parvinrent à une terrasse magnifique, où un nombre infini de jeunes gens des deux sexes formoient une mascarade la plus belle & la plus singulière qu'il fût possible de voir. On eût dit que toutes les nations de la terre avoient rassemblé dans ce lieu l'élite de leur jeunesse. On y comptoit plus de dix mille jeunes hommes & plus de dix mille filles d'une beauté ravissante. La loi du plaisir étoit la seule qu'on suivoit dans ce lieu. Le goût seul décidoit les liaisons, & chacun y cédoit sans trouble à l'attrait de la volupté.

Des glaces, des fruits, des crêmes, des gâteaux, des vins & des liqueurs, étoient servis sur des tapis de verdure des deux côtés de la terrasse, & en d'autres endroits sous l'ombre des orangers, des myrthes & des jasmins ; chacun alloit s'y rafraîchir quand il le souhaitoit. Il y avoit aussi de distance en distance, sous le couvert des plus grands arbres, des troupes de musiciens

dont l'harmonie tantôt vive & tantôt plus douce, inſpiroit ſucceſſivement le tranſport & la langueur.

Le ſoleil étoit couché, lorſqu'*Abudah* arriva au centre de cette terraſſe qui étoit d'une étendue prodigieuſe. Ses compagnons l'avoient abandonné à lui-même, le laiſſant libre de ſe joindre à la compagnie qui lui plairoit davantage. Là, au milieu d'un vaſte boulingrin planté de grands palmiers qui couvroient de leur ombre un bois épais d'arbriſſeaux, il apperçut un bâtiment de forme oblongue porté ſur mille colonnes torſes ornées de feſtons, où ſe rendoient en foule les jeunes gens dont la terraſſe étoit couverte. Le marchand entra avec les autres dans une ſalle d'une étendue immenſe, éclairée par un nombre infini de luſtres, & ornée de tous côtés de pavillons de ſoie, ſous leſquels étoient des ſofas de velours. Ici la jeuneſſe brillante formoit des danſes agréables au ſon des inſtrumens dont jouoient des muſiciens placés ſur les galeries qui régnoient tout autour de la ſalle. *Abudah* ne pouvoit aſſez repaître ſes yeux d'un ſpectacle ſi charmant; mais il ne comprenoit pas comment les danſeurs & les danſeuſes pouvoient faire des mouvemens ſi

vifs qu'il ſe fatiguoit à les regarder. Ainſi ſe paſsèrent quelques heures délicieuſes, juſqu'à ce que cet exercice violent réveillât l'appétit de cette troupe joyeuſe.

Tout-à-coup, dès que chaque beauté, accompagnée de ſon amant, ſe fut retirée ſous les pavillons dreſſés à l'entour de la ſalle pour s'y délaſſer, les génies inviſibles ſervirent un repas ſplendide. *Abudah* ſe préparoit à ſatisfaire ſon appétit : ſa compagne l'avertit d'attendre l'arrivée de la reine des plaiſirs, qui alloit honorer de ſa préſence leur brillante aſſemblée.

Déjà une ſymphonie douce s'étoit fait entendre : cent chanteurs maſqués entrèrent en célébrant dans leurs chanſons les plaiſirs de la ſociété, de la table & de l'amour. Ils étoient ſuivis par vingt bergères portant des corbeilles remplies de roſes & de violettes qu'elles ſemoient par-tout ſur leur paſſage. Puis on vit paroître la reine des plaiſirs, ſous un dais porté par douze jeunes hommes d'une beauté charmante. A ſa préſence toute la compagnie ſe leva & ſe proſterna en ſigne d'adoration.

Lorſque la reine fut aſſiſe ſur ſon trône, au haut de la ſalle, avant de commencer le banquet, elle ordonna à ſes ſuivantes

de

de chercher l'étranger qui avoit abordé la veille dans ſon empire, & de le lui amener. Elles lui préſentèrent *Abudah* qui, ſaiſi de reſpect & d'amour, ſe proſterna à ſes pieds. La reine le releva d'un air grâcieux, en lui préſentant la main.

„ O heureux *Abudah !* lui dit-elle d'un ton de voix ſéduiſant, ô mortel fortuné ! à qui les deſtins ont ordonné de tranſporter dans ces climats délicieux le coffre de la vallée de *Bocchim*. Les *génies* ſupérieurs, jaloux du bonheur dont nous jouiſſons, nous autres *génies* libres, avoient formé le projet de tenir les cinquante clefs ſéparées du coffre qui, ſelon une ancienne tradition, renferme le taliſman d'*Oromane*. Et vous, ô *Abudah !* vous êtes l'homme deſtiné à les réunir : ſervice ſignalé qui vous rend digne de l'amour de vos eſclaves. Approche, roi de mon cœur & de toutes mes affections, partage avec moi les délices de ces bocages fortunés. „

Elle ordonna à toute la compagnie de rendre à l'étranger les honneurs qu'on lui rendoit à elle-même ; & pour première marque de ſa tendreſſe, elle l'obligea de s'aſſeoir auprès d'elle ſur le trône des plaiſirs. *Abudah* ſe crut alors le plus heureux des

mortels. Les charmes de la reine, dont il pouvoit à peine supporter l'éclat, le transportoient d'admiration & d'amour. Mais lorsque la reine elle-même, comme une maîtresse idolâtre de son amant, le prit par la main & le regarda avec des yeux enflammés; alors, persuadé que leurs cœurs, d'intelligence, étoient agités des mêmes desirs, il céda à la violence de sa passion excitée par ces avances. Il fit cesser aussitôt le festin, & entraîna précipitamment la reine complaisante sous le pavillon le plus secret.

L'assemblée imita l'exemple de la reine. Chaque amant conduisit son amante sous un pavillon. Dans un instant la salle fut vide, & un grand silence régna par-tout. Ainsi se passa cette nuit délicieuse dans les bocages de *Sadaski*.

Le lendemain *Abudah*, revenu des premiers emportemens de sa passion, craignit que cette seconde aventure n'eût une fin aussi malheureuse que la première. La jouissance produit la satiété, & la satiété amène la réflexion. Il pria la reine avec quelque sorte d'inquiétude de lui remettre les clefs du coffre.

„ Mon roi, lui répondit-elle affectueusement, mon cher & bien-aimé *Abudah*, le

coffre eſt au milieu de mon temple, & voilà les clefs réſervées au plus célèbre des héros. Allez, mortel fortuné, poſſédez le taliſman du généreux *Oromane*, qui ſera pour vous une ſource intariſſable de plaiſirs; goûtez l'immortalité dans ces bras dont la beauté ne paſſera point ,,.

Abudah ſe ſaiſit des clefs avec empreſſement : il quitte la reine, & marche à pas précipités vers le milieu du temple où étoit le coffre de fer. Rien n'égale ſon impatience; & comme un homme qui ſe hâte de jouir d'un bonheur long-temps attendu, il paſſe précipitamment les clefs dans les ſerrures.

Leur facilité à s'ouvrir ſecondoit heureuſement ſes deſirs. Déjà il a ſurmonté quarante-neuf des obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur. Il touche au moment où le tréſor va s'offrir à ſa vue : il ne lui reſte plus qu'une ſerrure à ouvrir. ,, O reine charmante, s'écrie-t-il! ſoyez témoin de mon triomphe, voyez-moi achever glorieuſement mon illuſtre conquête ,,.

La dernière ſerrure s'ouvrit au moment que la reine arrivoit, & que le joyeux *Abudah* l'invitoit à partager avec lui le plaiſir de retirer le taliſman du coffre.

Le marchand levoit le couvercle.... Tout-

à-coup il eſt environné de ténèbres épaiſſes: le tonnerre gronde avec un bruit effroyable, au milieu des éclairs qui étincèlent de toutes parts ; des flammes horribles enveloppent *Abudah* : il eſt ſaiſi d'effroi.

Toute l'aſſemblée eſt en tumulte. L'épouvante ſuccède à la joie ; ce ne ſont plus que des cris affreux, des hurlemens horribles. Les uns courent çà & là, à la lueur des éclairs, & pluſieurs ſont écraſés ſous les ruines du temple qui croule; d'autres ſe livrent à la rage & au déſeſpoir ; ils s'entretuent, ou ſe déchirent eux-mêmes de leurs propres mains.

Abudah, plus effrayé que les autres, jette autour de lui des regards conſternés, cherchant à reconnoître la reine, au feu des éclairs. Mais, ô ſpectacle épouvantable! ſes grâces ont diſparu. Son beau corps à moitié conſumé par les flammes, ſe reſſerre & diminue par degrès, & à la place de cette beauté preſque divine, dont les yeux languiſſans d'amour l'avoient regardé ſi tendrement, il revoit ſa vieille petite ſorcière. La fureur eſt dans ſes regards, & ſa bouche vomit ces mots épouvantables :

„ Inſenſé, comment as-tu oſé te flatter de trouver le taliſman d'*Oromane*, au ſein

de la folle intempérance qui régne dans ce bocage infecté d'un air impur. C'étoit bien là qu'il falloit chercher ce tréſor précieux !

„ Mais je te laiſſe jouir du ſort que tu as ſouhaité avec tant d'empreſſement. Que ce lieu ſoit ta priſon : égare-toi dans les détours de ce labyrinthe ; contemple les vains plaiſirs que tu as recherchés".

En achevant ces mots, elle frappa le marchand de l'une des potences ſur leſquelles elle étoit appuyée, & diſparut. *Abudah* reſſentit auſſitôt les douleurs les plus aiguës dans toutes les parties de ſon corps ; effet cruel du coup qu'il venoit de recevoir. Le tonnerre avoit ceſſé de gronder, les ténèbres étoient diſſipées : *Abudah* étoit ſeul au milieu d'un tas de cadavres & de corps expirans. Saiſi d'horreur & de déſeſpoir il veut fuir de ce temple affreux.

La ſeule iſſue qu'il rencontre, le précipite dans une caverne obſcure où il erre long-temps à l'aventure. Cette caverne avoit encore quelque choſe de plus horrible que le temple ; elle étoit peuplée de reptiles venimeux. A chaque pas qu'il fait, il marche ſur des ſerpens, des crapaux, des aſpics, & toutes ſortes d'autres animaux ſemblables, qui le piquent, le déchirent &

le couvrent de leur venin. Il eſt encore aſſailli par une nuée d'inſectes volans auſſi cruels. Tout couvert de plaies, il erre çà & là comme un furieux, encore plus tourmenté intérieurement par les remords, a rage & le déſeſpoir.

Tandis qu'il cherche au haſard à ſortir de cette caverne ténébreuſe, repaire d'animaux immondes, il ſe ſent ſaiſi à la jambe par quelque choſe de plus grand que ce qu'il avoit ſenti juſqu'à ce moment. Il ne doute pas que ce ne ſoit la griffe de quelqu'énorme ſerpent. La crainte lui fait pouſſer un cri affreux, auquel répond une voix lugubre en ces termes :

„ Qui es-tu, malheureux, qui peux reſter en vie dans cette caverne de déſolation, d'horreur & de mort " ?

Abudah, quoiqu'épouvanté, reſſentit quelque ſoulagement de trouver un compagnon dans ſes misères ; il lui répliqua ainſi :

„ Hélas ! il n'eſt que trop vrai ; je ſuis un malheureux qui me ſuis cruellement abuſé en cherchant le taliſman d'Oromane.

„ Quoi ! dit la voix inconnue, es-tu parvenu à ce degré de folie, de t'imaginer que des plaiſirs infâmes te mettroient en poſſeſſion de ce tréſor ineſtimable ? Si cela

étoit, la conquête en seroit facile ; mais le talisman est bien loin des lieux de délices où tu t'es égaré. Il est sur le sommet d'une montagne d'un abord presqu'inaccessible.

„ Que me sert de savoir où est le talisman, répondit tristement *Abudah*, s'il ne m'est pas permis de sortir de la vallée de douleur ? Cette connoissance augmente mon infortune.

„ Il est difficile de monter sur ce roc escarpé, répartit la voix ; mais lorsqu'on y est une fois engagé, il n'est pas possible d'en redescendre. Souvent les terreins les plus stériles sont ceux qui produisent les mines les plus riches. Courage donc, mortel infortuné ; si tu veux franchir ces sentiers pénibles & tortueux ; si leur difficulté ne te rebute point, & que tu sois résolu à la surmonter généreusement, je te montrerai dans quel endroit de cette caverne s'ouvre le chemin qui conduit à la montagne du talisman.

„ Ami, ou génie, dit *Abudah*, qui que tu sois, qui daignes ainsi compâtir à mon malheur, & m'offrir ton assistance, mets-moi dans la voie, le danger ne m'épouvantera point. Que peut craindre un malheureux qui n'a rien à espérer ?

„ Prends donc ce chemin, dit l'inconnu, descends au plus bas de la caverne. Que sa profondeur ne t'effraye point. Descends toujours ; quand tu seras parvenu jusqu'au fond, tu y trouveras l'entrée de la montagne „.

Ces paroles mirent le citoyen de Bagdat à son aise ; & redoublant de courage, il se hâta d'atteindre le fond de la caverne.

A mesure qu'il descendoit, il rencontroit de nouveaux sujets de patience. L'infection du lieu, l'épaisseur des ténèbres, la multitude effroyable de reptiles venimeux, il supporte tout avec courage. Tantôt il marchoit dans un bourbier épais d'où il avoit peine à sortir, tantôt il étoit obligé de ramper sur les mains & sur les genoux pour passer sous des espèces d'arcades extrêmement basses & étroites. Il atteignit enfin l'endroit le plus profond de la caverne qui étoit si raboteux qu'il eut peine à s'y soutenir, & infecté d'une vapeur si insupportable qu'il en fut presque suffoqué.

Quant à l'entrée de la montagne, elle étoit si difficile, si embarrassée, si couverte d'immondices & de décombres, que le marchand, avec tout son courage, pouvoit à peine faire trois ou quatre pas en une

heure. Il travailloit comme une taupe laboure sous terre. A force de constance & d'industrie, il gagne quelque terrein, & il en auroit gagné davantage ; mais lorsqu'il avoit fait quelques pas, des pierres énormes se détachoient du rocher, le couvroient de terre & de boue, & l'entraînoient dans leur chûte, jusqu'à ce qu'elles trouvassent quelque arrêt.

L'excès du malheur & la force du désespoir pouvoient seuls lui faire surmonter les difficultés de cette entreprise. La misère & la bassesse ne connoissent point de plus grands maux qu'elles-mêmes.

Après une longue continuité de travaux si rudes, *Abudah* parvint à une espèce de petite terrasse où il prit un moment de relâche. Il marcha ensuite par un sentier qui s'élargissoit par degrés & devenoit moins difficultueux : il y apperçut aussi quelques rayons de lumière qui passoient par-dessus sa tête, sans pénétrer jusqu'à lui. Il entendit un bruit confus de voix qui retentissoient au haut de la montagne. Le bruit augmentoit & s'éclaircissoit à mesure qu'il montoit. Il ne lui fut pas difficile de comprendre que ces sons tumultueux provenoient de l'affluence du peuple assemblé sur le sommet

de la montagne. Cette idée ranima ſon courage.

Lorſqu'il eut gravi un pas plus eſcarpé que les autres, il entra dans une caverne dont la ſortie étoit fort étroite : un homme pouvoit à peine y paſſer en rampant. En prêtant l'oreille, il entendit des cris horribles ; il n'oſa d'abord avancer plus loin : mais faiſant réflexion que la mort ſeroit ſon partage s'il s'obſtinoit à reſter dans la caverne, il ſe haſarda de paſſer outre.

IIIe Aventure du marchand ABUDAH *dans le royaume de Taſgi.*

DÈS que le marchand *Abudah* parut à l'iſſue de la caverne, dix mille voix ſe mirent à crier unanimément. « Vive, vive notre ſultan, que les montagnes de Taſgi nous ramènent ! » *Abudah*, frappé de ces cris d'allégreſſe ſi différens de ceux qu'il avoit entendus l'inſtant d'auparavant, regarde autour de lui. Il voit une foule immenſe de peuple qui rempliſſoit le deſſus de la montagne, & dans le lointain, une vaſte contrée couverte de cités & de villes bâties ſur des côteaux & dans les vallées à perte de vue.

Des visirs, suivis d'un grand nombre d'eunuques, se présentent pour le dégager du creux de la caverne. Il agréa leurs services ; car il étoit si excédé de fatigue, si épuisé, & si cruellement tourmenté par les vives douleurs que lui causoient les blessures dont tout son corps étoit couvert, qu'il ne pouvoit se soutenir sans aide. On le revêt de la pourpre royale, & on lui met sur la tête un magnifique turban. A l'instant, le peuple redouble ses acclamations, en criant avec de nouveaux transports : « Vive, vive notre sultan, que les montagnes de *Tasgi* nous ramènent » !

On ordonne de faire silence. Alors le grand visir, accompagné d'une suite aussi nombreuse que brillante, avance vers *Abudah* en se prosternant à plusieurs reprises. Le peuple imite son exemple. Le visir adresse ces paroles au marchand :

« Voici, ô toi, devant qui le soleil n'est que ténèbres ! toi, la merveille du monde, illustre & sacré rejeton de la famille des *Tasgi* ; toi, ô prodige de beauté ; toi, miroir de perfection ; toi, sultan le plus glorieux & le plus grand entre tous les princes de la terre ; toi, diamant de la nature, la perle du monde, ange tutélaire de l'univers ;

voici tes esclaves prosternés en ta présence. Tout leur desir est de te servir de marche-pied, & d'être foulés sous tes pas comme la poussière de cette plaine. A toi seul, ô magnifique sultan ! appartient tout le bonheur de la terre ; toi seul possèdes toute beauté du corps, toute qualité de l'esprit, toute vertu de l'ame ; à toi seul appartient toute gloire & tout pouvoir dans le royaume de ton illustre père, le grand & immortel *Tasgi*, depuis ces montagnes jusqu'aux déserts brûlans de *Schezrallah*, qui ferment aux étrangers l'entrée des états de notre glorieux & invincible sultan. Gouverne donc tes esclaves à ton gré & selon leurs desirs, car ils n'ont d'autre volonté que la tienne. Que ton plaisir soit ton unique loi. Tes esclaves n'en reconnoissent point d'autre, dans les villes & dans les campagnes de ton empire. C'est par ta permission qu'ils respirent ; c'est par ta bonté qu'ils rampent sur cette terre ; ils t'adorent avec crainte, & attendent en tremblant tes ordres sacrés. ,,

Le grand-visir ayant achevé sa harangue, se prosterna de nouveau avec tout le peuple, en prononçant ces paroles que la foule répéta d'une voix unanime : ,, O sultan, ô seigneur, que les montagnes de *Tasgi* nous

ramènent, gouverne tes eſclaves ſelon la loi de ton plaiſir. „

Abudah, flatté de ces hommages, ſe livra à l'orgueil & à la préſomption la plus vaine : il oublia dans un inſtant toutes les peines, les fatigues & les douleurs dont la vue de ſes plaies auroit dû lui rappeler le ſouvenir. Il mit ſon pied ſur le cou du grand-viſir, avec une hauteur majeſtueuſe qui marquoit combien ſon diſcours lui avoit été agréable, & lui commanda de le conduire au ſerrail de ſes ancêtres.

Des eſclaves & des eunuques ſuperbement habillés, apportèrent d'abord un magnifique trône d'ivoire, couronné d'un dais brodé en or, tout enrichi de pierreries. *Abudah* s'aſſit ſur le trône qui fut porté ſur les épaules des viſirs & des grands de ſon nouveau royaume.

Le cortège pompeux fit le tour de la montagne, & s'arrêta dans un camp très-vaſte, pour procurer au ſultan la vue de ſes armées. Les troupes étoient habillées à l'orientale, avec de riches uniformes de différentes couleurs, qui, joints à l'éclat de leurs armes, faiſoient un coup-d'œil tout-à-fait agréable : les uns étoient jaunes, d'autres bleus, d'autres rouges. Il y en avoit

de verts, de blancs, de deux, & de plusieurs couleurs, tous étoient relevés par un travail d'or & d'argent.

Les tentes étoient dressées ; la variété de leurs couleurs, la richesse des étoffes, & leur symétrie formoient un nouveau spectacle aussi charmant que le premier. La tente royale s'élevoit au centre, beaucoup au-dessus des autres ; son éclat & sa grandeur la faisoient remarquer. Elle étoit de velours bleu, brodé en or, & enrichi de perles. Elle avoit plus l'air d'un palais que d'une tente.

Abudah ayant reçu les hommages de l'armée & des nobles de son royaume, ordonna que tout le monde se retirât, à l'exception du grand-visir.

On obéit : tous les courtisans se retirèrent à reculons, en se prosternant plusieurs fois. Le grand-visir resta quelque temps la face contre terre, & dit avec respect & tremblement : „ Que mon seigneur & maître ; le sultan de *Tasgi*, règne à jamais sur Harran, son esclave.

Lève-toi, Harran, dit *Abudah*, lève-toi, & apprends-moi quel sujet rassemble dans cette plaine les armées de *Tasgi*.

„ Magnifique seigneur, répondit le visir

Harran, le sultan Rammasin avoit coutume de venir camper dans cette plaine, tous les étés, seulement pour contenir ses ennemis dans les bornes de la crainte & du respect que toutes les nations doivent aux rois de *Tasgi*. Mais cette année, les puissances invisibles, qui président sur ces montagnes, nous l'ont enlevé au milieu de la campagne, pour nous faire jouir de la présence de mon seigneur, qui veut bien me permettre de me prosterner à ses pieds. Car depuis que les descendans de Mahomet enveloppèrent notre pays dans les horreurs d'une guerre sanglante, & que nous prîmes cette occasion de secouer leur joug barbare, les oracles de *Tasgi* nous ont toujours promis un roi qui sortiroit du centre de la montagne, en nous assurant que ces royaumes fortunés jouiroient d'une paix inaltérable, sans être inquiétés au-dehors par la guerre, ni troublés au-dedans par aucune division de famille, ni aucune dispute entre frères. Nous avons goûté jusqu'ici le calme de la paix, & le grand *Abudah* vient accomplir la dernière partie de l'oracle.

„ Et qui sont les peuples voisins de mon royaume, reprit *Abudah*? quelles sont les nations qui habitent au-delà de ces montagnes?

„ Un peuple honnête & pauvre, répondit le visir, dont mon seigneur n'aura pas plus de mécontentement que les sultans ses prédécesseurs. C'est pourquoi l'illustre Rammasin, de glorieuse mémoire, n'a jamais voulu les inquiéter, quoique leur territoire s'étende au loin jusqu'à la mer, & qu'il pût aisément en aggrandir les états des rois de *Tasgi*.

„ Rammasin se piquoit donc de générosité, répliqua le nouveau sultan. Il sacrifioit à l'opinion des hommes. Il vouloit qu'on dît chez les peuples voisins, que ses desirs étoient au-dessous de sa puissance, & qu'il savoit se contenter d'un empire borné par ces montagnes, lorsqu'il pouvoit en reculer les limites jusqu'aux côtes de la mer. Pour moi, votre sultan actuel, je ne me repais point d'un vain nom. Ces peuples, malgré leur honnêteté & leur indigence, ne trouveront point de grâce devant moi. Pourquoi leurs ancêtres sont-ils venus s'établir dans des contrées à ma disposition ? Je vous déclare donc que leur pays sera donné aux esclaves de *Tasgi*, & que j'étendrai mon royaume au-delà des flots & de la tempête.

„ Mon souverain seigneur va gagner l'affection de tous ses soldats par cette glorieuse

démarche, répliqua le visir. Ils languissent dans une honteuse inaction; ils ne respirent que la guerre & le carnage. Il y a long-temps qu'ils contemplent, avec une secrète envie, le territoire de ce pauvre peuple, qui le leur abandonnera à la moindre alarme. Et quelle gloire pour mon seigneur, d'avoir fait disparoître de dessus la terre une nation, dont l'indigence déshonore un si beau climat. Notre glorieux sultan ne sauroit mieux signaler les commencemens de son règne.

„ Allez donc, dit vivement *Abudah*. Notifiez mes volontés à toute l'armée. Faites publier dans tout le camp, au son des trompètes, que votre sultan *Abudah* a résolu de venger les dommages & les affronts que les habitans de Tasgi ont reçus de leurs perfides voisins. Allez, Harran, allez publier une déclaration de guerre contre?....

„ Contre les Sakarahs, ajouta le visir, qui ont insulté les montagnes de Tasgi. „

Abudah auroit voulu prendre le chemin de la capitale; mais les douleurs & l'épuisement ne lui permirent pas d'avancer plus loin; il n'eut pas même la force de traverser le camp pour atteindre la tente royale; il en fit dresser une à la hâte, où il se retira, suivi des favoris de l'ancienne cour;

& d'ailleurs, il vouloit faire la campagne.

Tandis que les eunuques & les eſclaves s'empreſſoient à ſervir leur ſultan, Harran faiſoit publier ſes ordres dans tout le camp; il commanda aux chefs de l'armée de s'aſſembler en conſeil de guerre, & de ſe préparer à l'expédition ordonnée par le grand *Abudah*.

La nouvelle de cette glorieuſe entrepriſe ſe répandit bientôt dans tout le royaume de Taſgi. Elle fut reçue par-tout avec la même joie & le même applaudiſſement. Tout le monde ſe faiſoit un ſujet de triomphe d'écraſer les foibles & innocens Sakarahs. Tant il eſt vrai qu'on ſe livre aux fureurs de la guerre, ſans en peſer les cauſes! Les vieillards décrépits ſembloient ſe ranimer: ils n'étoient plus en état de porter les armes; mais on les voyoit exciter leurs enfans, & les remplir de ces ſentimens de rage & de cruauté, auxquels ils donnoient les beaux noms d'héroïſme & de patriotiſme.

Avant que le ſoleil eût éclairé les moiſſons des Sakarahs, les tentes d'*Abudah* s'étoient ébranlées pour aller les détruire. L'air retentiſſoit au loin du bruit des cymbales, & des éclats bruyans des trompettes. Leurs accords, mêlés aux chants joyeux de

toute l'armée, sembloient annoncer plutôt l'allégresse d'un triomphe, que les horreurs du carnage. La bonne discipline des troupes, l'ordre de leur marche, la vivacité de leurs regards, leurs cris & leur gaieté, cachoient les noirs desseins & l'ame barbare d'un illustre brigand qui, maître d'un vaste royaume, s'en faisoit un prétexte pour en envahir un second, sacrifiant la vie de ses propres sujets à son ambition, & les forçant de franchir des monts escarpés que la nature avoit élevés comme des barrières à sa fureur.

Dès que les Sakarahs furent l'approche de l'armée des Tasgites, ils envoyèrent une ambassade au sultan, pour lui demander la cause de ces mouvemens inattendus ; lui renouvelant l'assurance de la paix & de la bonne intelligence qui avoit toujours régné entre ses glorieux ancêtres & leur foible république ; le supplier, de leur déclarer si quelqu'un d'entr'eux lui avoit donné quelque sujet de mécontentement, à lui, ou au moindre de ses sujets, & offrant de lui en faire telle satisfaction qu'il exigeroit. Ils le conjuroient de détourner loin d'eux le poids de sa colère & de sa puissance, & de ne point faire la guerre à une nation toujours

affectionnée aux Tasgites, qui ne l'avoient jamais traitée en ennemie. Ces humbles suppliques étoient conçues dans les termes les plus respectueux: la vérité leur donnoit un nouveau poids.

Abudah écouta les ambassadeurs avec impatience, & leur répondit avec une fierté féroce, qu'il n'avoit rien à apprendre d'un peuple d'esclaves, tels que les *Sakarahs*; qu'il ne leur convenoit pas de vouloir contrôler, ni diriger ses démarches; que sa volonté se portoit librement par-tout où il vouloit, sans qu'il fût permis, ni à eux, ni à personne, de s'y opposer; qu'il avoit résolu d'entrer dans leur pays & de s'en rendre maître; & que, s'ils en vouloient savoir la raison, il n'en avoit point d'autre à leur dire, sinon, qu'il venoit punir l'insolence d'un peuple assez présomptueux pour envoyer une telle ambassade au sultan de *Tasgi*.

Il fit chasser les ambassadeurs de son camp, & ordonna aussitôt que l'on entrât sur les terres des *Sakarahs*, & qu'on y mît tout à feu & à sang.

Les généraux étoient lâches, ignorans & cruels; tels qu'il les falloit pour exécuter les ordres injustes & sanguinaires du sultan. On

exerça toutes sortes d'hostilités contre ce pauvre peuple, dont le crime étoit d'avoir un voisin méchant. On en massacra une partie; les autres furent jetés dans les fers; on enleva leurs femmes, on viola leurs filles, on égorgea les enfans en bas-âge.

Abudah revint de cette expédition, chargé des dépouilles du pays conquis, & rentra dans ses états au milieu des acclamations des chefs & des soldats, adulateurs impudens, esclaves assez lâches pour combler ce monarque cruel des louanges les plus exagérées, osant même l'égaler au grand prophète de la *Mecque*.

Abudah arriva ainsi en triomphe à la métropole de *Tasgi*. Ses visirs lui demandèrent ce qu'on feroit des prisonniers que l'on avoit amenés. Le nombre en étoit considérable.

Le sultan resta quelque temps en doute, sans décider de leur sort. Il alloit ordonner qu'on les mît tous à mort, lorsqu'il se ressouvint du coffre de fer, qui étoit resté enfoui au centre des montagnes de *Tasgi*.

„ Qu'ils soient condamnés, dit-il, à travailler dans les montagnes; qu'ils creusent & minent de toutes parts, pour en retirer

un coffre de fer à cinquante ferrures, qui doit être dans l'endroit le plus profond„.

Le grand visir entendant cet ordre, s'inclina devant son maître, & lui dit : " Mon seigneur osera-t-il envoyer les vils *Sakarahs* dans les profondeurs de *Tasgi*, où ses sujets même n'osent pénétrer ?

„ Qu'on prenne donc le rebelle *Harran*, dit *Abudah*, qu'on lui arrache la langue en punition de son insolence, qu'elle soit jetée aux chiens ; qu'il soit décapité ensuite, & que son exemple apprenne à respecter mes ordres„.

Harran fut puni : les autres visirs jouirent avec plaisir de son supplice. Son orgueil le leur avoit rendu insupportable. Ils exaltèrent en ces termes la juste indignation du sultan.

„ Un monarque de l'orient sera-t-il gouverné par ses esclaves ? Ils ne respirent que par lui & pour lui. S'abaissera-t-il jusqu'à suivre leurs conseils ? N'a-t-il pas lui seul toute la prudence & toute la sagesse ? Que la volonté du sultan *Abudah* soit accomplie par les travaux des *Sakarahs* dans les montagnes de *Tasgi*, comme elle l'est par la mort du traître *Harran*„.

Le tyran envoyoit de temps en temps ses visirs vers les mineurs, pour voir leurs tra-

vaux & lui en rendre compte. Ces misérables périssoient par milliers : ils étoient écrasés sous les débris de la montagne, ou engloutis par les précipices qui s'ouvroient de tous côtés sous les coups des travailleurs.

Les *Tasgites* aussi, peuple fort superstitieux, au sujet de cette montagne regardée comme un lieu sacré, & le séjour des *Génies* protecteurs du pays, murmurèrent hautement de l'impiété du sultan. *Abudah* le sut, & les fit châtier par les chefs de son armée. Il fît saisir tous les mutins, & ordonna qu'on les décimât. Cet excès de cruauté fut appelé générosité par ceux qui échappèrent au sort.

Enfin les *Sakarahs* découvrirent le coffre de fer, le portèrent avec des peines infinies au sommet de la montagne, & le présentèrent à *Abudah*, qui, pour délassement de tant de fatigues, leur ordonna, ou de mettre le coffre en pièces, ou de forcer les serrures. Ils ne purent ni l'un, ni l'autre, quelques efforts qu'ils fissent, & quelques instrumens qu'ils employassent ; ni force, ni art ne pouvoit rien contre la dureté de cette machine.

Alors le sultan fit publier une récompense pour celui qui forgeroit des clefs qui pussent

ouvrir les cinquante ſerrures. Pluſieurs tentèrent l'aventure, & réuſſirent juſqu'à un certain point. Mais dès que l'ouvrier avoit ouvert une des ſerrures, & qu'il paſſoit à une autre, la première ſe refermoit d'elle-même, tandis qu'il ouvroit la ſeconde, laquelle ſe refermoit à ſon tour, lorſqu'il procédoit à une troiſième; de ſorte qu'il en reſtoit toujours quarante-neuf de fermées.

L'orgueilleux *Abudah* étoit furieux de ſe voir vaincu par le pouvoir inviſible qui s'oppoſoit à ſes volontés. Il ordonna à cinquante hommes de prendre chacun une clef, de les mettre toutes au même inſtant dans les cinquante ſerrures, & de les ouvrir enſemble. Il comptoit que cette méthode lui réuſſiroit mieux. Mais au moment que les cinquante hommes ſe diſpoſoient à lui obéir, ils tombèrent morts devant le coffre. Le tyran donna le même ordre à cinquante autres; mais toute la foule d'eſclaves, d'eunuques & de *Sakarahs* qui étoient autour de lui, diſparut à l'inſtant de ſa préſence, comme la pouſſière que le vent enlève, & qui ſe diſſipe dans l'air.

Abudah, réduit à ſon armée, appela cinquante ſoldats. Les chefs, excédés de cette cruauté énorme, & ne doutant pas qu'il ne

fût

fût résolu de sacrifier son armée, & puis le reste de ses sujets, comme il venoit d'en sacrifier une partie, se révoltèrent contre ce tyran barbare, & marchèrent en bon ordre vers lui, déterminés à mettre fin à sa tyrannie, en l'immolant à leur vengeance. *Abudah* connut leur dessein; & n'en espérant aucune grâce, il se jeta sur le coffre de fer dont il avoit déjà éprouvé l'assistance à son retour de la vallée de *Bocchim*, dans une occasion semblable.

Aussitôt le coffre s'éleva dans les airs. *Abudah*, stupéfait & hors de lui-même, s'assoupit profondément, & fut transporté bien loin de l'armée & du royaume de *Tasgi*.

IVe. *Aventure du marchand* ABUDAH *parmi les Sages de Nema.*

ABUDAH se trouva couché sur le coffre de fer, au pied d'un rocher suspendu au-dessus de sa tête, & couvert d'une forêt de palmiers, dont l'ombre descendoit jusques dans la plaine. A quelque distance, un petit ruisseau qui prenoit sa source dans la montagne, couloit avec un doux murmure, sur un lit de sable mêlé de cailloux, & alloit

arroſer de ſes eaux pures une vallée reſſerrée entre deux chaînes de collines toujours verdoyantes.

L'aſpect d'un lieu champêtre invite à la réflexion. *Abudah* ſongeoit à la manière extraordinaire dont il étoit ſorti du royaume de *Tasgi*. Il apperçoit dans la vallée un vieillard reſpectable, qui ſembloit diriger ſa marche vers lui, au moins ſur le rocher ſous lequel il étoit. Son maintien étoit grave ſans affectation, ſa marche n'avoit rien de trop lent ni de précipité. La conſcience d'*Abudah* fut alarmée à la vue d'une figure humaine. Elle lui reprocha ſon règne tyrannique, & ſes excès barbares contre l'humanité. Son premier mouvement fut de prendre la fuite pour éviter la préſence de ce ſage vénérable. Mais celui-ci approchant toujours d'un air modeſte & aiſé, *Abudah* ſe raſſura & ſouffrit qu'il l'abordât.

L'ancien roi de *Tasgi*, couvert de la pourpre, avoit encore le turban royal ſur la tête. Le ſage le ſalue avec un reſpect mêlé de grandeur. "O prince, lui dit-il, qui daignes viſiter cet aſyle de la ſcience & de la philoſophie! qui que tu ſois, ou le roi dont les connoiſſances étoient univerſelles, la gloire de l'orient, le ſage des ſages, l'in-

fatigable *Salomon*; ou bien le maître de quelque royaume voisin, que l'amour de la science amène dans ces lieux, permets qu'un de ses fils t'introduise dans son temple; temple auguste élevé dans ces déserts par les ordres & sous la direction du grand *Salomon*, où les sages de la terre s'occupent sans relâche de la recherche du vrai, & des secrets de la nature. Cette vallée est une école de vertu : le vice n'ose en approcher. L'immensité des deserts qui l'environnent en défend l'entrée. On y enseigne la vérité, & toutes les sources du savoir y sont ouvertes ».

Abudah confus suivoit en silence le sage qui le conduisoit; mais tout occupé de ses premières pensées, il disoit en lui-même : » O prophète, que le hasard m'a bien servi! Que je me suis heureusement égaré! Car sûrement, c'est parmi ces sources de science & de vérité que je dois trouver le Talisman d'*Oromane* ».

Ils arrivèrent au haut de la vallée, en face du temple de la philosophie. Un grand portique d'une belle architecture grecque se présenta d'abord aux yeux d'*Abudah*. Il y monte avec son guide par un grand perron ouvert, de forme ronde. Au fond du porti-

que s'ouvre une porte qui l'introduit dans une grande salle fort élevée. Le sage lui dit: " Les rois même sont obligés d'attendre ici que le gouverneur de ce palais soit instruit de leur arrivée. Il n'est permis à aucun étranger d'aller plus avant, qu'il n'ait fait connoître le sujet de son voyage, & les motifs qu'il a de désirer d'avoir entrée dans le temple auguste de la science ,,.

Abudah n'avoit pas oublié sa grandeur prétendue, & il s'en falloit bien que son orgueil l'eût quitté avec sa royauté, il en avoit conservé les marques & l'esprit. Il répondit au sage avec une sorte d'impatience: « Eh! bien donc, allez dire à votre gouverneur que le sultan de *Tasgi*, ami de la science & de la vérité, vient chercher dans ces retraites philosophiques le précieux Talisman d'*Oromane* ,,.

Le sage ayant reçu les ordres du faux sultan, alla en rendre compte au gouverneur. *Abudah* l'attendit dans la salle, où se trouvoient beaucoup d'autres candidats de tous les rangs, qui désiroient d'être admis dans le collège des sages: chacun avoit son introducteur particulier.

Le guide d'*Abudah* revint avec cette réponse. " Notre gouverneur est charmé de

trouver dans un si grand monarque une passion si forte pour la vérité. Il m'ordonne de déclarer (comme à l'ordinaire) que le Talisman d'*Oromane* est la fin de toutes nos recherches. Il invite donc le magnifique sultan de *Tasgi* à faire tous ses efforts pour trouver ce trésor précieux, & à le chercher dans telle science qu'il jugera le contenir. Mais, heureusement pour le glorieux sultan, il a rencontré *Abraharad* qui peut lui découvrir les secrets les plus cachés de la nature, & lui apprendre quels lieux récèlent le talisman si désiré & si digne de l'être.

„ Vous êtes donc, répliqua le roi de *Tasgi*, ce fameux *Abraharad* que mes sujets m'ont tant vanté comme un prodige de savoir, comme un philosophe universel qui connoît les propriétés de toutes les plantes, & de tous les minéraux de la terre?

„ O prince! dit *Abraharad*, ces connoissances sont les moindres: ce ne sont que les simples élémens de la science de la nature. Mais je veux vous réveler quelques-uns de ces mystères regardés jusqu'ici comme impénétrables, & que personne au monde n'a connus depuis le sage & glorieux *Salomon*. Car qu'étoit-ce qu'*Oromane*, l'inventeur du talisman qui porte son nom? Le magicien

du feu, le grand alchymiſte du premier, du plus actif & du plus puiſſant des élémens, & rien de plus. Mais je ne veux pas vous amuſer de paroles, tandis que je puis vous convaincre par des prodiges. Que le magnifique ſultan de *Taſgi* daigne deſcendre avec moi ſous les voûtes ſouterraines de ce temple, où chaque ſcience a ſes appartemens & ſes laboratoires particuliers. C'eſt-là que vous ſerez initié aux myſtères de la nature & aux ſecrets de l'art „.

Abudah étoit au comble de la joie. Il remercioit le prophète, il ſe félicitoit d'avoir rencontré ſi à propos le ſavant *Abraharad*. Il le ſuivit dans une grande cour ſouterraine, entourée de portiques, ſous chacun deſquels il vit pluſieurs ſages & un grand nombre de diſciples qui recevoient leurs leçons.

Abraharad conduiſit le ſultan ſon élève ſous un portique particulier. Ce n'étoit que le veſtibule de ſon laboratoire. Il étoit rempli d'apprentifs ſages qui s'exerçoient dans les différentes parties de ſon art. " Sans aller plus loin, dit *Abraharad*, je pourrois étonner le ſultan de *Taſgi* par le ſavoir ſeul du moindre de mes diſciples; mais j'ai d'autres myſtères à lui révéler „. En prononçant ces mots il ouvre une petite porte: ils

entrent ſous une voûte aſſez obſcure, & l'alchymiſte referme la porte.

Abudah regarda avec des yeux ſurpris & attentifs le nombre prodigieux d'outils, d'inſtrumens & d'uſtenſiles de toutes les ſortes, dont la voûte, les murailles & le pavé étoient garnis. Il n'en faut pas moins à l'art pour contrefaire les productions de la nature. *Abraharad* commence par préparer toutes ſes matières; il les met dans des vaſes; il allume ſes fourneaux: il combine les ſels, les terres, les eſprits, variant les doſes & multipliant les expériences ſuivant l'indication ,,. Patience & perſévérance, ô ſultan, s'écrie l'alchymiſte avec emphâſe! Patience & perſévérance! Ce ſont-là les premiers inſtrumens d'un ſage. Sans eux il ne peut opérer, tant il y a de cauſes cachées qui traverſent ſes opérations! Le ſecret que je prépare à cette heure, eſt le grand *Démogorgon*, ou le diſſolvant univerſel. Le procédé eſt long & ennuyeux: les manipulations ſont difficiles & rebutantes. Mais pour ne point vous faire trop attendre, & quoique le fourneau ne ſoit encore qu'au troiſième degré de chaleur, je vais vous montrer quels effets prodigieux produiſent les cauſes les plus foibles. Rien d'ailleurs ne ſera plus propre à vous faire

perdre mille préjugés que la coutume entretient contre quelques modifications particulières de la matière, & dont l'esprit du sultan de *Tasgi* n'est peut-être pas tout-à-fait exempt.

„ La terre que vous voyez est un amas de principes qui, par des séparations, conjonctions, assimilations, unions, disjonctions, & autres manipulations, peuvent former tous les êtres de ce monde visible, & un grand nombre d'autres substances que nos yeux n'apperçoivent point, ou que la nature retient encore dans l'état de non-existence. Vous voyez la semence, aussi subtile que l'atôme, dont les particules volatiles s'attirent réciproquement: c'est cette semence qui produit les arbres, le bois, les feuilles & le fruit. D'abord elle devient terre par la condensation. Ensuite ce qu'elle a de plus grossier se durcit & végette en se ramifiant. Les parties les plus subtiles montent par toutes les ramifications, où par leur activité elles se creusent des canaux tubulaires, tandis que les branches sont encore tendres: ce suc s'amasse en divers endroits des ramifications; il s'y étend en feuilles, & s'y accumule en grains attachés à la même tige. Jusques-là il a encore sa forme de principe

terreux & ſans ſaveur. En voilà, vous pouvez le goûter, il eſt inſipide; mais peu-à-peu il devient âcre, aigre, puis doux. Ainſi ſe forme le raiſin qui croît dans différens pays, cuit, amélioré & perfectionné par le ſoleil, le premier & le plus ſubtil des alchymiſtes. Tous les végétaux ſont produits de la même manière; & quoiqu'il y ait des fruits amers, aigres, ou ſucrés, ces différentes ſaveurs ſont toutes le produit d'une même terre, la terre première qui ſe modifie différemment, ſelon les couloirs où elle paſſe en s'élaborant. Il y a plus, ô glorieux ſultan! Je regarde comme très-vraiſemblable que la nature procède d'une manière uniforme dans la génération de toutes choſes; de ſorte que je me figure la ſemence des choſes comme un étendart par-tout ſemblable qui couvre la nature entière, quoique chaque être paroiſſe y avoir ſon enveloppe ou bannière particulière.

„ Comme en vertu des affections, des ſympathies de forme & de qualité, toutes choſes ſont liées par ces cauſes d'union & de conjonction; elles ont auſſi leurs averſions & leurs antipathies, c'eſt-à-dire des principes diſcordans qui font qu'elles ſont ſéparables, & ſe diviſent en effet, lorſque

la cauſe de leur union, cohéſion, ou ſubſtance, eſt détruite. Alors la continuité ceſſe, & ces êtres ſont réſolubles en leurs atômes conſtitutifs. Ainſi ſe fait ce qu'on appelle corruption, qui n'eſt qu'une nouvelle modification de la matière.

„ Il faut remarquer que nous avons donné divers noms à la même matière, pour exprimer les formes variées ſous leſquelles elle affecte nos ſens, & les idées qui proviennent de ces ſenſations. Ainſi quand le jus du raiſin écraſé fermente dans la cuve, nous diſons que le vin ſe fait; & quand le ferment des végétaux ſe réſout en une eſpèce de mucoſité glaireuſe, nous appelons cela putréfaction, quoique la nature agiſſe d'une manière ſemblable dans ces deux procédés. De même encore nous appelons la métamorphoſe de l'œuf en poulet, la naiſſance de cet animal, & quand le poulet mort eſt changé lui-même en une fourmilière de vers, nous donnons le nom de corruption à cette nouvelle tranſmutation. Mais quelles que ſoient nos idées, & les noms qui les expriment, rien n'eſt réellement détruit; ce que le vulgaire regarde comme une deſtruction, n'eſt qu'un changement de forme. Tous les êtres retournent au lit commun de la nature, où

ils dorment quelque temps, jusqu'à ce que des causes suffisantes les réveillent, & les fassent reparoître sous d'autres formes.

„ C'est pourquoi, ô sultan de *Tasgi*, l'alchymiste prend ce lit universel pour le fondement de la science sublime; à l'imitation de la nature, il emploie dans ses opérations la force active du plus noble des élémens, du feu vivifiant : par cette méthode, la seule profitable, il apprend aux hommes la puissance secrette de la composition & de la résolution; enfin, quand il tient cette clef de la science de la nature, & qu'il sait s'en servir, il est capable d'opérer tout ce qu'il veut. Maître absolu de ses opérations, il les gouverne à son gré, les précipite, les ralentit, ou les fixe, comme bon lui semble. La matière prend dans ses mains toutes les formes qu'il juge à propos de lui donner, pourvu qu'il ne manque point de patience; car on peut égaler la nature, mais on ne peut pas la forcer. On ne peut pas aller d'une extrémité à l'autre sans passer par le milieu.

„ Vous voyez, ô prince! ces deux bouteilles pleines d'une liqueur transparente comme du cristal. En les mêlant, elles deviennent rouges; ainsi la plante que vous

mettez dans l'eau, quoiqu'elle ne se nourrisse que de cet élément, pousse des feuilles vertes, & donne des fleurs d'une autre couleur. Maintenant je puis rendre à ces liqueurs rouges leur première transparence cristalline, au moyen d'un dissolvant qui les séparera. Je puis encore leur donner une couleur différente, soit bleue, verte ou jaune, à tel degré de vivacité que vous désirerez. Toutes ces métamorphoses s'opèrent par un petit nombre d'agens simples & naturels ,,.

Alors *Abraharad* changea subitement son laboratoire en une chambre obscure. Une grande lumière succède aux ténèbres; & *Abudah* lit sur la muraille ces mots écrits en lettres de feu : *le sultan de Tasgi sera satisfait.* Cependant le sultan de *Tasgi* fut effrayé. *Abraharad* le rassura. " Prince magnifique, lui dit-il, ne vous laissez pas troubler par cette apparence lumineuse. Ces prodiges doivent plutôt vous encourager que vous rebuter dans vos recherches. Du reste, cette lumière si belle & si vive, est un phosphore naturel extrait d'un résidu d'excrémens; ce qui sert à prouver que les formes les plus viles de la matière peuvent enfanter des merveilles,,. Mais quelles flammes bril-

lantes j'apperçois au-dessus du fourneau ! Quel éclat ! Quelles couleurs ! Le beau rouge ! Quel agréable mélange de bleu, de vert, de rose, de jaune & de blanc ! O sultan ! les rubis & les émeraudes de ton empire n'ont pas un éclat si vif & si pur ,,.

Abudah voyoit en effet un riche assemblage des couleurs les plus belles, qui couronnoit les creusets d'*Abraharad*.

" Voilà, dit le Sage avec complaisance, voilà les signes glorieux du succès de mon opération. Le *menstrue* universel touche à sa perfection, & tous les trésors de la nature vont m'être ouverts. O sultan ! louez le prophète qui a permis que vous fussiez témoin de ce grand œuvre.

,, Mais, demanda *Abudah*, cette composition que vous venez d'obtenir, est-elle le grand *démogorgon*, le dissolvant universel ?

,, Oui, magnifique sultan, répondit *Abraharad*, c'est-là le dissolvant universel de toute substance, quelque dure & compacte qu'elle soit.

,, En ce cas, reprit le sultan, le talisman d'*Oromane* sera bientôt en ma puissance.

,, Peut-être, seigneur; car il faut du temps pour découvrir où ce trésor est caché.

,, Je vous tiens quitte de cette découverte,

ſage *Abraharad*. Je ſais où eſt le taliſman. Il eſt enfermé dans le coffre de fer ſur lequel vous m'avez vu aſſis au pied du rocher où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Il eſt dans ce coffre qui, juſqu'ici, a reſiſté aux plus grands efforts, mais qui ne tiendra sûrement pas contre l'activité de votre diſſolvant.

„ Quoi! ô prince, ô ſultan de *Taſgi*! s'écria le philoſophe, tu as en ta puiſſance le coffre de diamant à cinquante ſerrures, que l'on dit contenir ce précieux bijou, ce taliſman philoſophique qui donne la vie, l'immortalité, les richeſſes, la gloire & le bonheur à celui qui le poſsède? . . . Mais voici, mon œuvre eſt achevé; une vapeur bleuâtre s'élève du creuſet. Le *menſtrue* eſt parfait, je tiens la clef de la nature. Hâtons-nous d'aller rejoindre le coffre, & d'en tirer le tréſor de mon glorieux ſeigneur.

„ Non répliqua *Abudah*; il eſt plus à propos de faire tranſporter ici le coffre. Je connois ſa vertu; il ſuffit que je m'aſſeye deſſus, pour qu'il ſoit auſſitôt tranſporté avec moi par-tout où je le ſouhaite. Quand il ſera ici, le ſage & ſavant *Abraharad* pourra exercer à ſon aiſe la force de ſon art

ſur cette ſubſtance dure, & la réſoudre en ſes atômes primitifs ».

Abudah, en finiſſant ces paroles, quitte bruſquement l'alchymiſte, retrouve ſon coffre au pied du rocher, s'aſſied deſſus, & au gré de ſes deſirs il eſt tranſporté, lui & ſon tréſor, dans le laboratoire d'*Abraharad*.

Le philoſophe ayant enviſagé avec raviſſement le coffre énorme, prend ſon creuſet plein du *menſtrue univerſel*.

" Hélas! s'écria le ſultan: ſage *Abraharad*, tu t'abuſes! Ce qui diſſout toute ſubſtance peut-il être contenu dans un creuſet »?

Le ſage pâlit à ce diſcours, & de dépit il jeta le *menſtrue* par terre, où la liqueur reſta ſans s'altérer, & ſans miner la terre qui la portoit.

» Hélas! s'écria de nouveau *Abudah*, où eſt à préſent l'alchymie? tout eſt perdu?

» J'ai une fuſion froide, répondit aigrement *Abraharad*, & je m'en ſervirai au défaut de la fuſion ardente que je viens de perdre par votre faute. Je ferai paſſer au travers de cette ſubſtance dure, la foudre qui fond l'épée ſans endommager le fourreau ».

En effet, il prépare une nouvelle compoſition & l'applique ſur le coffre. Déjà des étincelles jailliſſent de pluſieurs côtés:

elles deviennent plus fortes, plus vives & plus fréquentes. *Abraharad*, au comble de la joie, & impatient de hâter l'effet de son tonnerre artificiel, s'approche plus près du coffre. Tout-à-coup une aigrette de feu change de direction, le frappe à la tempe, & le réduit en cendres.

A cette terrible catastrophe, *Abudah*, dont l'espérance étoit montée au plus haut degré, sort comme un furieux du laboratoire, & erre dans la cour qu'il remplit de cris & de hurlemens affreux.

Après avoir ainsi exhalé sa fureur & son désespoir, il apperçoit un sage qui avoit quitté le portique où il travailloit pour venir à lui. Il approchoit d'un pas modéré, & avec un air fort composé. Quand il fut près d'*Abudah*, il lui dit avec un grand sang froid : « Malheureux ! pourquoi négligez-vous la conquête du talisman d'*Oromane*, qui sera en votre puissance, quand vous voudrez prendre la peine d'en jouir.

» En êtes-vous sûr, répliqua *Abudah* avec transport ?

» Je vous assure, poursuivit le sage, qu'à présent vous êtes absolument incapable de faire aucun usage de ce trésor.

» Et c'est pour cela, sans-doute, dit

triſtement *Abudah*, que j'ai toujours été trompé dans mon attente, lorſque je me ſuis cru le plus près de l'obtenir ?

» Rien n'eſt plus vrai, répartit vivement le ſage.

» Eh bien donc ? ô vénérable ſage, ô philoſophe qui ſavez mieux que moi-même ce que je puis ! procurez-moi la vraie jouiſſance de ce tréſor ineſtimable que j'ai cherché ſi long-temps en vain.

„ Dites-moi, *Abudah*, le bonheur doit-il être dans l'eſprit ou dans les ſens ?

„ Il doit être dans l'eſprit. Je le confeſſe à ma honte ; j'ai négligé mon ame pour me livrer à l'attrait des ſens. O le plus ſage des hommes, ô le plus grand des philoſophes, quelle vérité vous me faites comprendre ! Quelle nouvelle ſcène vous ouvrez devant moi ! Mais continuez vos inſtructions céleſtes, achevez la guériſon que vous avez commencée.

„ Vous n'y êtes pas encore aſſez bien préparé, reprit le ſage *Gherar*. Je vous laiſſe la nuit pour vous tranquilliſer, & vous remettre du trouble où je vous ai ſurpris, & dont vous n'êtes pas revenu. Demain au matin, ſi je vous trouve d'un ſens raffis & libre de toute paſſion, j'achèverai de

délivrer votre esprit du joug tyrannique des vains plaisirs qui le tiennent asservi. „.

Le philosophe conduisit *Abudah* parmi ses élèves, & lui assigna ensuite un appartement particulier sous son portique, pour y passer la nuit seul.

Le lendemain de grand matin, le sage *Gherar* vint prendre son nouveau disciple, & ils allèrent ensemble se promener dans la vallée qui servoit d'avenue au temple dédié à la science & à la sagesse.

" Que l'aspect du soleil levant est agréable, dit *Gherar!* Quel doux plaisir l'on goûte à contempler ses premiers rayons qui, du sommet de ces collines, descendent lentement dans la vallée! Les bocages semblent aussi sensibles que l'homme au silence & à la fraîcheur d'une belle nuit. L'herbe des champs jouit comme nous de ce bienfait de la nature. Ce gazon, desséché par la chaleur du midi, se renouvelle & se ranime pendant la nuit, pour lutter de nouveau, contre les feux brûlans du jour.

„ En vérité, reprit *Abudah*, un beau matin ressemble à une nouvelle création. Quand l'astre du jour commence à paroître sur l'horison, l'œil qui contemple la nature se dégager des ombres de la nuit, est porté

à croire que le monde sort du néant, oubliant qu'il existe depuis une infinité de siècles. Heureux, mille fois heureux, celui qui passe sa vie dans ces retraites paisibles ! Comme la rosée pénètre le sein de la terre, ainsi la douceur de la joie s'insinue mollement dans son cœur. Il est libre de soins & d'inquiétudes. Que la tempête désole les mers, que la guerre ravage les cités ; ni la tempête, ni la guerre, ne troublent son repos.

„ O *Abudah* ! répliqua le sage, les projets de l'ambitieux, les prestiges des sens, les desirs de l'avare, & l'amour déréglé des plaisirs, sont encore plus à craindre pour l'homme que les feux de la tempête ou les ravages de la guerre. Connoissant votre foiblesse, je vous ai conduit dans ces lieux pour vous convaincre, par cette scène délicieuse, combien vous êtes incapable de jouir jamais d'un solide bonheur. Si le doux éclat du soleil levant, & la fraîcheur du matin vous affectent si voluptueusement, la privation doit vous en être également affligeante. Dans la jouissance de ces biens, l'ame totalement passive est émue, affectée, gouvernée par les sens, comme elle est délicieusement affectée par les objets doux

& agréables au toucher, par l'odeur ſuave des fleurs, par les ondulations ſonores de l'air, par les ſaveurs des mêts exquis, ou par cette foule d'objets dont les couleurs & la ſymétrie flattent la vue.

„ Mais l'eſprit s'élève au-deſſus du corps: les délices de l'ame ſont conformes à ſon eſſence ſpirituelle, & proportionnées à ſon immortalité. Le vrai philoſophe cultive plus ſon eſprit que ſon corps, & ne permet jamais que celui-ci maîtriſe le premier. Il foule d'un pied égal les biens & les maux de cette vie, parce qu'il ſait que les uns & les autres ſont paſſagers. Sûr de ſon immortalité, plein de la haute idée de la perfection de ſon être, il verroit d'un œil tranquille la confuſion des élémens, la chûte du monde, & l'anéantiſſement de la nature viſible. Il la verroit rentrer dans le chaos, dont un pouvoir éternel la fit ſortir, ſans qu'il craignît de l'y ſuivre. Si la deſtruction du monde n'eſt pas capable d'ébranler ſon ame intrépide, jugez combien il eſt peu affecté des misères temporelles de la vie. Au milieu de la maladie la plus aiguë, lorſque ſon corps rongé d'ulcères tombe en lambeaux, ſon ame entière & indeſtructible ſe réjouit, dans l'eſpérance de ſortir bientôt de ſa

prison de chair. S'il souffre la faim, son ame, toujours contente, contemple la justice & la vérité. S'il est en bute aux caprices du sort, à la malice des hommes, au mépris des insensés, il supporte tout cela avec une constance égale : son ame est au-dessus de la bonne & de la mauvaise fortune; plus forte que la faveur & la cruauté des tyrans, elle se rit encore des louanges & du blâme des sots. En un mot, ô *Abudah* ! le vrai philosophe trouve dans lui la source de tous les plaisirs, & un bouclier à l'épreuve de tous les maux. La beauté de la vertu possède toutes ses affections. Il sait se rendre maître des événemens par son indifférence. Exempt de crainte, il ne se livre point à l'illusion de l'espoir. Libre du sentiment importun de la haine, il ignore les foiblesses de l'amour. Il n'admire rien, ne blâme rien & souffre tout. Il se prête à tout, seulement autant que le besoin l'exige, & ne se donne qu'à lui-même. Le contentement est au fond de son cœur, parce qu'il est vide de desirs, de projets, & de toutes les passions qu'engendre la soif des plaisirs & des trésors de la terre ».

Le sage *Gherar* prononça cet éloquent discours avec une complaisance mêlée d'or-

gueil. *Abudah*, frappé de la ſublimité de cette doctrine, reſtoit immobile, ſans parler. Un tigre furieux deſcend de la montagne voiſine : ſa gueule ardente vomit le feu parmi des flots d'écume. Il s'élance avec rage vers le ſage & ſon diſciple, comme pour les ſaiſir tous les deux à-la-fois & les dévorer. *Abudah*, que les leçons de *Gherar* n'avoient pas encore perſuadé au point de lui faire oublier les expédiens auxquels les profanes ont recours dans un danger ſi preſſant, ſe précipite dans le courant qui couloit au milieu de la vallée, perſuadé que le tigre ne l'y ſuivroit pas.

Il gagne, en nageant, l'autre bord, & voit de loin le ſage *Gherar* qui fuyoit à perte d'haleine devant le tigre furieux qui le pourſuivoit. Le monſtre l'eut bientôt atteint ; & avec ſes dents & ſes griffes aiguës, il déchire le philoſophe infortuné qui remplit les bois & les côteaux du bruit de ſes cris lamentables & inutiles.

Abudah, témoin de la fin malheureuſe du ſage, ne peut s'empêcher de s'écrier en ſoupirant : " Hélas ! qu'il eſt ridicule & vain à la foibleſſe d'affecter de la force ! Qu'il eſt ridicule & vain à l'homme imbécile, de ne pas convenir de ſa misère ! Je comprends à ce moment, que le but de la philoſophie

eſt d'affecter un empire abſolu ſur toute la nature. Mais cette ſcience orgueilleuſe devroit ſe borner à contempler avec admiration, des merveilles qu'elle ne peut pas même comprendre, loin de les pouvoir imiter. L'homme qui rampe ſur la pouſſière devroit-il porter la préſomption juſqu'à ſe croire ſupérieur aux biens & aux maux, aux récompenſes & aux peines que lui envoie la main puiſſante de l'arbitre du monde „ ?

L'eſprit plein de ces réflexions, & de la terreur que dut lui cauſer la ſcène effrayante qui venoit de ſe paſſer ſur l'autre bord du courant, *Abudah* ſe lève, traverſe une allée ſombre, continuée entre deux montagnes, qui le conduit à une vaſte plaine, où un grand nombre de bergers & de bergères faiſoient paître leurs innocens troupeaux.

" Ici, dit *Abudah* en lui-même, il n'y a ni pompe, ni luxe, ni vanité; c'eſt une tranquillité champêtre, une paix douce & naturelle, ſans faſte, ſans prétention, ſans ſoucis & ſans inquiétude „.

Abudah avançoit toujours vers les bergers, dont le ſort lui ſembloit ſi digne d'envie. Un d'eux, paſſant par haſard auprès de lui, recule de frayeur comme à l'aſpect d'un monſtre,

& courant à pas précipités vers le reſte de la troupe, il leur crie de toutes ſes forces: " Fuyons, amis, fuyons la préſence du tyran de *Taſgi*. Non content de nous avoir chaſſés de notre pays de *Sakarah*, il vient encore nous enlever nos troupeaux ".

Le tyran fut touché de la confuſion & de l'épouvante que ſa préſence venoit de mettre parmi ce peuple de bergers. Il déteſta ſa cruauté, & les conjura de demeurer, leur proteſtant qu'il ne venoit point troubler le bonheur paiſible dont ils jouiſſoient. Sa parole n'étoit pas un garant sûr. Il les vit fuir devant lui en déſordre, traînant après eux leurs troupeaux, & regardant de temps en temps derrière eux, dans la crainte qu'ils avoient d'être pourſuivis par les armées cruelles des *Taſgites*.

Un vénérable *Bramin*, que ſon grand âge rendoit incapable de ſuivre les bons *Sakarahs* qui, depuis tant d'années, recevoient ſes inſtructions, & qu'il auroit voulu ne pas abandonner dans leur fuite, étoit aſſis d'un air majeſtueux ſur une pierre, à l'entrée de ſa cellule. Il ſe leva, quand *Abudah* fut près de lui, & le ſalua reſpectueuſement. " O ſultan! lui dit-il d'un ton noble & ſimple, ce n'eſt pas le tyran de *Taſgi* que

je

je salue, c'est celui qu'il a plu à la colère d'*Alla* d'établir sur son peuple. Mais pourquoi cherches-tu le mal quand tu peux faire le bien ? Crois-tu que les méchantes actions puissent procurer une bonne fin ? Crois-tu trouver le bonheur où la malice triomphe ? O sultan ! ne te flatte pas d'obtenir à prix de sang & d'injustice le talisman du grand *Oromane*. La pureté & la perfection, la vertu & la sagesse, l'humanité & la bienfaisance, la piété & la religion, sont les seuls moyens d'obtenir ce précieux trésor.

„ Hâte-toi donc, ô homme ! hâte-toi d'aller sur le tombeau du prophète, confesser avec componction tes iniquités. Va reconnoître tes égaremens, & la vanité de tes folles recherches. Va puiser la sagesse à la source pure de la vérité. Va apprendre de l'oracle infaillible, quelle est la volonté de celui qui a confondu jusqu'ici tes projets.

„ Bon & pieux *Bramin*, répondit *Abudah*, j'ai offensé la providence, vous, & votre nation innocente. Je l'avoue dans les sentimens d'un vrai repentir. Daignez me diriger dans mon voyage de *Médine ;* car il m'a semblé que jusqu'ici j'errois dans des lieux enchantés.

„ Le coffre de diamant vous portera lui-même à *Médine*, répliqua le *Bramin*.

„ Je l'ai laissé dans le palais de la philosophie, dit *Abudah*. Pour l'aller chercher, il faut traverser le courant, & s'exposer à la fureur du tigre qui rode sur l'autre rive.

„ Il y a un sentier qui tourne le ruisseau vers l'orient : suivez cette route qui vous conduira sans danger derrière le palais ; & en face du bâtiment, vous trouverez un petit pont étroit sur lequel vous passerez le ruisseau. Du reste, que *Mahomet* protège votre pieuse entreprise !

Abudah remercia le *Bramin*, prit congé de lui, & lui assura que les *Tasgites* n'ayant pas connoissance de la plaine où les *Sakarahs* menoient paître leurs troupeaux, ils ne viendroient pas les y inquiéter.

Le *Bramin* souhaita mille bénédictions à *Abudah*.

Le marchand de *Bagdat*, faux sultan de *Tasgi*, prend la route que lui avoit indiquée le saint homme, passe le pont, arrive au palais, entre sous le portique d'*Abraharad*, pénètre dans le laboratoire, trouve son coffre, s'étend dessus, s'endort dans la forte persuasion qu'il se réveillera dans le temple de *Médine*.

Dans un instant, *Abudah* se trouve sous la voûte spacieuse d'une mosquée, couché sur le coffre de diamant. En ouvrant les yeux, il voit près de lui, d'un côté, la boîte de l'impitoyable sorcière, qu'il avoit encore retrouvée dans les bocages de *Sadaski;* de l'autre côté, étoit une grande citerne pleine d'eau.

Au milieu de cette vision, le *génie-Barhaddan* lui apparoît & dit.

„ *Abudah*, reçois enfin les véritables clefs „ du coffre de diamant „.

Le marchand se lève, approche du *génie*, se prosterne à ses pieds, & reçoit les clefs fortunées qu'il cherchoit depuis si long temps.

„ Ouvre, dit *Barhaddan*, ouvre le coffre, „ & prends le trésor „.

Abudah s'empresse d'obéir, & dans un moment le coffre est ouvert.

Quelque foi qu'il eût dans les paroles du *génie*, une fatale expérience lui avoit appris à craindre, quelque près qu'il fût de la possession du talisman. Il lève le couvercle en tremblant, & non sans défiance. Aussitôt sort une nuée de plumes qui eurent bientôt couvert tout le pavé de la mosquée. Sa défiance redoubla à ce prodige; mais le *génie* le rassura en ces termes.

„ *Abudah*, mets à préſent ta main dans „ le coffre, & tires-en les tréſors qui y ſont „.

Abudah obéit, & tire d'abord un beau bras enſanglanté & garni d'un riche bracelet de diamans.

„ Ce bras, dit *Barhaddan*, a été inhumainement coupé du corps d'une belle ſultane par un eſclave qui n'en pouvoit arracher le bracelet. Crois-tu, *Abudah*, que la princeſſe qui le portoit, ait été heureuſe par la poſſeſſion de ce bijou ?„

Abudah, qui ne voyoit pas encore le Taliſman, continue à tirer du coffre tout ce que ſa main rencontre. Un pauvre malheureux ſe préſente, chargé de ſacs d'or dont le poids l'accabloit ; il trembloit & baiſſoit les yeux.

Un jeune homme ſurvient d'un air emporté, & plonge un poignard dans le ſein du miſérable chargé d'or. Auſſitôt pluſieurs femmes parées fort indécemment accueillent le meurtrier, partagent avec lui le fruit de ſon crime, & ſe mettent à danſer & à chanter.

Une foule de peuple accourt enſuite : un roi paroît accompagné d'une armée nombreuſe ; il ordonne qu'on égorge tout ce peuple, mais une force ſupérieure paſſe un

cordon autour du cou du roi, & la couronne lui eſt enlevée de deſſus la tête.

A cette ſcène, ſuccède un ſpectacle plus plaiſant. C'étoit une centaine de foux avec des manteaux ſur leurs épaules : les uns avec des aîles attachées au dos, les autres avec des roues qu'ils faiſoient tourner ſans-ceſſe. Il y en avoit dont les yeux étoient toujours fixés au firmament ; d'autres traçoient des cercles en l'air avec des pailles ; d'autres répétoient ſans-ceſſe qu'un étoit en même temps plus grand & plus petit que lui-même, & publioient nombre d'abſurdités ſemblables, comme d'utiles découvertes.

Après que *Barhaddan* eût laiſſé au marchand le loiſir de conſidérer ce ſpectacle, il lui demanda : " comprenez vous ces choſes ,,.

„ Elles m'apprennent, répondit *Abudah*, ce que mes voyages ne m'ont déjà que trop appris ; que les richeſſes, ni les plaiſirs, ni les honneurs, ni la puiſſance, ni la ſcience, ni l'ignorance ne mettent point l'homme à l'abri des malheurs ; & que par conſéquent toutes ces choſes, dont on fait tant de cas, ſont abſolument incapables de procurer la poſſeſſion du Taliſman d'*Oromane*.

„ Que croyez-vous que signifient les plumes, reprit *Barhaddan* ?

„ J'ignore ce qu'elles veulent dire, répondit *Abudah*.

„ Eh bien, continua le *Génie*, ce sont les désirs indiscrets, les vaines attentes, les projets ridicules ; en un mot, les rêves trompeurs dont se repaît l'esprit de l'homme qui a quelqu'envie de parvenir à la jouissance du Talisman : c'est pourquoi elles se sont présentées à l'ouverture du coffre ; & cette explication doit vous donner l'intelligence de tout le reste. Vous devez reconnoître le malheureux chargé d'or & dépouillé par un aventurier, ainsi que le voluptueux couronné roi, & dépossédé pour ses cruautés.

„ A présent, *Abudah*, poursuivit le *Génie*, puisque vous êtes convaincu que le Talisman d'*Oromane* ne peut pas se trouver parmi des bagatelles & des folies de cette espèce, cessez vos recherches, fermez le coffre, & attendez en silence la scène qui va suivre „.

Abudah referme le coffre, & reste debout les bras croisés devant lui, sans prononcer une seule parole.

Barhaddan se tourne vers la boîte, & dit : maudite sorcière, *démon* implacable ; toi qui

te plais à tourmenter le genre-humain, fors à l'instant de ta retraite ,,.

La boîte se brise aussitôt en mille pièces, & la vieille sorcière, portée sur ses potences, s'avance en tremblant vers *Barhaddan*.

,, Je sais, lui dit-il, que suivant les loix de ta méchanceté naturelle, tu ne te plais que dans le mal. Je te connois, je sais ton acharnement à porter les hommes au crime pour avoir le plaisir barbare de les tourmenter ensuite par les remords. Je sais aussi, que, soumise au pouvoir de ceux qui protègent le genre humain, tu redoutes leur juste indignation. Tremble donc ,, & vois moi d'abord purifier cet homme infortuné que tu as rempli de désirs impurs, & captivé sous l'esclavage honteux des passions ,,.

Alors *Barhaddan* ordonna au marchand de se laver dans la citerne ; ce qu'il fit incontinent. Quand il fut purifié, le *Génie* lui dit de rouvrir le coffre de diamant.

Abudah l'ouvrit sans peine, & en retira un petit livre, que *Barhaddan* lui dit de lire. Le marchand y lut ces paroles.

,, *Apprends, ô homme ! que la nature humaine, imparfaite par essence, ne peut atteindre à la perfection ; que le vrai bonheur est le Talisman d'*Oromane ; *que ce bonheur incor-*

ruptible eſt le privilége des êtres immortels ; que l'homme, créature fragile, doit ſe ſoumettre aux ordres de ſon créateur; que le premier devoir & la fin de toutes les recherches de l'homme doivent être de connoître & d'accomplir la volonté de celui par qui il exiſte ; juſqu'à ce qu'il plaiſe à ce principe éternel de le retirer de la misère de ce monde, pour le faire jouir d'un bonheur ſans fin dans le ſéjour de l'immortalité glorieuſe».

Quand *Abudah* eût achevé de lire ces paroles ſacrées ; pénétré d'un ſaint reſpect, il ſe proſterne & adore en ſilence le principe éternel d'en-haut : ce que le *Génie* lui recommande de faire pluſieurs fois le jour.

Barhaddan ſe tournant enſuite vers la ſorcière effrayée, il lui dit d'un ton impérieux: » Va, *démon* maudit, entre dans le coffre ; & là, contemple pendant cinquante ans le bonheur dont tu ſais ſi bien inſpirer le déſir par tes vaines illuſions ».

La ſorcière obéit en frémiſſant de rage. Le couvercle du coffre retombe auſſitôt avec violence, les ſerrures ſe referment d'elles-mêmes avec un bruit terrible, & le tout diſparoît comme une vapeur noire qui ſe diſſipe enfin en s'élevant dans l'air.

Abudah tend les mains vers le *Génie* pour le remercier. Il avoit diſparu ; & ce qui ſur-

prit davantage le marchand, c'eſt qu'il ſe trouva couché ſur ſon lit dans ſon palais de *Bagdat*, entouré de ſa femme & de ſes enfans qui fondoient en larmes.

Dès que *Sélima*, qui avoit les yeux fixés ſur ſon époux, s'apperçut qu'il faiſoit quelque mouvement; elle ſe précipite avec tranſport ſur le lit, & lui demande s'il reſpire encore.

" Si je reſpire, dit *Abudah!* Comment! femme, je ſuis plein de ſanté. Je voyage depuis trois mois; j'ai vu bien du pays, des déſerts, des plaines, des montagnes, des villes, des royaumes. J'ai même été couronné ſultan; mais ce n'eſt pas là le plus bel endroit de mes aventures.....

„ Mon ſeigneur rêve encore, s'écrie *Sélima* en l'interrompant. Vos enfans & vos eſclaves ſavent, ô *Abudah!* que depuis quatre jours que vous dormez ſur ce ſopha, ſans donner aucun ſigne de vie, nous avons craint que vous ne fuſſiez mort.

„ Ce que j'ai vu n'eſt donc qu'un ſonge, reprit le marchand. Le prophète ſoit loué de m'avoir appris la ſageſſe, & de m'avoir préſervé de tous les crimes que j'ai cru avoir commis, & de tous les maux que je m'imaginois ſouffrir!

„ Oui, ma chère *Sélima*, vous me voyez guéri des vaines terreurs & des inquiétudes désolantes qui jusqu'ici m'ont rendu à charge à vous & à moi-même. J'ai appris à me soumettre à la volonté d'*Alla*, & à me contenter du sort qu'il m'envoie. J'ai appris à vivre tranquille au sein de ma famille, à l'aimer comme elle m'aime, à faire du bien aux hommes; en un mot, à être aussi heureux qu'un mortel peut l'être sur la terre „.

Abudah prononça ces mots avec un air de contentement, & un ton de douceur qui annonçoient la tranquillité de son ame. Il embrassa tendrement sa femme, & reçut les innocentes caresses de ses enfans.

Le reste du jour se passa dans les délices d'une joie décente. Depuis ce moment, il n'y eut point dans toute la ville de *Bagdat* de famille plus unie, plus résignée & plus heureuse que celle du marchand *Abudah*.

Quand le *Génie Barhaddan* eut achevé son conte, *Iracagem* se leva de son trône, & lui fit signe de s'asseoir. Puis, se tournant vers l'auguste assemblée, il adressa ces paroles aux disciples de la race immortelle des *Génies*.

" Écoutez, vils reptiles, dont la vie est un souffle, & la demeure comme le sable

que le vent emporte ; vous qui avez les yeux fixés vers la terre, & qui ne voyez pas la poussière dont elle est couverte ; vous qui élevez quelquefois vos regards timides vers le ciel dont les nuages vous dérobent la vue ; n'espérez pas trouver des plaisirs durables au sein de l'inconstance. Le bonheur du monde ressemble aux lettres que l'enfant trace sur le sable au bord de la mer : le vent souffle, elles disparoissent. L'œil mortel ne peut voir ce qui ne change point ; & ce qui change ne remplit point les désirs de l'homme. Attendez donc, enfans de la terre, attendez avec patience le moment où vous serez admis dans les jardins fortunés où règne un printemps éternel ; dans les palais que la foudre n'écrase point, dans les retraites heureuses que le temps respectera à jamais. Sachez que le bonheur est avec *Alla* & son prophète *Mahomet ;* que le Talisman d'*Oromane* est l'obéissance à Dieu & l'amour de sa loi.

„ Vos soins & votre industrie sont louables, infatigable *Barhaddan*, ajouta *Iracagem :* les mortels vous doivent des remercîmens, pour les leçons de sagesse & de vérité que vous leur donnez. Et vous, ô mon généreux frère ! dit le même *Génie* à *Mam-*

louk, qu'avez-vous fait pour le genre-humain? Comment avez-vous mérité le glorieux titre de protecteur des hommes?

„ Je leur ai enseigné la sagesse & la vérité, comme mon frère *Barhaddan*, répondit *Mamlouk*: le conte du Dervis *Alfouran* est la preuve du succès dont mes soins ont été suivis „.

CONTE SECOND.

LE DERVIS ALFOURAN.

ALFOURAN avoit gagné l'affection de toute la province d'*Eyraca*, par la sainteté de ses mœurs, & l'austérité de sa vie. Mais personne n'étoit plus attaché au saint Dervis, que *Sanballad*, fils de *Sami*, marchand de *Bassora*, que son père avoit dessein d'élever dans son commerce.

L'hermitage d'*Alfouran*, enfoncé dans l'épaisseur d'un bois au-delà du fauxbourg de la ville, étoit creusé dans le roc, sur

le penchant d'une montagne qui s'élevoit à-peu-près au milieu du bois. Il y avoit deux cellules, dont la première étoit destinée aux usages ordinaires de la vie. La plus reculée servoit de temple au Dervis: là, il prioit & s'acquittoit des autres devoirs de la religion, & des pratiques de sa dévotion particulière.

Une petite source qui couloit de la montagne avec un doux murmure, lui fournissoit la plus belle eau. L'ingénieux hermite avoit creusé de ses mains un petit bassin dans le roc, où cette eau pure venoit se rendre. De-là elle descendoit en forme de cascade dans le bois, dont elle alloit arroser les arbres, formant çà & là de petites nappes d'eau, & se perdant enfin, après s'être divisée en une infinité de moindres ruisseaux.

Devant la porte de la cellule, il y avoit un petit gazon, qui, sous l'ombre des arbres qui l'environnoient, & par l'attention du Dervis à l'arroser souvent, formoit le plus beau tapis de verdure.

Un plant épais de cèdres & de palmiers, dont les branches couvroient cette retraite agréable, & formoient au-dessus une espèce de voûte impénétrable aux rayons du soleil, lui donnoit un air grand & majestueux.

Ceux qui en approchoient étoient saisis de respect & d'une sainte frayeur.

On accouroit de toutes parts sous cette voûte champêtre, pour y recevoir les instructions célestes d'*Alfouran*. Il avoit le don de persuader, & sa bouche distilloit la douceur du miel. Le matin, au lever du soleil, une foule de gens venoient l'entendre, & ils s'en retournoient plus gais à leurs travaux. D'autres quittoient au milieu du jour leurs occupations les plus pressantes, pour recueillir ses divines paroles : ces hommes simples & dévots négligeoient tout autre soin, & malgré la pauvreté où leur négligence les réduisoit, ils ne pouvoient résister à l'attrait impérieux de l'éloquence d'*Alfouran*.

Le fils de *Sami* étoit le plus assidu aux leçons séduisantes du dervis de *Bassora*, & celui sur qui elles faisoient de plus fortes impressions.

Son ame, frappée des discours & de l'exemple de ce sage, sembloit avoir perdu toute autre pensée. Une vie austère & retirée, telle que celle d'*Alfouran*, étoit l'unique objet de ses vœux. La société lui devenoit à charge ; les dignités, les plaisirs & toutes les conditions du monde lui paroissoient

vaines & mépriſables. Il ne voyoit de grand que le dervis, & le bonheur de vivre avec lui dans la ſolitude.

Un jour que le dervis avoit diſcouru avec ſon éloquence ordinaire ſur le mépris du monde, le détachement de ſoi-même, la vanité des ſoins & des peines que l'on ſe donne pour les biens & les commodités de cette vie mortelle, *Sanballad* alla trouver le ſaint homme, le ſalua avec un profond reſpect, & le ſupplia de vouloir bien l'initier aux myſtères de ſa vie ſainte & heureuſe.

Alfouran regarda attentivement le jeune homme, ſon air délicat, ſa beauté modeſte, fraîche comme la roſe du matin, ſes yeux humides des larmes de la pénitence, ſa bouche vermeille qui s'entr'ouvroit pour exhaler les ſoupirs de componction dont ſon cœur étoit plein.

„ Et tu peux quitter les vanités de la vie, ô jeune homme, lui dit *Alfouran* ? Tu peux paſſer dans la retraite & l'abſtinence les plus beaux jours de ta jeuneſſe ? Tu peux quitter pour toujours tes connoiſſances, tes amis, tes parens, tes liaiſons, tes affaires, tes plaiſirs ? Tu peux détacher ton ame de tous ces biens, & leur préférer

la vie dure, solitaire & pénitente d'un vieux dervis ? Si tu te crois assez de courage pour cela, laisse-moi éprouver auparavant ta foi & ton obéissance. Monte sur ce roc escarpé, par le sentier que j'ai taillé dans la pierre vive sur sa pente, & va t'asseoir sur la pierre qui est dédiée au feu pur du soleil. Reste-là trois jours & trois nuits. Laisse-toi fondre par l'ardeur du soleil pendant le jour, & mouiller la nuit par la rosée du ciel. J'aurai soin de te porter les mets les plus exquis, que les riches de Bassora m'envoient chaque jour pour exciter mon appétit. Je les servirai devant toi ; mais si tu y touches, ou si tu oses même permettre à ton esprit de les convoiter, que la malédiction du dieu du feu soit sur toi ! ,,

Le présomptueux *Sanballad* se lève plein de joie, & monte sur la sainte montagne. Il trouve la pierre consacrée au soleil, & s'y assied selon l'ordre du dervis. Il passa le premier jour dans un grand silence, & avec une constance merveilleuse, les yeux fixés à terre, sans oser changer de posture, & implorant en secret l'assistance puissante de celui qui donne la foi, & qui peut la faire triompher de tout obstacle.

Le second jour, *Alfouran* fit servir de-

Monte sur ce roc escarpé, par le Sentier que j'ai tail=
=lé dans la pierre vive,

vant *Sanballad* un banquet ſomptueux qu'il avoit commandé exprès, & qu'on lui envoya de la ville. Car le dervis avoit coutume de recevoir chaque jour de pareils préſens de ſes diſciples ; ce n'étoit pas pour ſon uſage, ainſi qu'il le diſoit, mais plutôt pour augmenter le prix de ſon abſtinence rigoureuſe, par l'attrait de la tentation, & ſon courage à la vaincre. Ces mets délicats reſtoient toute la journée expoſés ſur une table de pierre dans ſa cellule, & à midi il les portoit ſur le haut de la montagne, où il les offroit en ſacrifice, les faiſant conſumer par le feu ſacré, qu'il tiroit des rayons du ſoleil.

Sanballad ne jeta pas même un regard ſur les viandes délicates qu'on ſervit devant lui. Le dervis voyant ſa conſtance religieuſe, exalta ſa foi, & l'encouragea à y perſiſter juſqu'à la fin. „ Courage, jeune homme, lui dit-il, vous êtes aux deux tiers de votre épreuve ; mais ſongez que chaque moment va vous couter plus que les deux jours entiers que vous avez paſſés avec tant de réſolution. Ne vous manquez pas à vous-même ; la force du ciel ne vous manquera pas. „

Cependant Sanballad, excédé de veille

& de fatigue, parut plus fort le troisième jour que le précédent. On eût dit que, par un effet contraire aux loix de la nature, l'abstinence lui donnoit une nouvelle vigueur. Il ne se montra pas plus sensible aux tentations que le dervis mit en œuvre pour ébranler sa fermeté. Le pieux jeune homme triompha de tout, & sortit avec gloire de cette pénible épreuve.

Ainsi initié, au moins en partie, aux mystères qu'il avoit désiré de connoître, il descendit de la montagne avec *Alfouran*, qui le mena dans sa cellule, où il lui apprêta un repas frugal, & l'exhorta à prendre du repos, tandis qu'il retourneroit porter ses offrandes accoutumées sur l'autel du feu.

Alfouran passa le reste du jour dans cet acte de dévotion, & pendant tout le temps que dura le sacrifice, le jeune homme entendit une musique ravissante qui sembloit descendre de la montagne, & qui remplissoit tout l'hermitage de son harmonie enchantereſſe.

Ainsi vivoit le dervis de Bassora. Le matin il prêchoit au peuple, tandis que Sanballad recevoit leurs offrandes, & les laissoit sur la table de pierre dans la première cellule.

Au milieu du jour, le saint homme mon-

toit avec les offrandes, pour en faire un sacrifice. Le fils de Sami satisfaisoit alors à sa dévotion particulière dans la cellule intérieure, & une musique céleste lui apprenoit que ses prières étoient agréables au ciel. Dès que le soleil quittoit l'horison, *Alfouran* descendoit vers *Sanballad*, qui servoit quelques racines sur le gason près de la fontaine; le dervis & son élève prenoient ce repas simple apprêté par la nature & l'abstinence.

Le jeune dervis étoit chaque jour plus édifié de la doctrine & de la sainteté de son maître. Les habitans de Bassora continuoient à leur apporter les vains objets de leur luxe & de leur délicatesse, qu'*Alfouran* recevoit comme des marques de leur attachement, & qu'il sacrifioit ensuite comme des vanités sensuelles & propres à enflammer les passions.

Les prières de *Sanballad* étoient toujours agréables au pouvoir suprême qu'il adoroit. Chaque jour il en recevoit le témoignage flatteur; chaque jour les doux sons d'une harmoine divine venoient frapper ses oreilles.

Le vieux *Alfouran* & le fils délicat de Sami vécurent ainsi, fidèles adorateurs du feu, jusqu'à ce que toute la ville de Bassora, abandonnant entièrement les affaires de son

commerce, embraſſa la religion du dervis.

Tout ce que Sanballad trouvoit à redire dans la ſainteté de ſon maître, c'étoit qu'il s'obſtinât à lui refuſer la permiſſion de l'accompagner ſur la montagne du ſacrifice. Cette penſée le chagrinoit. Il croyoit que ſa ferveur pouvoit le rendre digne de ce divin emploi, & il ne ſavoit à quoi attribuer le refus conſtant du ſaint homme. Il lui en demandoit quelquefois la raiſon : *Alfouran* lui donna toujours la même réponſe.

„ O jeune homme, lui diſoit-il, ſache que celui-là ſeul eſt digne d'offrir un tel ſacrifice au feu, qui, par une longue abſtinence, a ſanctifié ſon eſprit, en le purifiant de tout deſir terreſtre. Non, Sanballad, il s'en faut bien encore que vous ſoyez parvenu au ſublime degré de ſainteté qu'exige ce miniſtère ſacré. Vous avez encore pluſieurs années à paſſer dans les exercices & les épreuves d'une vie pénitente, vous y devez perſiſter pendant un grand nombre de ſoleils, avant que d'être admis à l'emploi le plus noble & le plus grand dont l'homme ſoit capable. Attendez donc avec une humble réſignation, que le temps de votre épreuve ſoit accompli. Ne doutez pas que la divinité du feu ne vous appelle au ſer-

vice de ſes autels, lorſqu'elle vous jugera digne de lui offrir des ſacrifices qu'elle puiſſe agréer. „

L'empreſſement du jeune homme pour être admis avec ſon maître dans les fonctions les plus ſaintes du miniſtère des autels, n'avoit rien d'étonnant après la première démarche qu'il avoit faite contre l'avis de ſes parens, & malgré leurs ordres. S'il avoit pu réſiſter aux tendres prières d'une mère qui l'adoroit, & à toute l'autorité paternelle, pour aller vivre ſous la direction & dans la retraite du dervis, il étoit bien capable de murmurer contre l'obſtination d'*Alfouran* à s'oppoſer à ſes deſirs.

Sanballad repoſoit ordinairement ſur la table de pierre dans la cellule extérieure. *Alfouran* couchoit dans le même endroit ſur un lit de cailloux aigus.

Vers minuit, lorſque Sanballad étoit le plus violemment tourmenté par le deſir indiſcret qui ne le quittoit preſque jamais, il entend un vent léger qui agitoit les arbres de la forêt. La lune brilloit ſur la ſurface liquide du baſſin. Le jeune ſolitaire apperçoit tout-à coup à la porte de la cellule un petit homme vieux. Son premier mouvement fut d'appeler *Alfouran*. Il veut crier, mais

sa langue reste glacée dans sa bouche, sans qu'il puisse prononcer une parole. Cependant le spectre entre, approche de *Sanballad*, & lui parle ainsi à voix basse :

» Je suis le bon génie qui préside à tes jours. *Alfouran*, ton maître hypocrite, a résolu cette nuit ta mort ; il doit te sacrifier à son dieu barbare. *Sanballad* est d'un esprit trop curieux & trop pénétrant pour une religion mystérieuse qui demande une foi aveugle. Mais ta jeunesse & ta confiance m'ont touché ; & je veux venger la sainteté du prophête outragé. Je viens donc t'avertir du danger où tu es, & t'en délivrer, tandis qu'*Alfouran* est encore dans la force du premier sommeil. J'y ajouterai un second bienfait. Le dervis possède le cachet du génie *Nadoc*. Il le vola à un bramin d'une haute piété. Je veux te le donner. Si tu te sens assez de courage pour le lui ravir, lève-toi d'abord, mets la main dans son sein, car il le porte toujours sur sa poitrine. Si tu peux le saisir, tu n'as rien à craindre. Car au moment que tu le tiendras, il déployera ses vertus en ta faveur, & tout ce que tu désireras sera aussitôt. Courage donc, aie confiance en la parole de celui qui vient te sauver, & quand tu

sentiras le cachet dans ta main, n'oublie pas d'en faire usage.

» Et comment dois-je m'en servir, répondit *Sanballad*, flottant entre la crainte & l'espérance ?

» Souhaite tout ce que tu voudras, répliqua le génie ; ton souhait sera aussitôt accompli. Mais hâte-toi, ne perds pas un moment, car je prévois que dans quelques minutes *Alfouran* se réveillera. »

Sanballad se lève précipitamment, approcha doucement du Dervis, glissa la main dans son sein, sentit le cachet, & s'en saisit.

Alfouran se réveille ; mais le jeune homme souhaite que le Dervis se rendorme, pour lui laisser le temps de sortir de la cellule.

Aussitôt *Alfouran* retombe dans un profond sommeil. *Sanballad* connut alors la vertu du cachet du génie *Nadoc*, bénit *Alla* & *Mahomet* son prophète, & s'enfuit, sans s'inquiéter, quand le Santon se réveilleroit.

A peine sorti de la cellule, il rencontre le fidelle génie *Mamlouk* qui l'attendoit, & qui lui dit en le voyant :

« Je connois à présent, ô courageux *San-*

ballad, que tu as triomphé de la méchanceté d'*Alfouran*. Montons ensemble sur la montagne, je veux te convaincre, par tes yeux, de la folie du Dervis, & du culte qu'il rend au feu. »

Parvenus au sommet de la montagne, ils trouvent l'autel du sacrifice.

» Remue cette pierre, dit le génie *Mamlouk*, au fils de *Sami*.

» O *Mamlouk*, répondit naïvement le jeune homme, vous me demandez une chose impossible. Vous ignorez peut-être que j'ai passé trois jours entiers sur cette pierre, en contemplation, & dans une austère abstinence ? c'étoit la première épreuve par laquelle je devois être initié à la religion du soleil. J'ai fait bien des efforts pour l'ôter de sa place, & toujours en vain : cette entreprise surpasse mes forces ».

Mamlouk répliqua : » Lorsque le Dervis, muni du cachet du génie *Nadoc*, lui commandoit de rester ferme & inébranlable dans sa place, vous n'aviez garde de l'en pouvoir ôter. Mais à cette heure, *Alfouran* n'a plus d'empire sur cette pierre ».

En effet, dès le premier effort que fit *Sanballad*, pour mouvoir la pierre, il l'ôta facilement de sa place.

Alors

Alors il apperçut un eſcalier ſombre, taillé dans le roc vif, qui deſcendoit au centre de la montagne.

Mamlouk lui ordonna de deſcendre & de ne point craindre; „ car, ajouta le génie, je vous y ſuivrai. Quoique inviſible, je ſerai toujours avec vous; je vous inſtruirai de quelle manière vous devez vous comporter dans ce lieu. Je vous recommande ſeulement de ne pas perdre le cachet du génie Nadoc, & d'être déterminé de faire tout au monde pour le conſerver „.

Suite du conte du Dervis ALFOURANI.

LE fils de *Sami* ſurpris, mais encouragé par la préſence & la promeſſe du *génie Mamlouk*, deſcend dans le vaſte & profond abîme de la montagne, par un eſcalier tournant, ſoutenu par un pilier de pierre qui en faiſoit l'axe.

Après avoir deſcendu trois cent degrés, il rencontre une porte baſſe qui l'eût arrêté ſans le cachet de *Nadoc*. Mais elle s'ouvre à ſon commandement, & il continue ſon chemin au travers d'un ſentier ſombre & étroit, coupé dans le roc vif.

L'iſſue de ce paſſage étoit fermée par une autre porte de fer : elle s'ouvre, comme la première, à l'approche de *Sanballad*, & montre à ſa vue une caverne immenſe, éclairée par une ſeule eſcarboucle placée au milieu. La voûte & le contour étoient ornés de toutes les richeſſes que l'hypocrite *Alfouran* avoit reçues des habitans de *Baſſora*, & qu'il diſoit avoir offertes en ſacrifice à ſa prétendue divinité.

« Eh quoi ! dit *Sanballad*, à ſon guide inviſible, quel étoit donc le deſſein du Dervis ? Pourquoi amaſſer des richeſſes dont il ne fit jamais aucun uſage ?

„ Avancez & voyez, répondit le *génie* „.

Sanballad apperçoit un enfoncement à un des coins de la caverne. C'étoit l'entrée d'un ſecond paſſage, taillé dans le roc comme l'autre ; mais beaucoup plus large, ſoutenu par un grand nombre de piliers, & éclairé par autant d'eſcarboucles placées dans l'entre-deux.

Il entre : un ſon lugubre frappe ſes oreilles : divers inſtrumens font retentir ces lieux de leurs accords plaintifs. Il avance au bruit de cette harmonie funèbre, & voit au loin une multitude de matrones voilées, qui ſe promenoient gravement & en ſilence.

« O *Mamlouk*, s'écria le voyageur, souhaiterai-je que ces femmes me reçoivent, comme elles ont coutume de recevoir *Alfouran* lui-même ?

» Oui, répliqua *Mamlouk*; & je m'apperçois déjà que le souhait est formé dans ton cœur; car elles s'avançent vers toi avec un air de connoissance ».

Le *génie* parloit encore. Déjà toutes les matrones s'empressent autour de *Sanballad*: les unes lui baisent les mains, les autres embrassent ses genoux : d'autres se prosternent devant lui; & dans l'excès de leur vénération, elles s'estiment heureuses si elles peuvent seulement toucher les bords de sa robe.

Le feint *Alfouran*, accompagné de ce nombreux cortège, arrive au bout du passage, entre sous un grand portail qui l'introduit dans un temple spacieux, tout de diamant. Au milieu étoit un autel en forme de cœur, dont la pointe étoit appuyée sur le pavé. Un feu de bois aromatiques, & de parfums odoriférans brûloit jour & nuit sur l'autel. Il étoit entretenu des huiles, de l'encens, & des autres aromates que les habitans de *Bassora* apportoient en abondance

au Dervis, qui savoit si bien abuser de leur simplicité.

Dès que *Sanballad* se fut avancé vers l'autel du feu, les Orgies commencèrent. Alors les dévotes matrones, saisies d'un enthousiasme frénétique, & comme transportées hors d'elles-mêmes, se mirent à courir çà & là en gémissant, en pleurant, en criant de la manière la plus sinistre. Puis, elles se dépouilloient jusqu'à la ceinture, & se fouettoient cruellement. Il y en avoit qui faisoient mille postures & mille contorsions extravagantes, comme si elles eussent été possédées de quelque mauvais génie. Excédées enfin de fatigues & de peines, elles tombèrent dans un profond sommeil, étendues sur le pavé du temple, autour du feu qu'elles avoient adoré. Telles étoient les annonces d'une scène bien plus profane.

« *Sanballad*, dit *Mamlouk*, c'est à présent que vous avez besoin de courage & de fermeté. Vous sentez-vous assez de force pour résister à la tentation, quelle qu'elle puisse être ?

„ Hélas ! répondit le fils de *Sami*, je n'ai eu que trop de présomption, mais elle avoit pour principe l'orgueil qu'inspire une fausse religion.

„ Votre défiance eſt raiſonnable & prudente, répartit le *génie* : elle annonce un eſprit humble ; elle eſt encore le préſage de la victoire. Cependant, comme la tentation ſeroit trop forte pour un Néophite, j'ai obtenu du prophète que nous changerions ici de perſonnage. Je vais repréſenter *Alfouran* ; & devenu inviſible, vous m'accompagnerez dans ce labyrinthe d'erreurs déplorables „.

En achevant ces paroles, *Mamlouk* parut ſous les traits du Dervis : *Sanballad* ſouhaita d'être inviſible, & ſe tint à côté du *génie* traveſti.

Alors *Mamlouk* frappa des mains en les élevant en haut. A ce bruit, les matrones ſe réveillèrent, & entourèrent le feint *Alfouran*, qui leur commanda de lui apporter la coupe d'amour.

Auſſitôt, les quatre plus anciennes allèrent quérir, dans l'endroit le plus ſecret du temple, une grande coupe de criſtal qu'elles lui préſentèrent. Il en but le premier, & toutes en firent autant après lui.

La liqueur opéra d'abord. Ces femmes ſe mirent à chanter les chanſons les plus profanes, & à témoigner par leurs geſtes indécens, les deſirs dont elles étoient tranſportées : tranſports qui dégénérèrent bientôt en une

espèce de fureur. Elles quittent leurs habillemens, & courent toutes nues dans le temple, découvrant des marques non équivoques de leur prostitution, qu'elles avoient cachée jusqu'à ce moment sous une vaine apparence de sainteté.

Le *génie* ne crut pas devoir pousser plus loin le personnage d'*Alfouran*, en le contrefaisant jusqu'au bout. *Sanballad* avoit assez vu de ces mystères d'horreur. *Mamlouk* le prit par la main : ils remontèrent vers le sommet de la montagne. Déjà le soleil dissipoit les ombres de la nuit, & à mesure qu'ils s'élevoient de la caverne, ils voyoient ses rayons briller au-dessus de leur tête.

" Et qui sont ces femmes impudiques, demanda le fils de *Sami* à son guide, tandis qu'ils remontoient ensemble ?

„ Ce sont, répondit *Mamlouk*, des femmes simples & crédules qu'*Alfouran* abusa. Elles venoient l'entendre dans le silence de la nuit, & peu-à-peu il sut si bien les séduire, qu'il leur persuada qu'elles honoroient la divinité par ces cérémonies infâmes. Mais taisons-nous; je vois la foule qui sort des portes de *Bassora* pour recevoir les leçons du Dervis hypocrite, & lui prodiguer leurs hommages.

„ *Alfouran* va-t-il se réveiller & les instruire à son ordinaire, dit *Sanballad* au *génie* ?

„ Non, répliqua *Mamlouk*. Le prophète est irrité : il ne peut plus supporter la vue de ces infamies. Mais hâtons-nous de joindre les crédules sectateurs d'*Alfouran* „.

Mamlouk, toujours déguisé sous les traits & les habits du Santon, descend de la montagne, & va se mettre à la porte de la cellule extérieure. La foule s'assemble autour de lui : les uns le combloient de mille bénédictions, en versant des larmes de pénitence ; d'autres lui donnoient les noms les plus saints, poussant leurs respects jusqu'à l'adoration.

Au milieu de ce culte si mal placé, *Mamlouk* élève sa voix qui ressembloit au bruit du tonnerre ; & ces paroles effrayantes frappent les oreilles des habitans de *Bassora*. " O hommes insensés ! infâmes idolâtres ! Pourquoi avez-vous abandonné le culte que le prophète vous enseigna, pour suivre les impostures de l'enchanteur *Alfouran* „ ?

Après avoir prononcé ces mots, le *génie* quitta la figure du Dervis, & se montra au peuple dans tout l'éclat de son origine céleste.

Tout le monde fut étonné de ce changement subit. Le *génie* continua de la sorte.

„ Je suis *Mamlouk*, l'ange protecteur de

votre ville. Je n'ai pu voir, ſans la douleur la plus ſenſible, combien vous vous êtes écartés de la doctrine & du culte du prophète.

„ Les deſtins avoient réſolu de mettre votre foi à l'épreuve. Vous deviez être tentés par les preſtiges d'*Alfouran*; il vint habiter pour cet effet dans ce bois, qu'il rendra à jamais célèbre. Sous le maſque trompeur d'une ſainteté affectée, il ſut gagner tous vos cœurs. Vous l'écoutiez comme un oracle; vous le révériez comme un ſaint. Le deſir de l'entendre vous faiſoit négliger vos occupations les plus importantes, tous les travaux étoient ſuſpendus : le commerce languiſſoit : les devoirs les plus indiſpenſables de la ſociété étoient violés : vous vous oubliez vous-mêmes, pour ne penſer qu'à lui : vous vous priviez de tout pour le lui offrir. Hommes imbéciles ! hommes aveugles ! mortels trop crédules !

» *Alfouran* poſſédoit le cachet du *génie Nadoc*. Il s'en ſervit pour faire creuſer aux eſclaves ſoumis à ſon pouvoir, un vaſte ſouterrain dans les entrailles de cette montagne. C'eſt-là que ſont les monumens affreux de ſa méchanceté & de ſon hypocriſie. Je vais les montrer à vos yeux „.

Le *génie* ayant fini de parler, ordonna au fils de *Sami* d'éveiller son ancien maître, ce qu'il fit. Le Dervis, épouvanté lui-même de l'énormité de sa faute, parut tremblant & confus devant *Mamlouk*, & ceux qu'il avoit rendus complices de son idolâtrie.

Dès que le peuple vit *Alfouran*, à peine peut-il résister au charme de sa présence, soutenu par la grande idée qu'on en avoit toujours eue, & que les reproches de *Mamlouk* n'avoient point entièrement effacée. Tel est l'empire de la superstition. Ces fanatiques furent tentés de se prosterner & de l'adorer. L'éclat glorieux qui environnoit le *génie* put à peine les contenir. *Mamlouk* qui lisoit dans leurs ames, s'écria avec indignation : « O habitans de *Bassora !* est-ce donc en vain que je vous rappelle au culte de *Mahomet* ? Mes peines & mes instructions seront-elles inutiles ? Eh bien donc ! si vous êtes sourds à ma voix, regardez dans les entrailles de cette montagne, & apprenez à connoître qui des deux mérite la préférence, *Alfouran* ou *Mahomet* ».

Les yeux du peuple se fixent sur le côté de la montagne, qui, s'ouvrant tout-à-coup, découvre les cavernes & le temple.

Les habitans de *Bassora* virent avec sur-

prise les riches offrandes qu'ils avoient apportées au Dervis pour les brûler en sacrifice sur l'autel du feu.

Mais ils furent épouvantés, lorsque ce gouffre de la plus infâme débauche vomit ces femmes prostituées, dont la nudité découvroit l'opprobre aux yeux de leurs concitoyens qui les avoient regardées jusques alors comme des modèles de chasteté, & qui n'en pouvoient plus supporter l'indécence. Ce qui les irritoit davantage, c'est qu'ils reconnurent parmi ces vils instrumens de l'intempérance du Dervis, les uns, leurs femmes, les autres, leurs filles qu'ils croyoient avoir perdues.

Ils résolurent de massacrer le monstre *Alfouran*, & de le mettre en mille pièces pour multiplier les marques de leur vengeance. Tel est le sort que méritent les imposteurs qui abusent de la stupide crédulité des paroles. Ils s'en saisissent & le déchirent impitoyablement : c'étoit à qui signaleroit le mieux sa juste colère. Tous, jusques aux femmes, vouloient avoir la gloire de le faire souffrir.

Après cette sanglante exécution, à laquelle *Mamlouk* ne s'étoit point opposé, il les exhorta à suivre fidellement la loi du grand

prophète, à ne plus écouter les faux docteurs qui pourroient venir dans la suite leur prêcher une religion mystérieuse, inintelligible, impie & déshonnête; sur-tout à ne plus abandonner les occupations, les devoirs de la vie sociale, & le soin de leur subsistance, pour suivre les directions d'un imposteur, adroit à cacher la plus infâme débauche sous les dehors de la sainteté.

Comme *Mamlouk* finissoit son conte, une vive lumière sembla descendre du plafond de la salle : le prophète *Mahomet* parut au milieu de l'auguste assemblée. Il avoit un air de divinité ; la douceur & la majesté brilloient sur son front.

« Je vous remercie, sage *Mamlouk*, dit le prophète au fidelle *génie*; je vous remercie du soin que vous avez pris de retirer mon peuple de *Bassora* des pièges de l'erreur. Il ne quittera plus les sentiers de la vérité. Ma lumière éclairera désormais ses pas. Mon esprit le dirigera, & le portera à chercher la vertu & la paix, loin des prestiges de l'erreur & de l'enthousiasme. Et vous, favoris du ciel, révérez les saintes instructions des *génies*, suivez la morale divine qu'ils vous enseignent ».

Toute l'assemblée se prosterna en présence

du prophète, & d'une voix unanime il chantèrent cette hymne de louange.

» La gloire environne le protecteur de la foi & le défenseur des croyans. *Alla* ! *Alla* ! *Alla* !

» Louange, honneur & adoration à celui qui éclaire l'aveugle, & qui donne la paix aux fils de la prudence. *Alla* !

» Ton règne soit immortel, ô prophète du juste ! Ton pouvoir soit sans bornes, ainsi que ta miséricorde, ô envoyé ! ô lieutenant d'*Alla* ! *Alla* ! *Alla* ! *Alla* !

» Heureux sont tes serviteurs qui suivent la volonté de leur maître. *Alla* !

» Heureux tes serviteurs qui écoutent la voix de leur prophète. *Alla* !

» Heureux ceux qui ne marchent point dans l'erreur, mais qui sont fidelles à ta loi. *Alla* ! *Alla* ! *Alla* » !

Quand les *génies* & leurs disciples eurent achevé ce cantique, *Mahomet* s'éleva au milieu d'eux dans un nuage d'azur tout éclatant de lumière, & disparut à leurs yeux laissant tous les esprits dans ce ravissement délicieux que cause la présence de la divinité, ou celle de ses prophètes.

Lorsqu'ils furent revenus de cette extase

Iracagem, adreſſant la parole au *génie Omphram*, lui dit :

« *Omphram*, *Mahomet* vous inſpire : racontez-nous les ſuccès de votre protection ſur les hommes.

» Je m'eſtimerai heureux, répondit le *génie*, ſi *Iracagem* daigne approuver ma conduite envers le ſultan *Haſſan Aſſar* ».

CONTE TROISIEME.

HASSAN ASSAR,

OU

HISTOIRE DU CALIFE DE BAGDAT.

DEPUIS long-temps la cour du Calife *Haſſan Aſſar* languiſſoit dans la plus profonde affliction. Un morne ſilence régnoit dans ſon palais, d'où les ris & les jeux étoient exilés. Le front ſévère du calife ne ſe déridoit jamais : ſes yeux ſembloient voués à la triſteſſe.

La ſtérilité de ſon ſerrail nombreux étoit la cauſe de ſa mélancolie. Parmi la multitude des beautés de la Circaſſie, auxquelles il prodiguoit ſes careſſes, il reſtoit ſans poſtérité. Ni leur jeuneſſe, ni l'ardeur du climat, ni tous les ſecours de l'art ne pouvoient remplir ſes vœux. Le calife de Bagdat n'avoit point de ſucceſſeur; il en demandoit un au prophète, & déſeſpéroit preſque de l'obtenir.

Omphram, le génie tutélaire de ſon royaume, connoiſſoit la volonté du deſtin, ne pouvoit s'y oppoſer, ni changer ſes décrets immuables. Il avoit lu dans le livre immortel des deſtinées, que Haſſan Aſſar demanderoit en vain un fils, tandis qu'il le chercheroit dans les embraſſemens des femmes de ſon ſerrail. Il ne voyoit pourtant aucune impoſſibilité à l'accompliſſement de ſes vœux. Il pouvoit même prévoir que, s'il portoit ſon affection ailleurs, il ſeroit exaucé; mais le jour de ce grand événement reſtoit couvert du voile de l'avenir, & il ne pouvoit découvrir quel objet étoit deſtiné à procurer ce bonheur au calife de Bagdat.

Haſſan rendoit la juſtice dans le divan: le trône où il étois aſſis fut ſoudainement

ébranlé par une secousse violente de tremblement de terre. Les portes du divan s'ouvrirent d'elles-mêmes. Le tonnerre commença à gronder ; le feu des éclairs remplissoit la salle. Dans cette confusion générale de la terre & de l'air, Omphram parut sur un char de feu traîné par des lions, au fort de la tempête que son pouvoir avoit excitée.

Hassan s'inclina à son approche, sans montrer aucun signe de frayeur. Pourquoi auroit-il tremblé ? Sa conscience ne lui reprochoit point de crime.

Le génie lui dit „ Hassan, je vois votre assurance, & ne puis m'empêcher de l'approuver. Vous êtes responsable que des actions de vos sujets : vous ne leur devez que le bien que vous pouvez leur procurer. Vous voyez sans trouble la confusion des élémens, & les autres malheurs de cette espèce sur lesquels vous n'avez point d'empire, ni pour les prévenir, ni pour en arrêter l'effet quand ils arrivent. La confiance que vous avez dans les douces & bénignes influences du soleil, vous rend inébranlable au fort de la tempête. Vous demandez seulement au prophète qu'il vous donne un fils, & multiplie votre postérité.

Tout le reſte vous eſt indifférent. Il a entendu vos paroles ; il va les exaucer. Il vous commande donc par ma voix, de renvoyer toutes les beautés de votre ſerrail, & d'attendre l'effet de ſes promeſſes, de la jeune & charmante Houri qu'il vous a deſtinée pour faire le bonheur de votre vie, & être l'unique objet de votre tendreſſe ,, .

Omphram parloit encore : déjà les murs du palais ſe ſont écroulés, & n'offrent plus qu'un amas de terre & de pierres qui ont repris leur première forme, de ſorte qu'ils reſſemblent moins aux décombres d'un édifice, qu'à des matériaux qui n'ont point encore ſervi. La foule du peuple raſſemblé dans le divan a diſparu. La ville floriſſante de Bagdat n'eſt plus. Le calife ſe voit dans un déſert où la nature inculte ne préſente à ſa vue que des productions ſauvages.

Les lions attelés au char d'*Omphram* rugiſſent en fuyant, & les échos répètent leurs rugiſſemens. Le génie obſerve de loin la fermeté d'*Haſſan*, ſourit, & lui crie de perſévérer dans ſa confiance, que rien ne ſauroit empêcher l'accompliſſement des promeſſes du prophète, qu'il n'y a ni danger, ni revers capables d'arrêter le cours de ſes

bénédictions sur lui & sur la postérité qu'il lui a promise.

Cependant le calife n'apperçoit autour de lui qu'un grand vide. D'un côté il découvre dans le lointain des touffes de grands arbres qui sembloient former des temples naturels aux divinités champêtres de ces lieux. De l'autre côté s'élevoit une montagne, où quelques arbres étoient semés irrégulièrement de distance en distance, sur un rocher d'ailleurs assez nud. Un torrent, qui se précipitoit du sommet de la montagne, s'étoit creusé un lit sur sa pente, par la rapidité de son cours. Les eaux de ce torrent formoient un lac spacieux au bas de la montagne, qui la séparoit des bois antiques dont on vient de parler. Les bords du lac offroient tout ce qui peut charmer la vue & flatter le goût. Des fruits de toutes les espèces pendoient aux branches des arbres courbées sous leur poids; fruits exquis, trop délicieux pour l'endroit où ils croissoient. La terre étoit émaillée de fleurs, dont la variété des couleurs, embellies par les rayons du soleil qui leur donnoient un nouvel éclat, formoit le coup-d'œil le plus agréable.

Tandis que *Hassan* admiroit les production charmantes de ce lieu inculte, il vit

une femme d'une beauté raviſſante s'avancer vers lui au travers des avenues irrégulières d'un vaſte boſquet où il avoit pénétré.

„ O prophète ! s'écria le *Calife* dans l'excès de ſa joie, que de délices tu m'as préparées dans cette vallée fertile ! Sans-doute je ſuis déjà dans ton paradis, & voici la céleſte *Houri* que tu mets dans mes bras, pour recevoir mes embraſſemens „.

En diſant ces paroles, il ſe hâta d'aller à la rencontre de la nymphe divine, dont l'habillement léger découvrit les grâces de ſa taille. C'étoit une délicateſſe, une fraîcheur, une pudeur, une fleur de jeuneſſe qui caractériſoient ſa nature céleſte.

Enivrée des mêmes deſirs que *Haſſan*, elle vola au-devant de lui pour l'embraſſer. Mais, hélas ! au moment de leur rencontre, la terre envieuſe gémit ſous leurs pas, s'entr'ouvre avec un bruit affreux, & les ſépare l'un de l'autre par un gouffre épouvantable.

Tandis que ſaiſis d'une égale ſurpriſe, ils ſe regardent des bords de l'abîme ouvert devant eux, s'appellent & ſe tendent les bras, un bruit guerrier ſe fait entendre du fond de la caverne, qui vomit parmi un

tourbillon d'une vapeur enflammée, un éléphant énorme chargé d'une tourelle.

Dès que l'éléphant fut sorti de la caverne, elle se referma aussitôt. Un nègre monté sur cet animal s'approcha de la tourelle, la frappa d'une baguette qu'il tenoit en main. La tour se brisa en mille pièces, & à sa place parut une petite hutte d'où sortit une négresse assez proprement équipée en guerre.

La nymphe effrayée s'évanouit. *Hassan* court à son secours. Le nègre qui tenoit la baguette, lui crie d'une voix de tonnerre :

„ *Hassan Assar* ! arrête ! prends garde ! mais, non. Je vois bien qu'*Omphram* m'a trompé, tu n'es pas digne de la faveur du ciel, ni de la promesse que t'a faite *Mahomet*. Le *Génie* me disoit que tu étois insensible à la vaine apparence des choses de la terre ; & il me semble pourtant que tu préfères une foible beauté à la forte & robuste *Nakin Palata*, qui t'est destinée pour épouse „.

Ces paroles affligèrent cruellement le *Calife*. Pénétré de dépit, il s'écria : „ Eh quoi ! dois-je être privé des plaisirs que me promettoit la vue de cette beauté parfaite ? Faut-il donc que j'y renonce pour me prêter aux caresses de cette négresse dégoûtante ?

Eſt-ce là la céleſte *Houri* que le *Génie* m'a promiſe „ ?

A ces mots *Nakin Palata*, tranſportée de fureur, ſaiſit ſon arc, prend ſa flèche la plus aiguë, & d'un bras vigoureux elle la lance au ſein de la belle nymphe.

Haſſan, qui la vit, ne put parer le coup. La nymphe bleſſée peut à peine ſe ſoutenir; ſon beau ſang coule le long de ſon corps; ſes yeux ſe ferment, & une pâleur mortelle remplace les roſes de ſon teint. Elle tombe.

Le *Caliſe* arrache le trait cruel, applique ſes lèvres ſur la plaie, tâche en vain de rappeler à la vie ſon ame fugitive. Le nègre, témoin de ſon empreſſement, ſaute de deſſus l'énorme animal, court à *Haſſan*, & lui commande de ceſſer des ſoins ſuperflus, s'il ne veut pas perdre ſans retour la protection de *Mahomet*.

Haſſan, étonné de cet ordre, ſe détourne pour voir qui le lui donnoit : ſa ſurpriſe augmente en voyant la noirceur de cet homme diſparoître & ſe transformer en l'éclat radieux des traits du *Génie Omphram*, ſon protecteur.

» O *Haſſan Aſſar*! lui dit *Omphram*, n'avez-vous donc pas encore appris que les

plaisirs de ce monde ne doivent point captiver votre cœur, ni vous empêcher de suivre la volonté du ciel ?

» Lorsque vous demandiez au prophète de vous donner un successeur, & de maintenir votre postérité sur le trône de vos ancêtres, ne lui promettiez-vous pas de renoncer à tous les autres avantages, pourvu qu'il vous accordât en dédommagement la seule grâce que votre cœur désiroit ?

» Eh ! qu'est-ce que cette beauté que vous semblez adorer, comparée à celle qui doit donner des descendans au *Calife* de *Bagdat* ? N'étiez-vous pas malheureux, lorsque toutes les beautés de la *Circassie* étoient à vos ordres ? Ne mépriſiez-vous pas alors ces vains enchantemens ? Ne demandiez-vous pas au ciel un bonheur plus solide ? Celle qui doit remplir vos desirs & la promesse du prophète se montre à vos yeux, & vous la fuyez ; vous la détestez pour retourner aux voluptés auxquelles vous aviez si solemnellement renoncé ! Ne te flatte pas, ô *Hassan* ! que *Mahomet* laisse ton ingratitude impunie. Non. Jouïs de la compagnie de ta belle *Houri* : ton amour est si fort que tu la suivras sans-doute dans le tombeau ».

Hassan ne l'écoutoit pas : il s'occupoit à

ſecourir la nymphe mourante. Le *Génie* frappe la terre de ſa baguette, & en fait ſortir un nombre prodigieux d'eſclaves, de pierres & de tous les matériaux propres à bâtir un édifice. *Omphram* dit aux eſclaves : » Enfermez ce corps expirant d'un monument ſolide, & voyons juſques à quand l'amour du *Calife* ſe tiendra collé ſur le corps de ſa maîtreſſe ».

Les eſclaves obéirent ; c'étoient des *Génies* d'un ordre inférieur : ils eurent plutôt élevé le monument ſous la direction de celui qui le leur commandoit, que des ouvriers humains n'euſſent pu en creuſer les fondemens.

Haſſan ne prit pas garde à ce qui ſe paſſoit autour de lui, & ſe laiſſa enfermer avec ſa maîtreſſe, ayant toujours les lèvres appliquées ſur ſa bleſſure.

Avant que le tombeau fût entièrement couvert d'une ſeule & grande pierre, qu'aucune force humaine ne pouvoit remuer, *Omphram* appela le *Calife*, & lui ordonna de tourner la tête, & de ſortir. Le *Calife* étoit ſourd à la voix qui l'appeloit. Il n'avoit de ſentiment que pour ſa chère *Houri*.

Alors donc les *génies* achevèrent leur ouvrage. *Omphran* ſe laſſa d'appeler en vain

le *Calife :* on l'enferma dans le mauſolée, avec le cadavre de ſa belle maîtreſſe.

Le tombeau avoit une double enceinte. La première étoit formée d'une grille de fer qui ſerroit de toutes parts le prince amoureux. La ſeconde enceinte étoit un mur fort épais, avec quelques petites ouvertures par où la lumière réfléchie au travers de la grille, ſur le corps de la nymphe, procuroit à ſon amant la douce ſatisfaction de contempler ſes charmes : volupté qu'il avoit préférée à la volonté du prophète.

Haſſan perſiſta pluſieurs jours dans ſon amour inſenſé, toujours collé ſur le corps de ſon amante. Enfin les ravages de la mort firent bientôt de cette beauté raviſſante un ſpectacle d'horreur. Plus les chairs étoient tendres & délicates, plus elles devinrent hideuſes par la corruption. Une odeur infecte s'exhaloit du cadavre qui tomboit en pourriture.

Le prince fut alors auſſi épouvanté qu'il avoit été charmé quelques jours auparavant. Son amour n'avoit pour but que les plaiſirs des ſens. Voyant l'objet de ſes deſirs ainſi défiguré, il en eut horreur. Sa ſituation cruelle le remplit de déſeſpoir. Enfermé avec cet amas d'infection, devenu la proie des

vers, il déteſtoit la paſſion extravagante qui l'avoit porté à déſobéir aux ordres du ciel.

» Eſt-ce donc là, s'écria-t-il dans les tranſports de ſa rage ; eſt-ce donc là l'effet de la mort ſur la beauté ? Cette beauté qui nous enchante & nous ravit d'amour, n'eſt donc qu'une combinaiſon différente des élémens de la matière ; & la laideur, qui nous inſpire tant d'averſion eſt de même un autre arrangement des mêmes particules matérielles ! Quoi ! les plus pures délices de ce monde ſe transforment en douleurs ! Ce qui nous cauſe aujourd'hui tant de plaiſir, peut devenir demain l'objet de notre haine ! O prophète ! tu me punis juſtement. Je reconnois l'équité de tes jugemens ſévères. Je ſens à cette heure la différence du bien que tu voulois me faire, au mal que j'ai choiſi ». En achevant ces mots, il tombe accablé de veilles, de fatigues, d'effroi, & d'horreur, appelant la mort comme l'unique remède à à ſon état déplorable.

La négreſſe parut au-deſſus de la grille, & le voyant ainſi étendu par terre, elle l'accabla de reproches : « Prince aveugle, *Califé* inſenſé, dit elle, combien de temps contempleras-tu encore l'objet charmant de ton choix ? Ne ſens-tu pas enfin que tu ne peux

peux te soustraire à la volonté du ciel? Tu l'accomplis malgré toi. Vois où t'a réduit ta folie. Le prophète te promettoit la postérité que tu désirois; & tu as préféré à l'accomplissement de ses promesses, la volupté qu'il te commandoit de fuir! Il doutoit de la sincérité de ton cœur: l'événement a fait voir que ses doutes étoient bien fondés. Il t'a mis à l'épreuve: il t'a conduit à la tentation la plus délicate, celle de la volupté. Homme lâche, comment y as-tu résisté?

» O *Calife!* étoit-ce la vertu, ou le plaisir qui te donnoit tant d'amour pour cette jeune beauté? Tu l'as vue & aimée, sans connoître les perfections ou imperfections de son ame, sans t'informer si elle étoit aussi vertueuse que belle. Cédant en aveugle à l'attrait des sens, tu n'aimas en elle que les charmes qui flattoient tes désirs profanes. Ta passion seule & sa beauté lui servoient de recommandation. La volonté du prophète parloit en ma faveur. Tu as porté l'aveuglement jusqu'à te faire un supplice d'obéir à sa voix céleste, & un plaisir de suivre ta passion. Tu possèdes l'objet de tes désirs: il est en ta puissance, & tu peux te convaincre à loisir où est le vrai bonheur, dans la soumission aux ordres d'en-

haut, ou dans la poursuite des vains plaisirs de la terre. Savoure à longs traits l'amertume qui infecte la volupté.

» Tu sais que la vie est courte, incertaine, périlleuse : c'est un état d'épreuve & non de jouissance. Les plaisirs terrestres nous y sont offerts, moins pour nous y livrer que pour nous en faire un sujet de mérite en y renonçant. Lorsque le ciel ordonne expressément de s'en abstenir, leur privation fait notre bonheur, & le gage d'une jouissance bien plus délicieuse après cette vie.

» Ne pense pas, ô *Calife!* que je te parle de moi-même. Tout ce que je dis m'est inspiré par le prophète. Il m'a choisie entre mille autres de ma nation ; il m'a tirée d'entre les bras d'un jeune noir que j'avois préféré à tout autre, à cause de sa force & de son adresse dans tous les exercices du corps.

» *Nakin Palata*, me dit une voix dont les sons m'étoient nouveaux : écoute les ordres du ciel, & sache que tu es faite pour accomplir sa volonté. J'étois alors occupée à admirer la force de mon jeune amant dans ces jeux en usage chez notre nation ;

pour exercer le corps, le rendre plus agile & plus vigoureux.

» Auſſitôt je ſentis un pouvoir inviſible qui me ſaiſit ; la terre s'ouvrit ſous mes pas ; j'y fus précipitée ; j'entrai dans une petite tour, & de-là, ſous une hutte qui en occupoit le centre ; le tout étoit porté ſur un éléphant, comme vous l'avez vu.

» Le négre qui le conduiſoit me dévoila le myſtère de cet enlèvement. Vous êtes deſtinée, me dit-il, à être la mère d'une race royale : votre modeſtie, votre humilité, votre ſoumiſſion au pouvoir d'en-haut, vous ont fait choiſir entre mille pour cette glorieuſe fonction. Un grand roi ſera mis entre vos bras. Mais vous devez renoncer pour toujours à votre jeune amant & à votre patrie, votre cœur ne doit plus former de déſirs qui ſe rapportent à l'un ou à l'autre.

» Ces paroles, ô *Haſſan* ! me remplirent du chagrin le plus vif ; je préférois mon *caffre* à toutes les grandeurs, à tous les tréſors de la terre. L'éclat de l'or & de la pourpre me plaiſoient moins que ſa noirceur.

» Quoi ! m'écriai-je, ne reverrai-je donc plus mon cher *caffre*, l'idole de mon ame ?

Et quels biens m'offre-t-on qui compensent sa force, son agilité, son adresse ?

» Oui, répliqua mon guide, vous le reverrez encore, pour vous convaincre par votre propre expérience combien votre choix est aveugle, & ce que c'est que cette force & cette adresse qui vous rendent si fortement amoureuse de ce jeune noir.

» Mon guide me prit par le bras, & nous nous trouvâmes aussitôt sur la terre, après avoir traversé rapidement une profonde caverne qui s'élevoit du centre de la terre, & s'ouvroit dans un bois que je reconnus pour celui qui étoit assez près de l'habitation de mon *caffre*.

» Alors le nègre me quitta, & me dit de pénétrer dans l'épaisseur du bois. J'obéis. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis mon perfide amant dans les bras de la femme de mon frère ! Mon sang se glaça dans mes veines, & je restai immobile devant le *caffre* adultère.

» Mon guide revint à moi. Témoin de mon embarras & de ma peine, il me reprit par le bras. La terre se r'ouvrit, & nous rentrâmes dans son sein, où je trouvai l'éléphant & la tour qu'il portoit.

» Eh bien, me dit le nègre, après m'avoir

remiſe dans la hutte, êtes-vous encore auſſi amoureuſe de ce *caffre* agile? Le connoiſſez-vous à préſent? Etes-vous plus réſignée à la volonté du prophète de la *Mecque*?

» Oui, répondis-je, toute pleine encore de l'effroi que m'avoit cauſé la vue de l'infâme *caffre*. Oui, je ſens combien je ſuis incapable de faire moi-même un choix qui me ſoit avantageux. Que le prophète diſpoſe de moi ſelon ſa volonté! Je ne ſuis pas aſſez éclairée pour ſavoir diſtinguer le bien réel de ce qui n'en a que l'apparence.

» Cela eſt bien, répliqua le conducteur. Vous êtes dans la diſpoſition requiſe pour accomplir dignement la volonté du prophète.

» Prenez, continua-t-il, votre arc & vos flèches, & quand vous verrez le *caliſe Haſſan Aſſar* préférer la volupté ſenſuelle, & la jouiſſance d'une vaine beauté aux ordres du prophète, lancez votre dard le plus aigu au ſein de ſa maîtreſſe. Ne craignez point de la faire mourir. Ce n'eſt qu'un corps d'air, un fantôme paré de toutes les grâces de la beauté, pour convaincre *Haſſan Aſſar* de la foibleſſe de ſon cœur, & de l'eſtime immodérée qu'il a pour des plaiſirs périſſables.

» Après cette inſtruction, nous remontâmes encore vers la terre qui s'entr'ouvrit au

moment même où vous alliez embraſſer cette beauté fantaſtique. Voilà, ô *Caliſe*! ce que vous ignoriez. Reconnoiſſez votre faute, & admirez la protection du prophète, qui emploie des voies ſi merveilleuſes pour vous apprendre la ſageſſe „.

Lorſque *Nakin Palata* eut achevé ce diſcours, " *Haſſan* ſe proſterna le viſage contre terre, adora trois fois *Alla* & ſon glorieux prophète; & répéta à pluſieurs repriſes ces paroles de la négreſſe. Que le prophète diſpoſe de moi ſelon ſa volonté. O prophète! fais de moi ce que tu voudras, je ſuis à tes ordres „. Un bruit de tonnerre ſe fit entendre, le *Génie Omphram* deſcendit du ciel.

A ſa préſence le tombeau s'ouvrit, la grille de fer ſe briſa en éclats. *Haſſan* reconnut ſon *Génie* tutélaire, & ſe proſterna pour le remercier de ſa protection.

„ Heureux! heureux *Caliſe*! ô prince trois fois heureux, dit *Omphram*! je te vois enfin réſigné à la volonté du prophète. Tu es heureux dans ton choix, puiſqu'il vient du ciel même. Tu reçois des mains du prophète une femme vertueuſe qui échange de ſon côté un ſauvage, un barbare, contre un monarque ſage, prudent & religieux.

„ Ne dis plus que les ordres de *Mahomet* ſont trop durs à exécuter. O *Haſſan Aſſar* ! contemple à préſent ta nouvelle épouſe ; vois ce que peut un amour vertueux. T'inſpire-t-elle encore la même répugnance ? La déteſtable *Nakin Palata* ne vaut-elle pas bien la douce & tendre *Houri* qu'elle a percée d'un trait empoiſonné ?„

A ces mots le *Calife* ſe leva ; il ne vit plus la négreſſe, mais la plus belle femme qui eût jamais frappé ſa vue. Ravi d'étonnement & de crainte, tranſporté d'amour pour cette nouvelle beauté, & de reſpect pour le prophète, il ne ſavoit s'il devoit ſe livrer aux tendres ſentimens qu'il éprouvoit.

„ *Calife*, reprit *Omphram*, ne ſoyez point ſurpris de ce grand changement. Vous donnez trop à l'apparence des choſes. Sachez que *Nakin Palata* ne vous ſemble ſi belle que parce qu'elle vous aime. Votre amour pour elle vous rend également aimable à ſes yeux. C'eſt l'effet naturel de votre affection réciproque. Vous continuerez à vous trouver charmans l'un l'autre, tant que votre amour durera. Mais dès que le caprice, le ſort irréſiſtible, le malheur de votre nature imparfaite, ou l'attrait d'une paſſion nouvelle refroidira votre première tendreſſe pour cette

aimable compagne ; alors vous perdrez à ſes yeux toute l'amabilité qu'elle trouve en vous, & vous ſerez devant elle comme un tyran cruel devant ſon eſclave. Lorſqu'auſſi elle ceſſera d'avoir pour vous les attentions & la ſoumiſſion qu'une femme doit à ſon mari, tous ſes charmes la quitteront, & elle reprendra ſa première laideur, cette noirceur hideuſe & dégoutante qui vous a rebuté à ſon premier abord ».

Omphram leur ayant donné cette leçon, les fit monter l'un & l'autre dans ſon char attelé de deux lions majeſtueux, & les conduiſit par la plaine des airs au palais du *Calife* à *Bagdat*.

Ses ſujets accoururent en foule pour le féliciter de ſon arrivée, & lui témoigner la joie que leur cauſoit ſa préſence. Il étoit adoré de ſon peuple & méritoit de l'être. Les grands & les petits déſiroient également de lui voir un héritier de ſes états & de ſes vertus. Il leur préſenta ſa nouvelle épouſe, qu'il déclara la ſeule ſultane de ſon royaume.

Toute la cour la reçut avec de grandes acclamations de joie. La nouvelle en fut également agréable à la ville & dans les provinces. Par-tout on ſouhaita mille proſpérités à l'aimable ſultane *Nakin Palata*. Le *Génie*

déclara aux courtisans assemblés au tour du *Calife* les raisons de son nouveau choix, & leur promit, au nom du prophète, un successeur du sang royal.

Cette promesse remplit tous les cœurs d'une nouvelle joie. Ce n'étoient qu'exclamations, louanges, vœux les plus ardens. L'air retentissoit des noms augustes de *Hassan Assar* & de *Nakin Palata* : *Hassan Assar*, leur bon, sage & religieux *Calife! Nakin Palata*, la gloire & la consolation du meilleur des princes !

OMPHRAM avoit fini son conte. Le sage *Iracagem* ordonna à l'assemblée des croyans confiés à l'instruction des *Génies*, de s'asseoir sur les tapis étendus pour leur servir de siéges. A un signe qu'il fit avec la baguette qu'il tenoit en main, on leur servit une légère collation digne des favoris du prophète.

Un nombre infini de *Génies* inférieurs leur servirent du ris & du lait.

„ La nourriture des croyans est simple & naturelle comme l'instruction qu'ils reçoivent, dit *Iracagem*. Ils ne désirent point des viandes délicieuses & apprêtées à grands frais. Ils ne soupirent qu'après l'aliment immortel de l'esprit. Comme un courtier dédaigne les meilleurs pâturages, lorsqu'il est engagé

dans la carrière ; ainſi les élus du ciel mépriſent les délices des enfans de la terre.

„ Contenter l'eſprit, l'éclairer des rayons de la vraie ſageſſe, lui faire goûter la vérité, c'eſt-là leur unique affaire. Ils puiſent l'une & l'autre dans leur ſource, & ils ſont heureux. O mes enfans ! raſſaſiez votre faim : c'eſt un beſoin naturel à votre être. Réparez les forces qu'une abſtinence prolongée affoibliroit exceſſivement. Mais ne ſouffrez pas qu'un beſoin du corps ait la préférence ſur les déſirs céleſtes de l'eſprit qu'il contient „.

Les diſciples des *Génies* ayant achevé leur repas frugal, *Haſſarack* eut ordre de leur raconter l'hiſtoire de *Kélaun* & de *Guzzarate*.

CONTE QUATRIEME.

KÉLAUN ET GUZZARATE.

Au pied d'un rocher eſcarpé, dans les montagnes de *Gabel-el-ared*, vivoit un bon & ſimple payſan. Son occupation étoit de con-

duire un petit troupeau, au travers des paſſages des montagnes, d'une vallée à l'autre, dans de fertiles pâturages, près des ruiſſeaux, & des caſcades formées par les eaux qui ſe précipitoient avec grand bruit de tous côtés du haut du rocher.

Canfu menoit une vie paſtorale depuis ſon enfance. Tout ſon bien conſiſtoit en douze brebis dont il avoit ſoin lui-même, & quatre chèvres que ſa femme trayoit chaque jour pour leur ſubſiſtance & celle de leur fils.

Si *Canfu* formoit quelque déſir au-delà de ſon état actuel, il ſouhaitoit ſeulement que *Kélaun* ſon fils devînt bientôt l'époux de la fille de *Raask*, un de ſes voiſins qui déſiroit auſſi ce mariage.

Dans cette intention, les deux enfans avoient été élevés enſemble dès leur plus bas âge : ils avoient les mêmes amuſemens ; on leur aſſignoit le même endroit de la prairie pour jouer & ſauter comme font les enfans de la campagne, pour tendre des filets, ou faire retentir l'écho des montagnes, du ſon de leurs ruſtiques inſtrumens.

Mais *Kélaun* & ſa compagne *Guzzarate* étoient d'un caractère incompatible. L'un impétueux & fier ne pouvoit ſupporter l'humeur contrariante & impérieuſe de l'autre.

Ils étoient sans-cesse en dispute ; & loin de s'aimer au gré des vœux unanimes de leurs parens, ils se portoient une haine opiniâtre. Leur aversion avoit crû avec le temps : elle étoit montée au souverain degré, lorsqu'ils furent en âge d'être unis.

Canfu, témoin de leur antipathie, la jugeoit un obstacle invincible à ses desseins, à moins que le prophète ne daignât changer leur cœur, & y mettre l'amour à la place de la haine. Il l'en conjuroit les larmes aux yeux ; mais sa prière n'étoit point exaucée.

Il se désoloit chaque jour davantage. Son chagrin éclata en murmures. Au lieu de se soumettre aux décrets de la providence, il accusoit le ciel de se faire un plaisir barbare de le tourmenter en s'opposant à ses désirs.

Un jour qu'étant assis sur une pierre au bord du torrent, il gardoit son troupeau, & faisoit retentir les montagnes de ses murmures indiscrets, il apperçut quelque chose de blanc qui suivoit le cours de l'eau. C'étoit un corps nud que le torrent emportoit, & qui lui sembla mort.

Cependant, comme le cadavre étoit assez près du rivage, il crut pouvoir le tirer de l'eau : il se servit de sa houlette pour l'approcher encore davantage ; &, quoique le

torrent fût très-rapide, comme le lit en étoit étroit, & l'eau fort haute dans ce paſſage, il l'en tira heureuſement.

Quand il l'eût amené ſur le ſable, il reconnut que c'étoit le corps d'une belle femme qui donna des ſignes de vie dès qu'elle fut hors de l'eau, & recouvra aſſez vîte l'uſage de ſes ſens.

Le modeſte *Canfu* la couvrit de ſes propres vêtemens, & la porta ſur le gazon de la prairie, pour y être plus commodément que ſur le ſable. Elle étoit déjà entièrement revenue, & il ne fut pas peu ſurpris de voir ſortir de chacune des épaules de cette belle étrangère une eſpèce de membrane étendue en forme d'aîles, au moyen deſquelles elle s'éleva dans les airs, comme un aigle qui va regarder fixement le ſoleil.

Canfu ſuivit des yeux le monſtre aîlé qui s'envôla au-deſſus des rochers, vers l'endroit où il l'avoit retiré du torrent : le nouvel oiſeau fit pluſieurs fois le tour des montagnes, ſemblant chercher quelque proie.

Bientôt après il apperçut une autre figure dans l'air, que la femme attaqua ; mais elle fut vivement repouſſée, & tomba une ſeconde fois dans le lac, où le conducteur de trou-

peaux la vit encore sans mouvement, emportée par le cours rapide de l'eau.

Canfu, touché de compassion, vola à son secours ; & l'ayant retirée aussi aisément que la première fois, elle reprit aussi promptement le mouvement & la vie.

» O *Canfu !* lui dit-elle, c'est en vain que je résiste à un *Génie* d'une race supérieure à la mienne. Sans vous, j'allois périr. Telle est la nature de mon être, qu'il se dissout dans l'eau, en moins de temps qu'il n'en faut au soleil pour faire le tour de la terre. Je suis de la race des *Génies*, de ces *Génies* audacieux & indépendans qui violèrent le sceau de *Salomon*, & désobéirent aux ordres de *Mahomet*.

» Mon plaisir est de m'opposer à la volonté du prophète. Vous m'avez vu tout-à-l'heure aux prises avec le *génie Nadoc* qui s'acquittoit d'un ordre dont *Mahomet* l'avoit chargé. *Nadoc*, connoissant l'imperfection de ma nature, ne m'a attaquée que lorsqu'il m'a vu voler au-dessus du lac, où il m'a précipitée pour me faire périr. Aussi j'aurois évité sa rencontre dans un lieu dangereux pour moi, si je n'avois su qu'il y avoit quelqu'un auprès du torrent qui seroit assez complaisant pour m'en retirer. Je n'ignore pas que vous avez

ſujet d'être mécontent du prophète que je déteſte. Il rejette vos prières ; il a mis une inimitié irréconciliable entre votre fils & la fille de votre voiſin. Eh bien ! ce qu'il vous refuſe ſi obſtinément, je le ferai pour vous, à la ſeule condition que vous acceptiez mes ſervices. Car, ſans votre conſentement, je ne puis rien en votre faveur. Mon pouvoir eſt limité : il ne nous eſt pas poſſible de rien faire, ni pour, ni contre les hommes, ſans le concours de leur volonté.

» O *génie* charmant ! ô *génie* ſecourable ! répondit *Canfu* tranſporté de joie & d'eſpérance, vous avez mon conſentement. Uniſſez mon fils *Kélaun* à *Guzzarate* : faites que leur mariage ſoit heureux & fécond. J'accepte tout ce que vous ferez en ma faveur ; je ſerai éternellement ſoumis à vos ordres.

» Retournez donc gaiement à votre hutte, dit *Guïaraha* : une partie de votre ſouhait eſt déjà remplie ».

En achevant ces mots, elle étendit ſes aîles ; & d'un vol rapide elle diſparut aux yeux de *Canfu*.

Le payſan étoit fort loin de ſa cabane ; ſon troupeau ne pouvoit pas aller auſſi vîte qu'il eût voulu. Il n'arrive auprès de ſon rocher natal, que lorſque le ſoleil étoit

déjà caché derrière les montagnes de *Gabel - el - ared.*

Ses douze brebis & les quatre chèvres marchoient devant lui. Sa femme qui avoit entendu & reconnu le bêlement de son troupeau, vint à la rencontre de son mari, avec d'autant plus d'empressement qu'il revenoit plus tard qu'à l'ordinaire.

» Le nombre de tes brebis est complet, lui dit - elle, celui des chèvres l'est aussi. Mais, ô *Canfu* ! où est ton fils ? où as - tu laissé *Kélaun* ?

» *Kélaun ?* répondit le père étonné, il n'est pas venu avec moi. Le chemin étoit trop difficile, trop long, & la chaleur trop grande ; je n'ai pas voulu qu'il m'accompagnât.

» Je le sais, repartit sa femme ; mais après la grande chaleur, lorsque les ombres commençoient à croître dans les vallées, *Kélaun* est sorti pour aller au - devant de toi — ».

A ces mots, *Canfu*, interdit, se rappela que c'étoit précisément à cette heure qu'il avoit donné son consentement à la belle *Guiaraha* pour le mariage de son fils.

» N'est - il pas chez *Guzzarate*, fille de

Raask, répliqua le père inquiet ? Je vais y aller de ce pas ».

La demeure de *Raask* n'étoit pas fort éloignée de la ſienne ; il y arriva en peu de temps ; mais *Kélaun* n'y étoit pas.

Le pauvre berger, accablé de fatigue, de chagrin & de remords, réſolut néanmoins de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé ſon fils, laiſſa ſon troupeau ſous la garde de ſa femme, & alla chercher *Kélaun* dans les montagnes.

Il chercha toute la nuit, ſans le trouver. Il revint à ſa cabane, le déſeſpoir dans le cœur.

» Hélas ! s'écrioit ce père déſolé, j'ai moi-même ordonné mon malheur : j'y ai conſenti, je l'ai voulu. *Guaraha* m'a ſans doute enlevé mon fils, mon unique conſolation, mon unique bien. O coupable aveuglement !... Prophète, divin prophète !... mais je n'oſe plus te prier. Le malheureux *Canfu* s'eſt ligué avec tes ennemis, & tu l'as juſtement livré à la perverſité de ſon cœur, à l'indiſcrétion de ſes deſirs ».

Laiſſons le coupable *Canfu* pleurer ſon crime & ſon malheur, & ſuivons les traces du jeune *Kélaun* dans les montagnes.

Kélaun connoiſſoit toutes les vallées &

tous les détours des rochers qui entouroient la cabane de ſon père ; il ſavoit tous les chemins & les moindres ſentiers que la main de *Canfu* avoit coupés & pratiqués. Il les ſuivoit fidèlement, s'attendoit à tout moment à rencontrer ſon père avec ſes brebis & ſes chèvres, dont il préféroit la compagnie à celle de l'impérieuſe *Guzzarate*.

Mais, à l'approche de la nuit, la ſolitude du lieu où il étoit l'épouvanta. Ses genoux tremblans ne pouvoient plus le porter. La laſſitude, jointe à la peur, l'obligea de s'arrêter. Il appela ſon père, il appela *Canfu*. Ses parens ne lui avoient pas appris à invoquer d'autre divinité.

Il ſe trouvoit dans un défilé étroit, entouré de tous côtés de rochers eſcarpés. Il y avoit une ſeule iſſue étroite qui conduiſoit dans une vallée un peu plus large.

Kélaun ſe lève par un dernier effort de courage, paſſe outre, & ayant gagné le milieu de la vallée, il apperçut une flamme bleue qui ſortoit de terre, croiſſoit en s'élevant, prenoit une forme pyramidale, & parut enfin comme une petite montagne de feu.

Un vent violent s'éleva tout-à-coup : il ne ſouffloit que ſur le ſommet des mon-

tagnes, & ne pénétroit point dans la vallée étroite, où le jeune *Kélaun*, oubliant un inſtant ſon chagrin, prenoit plaiſir à contempler la grande flamme qui brilloit devant ſes yeux.

L'air retentit ſoudain de cris perçans ; & la montagne de feu fut environnée des *Génies* qui préſidoient à ce lieu.

Guiaraha, la fière *Guiaraha*, ſupérieure aux autres en dignité, quoique de la même race, commanda que l'on fît ſilence, & ouvrit la célébration de leurs myſtères nocturnes, par la harangue ſuivante.

» O vous ! *génies* invincibles, qui réſiſtez à tout, excepté à l'élément deſtructif de l'eau, voyez parmi vous un jeune enfant livré au pouvoir de votre art. J'ai le conſentement de ſon père : j'ai tout pouvoir ſur lui. *Kélaun*, fils de *Canſu*, eſt confié aux ſoins des *génies* ennemis de *Mahomet*. Eſſayons, ô race illuſtre ! eſſayons juſqu'à quel degré de perverſité le cœur humain peut parvenir ſous notre direction. Conduiſons-le dans notre palais, au centre de la terre ; enſeignons-lui tous les crimes ; inſtruiſons-le dans toutes ſortes de vices. Qu'il ſoit le fléau des humbles ſujets du prophète de la *Mecque* ».

L'assemblée entière applaudit à ce discours. La vallée s'abaissa par degrès, descendit avec les *Génies* & leur proie vers le centre de la terre, laissant les montagnes suspendues par leurs enchantemens.

Kélaun, surpris & interdit à cette vue, remplit l'air de ses cris inutiles. Son sort est decidé. Son coupable père l'a livré aux mauvais *génies*. *Mahomet* ne le tirera point des mains de ceux qui troublent son empire & haïssent son nom.

La vallée s'arrêta à une certaine profondeur ; & par une secousse violente, semblable à un tremblement de terre, elle se plaça elle-même au centre du globe.

La vallée ne fut pas plutôt fixée, que les rochers qui l'environnoient se fendirent en plusieurs endroits pour former des espèces d'arcades & d'avenues irrégulières qui conduisoient aux différentes parties intérieures de la terre.

Dans un instant, une armée horrible de mauvais *génies* entra par toutes ces ouvertures ; l'endroit fut rempli de ces esprits malfaisans qui se plaisent à tourmenter les hommes.

Ils avoient pour chef le fier & prudent *Allahoara*, l'auteur de leur rébellion, le

moteur de toutes leurs machinations contre le genre humain. Sa voix reſſembloit au bruit épouvantable du tonnerre, lorſqu'il retentit dans les montagnes : ſes yeux enflammés étinceloient comme les feux de l'éclair.

Le jeune *Kélaun* penſa mourir de frayeur en le voyant. La cruelle *Guiaraha* ſe plaiſoit à le voir tremblant comme la feuille des peupliers que le vent agite.

Allaohara, qui n'ignoroit pas le préſent que lui avoit apporté ſa ſœur *Guiahara*, loua beaucoup ſa fidélité, & la propoſa pour exemple aux autres *génies* ; puis il donna ordre qu'on élevât convenablement le jeune homme, & qu'on ſe hâtât de le former à l'emploi dont il avoit deſſein de le charger, dès qu'il ſeroit en état de le remplir.

Guiaraha fut nommée ſa gouvernante. Cet honneur lui appartenoit de droit. Elle le conduiſoit elle-même aux diverſes écoles de ces êtres méchans, ſelon l'ordre d'*Allaohara* : il y avoit des maîtres pour tous les crimes.

Après ces arrangemens, la troupe immonde ſe diſperſa de tous côtés dans les entrailles de la terre, pour aller vaquer

chacun à ſes fonctions particulières, bien réſolu de ne rien épargner pour former le nouveau néophyte.

Guiaraha, reſtée ſeule avec ſon cher diſciple, le conduiſit par un chemin voûté dans un magnifique appartement richement meublé : toutes les richeſſes y étoient prodiguées : elle s'attachoit à lui en vanter le prix. Elle lui inſpiroit encore plus d'orgueil en lui répétant ſans-ceſſe qu'il étoit un petit dieu, & que tous les *génies* le regardoient ainſi. *Kélaun* ſe plaiſoit dans ce lieu brillant d'or & de pierreries. Il écoutoit avidement les baſſes flatteries de ſa gouvernante, & commençoit à la croire.

Sa vanité croiſſoit chaque jour. Il étoit plein de ſa propre excellence : toutes ces penſées étoient concentrées dans lui-même ; les *génies* de la terre n'étoient plus pour lui que des eſclaves faits pour le ſervir.

Guiaraha le coucha mollement ſur un ſopha, où elle l'abandonna au ſommeil, & préſenta à ſon imagination une viſion de la nuit.

Kélaun vit en ſonge ſon père *Canſu* ſur les rochers de *Gabel-el-ared*. Son viſage avoit la forme d'un abîme ténébreux : ſa voix ſortoit de ce gouffre avec le bruit des

vagues qui se précipitent des profondes cavernes. Il reprochoit à son fils sa vaine magnificence, son orgueil, sa présomption, & lui ordonnoit de reprendre son habit de berger, & de suivre ses douze brebis jusqu'au prochain ruisseau.

Le jeune *Kélaun* se réveilla, tout effrayé de cette vision, qu'il raconta aussitôt à l'artificieuse *Guiaraha*.

» Père simple & grossier, s'écria le *génie*! pauvre & rustique *Canfu*! berger trop simple! *Kélaun*, le favori des *génies*, le dieu *Kélaun*, doit-il se laisser ébranler par un songe? Doit-il encore s'inquiéter des paroles d'un père mortel? Doit-il songer qu'il y ait au monde un homme tel que le pauvre berger *Canfu*? Non, mon fils; oubliez les leçons que vous donna ce conducteur de chèvres: oubliez les contes de vos indignes parens. Vous êtes appelé à de plus brillantes destinées. *Kélaun* est né pour commander. Un roi doit-il recevoir des instructions de la pauvreté & de l'ignorance »?

Guiaraha prit alors le glorieux fils de *Canfu* par la main: après l'avoir habillé plus superbement encore qu'il ne l'étoit, elle le mena dans une petite prairie, où il vit un nombre presqu'infini de lutins & d'esprits follets qui

jouoient enſemble. Ils le ſaluèrent avec beaucoup de reſpect, louèrent l'élégante beauté des plumes qui ornoient ſa tête, & la richeſſe de la robe dont il étoit revêtu. Ils firent mille jeux & mille tours pour l'amuſer.

Les uns apportèrent à ſes pieds de petits animaux de toutes les ſortes, qu'ils tourmentèrent en mille manières, ſe faiſant un plaiſir méchant de les voir ſouffrir, & encourageant le jeune *Kélaun* à en rire comme eux. D'autres abattoient & briſoient tout ce qui ſe rencontroit devant eux. Il y avoit un petit lutin dans la troupe, beaucoup plus malin que tous les autres, il exerçoit ſon humeur cruelle ſur ſes camarades, & vouloit que *Kélaun* l'imitât.

Le diſciple entra aiſément dans les ſentimens féroces de cet eſprit deſtructeur; comme s'il fût tout-à-coup devenu maître en fait de méchanceté, il commença par eſſayer ſon humeur barbare ſur celui même qui lui avoit donné ce conſeil. Il l'auroit peut-être même exercée ſur la perſonne de ſa gouvernante, ſi elle n'avoit jugé à propos de la réprimer par le pouvoir de ſon art magique.

Enchantée des progrès qu'il avoit faits en ſi peu de temps, elle le mena dans un antre qu'habitoit

qu'habitoit une vieille ſorcière maîtreſſe conſommée dans toutes ſortes de ſcélérateſſes & d'abominations.

« *Morad*, dit le *génie*, je vous amène un élève qui demeurera quelque temps avec vous. Je vous prie de l'inſtruire dans toutes les ruſes de votre art. Qu'il devienne un inſtrument propre à tourmenter le genre-humain ».

La ſorcière *Morad* frappa le jeune *Kélaun* d'une de ſes potences. Il tomba rudement par terre, cria & pleura. Sa compatiſſante conductrice le releva & diſparut.

« Petit miſérable, lui dit la ſorcière, quitte d'abord ces vains ornemens, prends cette cruche, & va-t-en me chercher de l'eau au ruiſſeau : j'ai ſoif ».

Kélaun étoit trop bien éduqué pour obéir. *Guiaraha* l'avoit guéri en le touchant, du coup que lui avoit donné *Morad* : il refuſa de faire ce qu'elle vouloit, & appela ſa gouvernante à ſon ſecours. Ce fut en vain. La vieille ſorcière, faiſant mille imprécations, le traîna par les cheveux dans un foſſé fangeux, d'où elle lui ordonna de tirer de l'eau pour elle & pour lui.

Le pauvre *Kélaun*, ſentant qu'il réſiſteroit en vain à un pareil caractère, remplit la

cruche de l'eau bourbeuſe de ce foſſé, & l'apporta à l'antre de la ſorcière qui le régala d'un morceau de charogne.

» Les leçons de la pauvreté & de la néceſſité ont deux effets oppoſés, lui dit-elle. Elles rendent les hommes compatiſſans, ou elles les rendent cruels. Le chien qui ſouffre eſt ſoumis & careſſant : le tigre bleſſé devient furieux, remplit les bois de carnage, & s'abreuve de ſang.

» Que la fureur du tigre ſoit mon partage, dit *Kélaun* ; & *Morad* en reſſentira les effets.

„ Les vœux de *Morad* ſont des imprécations horribles, répliqua la ſorcière. Apprends à me connoître „.

Elle prend auſſitôt le malheureux fils de *Canſu*, & le jette dans une cave remplie de corps morts, en lui diſant :

« Va apprendre à te repaître de chair humaine. Tu paſſeras la nuit au milieu de ces cadavres enſanglantés. Prépare-toi à ſouffrir demain de nouvelles tortures „.

Quoique le cœur de *Kélaun* fût déjà fait aux horreurs du crime, au moins juſqu'à un certain point, il recula de frayeur à la vue de ces cadavres entaſſés, victimes de la rage de *Morad*. Il veut ſortir de la cave, & préſente la tête à l'ouverture. La ſorcière

le saisit par les cheveux, & l'y précipite avec plus de violence que la première fois. Elle prononce quelques paroles magiques; & par la force de son enchantement il reste sans mouvement, le visage collé sur celui du cadavre le plus infect.

Le petit lutin s'accoutuma bientôt à cette étrange situation : il put même se repaître de ce corps sanglant dont il dévora une partie. *Morad* le croyant suffisamment instruit, le renvoya au *génie Guiaraha*.

" *Morad* est-elle contente de son élève, demanda le *génie*.

„ Oui, répondit la sorcière. Je suis contente de *Kélaun* : il est en état de recevoir des leçons de fraude & d'hypocrisie „.

Guiaraha le conduisit alors dans l'épaisseur d'un bois, au milieu duquel vivoit le vieux & décrépit *Nervan*.

" *Nervan*, ami constant des *génies* indépendans, dit *Guiaraha* en lui présentant *Kélaun* ; recevez ce jeune homme pour votre disciple : donnez-lui des leçons de fraude & d'hypocrisie „.

Nervan remercia le *génie* & lui promit de former en peu de temps le jeune homme confié à ses instructions. Il conduisit *Kélaun*

dans sa cellule qui étoit toute bâtie d'os & de crânes.

" Çà, dit le vieillard, le petit lutin mortel est-il content de ma demeure? Que lui en semble.

» Il me semble, répliqua le disciple, que *Morad* a dévoré le cadavre, & qu'elle en a laissé les os à *Nervan*.

» Ainsi pensent les fous, continua le vieillard. Ce que l'œil juge, ils le croient : leurs esprits se laissent aveuglément conduire par les sens. Une telle route ne t'élèvera pas au-dessus des autres mortels, prends cette éponge, & la passe sur tes yeux ,,.

Kélaun prit l'éponge que *Nervan* tira de dessous sa robe, & l'ayant passée sur ses yeux, selon l'ordre du vieillard, la cellule mortuaire disparut, & fut soudainement remplacée par une grande & superbe mosquée, ornée de riches tombeaux de sultans & de prophètes.

Nervan se prosterna devant un des tombeaux, & avertit le fils de *Canfu* d'en faire autant.

Kélaun ignoroit quelle étoit cette espèce de culte, & à qui il le rendoit. Cependant il imita la dévote cérémonie de *Nervan*.

Quand le vieillard eut achevé sa prière,

& qu'il se fut levé, le jeune homme lui demanda pourquoi le serviteur des *génies* ennemis de *Mahomet* adoroit dans ce temple.

« Ainsi parlent les fous, répondit *Nervan*. Ce que l'œil juge, ils le croient stupidement : leurs esprits se laissent aveuglément conduire par les apparences sensibles.

» Sache donc, homme stupide, qui nâges sur la surface du lac, & ne vois pas ce qu'il y a de caché dans le centre des rochers, sache que la superstition est ce qui offense le plus *Alla* & son prophète, & que l'hypocrisie est de tous les vices le plus dangereux, le plus propre à porter des coups terribles au genre-humain. Que les crédules sectateurs de *Mahomet* te croient plus dévôt qu'eux ; qu'ils te voient te prosterner souvent devant le tombeau du prophète. Ce vernis de religion transformera tes vices en vertus. Animé d'un fougueux enthousiasme tu feras passer les plus noires actions pour des inspirations sacrées.

» La crainte superstitieuse asservit les esprits foibles. Celui qui croit sans raison, aveuglément, & parce qu'on lui dit de croire, est comme le sable du rivage qui suit tous les mouvemens du vent qui l'emporte ,,.

A ces mots, *Guiaraha* parut, & dit :

« C'eſt aſſez, *Kélaun*, c'eſt aſſez : te voilà ſuffiſamment inſtruit. Tu reçus de la nature un cœur porté au crime. Tes parens ont permis que nous cultivaſſions ce mauvais penchant. Nous avons appris à t'y livrer ſans meſure. Te voilà propre à faire le malheur du monde. Tu viendras dès aujourd'hui avec moi dans les états du *calife* de *Bagdat*, pour y faire tes premiers eſſais ,,.

Elle le prit par le bras, & dans un moment ils furent tranſportés au milieu du palais de *Bagdat*.

Ils étoient dans le plus bel appartement du palais : *Kélaun* apperçut un jeune homme qui repoſoit ſur un ſopha.

« *Kélaun*, dit le *génie*, tu vois l'unique héritier du *calife*.

» Oui, répliqua-t-il ; mais je n'ai point de poiſon pour l'endormir d'un ſommeil éternel. Que j'aurois de joie à commencer par ce forfait, l'exercice de mon glorieux emploi !

,, Notre pouvoir ne s'étend pas juſques-là, répartit ſa conductrice. S'il nous étoit permis de gouverner à notre gré les hommes ſoumis à nos machinations, ſi nous pouvions tourmenter les croyans, ſelon notre bon plaiſir, nous aurions mille ſortes de

poisons au lieu d'une, & bien d'autres moyens de nous en défaire; mais comme nous contrarions en tout *Mahomet*, que nous détestons, il s'oppose aussi de son côté à nos desseins, & arrête souvent les effets de notre méchanceté. *Kélaun* n'auroit point eu l'entrée de ce palais, si *Raalcour*, le fils du *calife*, n'avoit pas négligé de faire son pélerinage au tombeau du prophète. Sa faute le livre en vos mains, à condition toutefois que vous n'attenterez pas à ses jours. C'est pourquoi je le protégerai, & je vous donnerai sa figure ,,.

Elle souffla sur *Kélaun*, & toucha du doigt *Raalcour*, qui fut subitement changé en oiseau.

Le fils de *Canfu*, voyant cette métamorphose, se saisit de l'oiseau, & l'auroit étranglé sur le champ, si *Guiaraha* ne l'en eût empêché.

" Qu'allois-tu faire, misérable, s'écria le *génie*? Es-tu parvenu si promptement à ce haut degré de méchanceté, que de mépriser ainsi les ordres de ta protectrice? Que la malédiction de l'aveuglement tombe sur toi! Et de peur que ta malice ne te porte à trahir les secrets de notre race, je t'ôte dès ce moment le souvenir du passé.

„ Que ta race ſoit à jamais maudite ; répartit *Kélaun* ! Que le prophète que tu hais te perſécute à jamais, toi & tes ſemblables ! Que tes iniques travaux ſoient éternellement en exécration à tous ceux que tu prétends ſervir ! Il n'y a ni paix, ni amitié, ni reconnoiſſance, ni amour entre les ouvriers de l'iniquité, & ils ſeront les premiers à maudire ceux qui prétendent leur vouloir du bien „.

Le *génie* s'enfuit, ſans rien répondre. Il reconnut que l'eſprit du prophète parloit par la bouche de *Kélaun*. Outré de dépit, tranſporté de rage, il ſe précipite dans les abîmes de la terre, vallées ténébreuſes de la mort.

Cependant, les muets & les eunuques ouvrirent l'appartement où repoſoit *Raalcour*. Trompés par l'apparence, ils ſe proſternèrent devant celui qui tenoit ſa place.

Les eunuques lui dirent : " La mort a fermé les yeux de *Zimphrah*. Le *calife* de *Bagdat*, ton illuſtre père, eſt monté au neuvième ciel. Les *Houris* lavent ſon précieux corps dans une rivière de lait. A ſon approche, les vierges immortelles ont orné le paradis de guirlandes nouvelles. Il a paſſé le gouffre de feu, ſans en recevoir aucune

atteinte. Il eſt honoré comme le chef de la race des croyans ,,.

Kélaun entendoit la voix des eunuques, mais il ne les voyoit point. De leur côté, ils furent ſurpris de voir le feint *Raalcour* marcher à tâtons, comme un homme qui a perdu la vue.

,, Hélas ! s'écrièrent-ils, quel funeſte accident afflige notre ſeigneur ! Pourquoi refuſe-t-il de laiſſer tomber ſes regards ſur ſes eſclaves proſternés ? Toute la ville aſſemblée autour de ce palais appelle le nouveau *calife ;* & *Raalcour* ne voit point ſes eſclaves qui le nomment leur maître.

» Je reçois leurs hommages, dit *Kélaun* ; pour première marque de leur attachement, qu'ils faſſent leurs efforts pour rendre la vue à leur nouveau *calife*. Dites que je promets les plus grandes récompenſes à ceux qui pourront me rendre ce ſervice ».

L'ordre fut exécuté. Pendant ſept jours les hérauts proclamèrent au ſon des trompettes & des tymbales, les grandes récompenſes que le *calife* de *Bagdat* promettoit à celui qui pourroit lui rendre la vue.

Les médecins accoururent en foule au palais. Les plus habiles oculiſtes promirent de guérir le *calife* aveugle. Mais après bien

des opérations répétées, *Raalcour* ne vit pas mieux qu'auparavant.

Le *calife*, outré de colère, ordonna qu'on mit à mort tous ceux qui avoient entrepris de lui rendre la vue, ſans pouvoir y réuſſir. Ainſi furent payés leurs ſervices.

Chaque jour voyoit de nouvelles exécutions. La ville déſolée pleuroit la mort de ſes ſages. Les yeux du *calife* étoient toujours couverts des mêmes ténèbres. Perſonne ne s'offroit plus pour le ſecourir.

Au bout de quelque temps, un jeune homme en habit de médecin ſe préſenta à la porte du palais, demandant que le *Calife* voulût bien éprouver ſon ſavoir.

Les eſclaves du ſérail furent fâchés de la demande de ce nouveau prétendant. Laſſés de voir couler le ſang des plus habiles dans l'art de guérir, ils lui conſeillèrent de ne pas entreprendre cette cure, ajoutant que la mort ſeroit la récompenſe de ſa témérité, que la ville étoit inondée du ſang de ſes pareils.

Le jeune médecin ne répondit que par un ſourire. Il les pria de ne ſe point défier de ſon ſavoir, & de le préſenter incontinent au *Calife*.

Il fallut ſe rendre à ſes inſtances. Les

eunuques le firent entrer dans l'appartement du *Calife*, avec le même chagrin que s'ils l'euſſent conduit à la mort.

Le médecin ſalua le *Calife* ſuppoſé. Celui-ci, ſans répondre à ſon compliment, lui ordonna d'opérer ſans délai, de lui rendre la vue à l'inſtant, ou de préſenter ſa tête aux bourreaux qui l'attendoient.

Ces mots firent frémir l'aſſemblée. Le jeune homme tira tranquillement de ſa poche une petite boîte remplie d'une poudre qu'il ſouffla ſur le viſage du *Calife*, & il fut guéri.

Les courtiſans jetèrent un grand cri de joie.

Le *Calife*, ſurpris & charmé de revoir la lumière, regarde avec une joie mêlée de reſpect celui qui venoit de lui rendre la vue, & lui en marqua ſa reconnoiſſance en ces termes.

» Que ce médecin ſoit honoré de tous mes ſujets. Qu'il commande aux viſirs & aux grands de mon royaume. Que ſon nom ſoit prononcé avec louanges, avec mille bénédictions. Que chaque jour ajoute à ſa gloire. Mon ami, continua-t-t-il, en lui adreſſant la parole, quelle récompenſe exigez-vous de moi? Que déſire votre ame? Parlez, demandez-moi ce que vous voudrez. La moitié

de mon royaume eſt à vous, ſi vous voulez l'accepter pour prix du ſervice que vous venez de me rendre.

» O *Caliſe*! répondit modeſtement le jeune médecin, je ſuis bien éloigné de déſirer les honneurs, ni les richeſſes. Il n'appartient point à une ſimple payſanne comme moi, de figurer parmi des courtiſans. Pardonne-moi ſeulement un déguiſement que je n'ai pris que pour te rendre la vue. Le ſuccès de mon entrepriſe me ſuffit pour récompenſe ».

En prononçant ces derniers mots, le faux médecin ſe découvrit le ſein, & *Kélaun* reconnut qu'il parloit à une belle femme.

» Que je m'eſtime heureux, dit le *Caliſe*, de pouvoir récompenſer dignement mon aimable médecin! Oui, belle étrangère, quoique vous ſoyez, vous ſerez la ſultane de mon cœur. Partagez avec moi la gloire & les plaiſirs attachés au diadême ».

La belle étrangère tomba aux pieds du *Caliſe*, & après un moment de ſilence, elle lui adreſſa ces paroles.

» Que je ſois la dernière de tes eſclaves, ô magnifique ſeigneur! C'eſt où aſpire l'unique ſouhait de *Guzzarate*, fille du payſan *Raask*, qui habite dans les montagnes de *Gabel-el-ared*.

» Je ne connois pas les montagnes dont vous parlez, répondit *Kélaun*. Mais le paradis ſeroit honoré d'avoir donné naiſſance à mon aimable ſultane. Pourquoi laiſſé-je plus long-temps à terre un précieux bijou dont j'ai réſolu d'embellir ma couronne. Oui, charmante bienfaitrice, ſoyez dès ce moment la maîtreſſe de mon cœur, & la reine de *Bagdat*.

» Seigneur, dit *Guzzarate*, il eſt étonnant que le prince *Raalcour* ne connoiſſe pas les montagnes de *Gabel-el-ared*, où je l'ai vu ſi ſouvent chaſſer le tigre féroce au travers des rochers qui dominent la demeure de mon père, & les vallées où il va paître ſes brebis. O prince! comme mon œil avide ſuivoit la trace de vos pas divins! Ne vous ſouvient-il plus du jour où, plus fatigué que de coutume, vous demandâtes à ma mere un peu d'eau pour étancher l'ardeur de votre ſoif. Alors elle envoya votre eſclave *Guzzarate* chercher du lait de ſes chèvres. Oui, ſeigneur, je vous vis ſourire à mon approche, & vous me priâtes de me hâter de vous ſervir ».

Le fils de *Canfu* ne comprenoit rien à ce diſcours. Le *génie Guiaraha* lui avoit ôté le ſouvenir du paſſé; ou plutôt, il n'avoit

jamais ſu ce que le vrai *Raalcour* avoit fait avant ſa métamorphoſe.

» Hélas! ma princeſſe, répondit *Kélaun*, je perdis, avec la vue, la mémoire du paſſé. Il n'eſt pas étonnant que je ne me ſouvienne plus de mes courſes dans les montagnes dont vous parlez. J'avois oublié mon état même, lorſque mes eſclaves vinrent m'annoncer mon avènement au trône des *Califes*, mes ancêtres : mon fidèle eunuque fut obligé de m'apprendre mes titres. Mais, ſoit que vous ſoyez née à l'ombre du trône, ou ſous un toît ruſtique ; ſoit que vous ſoyez une précieuſe émeraude arrachée des entrailles de la terre, ou l'étoile du matin ſortie du palais brillant du ſoleil, vous êtes digne de moi. Vous tirez votre éclat de vous-même, & n'avez pas beſoin d'une grandeur étrangère. Mais, dites-moi, par quel art avez-vous pu me rendre la vue ? Vous avez fait un prodige que les plus habiles médecins de mon royaume avoient tenté inutilement. Qui vous a ouvert les tréſors de la médecine? Où une ſimple villageoiſe comme vous a-t-elle puiſé des connoiſſances qui ſurpaſſent celles des ſages qui ont étudié toute leur vie dans les cités ».

Guzzarate répondit : « Le *Calife* de *Bagdat*

entendra ſon eſclave lui dévoiler tous les ſecrets de ſa ſcience.

Pluſieurs lunes s'étoient paſſées depuis que j'avois vu mon prince, le glorieux *Ralcour*, chaſſant dans les montagnes, lorſque j'appris, par une caravane qui voyageoit par nos cantons, que le *calife Zimphrah* n'étoit plus, & que ſon fils venoit d'être proclamé ſon ſucceſſeur. Les voyageurs ajoutèrent que ceux qui lui avoient annoncé cette nouvelle, l'avoient trouvé privé de l'uſage des yeux, & qu'il promettoit de grandes récompenſes à quiconque pourroit lui rendre la vue.

» Je déſirai de pouvoir opérer cette guériſon : & ce déſir ne quittoit pas plus mon eſprit, que le ſouvenir du prince qu'il avoit pour objet. J'en étois inquiéte & penſive. Ma mère, qui s'en apperçut, m'en fit des reproches, en me demandant le ſujet de mon inquiétude. O ma mère! lui répondis-je, oh! ſi *Guzzarate* pouvoit rendre la vue à un aveugle!

» Eh! de quoi ſe mêle *Guzzarate*, me répliqua-t-elle? Es-tu folle de former un pareil ſouhait? Pourquoi voudrois-tu la ſcience des ſages?

» Alors je demandai à ma mère ſi elle ignoroit que le *Calife*, notre maître, languiſ-

soit dans les ténèbres de l'aveuglement; & qu'il avoit promis de récompenser magnifiquement celui qui le guériroit.

» Fille orgueilleuse! vaine *Guzzarate!* me répondit le femme de *Raask*, comment une pauvre payſanne peut-elle s'occuper des pompes & des grandeurs de la cour? Hélas! je vois bien que ma fille renonce au bonheur, depuis qu'elle a vu le train magnifique du prince *Raalcour*; peut-être oſe-t-elle porter ſes déſirs ambitieux juſqu'à ſa perſonne royale. Va, petite orgueilleuſe, ſouviens-toi de ta baſſeſſe, & de l'état de tes parens : va paître les chèvres dans les montagnes de *Gabel-el-ared.*

» Ma mère, irritée, m'ordonna d'aller garder les chèvres de mon père, de peur qu'elles ne s'égaraſſent dans les détours des montagnes.

» J'obéis à ma mère. Mes pieds obéirent à ſa voix; mais mon cœur lui réſiſtoit. Je m'enfuis comme un léopard ſur les rochers; l'image du *Calife*, toujours préſente à mon eſprit, me ſuivoit par-tout.

» La vue des chèvres de mon père ne me fit ſouvenir de la baſſe condition de mes parens, que pour en avoir honte. Pourquoi, diſois-je en ſoupirant, pourquoi la nature

a-t-elle mis les ames ambitieuſes ſous le joug de la vieilleſſe & de l'autorité ? Pourquoi l'activité de la jeuneſſe & l'amour du plaiſir, qui lui eſt ſi naturel, ſont-ils éteints par les âpres leçons de l'infirmité ? Le lionceau ne ſe précipite-t-il pas avec plus de fureur ſur ſa proie, que le roi des bois affoibli par le nombre des années ? Le jeune poulain précède ſa mère à la chaſſe. Pourquoi donc *Guzzarate* conſumeroit-elle les belles années de ſa vie dans les viles occupations de la femme de *Raask* ?

» Lorſque je m'occupois de ces penſées, j'apperçus une jeune bergère qui s'avançoit vers moi d'un pas alerte. Elle avoit un chapeau de fleurs ſur la tête, & des guirlandes ornoient ſa parure. Elle danſoit aux accords charmans d'un hautbois dont elle jouoit divinement, & auxquels ſuccédoit par intervalles la douce mélodie de ſa voix. Son troupeau, ſenſible à ſes accens harmonieux, ſembloit partager ſa gaieté.

» Quand la bergère fut à une certaine diſtance de moi, je me levai pour danſer avec elle. Elle ſourit en me voyant, & commença ainſi ſes railleries piquantes :

» O compagne élégante des brebis & des chèvres ! comment peux-tu te plaire ainſi

dans le sein fastueux de tes nobles parens ?

» Heureuse villageoise ! heureuse montagnarde ! heureuse *Guzzarate* ! qui met son bonheur dans l'obéissance. Mais plus heureuse la femme de *Raask* d'avoir une fille si douce !

» Ce discours fut accompagné d'un sourire malin ; puis elle ajouta : *Guzzarate*, humble & docile *Guzzarate*, suis tes chèvres, prends garde qu'elles ne s'égarent, vois une de tes compagnes prête à tomber dans un précipice.

» Je vis en effet une des chèvres qui étoit tombée dans un fossé profond. Mais le discours de la bergère m'avoit piquée. Belle étrangère, lui dis-je, tâchez plutôt d'adoucir mes malheurs que de les augmenter par vos railleries amères. Ayez pitié de mon ennui. Aidez-moi de vos conseils. Montrez-moi les moyens de parvenir à une vie plus brillante, telle que mon cœur la désire.

» Elle me fit promettre de suivre sans restriction les conseils qu'elle me donneroit. Jurez-moi, dit-elle, d'obéir à ma voix, comme vous avez suivi jusqu'ici les ordres de la femme du pauvre *Raask*.

» Je le jure, lui dis-je : délivrez-moi

seulement de cette misérable condition. Je n'oublierai jamais les grâces que j'attends de vous.

» Eh bien! répliqua la bergère, retournez à la maison de votre mère, & n'exécutez aucun des ordres qu'elle vous donnera. Si vous êtes fidèle à ce premier précepte, revenez me trouver dans trois jours. Je serai ici dans ce même lieu où je vous parle.

» Ayant dit ces mots, elle reprit son hautbois & s'enfuit dans les rochers, comme elle étoit venue, en dansant & en chantant.

» Je revins à la nuit, chez ma mère. Elle m'ordonna de préparer un chevreuil pour notre souper. Je la laissai dire & n'en tins aucun compte. Je me piquai de tenir parole à la belle bergère qui m'avoit si bien instruite.

» Mon père étoit absent. Sa digne moitié se mit dans une furieuse colère contre moi. Elle appela son voisin *Cansu*, pour l'aider à dompter l'obstination de sa fille désobéissante.

» Ce monstre des montagnes prit plaisir à me tourmenter. Il me traîna par les cheveux hors de la maison de ma mère, & m'attacha à un tronc d'arbre, devant la porte ,,.

Ici le *Calife* indigné interrompit le récit de

Guzzarate, pour lui demander qui étoit ce misérable *Canfu*, qui avoit osé traiter si cruellement sa chère & belle sultane.

Elle poursuivit ainsi : "O prince de ma vie ! n'avez-vous donc jamais ouï parler des cruautés de ce *Canfu*, ce vil payſan des montagnes de *Gabel-el-Ared* ? Peu satisfait de m'avoir si mal traitée, il porta plus loin sa méchanceté, digne du plus cruel habitant des forêts.

„ Il irrita mon père contre moi. *Raask* de retour, apprenant mon obstination, fit revenir *Canfu* pour me mettre à la raison, ainsi qu'il parloit. Je lui dis que les tourmens qu'on me faisoit souffrir étoient inutiles; que j'étois ennuyée d'une vie rustique & grossière; que je voulois vivre comme les dames de la ville. Je fus indomptable sur ce point.

„ Mon père se mit dans une furieuse colère contre moi. La fureur étoit dans ses yeux : il me reprocha mon orgueil en ces termes : comment ! fille dénaturée, tu mépriſes la vie de tes parens qui te nourrissent, & de tes amis qui te recherchent. Eh bien ! pour t'en punir, l'amitié que j'ai eue pour toi va se tourner en haine, & les bontés que notre voisin *Canfu* te témoigna, se chan-

geront en malédictions, en fureurs, sur ta tête coupable. Nous verrons s'il n'y a pas moyen de dompter ton arrogance.

„ Le cruel *Canfu* ajouta: oui, mon ami, je saurai bien vaincre l'obstination de cette maudite fille. Le cœur des parens se laisse toucher par les larmes de leurs enfans. Un ami est plus propre à les corriger.

„ Mon père me livra aux mains du monstre *Canfu* qui me traîna dans sa chambre, hors de la présence de mes parens.

„ Dès que j'y fus arrivée, il me présenta à sa femme, en l'exhortant à me traiter comme mon caractère impérieux le méritoit. Car cette ame de boue n'avoit aucun sentiment de la grandeur; & mes nobles désirs lui sembloient des crimes.

„ Tiens, ma femme, dit *Canfu*, je t'amène la fille désobéissante de *Raask*: venge-toi sur elle de la perte de ton fils. C'est elle qui l'a perdu. Ce sont ses manières dures & impérieuses qui l'ont fait fuir.

„ Sa femme, aussi méchante que lui, commença par vomir mille imprécations contre moi: elle m'accabla de coups, & sa rage ne se ralentit que lorsqu'elle me vit tomber à terre où je nageois dans mon sang.

„ J'en jure par les mauvais *Génies*, dit

le faux *Calife Canfu*, le cruel *Canfu*, & sa déteſtable femme, expireront dans les tourmens. J'inventerai de nouveaux ſupplices, pour leur faire expier leur barbarie „.

Puis adreſſant la parole à ſes eunuques, il ajouta: " Qu'on traîne par les cheveux ces miſérables, le long des montagnes, juſqu'à la ville, qu'ils comparoiſſent demain au Divan, qu'on dreſſe un échaffaud, que tous les habitans de *Bagdat* ſoient témoins de leur châtiment.

„ Ils le méritent, répondit *Guzzarate*, en ſe proſternant devant le faux *Raalcour*.

„ Ainſi doivent être traités les ennemis des juſtes; qu'ils périſſent.

„ Continuez votre récit, aimable *Guzzarate*, dit le *Calife* en la relevant. Je frémis à la penſée des tourmens auxquels vous êtes échappée; mais j'eſpère vous les faire oublier par des douceurs qui les ſurpaſſeront.

„ *Guzzarate* reprit ainſi : *Canfu* & ſa femme me maltraitèrent pendant deux jours. J'avois formé des projets de vengeance, pendant la nuit qui précéda la troiſième. *Canfu* ſortit dès la pointe du jour pour paître ſes brebis. Sa femme ſe leva pour me battre, comme à l'ordinaire. Je lui réſiſtai, & ma rage augmentant ma force, je lui rendis

avec usure les coups qu'elle m'avoit donnés. Elle appela au secours. Personne ne vînt. L'ayant laissée à demi-morte, je m'enfuis dans les rochers, vers l'endroit où j'avois vu auparavant l'aimable bergère qui m'avoit promis de revenir dans trois jours. J'ignorois où *Canfu* gardoit son troupeau, & je craignois de le rencontrer. Je fus assez heureuse pour l'éviter.

» Le soleil commençoit à pâlir. J'aperçus ma bergère, elle tenoit en main une petite boîte, & un paquet de hardes.

» Dès qu'elle fut auprès de moi, elle me dit d'un air gai: ma chère pupille, puisque vous avez eu l'esprit de sortir des mains cruelles qui vous tourmentoient, prenez cet habit, c'est celui d'un sage de *Bagdat;* & cette boîte, remplie d'une poudre salutaire. Allez à la ville, demandez à parler au *Calife*. Soufflez un peu de cette poudre sur ses yeux, & il recouvrera la vue.

» Aussitôt elle m'ôta mes habits de paysanne, me déguisa en médecin, me donna la boîte & me toucha. En un clin-d'œil je fus transportée dans les rues de *Bagdat*, devant le palais de mon seigneur.

» Une foule de peuple s'assembla autour de moi.

„ Ces gens, étonnés de me voir, crioient de toutes leurs forces : es-tu donc resté seul de nos sages, ou bien es-tu étranger ? Si tu l'es & si tu ne sais pas rendre la vue à un aveugle, sors de la ville, ou prépare-toi à mourir.

„ Je répondis tranquillement que je venois rendre *Raalcour* à ses esclaves ; qu'ils alloient revoir ses beaux yeux fermés à la lumière.

„ J'entrai dans le palais de mon seigneur, & les eunuques m'introduisirent devant le glorieux *Calife* de *Bagdat* „.

Le prince satisfait, dit à *Guzzarate*, que ce jour étoit doublement cher à son cœur, parce qu'il recouvroit la vue, & qu'il recevoit un objet digne de son affection. Il prit la princesse par la main ; & la fille ambitieuse de *Raask* fut proclamée sultane de *Bagdat*.

En même temps les eunuques exécutoient les ordres du *Calife*. On élevoit un échafaud devant le palais, & une troupe de gens armés étoit sortie de la ville, pour se saisir de *Canfu* & de sa femme.

Les soldats n'arrivèrent à la cabane que bien avant dans la nuit. Ils frappèrent à la porte, en appelant *Canfu*.

Celui-ci ayant regardé au travers du treillis

lis avant que d'ouvrir, apperçut les soldats du *Calife*. Saisi de frayeur à cette vue, il s'écria: " *génies* de l'air, où est mon fils *Kélaun* ? Sont-ce là vos promesses? Hâtez-vous de secourir l'infortuné *Canfu*. Je suis perdu si vous ne venez à mon secours ,,.

A la voix tremblante du payfan, *Guiaraha* parut & lui dit :

" Que demande mon fidelle serviteur *Canfu* ?

,, Hélas! répondit-il, les soldats du *Calife* sont à ma porte; tu sais, ô *génie* bienfaisant, que ce sont des instrumens de mort.

,, Ne crains point, répliqua le *génie*; je n'oublie pas mes promesses: mes paroles ne seront point vaines. Tu verras ton fils *Kélaun* dans les bras de l'impérieuse *Guzzarate*. Ne m'en demande pas davantage. Souviens-toi que tes désirs se sont bornés à voir *Kélaun* ton fils marié à la fille de ton voisin *Raask*. C'est aussi tout ce que t'ont promis les *génies* de l'air. Si ton souhait est accompli, qu'as-tu à désirer davantage ? Que les désirs des mortels viennent de folie ou de prudence, c'est de quoi notre race immortelle ne s'inquiète guères, pas plus que des moyens qu'elle employe pour les remplir ,,.

Après ce discours, *Guiaraha*, regardant *Canfu* avec un ris méprisant, déploya ses aîles & s'enfuit. Les soldats forcèrent la porte de la cabane, se saisirent de *Canfu* & de sa femme, & les traînèrent à la ville.

Avant que le soleil parût sur l'horizon ces deux misérables furent chargés de fers & conduits dans la cour du palais. Au lever du *Calife*, les eunuques vinrent lui dire que les prisonniers étoient dans les fers.

A ces mots *Guzzarate* sentit renaître toute sa fureur : le *Calife* aussi indigné se leva pour aller voir les barbares qui avoient maltraité sa divine princesse.

On avoit élevé un trône à quelque distance de l'échaffaud. Le *Calife* & *Guzzarate* y montèrent : tous les grands de la cour de *Bagdat* entouroient le trône.

Les rues étoient pleines de peuple. Personne n'ignoroit la méchanceté des criminels. On demandoit leur mort. On jouissoit d'avance de ce spectacle sanglant.

Le feint *Raalcour* commanda de ménager leur vie, pour leur faire souffrir mille morts dans une seule. Son règne avoit déjà été plein de cruautés ; cette dernière exécution devoit passer tout ce qu'on avoit jamais vu de plus cruel.

Vingt officiers noirs, la tête chauve, les jambes & les cuisses nues jusqu'à la ceinture étoient devant l'échaffaud, tenant une tête de mort dans la main droite, & une torche allumée dans la gauche. La torche répandoit une odeur infecte.

Six autres étoient habillés d'une toile légére, d'un blanc livide, serrant le corps par-tout, & peinte en forme de squelette. Il y en avoit d'autres qui reſſembloient à des spectres hideux.

Ces monstres tenoient un morceau de chair humaine qu'ils dévoroient à belles dents; le sang couloit le long de leur corps.

Ensuite venoient douze figures giganteſques : c'étoient des hommes les plus grands & les plus forts qu'on pût trouver. Ils étoient rehaussés sur des échasses; une fumée épaisse sembloit sortir de leurs narines; le feu sortoit de leurs bouches. Chacun tenoit dans ses bras un enfant auquel il faisoit souffrir des tortures affreuses : car telle étoit la férocité du calife, que, pour rendre cette scène plus horrible, il avoit ordonné qu'on lui livrât douze enfans de la ville, pour ce spectacle inhumain.

Les cris de ces tendres victimes perçoient le cœur de tout le peuple, & fai-

ſoient preſſentir au malheureux *Canfu* & à ſa femme à quels ſupplices ils étoient réſervés.

Les deux criminels ſuivoient les douze géants. La femme paroiſſoit d'abord. Deux noirs, armés de tenailles rougies, la tourmentoient dans toutes les parties de ſon corps. Ses cris aigus attendriſſoient tous les cœurs, excepté ceux de *Kélaun* & de la ſultane *Guzzarate*, qui, ne trouvant pas même que les bourreaux s'acquittaſſent à ſon gré de leur emploi, deſcendit de ſon trône pour les exciter.

On tourmentoit *Canfu* d'une manière encore plus horrible. Huit eſclaves couverts de peaux de tigre le harceloient devant eux, avec des fourches armées de pointes qu'ils lui enfonçoient dans le corps, mettant quelque diſtance entre leurs coups, pour lui laiſſer le temps de reſſentir toute la vivacité de la douleur.

Les hurlemens affreux que leur arrachoit la cruauté des tourmens qu'ils enduroient, mêlés aux cris que pouſſoient les *génies* de l'air, ennemis de *Mahomet*, qui prenoient plaiſir à voir ſouffrir ces malheureuſes victimes de leur malice, retentirent au loin. Toute la ville de *Bagdat* étoit épouvantée

de la cruauté du tyran, & de la joie barbare de la sultane.

Tandis que cette procession sanglante marchoit du serrail à l'échaffaud, un bruit confus de gens armés se fit entendre à l'autre bout de la ville. Le Calife effrayé, fit suspendre l'exécution, & demanda ce que c'étoit qui excitoit ce tumulte.

Personne ne put le satisfaire. La populace étonnée ignoroit la cause de ce bruit, & ne pouvoit pas même imaginer d'où il venoit.

L'incertitude de *Kélaun* ne dura pas longtemps. Le *génie Hassarak* parut couvert d'une brillante armure d'or. Mille plumes ornoient son casque ; un petit oiseau étoit perché sur sa main gauche, & dans sa droite brilloit une baguette de diamant.

Une armée de cent mille hommes le suivoit. La garde de *Kélaun* fut consternée à cette vue. Le tyran étoit si universellement haï, que pas un de ses sujets ne se présenta pour le secourir.

Le *génie*, parvenu au pied du trône, le toucha de sa baguette de diamant : le faux calife & sa cruelle sultane restèrent immobiles, comme s'ils eussent été subitement changés en statues de pierre.

Alors le *génie* se tournant vers le malheu-

reux *Canfu*, que ſes bourreaux tourmentoient encore avec leurs fourches, il lui dit.

» C'eſt ainſi que ſont tourmentées les ames barbares qui ſe livrent à la férocité de leur caractère ».

Auſſitôt, tous les acteurs de cette ſcène ſanglante devinrent la proie des flammes. Dans un inſtant *Canfu* & ſa femme furent réduits en cendres.

Le payſan de *Gabel-el-ared* étoit près de la mort, ſes yeux alloient ſe fermer à la lumière du jour, quand le *génie Haſſarak* avoit paru. Il ne lui reſta qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour comprendre le ſens de ce qui lui étoit arrivé depuis la rencontre de *Guiaraha*.

» La loi du prophète étoit trop dure pour *Canfu*, dit le *génie*; les voies impénétrables d'*Alla* lui paroîtront ſans-doute trop ſévéres & injuſtes. Mais les foibles conceptions de l'homme doivent-elles cenſurer les ſublimes penſées du principe de toute juſtice? La main de celui qui fit le ſoleil & toute l'armée des aſtres, doit-elle ſuivre les vaines imaginations d'un vil reptile?

» O *Canfu*! homme imbécille, eſprit incrédule! Qu'as-tu gagné à renoncer au culte de *Mahomet*, pour ſuivre les traces des *gé-*

nies prévaricateurs ? Si le prophète s'opposoit à tes desirs, c'est parce qu'il savoit quels maux devoit causer l'amour de *Guzzarate* & de *Kélaun*. C'étoit pour prolonger la vie de *Canfu* & de sa femme, qu'il avoit mis une sorte d'antipathie entre leur fils & la fille de *Raask*. Mais depuis le moment que tu t'es lié avec ses ennemis, le favori d'*Alla* a permis qu'ils exécutassent leurs noirs desseins, pour lesquels ils t'ont demandé ton consentement. Tes vœux sont remplis : vois par quels épouvantables moyens ils le sont. Adorateur servile des mauvais *génies*, déserteur infâme de la loi du prophète, blasphémateur impie, contemple ce terrible événement, le fruit de tes desirs indiscrets ».

Hassarak tourna sa baguette, & aussitôt le *calife*, quittant les traits & les habillemens de *Raalcour*, redevint *Kélaun*, le fils du pauvre *Canfu*.

Le payſan oublia dans ce moment toutes ses douleurs : ou plutôt, son plus grand supplice fut de reconnoître son fils pour l'auteur des tourmens qu'il souffroit. *Kélaun*, de son côté, fut confondu en se voyant dans ses premiers habits, & en reconnoissant que c'étoient son père & sa mère qu'il faisoit mourir d'une manière si barbare.

» O maudite *Guiaraha* ! dit le coupable *Canfu*, avant que de rendre le dernier soupir, tu as rempli ta promesse. Tu as uni *Kélaun* à l'impérieuse *Guzzarate*. Je meurs victime de mes souhaits insensés ».

Le payſan expira en prononçant ces paroles. Il avoit les yeux fixés ſur *Kélaun* & ſur ſa cruelle maîtreſſe. Sa femme le ſuivit dans les vallées de la mort.

Guzzarate fut étrangement humiliée de ne trouver à la place du *calife Raalcour*, que ſon voiſin *Kélaun*; & de quitter le trône de *Bagdat* pour redevenir payſanne de *Gabel-el-ared*.

Sa langue étoit chargée de malédictions, & ſes yeux enflammés de colère; mais *Haſſarak* uſa de ſon pouvoir magique, pour modérer ſes emportemens.

Le peuple de *Bagdat*, aſſemblé en foule autour de l'échafaud, que le feint *calife* avoit fait élever pour l'exécution de *Canfu* & de ſa femme, admiroit avec effroi le changement opéré par le *génie Haſſarak*, & dans ſa ſurpriſe, qui égaloit celle des acteurs mêmes de cette métamorphoſe, il s'applaudiſſoit de ſe voir délivré d'un tyran, ſans pouvoir comprendre comment *Kélaun* avoit ſu ſi bien contrefaire le prince *Raalcour*.

Haſſarak, qui voyoit ce qui ſe paſſoit dans l'ame des ſpectateurs, le tira d'inquiétude. » Où eſt votre *calife Raalcour ?* ô habitans de *Bagdat* ! Où eſt le fils de *Zimphrah ?* Il eſt caché ſous le plumage de cet oiſeau ſoumis à la malice des mauvais *génies*. Mais ne croyez pas que *Mahomet* eût permis cette étrange métamorphoſe, ſi *Raalcour* fût demeuré fidelle obſervateur de la loi du prophète. En négligeant de faire le voyage de la *Mecque*, il s'eſt attiré la colère d'*Alla*. Son crime eſt expié, & je vais vous rendre votre *calife* ».

En diſant ces mots, *Haſſarak* toucha légèrement de ſa baguette l'oiſeau perché ſur ſa main, & *Raalcour* reprit ſa première forme.

Les habitans de *Bagdat*, tranſportés de joie & de reconnoiſſance, remercièrent *Mahomet* & *Haſſarak* de les avoir délivrés de la tyrannie de *Kélaun*, & de leur avoir rendu leur vrai *calife*.

Dès que *Raalcour* reconnut le merveilleux changement arrivé dans ſa perſonne, il monta ſur l'échaffaud, & s'étant proſterné à la vue de tout ſon peuple, il s'écria : » C'eſt ainſi, ô mes ſujets ! que je demande pardon au prophète. Qu'il daigne rentrer en grâce avec

moi ! Gloire à *Alla*, à l'être puiſſant & juſte, qui mérite nos adorations & notre obéiſſance ! Que nous ſommes vils, lorſque nous refuſons de lui rendre le culte qui lui eſt dû ! Qu'eſt-ce que la vie, ſi nous ne l'employons à louer, à ſervir, à glorifier celui qui nous l'a donnée ?

» Je vois avec plaiſir les premiers mouvemens de votre reconnoiſſance envers le ciel, ô *calife !* dit le *génie Haſſarak*. C'eſt un préſage aſſuré de la juſtice & de la piété qui règneront avec vous ſur les habitans de Bagdat. Après vous être humilié ſur l'échafaud, montez ſur le trône, & commencez votre règne par faire juſtice de ces deux criminels, qui ont offenſé *Alla* & ſon peuple.

» Puiſque *Mahomet* l'ordonne par votre bouche, répondit le *calife Raalcour*, que *Kſlaun* & *Guzzarate* montent ſur l'échafaud élevé par leur ordre. Mais que le genre de leur mort annonce l'humanité de leur juge, plutôt que la vengeance d'un ennemi irrité.

» Equitable *calife*, répliqua *Haſſarak*, que tous vos jugemens reſſemblent au premier ! Vos ſujets vous aimeront, & vous obéiront avec joie. *Mahomet*, le rémunérateur des fidèles croyans, vous recevra

dans les demeures fortunées de ſon paradis éternel ».

Le *génie* diſparut. Les bourreaux ſe ſaiſirent du fils de *Canſu*, & de ſa femme orgueilleuſe.

Kélaun monta avec répugnance ſur l'échafaud. *Guzzarate* ſembloit préférer la mort à un époux tel que le fils d'un ſimple conducteur de chèvres.

La hache étoit levée ſur la tête du méchant *Kélaun ;* il regarda fixement la terre qui l'avoit ſupporté malgré ſes crimes ; il la frappa du pied, & dans ſon déſeſpoir, il vomit ces dernières paroles pleines de rage.

« J'ai fait le mal tous les jours de ma vie. J'ai fui le travail & la peine. J'ai recherché l'oiſiveté ; & jamais il n'y a eu de bonheur pour moi. J'ai empoiſonné celui des autres. Déteſté parmi les enfans des hommes, la trace de mes pas étoit maudite. Mes forfaits deviennent des vautours cruels qui me déchirent le cœur ; je vois les mauvais *génies* qui m'attendent dans les régions maudites. Frappe, ô hache ! frappe, puiſque la foudre d'*Alla* tarde à m'écraſer. Que mon corps ſoit foulé ſous les pieds des croyans, comme

talo n du voyageur écrase le serpent venimeux ».

Quand *Hassarak* eût fini son conte, le sage *Iracagem* se leva de son trône, & dit.

« Les paroles de ma sœur sont pleines d'instruction. A peine les enfans des hommes auroient-ils besoin de notre protection, s'ils n'étoient sans-cesse obsédés par les *génies* malfaisans, ces ennemis irréconciliables du saint prophète, & de ses pieux serviteurs. Mais leur malice ne peut rien contre ceux qui restent fidelles à la loi de *Mahomet*. Il n'y a que ceux qui refusent de le connoître pour le favori d'*Alla*, ou qui, reconnoissant sa mission divine, & son pouvoir au ciel & sur la terre, violent ses commandemens; il n'y a que ceux là qui soient livrés à la méchanceté de ces esprits immondes.

» Mais, ô ma sœur! continua le chef des bons *génies*, en adressant la parole à *Hassarak*, l'œil du jour commence à se fermer. La nuit va couvrir de ses ombres la nature livrée aux charmes du sommeil. Ne violons point les loix de la création. *Alla* a fait le jour pour le travail, & la nuit pour le repos. Les œuvres d'*Alla* sont grandes & bonnes ».

A ces mots l'assemblée se sépara. Les enfans

de la terre suivirent leurs *génies* protecteurs, qui les conduisirent dans des appartemens retirés, où, après un repas frugal, ils se livrèrent aux douceurs innocentes d'un sommeil tranquille.

Au lever du soleil, les enfans de la terre, conduits par leurs *génies* protecteurs, allèrent se purifier & prier dans la mosquée où la race immortelle de ces êtres bienfaisans avoient coutume de rendre leurs hommages au grand & puissant *Alla*, & au prophète. Ils revinrent ensuite dans la salle d'instruction, où le sage *Iracagem* les voyant assemblés & assis à leurs places ordinaires, ouvrit ainsi la séance.

« Les leçons que mes frères donnèrent hier à leurs disciples, avoient pour but de les diriger dans la recherche du vrai bonheur que la religion seule peut donner, ainsi que le comprit le marchand *Abudah*, par ses différentes aventures.

» Le premier, & le plus grand de nos devoirs, est de se soumettre humblement aux décrets suprêmes d'*Alla*, de le servir en esprit & en vérité, avec confiance & droiture de cœur; & non pas de mettre la créature à la place du créateur, comme *Alfouran*; ni de négliger, à l'exemple de

Sanballad, les obligations les plus indiſpenſables de la vie ſociable, pour ſuivre un vain phantôme de ſainteté dans les cavernes de la terre, ou dans les antres des rochers; encore moins de couvrir l'hypocriſie du maſque de la dévotion, offenſant *Alla* pour tromper les hommes; c'eſt de préférer la volonté de l'être des êtres à toutes choſes, à tous les plaiſirs, à tous les biens de la terre, au lieu d'ajouter la préſomption aux autres crimes, comme fit le ſultan *Haſſan Aſſar*, en refuſant obſtinément de remplir nos devoirs, quoique nous en connoiſſions l'étendue & l'importance.

» La ſoumiſſion aux ordres d'*Alla* rend tout aiſé. Elle donna la beauté à *Nakin Palata*. Elle remplit de joie le cœur des croyans, & les porte avec allégreſſe à tout ce que le ciel exige d'eux. Elle ne s'inquiète point, comme *Canfu*, ſi c'eſt par ſageſſe ou par bonté que le ciel refuſe d'accomplir nos deſirs indiſcrets. Elle adore la providence en tout, & comprend la néceſſité de ſe ſoumettre à des événemens que nous ne pouvons éluder. Adorer *Alla*, le ſervir, le louer, avoir confiance en lui, voilà pour quelle fin l'homme a été créé.

» Mais la foibleſſe a beſoin d'un appui.

C'eſt pourquoi le grand *Alla* a donné à ſes enfans des principes de moralité que l'exemple grave profondément dans leurs tendres eſprits : ce ſont ces inſtructions céleſtes que nous ne ceſſons de leur préſenter de la manière la plus ſenſible. Ma ſœur, continua *Iracagem*, en s'adreſſant à celle des *puiſſances* dont le trône étoit le plus proche de celui d'*Haſſarak*, faites part à cette illuſtre aſſemblée, de vos leçons amuſantes, en joignant l'exemple au précepte ».

Le *génie* ſe leva, & commença les aventures d'*Urad*, ou de la belle voyageuſe.

CONTE CINQUIEME.

LES AVENTURES D'URAD,

OU

LA BELLE VOYAGEUSE.

SUR les bords du *Tigre*, au-deſſus de la grande & ſuperbe ville des croyans, vivoit une pauvre veuve nommée *Nouri*, qui paſſoit

ſa vie à élever ces vers précieux, dont la ſoie habille les riches & les belles. Son mari avoit long-temps eſcorté les caravanes des marchands. Il avoit perdu la vie dans une rencontre avec des voleurs *Arabes*. Sa pauvre veuve n'avoit point d'autre moyen de pourvoir à ſa ſubſiſtance & à celle d'*Urad* ſa fille qui étoit encore enfant, que le travail de ſes mains. Elle dévidoit la ſoie de ſes vers. Cette occupations lui fourniſſoit un peu au-delà des beſoins de la nature, parce qu'elle ſe mettoit à l'ouvrage dès la pointe du jour, pour ne le quitter que lorſqu'elle voyoit la lumière tremblante des étoiles du firmament, réfléchie dans les eaux du *Tigre*.

Telle étoit la vie de l'infatigable veuve, dont la fille ſecondoit le travail autant que la foibleſſe de ſon enfance le lui permettoit, lorſque le voluptueux *Almurah* fut proclamé ſultan. Il ne tarda pas à faire ſentir à ſes ſujets le poids de ſa puiſſance. Ayant réſolu d'enclorre un vaſte terrein pour ſes plaiſirs, pour en faire des chaſſes, il ordonna aux habitans de quatorze-cent villages de quitter leurs maiſons, leurs terres & leurs biens.

Ces familles ruinées & déſolées, forcées d'obéir aux ordres de leur maître barbare, quittèrent en un ſeul jour l'héritage de leurs

pères, la terre qui les avoit vu naître, pour chercher un asyle au milieu des forêts, dans les déserts arides & incultes qui s'étendent des deux côtés du *Tigre*.

Quelques-uns de ces fugitifs infortunés passèrent par l'habitation de *Nouri*. La veuve compatissante leur donna ce qui lui restoit de sa provision de la veille, & ce qu'elle réservoit pour le lendemain. N'ayant plus rien à donner, elle combla les derniers venus de vœux, de souhaits & de bénédictions.

Parmi ceux qui passèrent chez elle, il y avoit un jeune homme qui marchoit à pas lents, portant sur ses épaules une femme vieille & infirme. Excedé de fatigue, il la mit à terre à la porte de la veuve *Nouri* qu'il pria de lui donner une goutte d'eau pour étancher la soif ardente qui le brûloit.

Nouri avoit déjà vidé plusieurs fois sa cruche pour désaltérer tous ceux qui avoient précédé le jeune homme. Elle se hâta d'aller puiser de nouvelle eau, & en même temps elle alla demander quelque provision à une de ses voisines qui habitoit sur le penchant d'une colline près du fleuve, pour l'apporter à ce fils généreux & à sa vieille mère.

Elle revient avec sa provision d'eau &

de riz. Elle retrouva la femme. Le jeune homme n'y étoit plus.

« Etrangère infortunée, dit la bonne *Nouri*, où eſt votre fils, votre pieux & généreux fils, qui vous a portée ſur ſes épaules ?

» Hélas ! répondit la vieille, mon fils m'a ſauvée de la tyrannie d'*Almurah* ; mais il me laiſſe périr ici dans les déſerts du *Tigre*. A peine étiez-vous ſortie pour aller puiſer de l'eau, qu'une troupe de jeunes filles a paſſé par ici. Elles l'ont enlevé à ſa mère expirante. Mais je vous en conjure, ô femme généreuſe ! donnez-moi une goutte d'eau à boire, ou je vais mourir : la ſoif, la faim, le trouble, le chagrin, ne tarderont pas à terminer les jours de la malheureuſe *Houadir* ».

La tendre & compatiſſante *Nouri* fit entrer *Houadir* dans ſa maiſon, la mit ſur un lit de paille, & lui ſervit les rafraîchiſſemens qu'elle avoit apportés.

Houadir ayant pris quelque nourriture, apprit à ſa bienfaitrice le cruel décret d'*Almurah*, qui avoit obligé ſon fils de quitter le petit patrimoine qu'il cultivoit pour leur ſubſiſtance. Juſqu'à ce jour, il n'avoit jamais manqué à l'amour, à l'obéiſſance, aux de-

voirs d'un fils envers sa mère. Elle conclut par souhaiter son retour.

La veuve *Nouri* fit tout ce qu'elle put pour consoler *Houadir*, elle l'engagea à prendre du repos, & se remit elle-même à son travail journalier.

Quand sa tâche fut achevée, elle alla chercher sa petite provision à la ville, prit ensuite son frugal repas avec sa fille *Urad*, après en avoir distribué une partie aux malheureux fugitifs qui se présentèrent à sa porte.

Tandis que *Nouri* donnoit un morceau à la petite *Urad*, *Houadir* s'éveilla, se plaignant de la faim, & priant son hôtesse de vouloir bien lui donner à manger.

Avant que *Nouri* se fût levée, *Urad* courut au lit de la vieille, & lui offrit ce que sa mère venoit de lui donner. *Houadir* prit avec reconnoissance le morceau que l'enfant lui offroit, persuadée que sa mère, témoin de la charité de sa fille, ne la laisseroit pas sans récompense & sans dédommagement.

Houadir demeura plusieurs jours chez la veuve *Nouri*, attendant toujours le retour de son fils. Perdant enfin l'espérance de le revoir, & sentant combien elle étoit à charge à celle qui l'avoit si généreusement accueillie

& nourrie jusqu'à ce jour, elle lui parla ainsi, un soir, après son travail.

» Je vois, ma bonne & charitable *Nouri*, je vois que mon fils m'a oubliée & abandonnée. Je vous dérobe une partie de votre subsistance, & de celle de votre pauvre petite fille, qui imite si bien la charité de sa mère. Je consume le fruit de votre travail, sans espoir de pouvoir vous en dédommager. Ecoutez ma proposition, & jugez si elle est convenable. Il y a une partie de vos occupations journalières, que je crois pouvoir remplir, quelque vieille que je sois. Je puis dévider votre soie, soigner vos vers. Faites-moi faire ce dont vous me jugerez capable : je m'acquitterai avec zèle de tout ce qui ne sera pas au-dessus de mes forces. Le soir encore, lorsqu'après votre travail du jour, vous serez occupée aux soins domestiques du ménage, je me charge d'instruire l'innocente *Urad*, & de lui apprendre comment elle doit se conduire, quand le ciel jugera bon de vous tirer de ce monde, où il n'y a que misère & méchanceté. Votre fille a les plus belles dispositions à la vertu : je vois avec peine, qu'obligée de suffire à tout, vous n'ayez plus de temps pour les cultiver ,,.

La veuve étoit enchantée du discours de la vieille *Houadir*.

„ Votre pensée me charme, lui répondit *Nouri*. Il est vrai que j'ai bien de la peine à gagner, par mon travail, la subsistance de trois, & je ne puis donner de temps à l'instruction de ma chère *Urad*, que je ne le prenne sur mes occupations du jour. Je vois aussi que très-peu de chose vous suffit. Il me semble même que depuis que vous êtes ici, les denrées me coûtent moins cher qu'auparavant. Je ne sais pourquoi j'en ai beaucoup plus pour le même prix. C'est sans-doute une bénédiction du ciel dont je vous suis redevable.

„ Je n'ai garde de laisser ma bienfaitrice dans l'erreur, dit *Houadir*. *Alla* me préserve de m'attribuer un mérite que je n'ai point. C'est la disette d'habitans, occasionnée par la tyrannie d'*Almurah*, qui, diminuant la consommation, fait nécessairement baisser les denrées. Mais j'insiste à partager les travaux du jour, puisque j'en partage le profit. L'instruction d'*Urad* sera ma douce occupation du soir „.

Dès ce moment, *Houadir* fut regardée comme étant de la famille de *Nouri*. Elle instruisit *Urad*, lui inspira l'amour de la

vertu & l'horreur du vice, lui apprit à ſe contenter de la pure ſatisfaction qui accompagne une vie innocente, & à craindre les remords & les inquiétudes inſéparables d'une vie criminelle.

L'enfant prenoit un goût particulier aux leçons de ſa vieille maîtreſſe. Les heures les plus agréables pour elle, étoient celles où elle recevoit ſes douces & charmantes inſtructions.

A chaque leçon que *Houadir* donnoit à ſa jeune élève, elle avoit coutume de lui donner un grain de poivre, en lui recommandant de le regarder ſouvent; & de ſe rappeler, en le voyant, la leçon qui l'avoit accompagné.

Ainſi, la petite *Urad* croiſſoit en vertu comme en beauté. Inſtruite des plus pures maximes de la morale & de la religion, elle donnoit chaque jour des preuves de ſa pieuſe éducation, tant par ſes actions, que par ſes diſcours. Elle atteignit l'âge de puberté. *Nouri* la voyant ſi belle, ſi vertueuſe, ſi accomplie en toutes ſes perfections, croyoit à peine qu'elle fût la mère d'une fille ſi aimable. *Urad* ſavoit, dans un égal degré d'habileté, tout ce qui concernoit le métier de ſa mère; quand *Nouri* fut vieille &

malade, elle lui rendit les soins & les services qu'elle en avoit reçus pendant les jours de son enfance.

Un soir qu'*Houadir* instruisoit son élève attentive, *Nouri*, qui étoit étendue sur un peu de paille, où elle attendoit la mort, appela sa fille & lui dit.

„ Ma chère *Urad*, ma fille bien aimée, je vous plains beaucoup plus que moi-même; Tandis que *Houadir* vivra, vous aurez en elle une mère aussi tendre, & plus capable de vous instruire que moi-même. Mais que deviendrez-vous, ma chère & innocente *Urad*, que deviendrez-vous, lorsque vous n'aurez plus ni elle ni moi? Je crains que vous ne deveniez la proie de la force, de la tyrannie, ou de la volupté. Considerez, mon enfant, qu'*Alla* ne vous a pas envoyée dans ce monde pour y être nécessairement & inévitablement méchante. Vous pouvez toujours faire le bien avec l'assistance du saint prophète qui ne manque point à ceux qui le servent. Dans quelque circonstance que vous vous trouviez, souvenez-vous qu'il dépend toujours de vous, de rester fidelle aux préceptes de la religieuse *Houadir*, aux maximes saintes & chastes qu'elle vous répète chaque jour, & auxquelles vous

trouvez tant de douceur. Puisse *Alla*, & le prophète des croyans, protéger, bénir, & conserver ma chère *Urad* dans l'innocence & la vertu „!

Ce furent les dernières paroles de *Nouri*. Elle mourut en bénissant sa fille. Son corps fut enseveli dans les eaux du *Tigre*.

L'inconsolable *Urad* pleura long-temps sa tendre mère. *Houadir* lui donna des leçons de patience & de résignation : leçons qu'*Urad* trouva plus difficiles que les précédentes. Elle eut toutes les peines du monde à modérer la violence de son chagrin.

„ *O Urad* ! dit *Houadir*, la douleur qui accompagne le repentir, le chagrin que cause le sentiment de ses mauvaises actions est vain, s'il n'est pas suivi de l'amendement. L'ame alors est justement affligée. Elle doit reconnoître la grandeur de ses fautes avant que de s'en corriger, & cette connoissance est désolante. J'espère que ma chère pupille n'éprouvera jamais de ces sortes de chagrins. Mais l'affliction que produit la perte de nos amis ou de nos parens est un devoir de piété envers eux, pourvu qu'elle soit modérée. Nous devons apprendre à quitter ou perdre ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de conserver. Notre attachement pour les choses

choſes les plus précieuſes de la vie, doit être ſubordonné à la volonté de celui qui eſt l'arbitre de notre être, & de tout ce que nous poſſédons par ſa bonté. O ma chère *Urad*! ne vous laiſſez point abattre par le chagrin. Pourquoi vous affliger, tandis que vous êtes innocente? Souvenez-vous que la patience, la réſignation aux ordres du ciel, eſt une vertu auſſi néceſſaire à notre bonheur que toutes les autres. Ce n'eſt pas que je n'eſtime des larmes que fait répandre la reconnoiſſance filiale. Je ne vous dis point d'être inſenſible à la perte des perſonnes qui vous ſont les plus chères, ou même, de ſupporter ſans peine leur abſence. Il convient de regretter tendrement une mère qui prit tant de ſoin de votre enfance, qui vous aima tant, qui vous apprit la vertu, après vous avoir donné la vie. Mais votre juſte douleur doit être raiſonnable & réſignée. Soumettez-vous humblement aux décrets du ciel qui vous l'enlèvent. Vous l'honorerez davantage par cette vertueuſe réſignation, que par des larmes indiſcrètes. *Alla* ordonne tout ſelon les vues de ſa bonté infinie. C'eſt à nous à l'adorer juſques dans nos malheurs.

„ O ſage *Houadir!* répondit *Urad*, vos

préceptes ſont juſtes & vrais. C'eſt *Alla* qui créa la meilleure des mères, & qui me la conſerva juſqu'à ce jour. C'eſt lui qui me l'a ôtée. Qu'*Alla* me préſerve de murmurer jamais contre ſa ſainte volonté! La plaie eſt profonde : je reſſens vivement ce coup. Je tâcherai de le ſupporter avec réſignation ,,.

Houadir continua de ſervir de mère à l'aimable *Urad*, qui avoit pour elle toute ſorte de reſpect & de déférence. La vieille étoit ſi charmée de voir fructifier heureuſement les ſemences de vertu qu'elle avoit miſes dans le cœur de ſa pupille, & ſi sûre de ſon amour pour l'innocence & la religion, qu'elle commença à la livrer un peu plus à elle-même. Elle diminua la longueur de ſes inſtructions, exhortant *Urad* à y ſuppléer par des prières ferventes faites au prophète, pour attirer les bénédictions du ciel, par de fréquentes méditations ſur les règles de conduite qu'elle lui avoit données, afin que, s'étant bien pénétrée de l'importance & de la néceſſité de ces préceptes vertueux, elle n'en perdit jamais le ſouvenir, & s'en rendît la pratique chaque jour plus aiſée & plus douce : ,, Car, lui diſoit la prévoyante *Houadir*, quand le prophète voudra que je quitte ma chère *Urad*, elle

n'aura plus pour ressource que ses grains de poivre.

„ Ah! ma bonne, dit *Urad*, comment ces grains de poivre pourront-ils m'être de quelque secours?

„ Je vous l'ai dit, répliqua *Houadir*, chaque grain vous rappellera une des leçons, un des préceptes que je vous ai donnés. C'est ainsi qu'ils vous seront d'un grand secours au besoin „.

Urad se prêta avec peine aux nouveaux arrangemens de sa bonne. Sevrée d'une partie de ses instructions, auxquelles elle prenoit tant de goût, elle ne trouvoit point le même plaisir à contempler des grains de poivre, qui lui rappeloient bien les leçons de *Houadir*, mais qui ne leur donnoient pas ce ton de douceur & de persuasion qu'elles avoient dans la bouche de sa vieille gouvernante. Cette perte l'affligeoit. Son ame encore foible ne trouvoit plus la même satisfaction à méditer des leçons de prudence, de chasteté, de vertu, qu'à les recevoir de la sage *Houadir*.

Cependant la bonne, courbée sous le poids des ans, devenoit chaque jour plus infirme. Un beau matin *Urad*, toujours diligente, ayant achevé son premier travail du jour,

vint au lit de *Houadir* pour l'éveiller & l'aider à se lever, comme à l'ordinaire, ses infirmités ne lui permettant plus de se lever sans aide; elle ne la trouva plus.

La jeune fille en fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne concevoit pas où sa bonne avoit retrouvé assez de force pour se lever, s'habiller & sortir, elle, qui pouvoit à peine se remuer sans assistance. Elle l'avoit cherchée par-tout autour de la maison : elle alla chez les voisins, personne ne l'avoit vue, personne ne put lui en dire des nouvelles, *Urad*, inquiète, continua ses recherches, parcourant les bois, les forêts & les montagnes du *Tigre* : elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. Ses recherches furent inutiles. Elle employa tout le jour à courir de côté & d'autre, appelant *Houadir*, sa bonne *Houadir*. La nuit vint, qui l'obligea de rentrer dans sa chaumière. Elle s'y enferma & passa la nuit dans les larmes & les lamentations.

Urad se livra entièrement au chagrin. Le souvenir de sa mère vint ajouter à sa douleur. Le matin la retrouva dans le même accablement. Sa porte resta fermée : elle n'alla point à son travail accoutumé. Plusieurs jours se passèrent ainsi dans la même

triſteſſe. *Urad* avoit quelques proviſions auxquelles elle toucha peu, ne ſe nourriſſant que de larmes & de douleur : elle déploroit la perte de *Houadir*, ſa bonne & chère gouvernante, de *Nouri* ſa tendre & bonne mère.

Les voiſines d'*Urad*, ne la voyant plus venir depuis quelques jours à ſes travaux accoutumés, obſervant en outre que ſa maiſon ruſtique demeuroit toujours fermée, vinrent frapper à la porte, demandant ſi *Urad*, la fille de *Nouri*, étoit encore en vie.

Urad, entendant ce concours de peuple, ouvrit la porte en pleurant & en tremblant, & leur demanda ce qu'elles deſiroient.

„ O *Urad!* répondirent-elles d'une voix unanime, nous ne vous voyons plus depuis long-temps, depuis que vous avez perdu votre amie *Houadir*. Nous craignions que vous ne fuſſiez auſſi perdue ou morte. Vous ne venez plus travailler avec nous. Les vers, dont vous aviez ſoin, periſſent dans votre abſence, & votre ſoie ſe gâte ſur les échevaux ?

» O mes amies, répondit la triſte *Urad!* laiſſez une fille infortunée pleurer dans les ténèbres la perte de ce qu'elle eut de plus cher au monde. *Nouri*, qui me donna la

vie, qui me nourrit du lait de son sein, est à présent la proie des vautours sur les bords du *Tigre*; & *Houadir*, dont je reçus les douces & sages instructions, s'est évanouïe comme un songe de la nuit ».

Les jeunes filles, ses compagnes, se mocquèrent d'*Urad*, au lieu de paroître sensibles à sa douleur.

» Hélas! disoit l'une, le grand malheur de n'avoir plus à travailler que pour une au lieu de trois! En vérité, *Urad* est bien à plaindre de se voir délivrée d'une vieille qui devoit l'ennuyer à la mort!

» Une autre disoit: Je voudrois bien que pareil malheur m'arrivât! J'aime assez mes parens pour desirer qu'ils aillent jouir promptement de la vue du prophète.

» Et moi, disoit une troisième, j'attends avec impatience que notre cabane soit vide de toutes ces vieilles gens qui la meublent, y compris mon père & ma mère, pour les remplacer par un jeune berger que j'aime, & une troupe de petits bergers.

» Allons, ajoutèrent plusieurs autres ensemble, cherchons un consolateur pour *Urad*. Elle est jolie, elle mérite un amant aussi bien fait, aussi adroit qu'elle est belle. Qui lui donnerons-nous?

» Je sais ce qu'il lui faut, dit une vieille fille, fameuse pour ces sortes de négociations, je vais lui envoyer *Darandu*. Il sera ici avant la nuit. C'est un grand garçon alerte, bien taillé, qui, je crois, s'entend à merveille à consoler une fille.

„ Que vous en semble, belle *Urad*, dirent-elles toutes à-la-fois? Que vous dit le cœur? *Darandu* va venir vous consoler. Il est à pêcher sur les bords du *Tigre*. Puisque le fleuve vous a ravi une de vos compagnes, il est juste qu'il vous la rende avec usure. Vous aurez un jeune homme pour une vieille femme. Que vous êtes heureuse „!

Urad, pleine de mépris pour les railleries insultantes de ses voisines, se sentit pourtant émue au nom de *Darandu*. C'étoit le plus beau des bergers, d'un air engageant, & outre cela le plus riche de tous ceux qui habitoient sur les bords du *Tigre*. " Mais, ô *Houadir*! ô *Nouri*! s'écria la belle affligée : non, jamais *Urad* ne cherchera à oublier, entre les bras d'un amant, les bontés d'une si tendre mère, les instructions d'une si sage gouvernante „.

Ces réflexions replongèrent *Urad* dans sa première affliction. Elle passa le reste du jour dans la tristesse & dans les larmes,

appelant tour-à-tour *Nouri* & *Houadir*, *Houadir* & *Nouri*; demandant au prophète de terminer ses jours, de la retirer de ce monde où il n'y avoit ni paix ni consolation pour elle.

Au milieu de ces tristes méditations, elle entend frapper à sa porte. Elle se lève en tremblant, & demande avec inquiétude, qui est-là?

Une voix douce lui répond d'un ton bas: " C'est quelqu'un qui souffre, & qui cherche un remède à ses maux qu'il ne sauroit trouver. Il cherche la paix, & la paix fuit loin de lui.

„ Hélas! répliqua *Urad*, la paix n'habite point sous ce toît rustique. Vous ne trouverez point de consolation ici. O voyageur! qui que vous soyez, allez plus loin; laissez l'inconsolable *Urad* pleurer des malheurs bien plus grands que ceux dont vous vous plaignez, & dont vous souhaitez d'être délivré.

„ Ah! dit la voix, les maux de la belle *Urad* sont les miens. Je les ressens aussi vivement qu'elle. Les chagrins qui l'affligent rendent *Darandu* malheureux.

„ *Darandu*, répondit *Urad* un peu troublée, quel que soit le motif de votre cha

ritable visite, éloignez-vous, laissez-moi pleurer seule dans la nuit & le silence. Il ne convient point à une fille affligée d'admettre un jeune garçon. Allez, berger, retirez-vous. Les filles du voisinage n'approuveroient pas votre conduite : tous les bergers qui habitent les bords du *Tigre* me mépriseroient.

„ Eh bien ! dit le berger *Darandu*, pour convaincre l'aimable *Urad* combien je serois fâché de lui faire la moindre peine, combien je suis sensible aux pertes qu'elle a faites, & que je n'ai appriſes que ce soir, je vais lui obéir : je quitte ce lieu qui renferme mon bien, mon trésor, l'amour de mon cœur. Quelque cruelle que soit pour moi cette séparation, il me suffit que vous l'ordonniez. La paix de celle qui régne sur mon ame m'est plus chère qu'une pomme de grenade dans la chaleur brûlante du midi, plus précieuse que les écailles argentées de dix mille poissons pris dans les filets de mes compagnons de pêche „.

Darandu se retira. La belle affligée se mit au lit. Le sommeil donna du relâche à son chagrin, suspendant pour quelques heures la tristesse indiscrette à laquelle elle se livroit.

Le lendemain *Urad*, dévançant l'aurore,

vint errer sur les rochers du *Tigre*, soit que la mélancolie du lieu l'y attirât, pour donner un libre cours à ses larmes, & faire retentir au loin les accens de sa douleur; soit qu'un charme plus doux y conduisît la bergère imprudente, pour y voir de plus près le beau *Darandu*, sans en être apperçue.

Darandu vit de loin la fille de *Nouri*. Les yeux de l'amour sont clairvoyans. Il alloit mettre sa barque à l'eau. Il étoit trop habile en amour, pour faire semblant de la voir. Au contraire, il se tourna du côté de l'eau, s'eloignant du rivage, pour mieux lui persuader qu'il ne l'avoit point vue. C'étoit assez pour lui, de savoir qu'il n'étoit pas indifférent à la bergère.

Urad, sachant à peine pourquoi elle avoit quitté si matin sa cabane, ni ce qu'elle venoit chercher sur ces rochers escarpés, avançoit toujours, lorsqu'elle apperçut *Darandu* au milieu d'une troupe de pêcheurs qui jetoient leurs filets dans le fleuve.

A cette vue, elle rebrousſa chemin, & revint chez elle plus irrésolue, plus inquiète qu'auparavant, & moins disposée que jamais à continuer le métier de sa mère.

Le soir rappela dans son esprit la visite de *Darandu*. Elle commença à s'inquiéter si

le berger reviendroit, soit qu'elle le craignît ou l'espérât. Ses provisions étoient épuisées. Il ne lui restoit de ressource pour subsister que de reprendre ses premiers travaux. Mais son dégoût croissoit chaque jour pour un genre de vie qui lui rappeloit ses chagrins, en lui retraçant les occupations de sa mère & de sa bonne amie.

Tandis qu'elle s'occupoit de ces pensées, on frappa à la porte. Elle se troubla; son cœur palpitoit. Elle étoit encore plus tourmentée par la faim, & par l'ennui que lui causoit la vie solitaire qu'elle menoit depuis plusieurs jours.

Elle resta quelque temps sans avoir le courage de répondre. On frappa une seconde fois. Alors elle demanda doucement qui étoit à la porte.

" C'est *Lahnar*, votre voisine, lui répondit-on. Je viens consoler *Urad*, s'il est possible, ou pleurer avec elle la meilleure des mères, & la plus tendre des amies.

„ C'est donc vous, *Lahnar*, reprit *Urad*: vous êtes bien bonne d'avoir quelqu'amitié pour les malheureux. Vous êtes bien charitable de venir soulager les chagrins & la douleur de l'infortunée *Urad* „.

En disant ces mots, elle ouvrit sa porte.

Lahnar entra : elle avoit un panier ſur la tête.

" *Lahnar*, dit la belle affligée, laiſſez votre panier à la porte, & entrez dans cette demeure de la douleur. Hélas ! hélas ! voici la place qu'occupoit ma chère & reſpectable mère; voilà celle de la ſage *Houadir*, ma bonne amie, celle qui prit ſoin de mon éducation. A préſent ces deux places ſont vides. La douleur ſeule & le chagrin habitent avec la malheureuſe *Urad* !

Vos malheurs ſont grands, répondit *Lahnar :* mais vous devez les ſupporter avec patience. Ce ſont des pertes auxquelles vous deviez vous attendre, puiſqu'elles tiennent au cours ordinaire des choſes. Nous ne ſommes pas immortelles. Votre bonne mère *Nouri* a vécu juſqu'à un âge fort avancé : vous pouvez aiſément remplacer *Houadir*. La perte de cette bonne & douce amie n'eſt pas irréparable. Mais, ô *Urad* ! combien ne dois-je pas être alarmée de votre nouveau genre de vie ? Que faites-vous à préſent ? Nous ne vous voyons plus partager nos travaux ; vous ne venez plus cueillir des feuilles de mûrier, ſoigner nos précieux inſectes, ni dévider leur ſoie. Vous fuyez notre ſociété. Semblable à la taupe qui vit ſous

terre; vous ne voulez ni voir ni être vue.

„ Il eſt vrai, dit *Urad*, juſqu'à ce moment mon chagrin m'a fait oublier mes occupations ordinaires. Je compte retourner à mon travail. Dès demain vous me reverrez parmi vous.

„ Mais, reprit *Lahnar*, attendrez-vous auſſi à demain pour prendre quelque nourriture? Votre chagrin ne vous a pas fait ſeulement oublier vos travaux accoutumés, il vous a encore fait négliger le ſoin de votre ſubſiſtance. Je vous ai apporté quelques proviſions, un peu de riz bouilli, & du poiſſon que mon frère *Darandu* a pêché ce ſoir dans la rivière du *Tigre*. Voulez-vous partager avec moi ce léger repas?

„ Je vous prie de m'en diſpenſer, répondit *Urad*, je ne vous en ai pas moins d'obligation. Le chagrin m'a ôté l'appétit, & m'empêche d'accepter votre offre obligeante.

„ Au moins, répartit *Lahnar*, vous voudrez bien me permettre de m'aſſeoir ici, de m'y repoſer un inſtant, & de manger un morceau en votre préſence. Peut-être que l'appétit vous viendra en me voyant manger„.

Sans autre compliment, elle prit ſon panier, en tira le riz & le poiſſon, en ſervit une partie devant *Urad*, & l'autre partie

devant elle, & se mit à manger à belles dents, invitant la belle affligée à suivre son exemple.

Urad fut tentée par la faim, & aussi par l'exemple de *Lahnar*. Elle avoit sur-tout envie de goûter du poisson de *Darandu*. Cependant, elle prit d'abord un peu de riz, & mangea ensuite du poisson, d'aussi bon appétit que sa voisine. Quoiqu'elle eût dit que la douleur lui avoit ôté la faim, il se trouva néanmoins qu'elle mangea tout autant que *Lahnar*, de l'un & l'autre mêts.

Lahnar ayant fini son repas, engagea *Urad* à n'être plus si solitaire, & prit congé d'elle, la laissant méditer à loisir sur les motifs de cette étrange visite.

Quelle qu'en fut la raison, la fille de *Nouri* ne put s'empêcher d'en être bien aise. La société a des charmes pour ceux mêmes qui dédaignent ses douceurs. Une amie qui vient vous consoler après une longue affliction, est un baume salutaire répandu sur une plaie douloureuse.

Cependant *Urad*, toute charmée qu'elle avoit été de la visite charitable de *Lahnar*, fut surprise de l'entendre revenir sur ses pas au bout de quelques minutes, & la prier de lui r'ouvrir sa porte.

„ Qu'y a-t-il donc, demanda *Urad*? quel motif ramène *Lahnar* vers une fille inconsolable ?

„ Ma chère *Urad*, répondit-elle, souffrez que je passe la nuit avec vous. Il est si tard que je n'ose rentrer à cette heure chez mon père ; & la nuit est si sombre que je n'ose la passer à l'air „.

Urad y consentit. Cependant, avant que de se mettre au lit, elle eut la curiosité de passer la main sous le menton de *Lahnar* ; & ne l'ayant pas trouvé aussi poli que celui d'une vierge, elle recula de frayeur, en criant de toutes ses forces : *Darandu*, la feinte *Lahnar*, la prit aussitôt entre ses bras, & lui dit.

„ O charmante *Urad*! je meurs si vous n'avez compassion de moi. Je meurs si vous ne vous rendez à la vivacité de mon amour. Vos pleurs & vos cris sont inutiles. Cette maison est isolée. Il ne passe point de voyageur à cette heure. Personne ne vous entendra. Rendez-vous aux désirs de *Darandu* : passons la nuit dans les délices de l'amour „.

Urad tremblante, confuse, désespérée, tâche en vain de sortir de ses bras. Il la presse davantage, & fait tous ses efforts pour l'étendre sur le lit. *Urad* résiste toujours avec

un nouveau courage. L'image de *Houadir* s'offre à sa pensée ; elle se ressouvient des grains de poivre. Elle en prend un qu'elle laisse tomber en terre.

Aussitôt on frappe un grand coup à la porte de la cabane. *Urad* redouble ses cris. *Darandu*, épouvanté, quitte sa maîtresse, & regarde en tremblant vers la porte.

La fille court précipitamment ouvrir. Le fils de *Houadir* paroît, & demande à *Urad* le sujet de ses cris.

„ Ange protecteur ! ange du ciel ! dit *Urad* encore palpitante, cet infâme séducteur, déguisé sous les habits de sa sœur, est venu surprendre la trop crédule *Urad*. Sans vous j'étois perdue „.

Darandu étoit déjà bien loin. La crainte & la bassesse sont le partage du coupable.

Le fils de *Houadir* dit d'un ton sévère : « Avant qu'*Urad* r'ouvre sa porte à un autre homme, je vais reprendre devant elle ma première forme. Si *Darandu* étoit un homme déguisé sous l'habit d'une femme, moi je suis une femme sous la figure d'un homme „.

Urad le regarde, & voit la vieille *Houadir*, sa bonne amie *Houadir*.

A cette vue, la jeune fille rougit, transf-

portée d'étonnement, & couverte de confusion.

„ De quoi rougit *Urad*, demande *Houadir?* Cette rougeur annonce-t-elle son innocence, ou son crime ?

O *génie!* répondit *Urad*, je ne suis point coupable. J'en jure par votre présence. Je n'ai point appelé *Darandu.* Je n'ai point désiré qu'il vînt.

„ Prenez garde à ce que vous dites, répliqua *Houadir.* Si vous ne l'avez pas appelé, vous ne l'avez pas non plus banni de votre présence. Sans votre imprudence, il ne vous auroit point attaquée. Votre cœur tressaillit la première fois qu'on vous parla de lui. Vous le renvoyâtes si foiblement, quand il vint frapper à votre porte, qu'il connut aisément votre foiblesse. Qu'alliez-vous faire sur les bords du fleuve, vers l'endroit où vous saviez qu'il avoit coutume de jeter ses filets ?

„ Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai quittée ? Avez-vous continué votre vie laborieuse ? Avez-vous répété les leçons que je vous donnai, ou bien, avez-vous perdu votre temps dans une lâche oisiveté ? *Urad* a-t-elle honoré la mémoire de sa mère & de son amie, par une fidélité constante à

leurs préceptes, ou bien, s'eſt-elle révoltée contre les diſpoſitions du ciel & la volonté de *Mahomet*, en s'abandonnant à une douleur immodérée?

„ Hélas! répondit la belle *Urad*, il n'eſt que trop vrai, je ſuis coupable. Je ſens ma faute. Ne me la reprochez plus, ô ſage & reſpectable *Houadir*! Sous un vain maſque d'amour & d'attachement, je me ſuis laiſſée aller à la lâcheté & à l'indolence. Je reconnois la vérité de vos ſages inſtructions. La pareſſe eſt la mère des vices. Oui, ma chère *Houadir*, ſi j'avois été fidèle à vos bonnes leçons, j'aurois évité le piège que *Darandu* m'a tendu; ou plutôt, je ne lui aurois point donné occaſion de venir ici. Il me ſemble pourtant que j'avois quelque raiſon de m'affliger après de telles pertes. La mort d'une mère comme *Nouri*, la perte d'une amie comme *Houadir*, méritent bien quelques larmes.

„ Le chagrin procédant du cœur, dit *Houadir*, il eſt néceſſaire qu'il le change & en altère les diſpoſitions, lorſqu'on s'y livre indiſcrettement. Ce changement eſt ſubtil, & ſouvent il eſt déjà bien avancé avant que l'on s'en apperçoive. Toute entière à votre douleur, vous ne vous apperceviez pas que

vos pieds vous conduiſoient, à votre inſçu, vers le frère de *Lahnar* : votre ame, déjà attendrie par une longue affliction, n'en étoit que plus propre à ſe laiſſer toucher par les douces paroles de ce ſéducteur.

» Ceci vous rappelle une maxime que je vous répéterai encore, c'eſt qu'il eſt important pour les filles de bien garder les avenues de leur cœur. Les hommes adroits ont mille ruſes, mille ſtratagêmes pour s'y inſinuer, ſans être apperçus. Ils ne propoſent d'abord rien de criminel : ils ſavent ménager la délicateſſe d'une fille chaſte. Le premier pas eſt innocent ; c'eſt pourquoi les filles peu défiantes le leur laiſſent faire impunément. Mais ils ſe ſervent enſuite de ce premier avantage pour les attaquer plus ouvertement ; & ils ne ceſſent leurs pourſuites que lorſqu'ils ſont parvenus à ſatisfaire leurs déſirs.

» Défiez-vous de votre foibleſſe, ô *Urad* ! Défiez-vous d'un cœur qui conſpire contre vous, lors même que vous croyez être sûre de lui, qui ſe fait ſouvent l'avocat de vos ennemis, & dont vous avez tout à craindre, ainſi que de l'homme tentateur.

» Fuyez l'ombre du mal. La fuite eſt le ſeul parti sûr. Craignez le danger ; évitez

l'occaſion avant qu'elle ſoit venue. On n'a plus la force de fuir, quand un objet charmant nous ſollicite. Méditez ſouvent les leçons de votre bonne amie. Faites uſage de vos grains de poivre. Abandonnez cette cabane qui ſera ſans-ceſſe aſſiégée par un homme trop ſenſible à votre innocence, pour ne pas employer toutes les ruſes imaginables pour vous enlever un bien ſi précieux ».

La belle *Urad* ſe hâta d'obéir à ſa vieille & prudente amie. Elle fit un paquet de ce qu'elle avoit de plus précieux, & s'enfonça dans la forêt, ſans ſavoir où diriger ſes pas. Saiſie de frayeur & d'inquiétude, elle prit la route la plus étroite, comme la plus ſûre.

Son premier ſoin fut de répéter les ſages inſtructions de *Houadir*. Elle marcha juſqu'à ce que les forces lui manquaſſent, regardant de temps en temps derrière elle : car elle craignoit que *Darandu* ne la pourſuivît.

Après avoir erré dans la forêt pendant une grande partie du jour, elle ſe trouva ſur une petite colline, au pied de laquelle étoit une vallée charmante, plantée d'arbres qui la couvroient de leur ombre. L'aſpect du lieu l'attira. Elle deſcendit, & ſe promena ſur un gazon entouré de montagnes & de bois. D'un côté, couloit une ſource d'eau

pure : elle se baissa pour étancher l'ardeur de sa soif.

Comme elle se levoit pour continuer sa route, elle entendit un bruit confus de voix qui, sortant du bois, retentissoient sur le sommet des montagnes opposées à celles d'où elle venoit de descendre.

Elle fut alarmée : elle eut néanmoins assez de présence d'esprit pour se ressouvenir des conseils de la vieille. Elle répéta ses instructions. Elle ne tarda pas à voir au travers des arbres, une troupe de gens qui accouroient en hâte vers elle, jetant de grands cris, & s'empressant de se devancer les uns les autres, pour s'assurer de leur proie.

Dans ce danger pressant, *Urad* tremblante, n'eut que la force de prendre un grain de poivre. A l'instant elle se trouva changée en fourmi. Elle vit un petit trou dans la terre où elle se glissa.

Les voleurs, parvenus au fond de la vallée, furent surpris de ne plus trouver l'étrangère qu'ils avoient vue de loin. Ils se séparèrent en différentes bandes, pour aller à la découverte, ne pouvant pas croire qu'elle fût loin, ni qu'elle pût leur échapper. Ils assignèrent cette même vallée pour le lieu du rendez-vous.

Urad, voyant qu'ils avoient quitté la place, ſouhaita de reprendre ſa première forme. Hélas ! ſon ſouhait ne fut point rempli. La belle *Urad* continua d'être un miſérable inſecte.

Les voleurs revinrent bien avant dans la nuit ; la lune réfléchiſſoit ſes pâles rayons ſur leurs viſages cruels. A cette vue, *Urad* ſe renfonça dans ſon trou, ne pouvant ſe croire trop en ſûreté, tant elle avoit peine à revenir de ſa première frayeur.

La troupe de brigands réſolut de paſſer le reſte de la nuit dans ce même lieu : en conſéquence, ils ouvrirent leurs malles, prirent leurs proviſions de pain & de vin, & ſe mirent à boire & à manger au bord de la fontaine, jurant & blaſphêmant de n'avoir pu rejoindre la nymphe qu'ils avoient vue.

« O *Alla*, diſoit l'un, que ne l'ai-je attrappée » ! j'en aurois tiré bon parti.

« Toi, ours mal léché, diſoit un autre, tu lui aurois fait peur. Elle ſeroit morte avant de répondre à tes déſirs. Mais ſi elle étoit tombée entre mes mains, oh — !

» Oui, diſoit un troiſième, avec ces mains ſanglantes qui ont déjà tué deux filles aujourd'hui — !

» Eh bien ! répondoit le ſecond, après

en avoir joui, je lui aurois fait subir le sort des deux autres.

» Oh! disoit le capitaine de la bande, elle avoit l'air d'être un morceau friand. J'en aurois pris les prémices, puis je vous l'aurois abandonnée. Vous auriez tiré au sort pour le rang ».

Urad frémissoit d'horreur à ces propos affreux qu'elle entendoit de son trou, sans oser remuer. Elle remercioit le prophète & son *génie* protecteur, de l'avoir délivrée des mains de ces hommes féroces.

Ils passèrent une partie de la nuit à boire & à chanter, en attendant leurs compagnons qui étoient allés faire leur caravanne de l'autre côté de la forêt. Enfin ils s'endormirent à moitié ivres: leur méchanceté assoupie laissoit le monde en paix.

Urad, n'entendant plus de bruit, sort de son trou, les voit assoupis; & par un mouvement de bienveillance pour le genre-humain, elle grimpe sur le capitaine, dont elle va piquer les yeux avec son aiguillon: ce qu'elle fait ensuite à tous les autres.

Le poison de la petite fourmi ne tarda pas à opérer. Ils se réveillèrent par la vivacité des douleurs qu'ils ressentoient. Ils étoient aveugles. Comme les méchans sont naturelle-

ment ſoupçonneux, chacun ſuppoſa que ſon camarade l'avoit aveuglé pour jouir ſeul du butin qu'ils avoient fait : ce qui les irrita tellement, que, pour ſe venger, ils ſe maſſacrèrent les uns les autres, ſur la place : en peu de temps toute la bande fut détruite.

Urad contemploit avec étonnement l'effet de la piquûre qu'elle leur avoit faite. Elle reprit ſa première forme ; & s'appercevant de ſon nouveau changement, elle dit en elle-même : « Je ſens à préſent que la providence a des moyens extraordinaires pour parvenir à ſes vues ».

Elle continua ſon voyage au travers de la forêt, craignant de rencontrer une ſeconde bande de voleurs : ce qui lui fit diriger ſa marche avec tout le ſecret & toute la précaution imaginables.

Elle marchoit en jetant de côté & d'autre des regards inquiets, ſignes non équivoques de ſa frayeur. Le bruit du vent redoubloit ſes alarmes. Tout-à-coup le fils de *Houadir* ſe préſente à la belle voyageuſe.

Urad vola vers lui, priant avec tranſport ſon ancienne gouvernante de ne point lui cacher ſes véritables traits, & de lui continuer ſes bonnes inſtructions.

« Ma chère enfant, répondit le fils de *Houadir*,

Houadir, je ne puis pas encore satisfaire à votre première demande. Le temps n'en est pas venu. A présent que vous avez été éprouvée, je dois vous conduire au palais des *génies* de cette forêt, & leur présenter votre ame pure & innocente, comme l'hommage le plus agréable au prophète. O ma chère *Urad* ! ô mon aimable pupille ! votre vertu a triomphé du danger & de la tentation. Vous êtes vraiment digne des leçons que je vous donnai. Je prévoyois les maux auxquels vous seriez exposée, j'eus pitié de votre innocence, je vins vivre auprès de vous avec *Nouri* votre bonne mère, afin d'avoir occasion de prémunir votre vertu contre les dangers qu'elle devoit courir. L'événement a répondu à mes vœux. Fidelle à mes préceptes, vous avez conservé votre cœur pur & intact. *Urad* va jouir du bonheur des *génies* ».

Le fils de *Houadir* pressoit *Urad* entre ses bras, lui donnant mille baisers. La jeune fille se prêtoit avec répugnance aux caresses de *Houadir*, cachée sous l'apparence d'un homme. Cependant elle le remercia de ses bons soins & de sa protection. Ils prirent dans un petit sentier, si couvert & si étroit qu'il étoit im-

possible d'en reconnoître l'entrée, ni de découvrir leur marche.

Après avoir fait plusieurs tours & détours par des sentiers tous plus difficiles & plus cachés les uns que les autres, ils parvinrent à une petite cabane, où le fils de *Houadir* entra le premier : la belle *Urad* le suivit.

Il frappa le plancher avec sa baguette : aussitôt une flamme brillante parut au milieu d'eux. Il prit plusieurs herbes différentes qu'il y jeta, répétant quelques paroles magiques. Le fond de la cabane s'ouvrit, & montra à la vue d'*Urad*, un dôme magnifique sous lequel étoit une table, & autour de la table une nombreuse assemblée de convives joyeux, de l'un & de l'autre sexe.

Le fils de *Houadir*, prenant *Urad* par la main, lui dit : « Ma chère pupille, vous voyez l'assemblée des *génies* de la forêt ». Il la présenta à la troupe divine, en disant : « Voici la belle & vertueuse *Urad*, dont la vertu éprouvée est digne des plus douces récompenses. Aimable fille, vous pouvez oublier ici la réserve qui fit votre gloire pendant le temps de votre épreuve, & savourer avec délices les plaisirs innocens des *génies* de la forêt ».

Le fils de *Houadir* la fit asseoir à la table, & s'assit près d'elle sur le même sopha.

Ce joyeux festin remplit agréablement le reste du jour. Elle vit avec quelle complaisance les *génies* de son sexe se prêtoient aux caresses des *génies* leurs amans.

Urad, qui n'avoit rien vu de si charmant, de si engageant & de si magnifique que la compagnie agréable de ce superbe sallon, eut moins de répugnance à recevoir les baisers de *Houadir*, & à y répondre.

Après le festin, *Urad* fut conduite dans un riche appartement, où le fils de *Houadir* la suivit & resta seul avec elle.

Alors *Urad* lui dit : « Ma chère *Houadir*, quand vous verrai-je sous vos véritables traits ? Quand pourrai-je vous appeler ma protectrice, ma bonne & sage maîtresse ?

„ Ma chère *Urad*, ne vous alarmez point de ces apparences, lui répondit le *génie* ; je vous protégerai sous toutes les formes. Les *génies* n'en ont point de particulières. Celle que j'ai à présent n'est pas plus la mienne que celle sous laquelle je parus à vos yeux pour la première fois. Je ne suis ni un jeune homme, ni une vieille femme. Je vais vous dévoiler un secret qui vous enchantera. Je suis de la race des *génies*. Au moment de

votre naissance, je résolus de prendre la belle *Urad* pour ma femme. Je vous vis croître sous les yeux de vos vertueux parens. Vous avanciez en âge. Je vins vous inspirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu. O vierge pure & belle ! venez dans mes bras, souffrez que je recueille le fruit de mes longs travaux. Livrez-moi des trésors que j'ai si bien mérités ,,.

Urad, étonnée, ne savoit que répondre au fils de *Houadir*. La timidité naturelle à son sexe, l'étrange proposition qu'il lui faisoit, & à laquelle elle ne s'attendoit pas, firent naître dans son esprit mille craintes différentes. Elle conjura le *Génie* de vouloir bien la laisser seule quelque temps, & de ne pas augmenter par sa présence la honte dont elle étoit couverte.

,, Non, ma chère *Urad*, lui dit-il, jamais ton fidèle *Génie* ne te laissera seule, que tu ne lui aies accordé une faveur qu'il estime plus que la dignité de son essence spirituelle.

,, Pourquoi donc, reprit *Urad*, m'avez-vous donné tant de grains de poivre, s'il me deviennent inutiles à cette heure ?

,, Non, *Urad*, ils ne vous ont pas été tout à fait inutiles, répondit le fils de *Houadir*; cependant ils ne valent pas à beaucoup près

des ſemences de melons que j'ai, & dont je puis vous mettre en poſſeſſion : elles vous préſerveront de toute ſorte de mal, quel qu'il ſoit. Fidèle *Urad*, prenez ces ſemences ; lorſque vous craindrez quelque danger, vous en avalerez une, & auſſitôt vous ſerez délivrée ,,.

Urad les prit avec reconnoiſſance, en lui diſant : " Et que dois-je faire des grains de poivre ?

,, Rendez-les moi, reprit-il, j'en augmenterai la vertu. Je leur donnerai le pouvoir de triompher de toutes les autres puiſſances ,,.

Urad, la ſimple *Urad*, tira les grains de poivre du ſac qui les contenoit, & les donna au prétendu fils de *Houadir*. Celui-ci les prit, & au lieu de les rendre doués d'une nouvelle vertu, il les mit dans les plis de ſon habit.

,, O fils de *Houadir* ! que faites-vous, s'écria *Urad* ?

,, Je m'aſſure la poſſeſſion de l'aimable *Urad*, répondit le *Génie* ; & à préſent je vais m'offrir à elle, ſous ma forme véritable, ainſi qu'elle l'a ſouhaité ,,. En achevant ces paroles, il prit ſa figure naturelle, celle d'un ſatyre des bois.

,, O belle *Urad* ! dit-il, je ſuis l'enchan-

teur *Répah*, qui rode dans la solitude de cette forêt. J'y tends des pièges à toutes les beautés que je rencontre. C'est l'occupation de ma vie. J'ai su que vous étiez sous la protection du *Génie Houadir ;* c'est pourquoi il m'a fallu user d'artifice pour réussir dans mes desseins sur vous. Mais pourquoi perdre le temps en paroles, tandis que votre beauté enflamme mes désirs ,,.

L'infâme satyre se jeta aussitôt sur la tendre *Urad*, qu'il accabla de ses caresses brutales.

En vain elle implore sa pitié : elle gémit, elle pleure ; il se rit de ses larmes, en lui disant que ses yeux humides en sont plus beaux.

,, Quoi ! dit l'enchanteur, désirerois-je de voir finir des plaintes qui me charment, des soupirs qui sont aussi doux pour moi que les parfums de l'*Arabie ?* Non, non ; j'aime à jouir de la nature dans ce qu'elle a de plus touchant, de plus pénible. Je me plais à exciter la plus furieuse tempête dans le sein paisible de la belle innocente. Le calme a pour moi moins d'attraits ,,.

Il prend *Urad* entre ses bras, & s'efforce de la jeter sur un sopha. La pauvre fille résiste à ses emportemens furieux, remplissant toute la chambre de ses cris superflus.

L'enchanteur redouble ſes efforts. La fille, au deſeſpoir, remet la main dans le ſac, en invoquant ſon *Génie* tutelaire. Hélas! ſon tréſor n'y étoit plus; le *Génie* n'entendoit pas ſes cris. Cependant, n'ayant point d'autre reſſource, elle cherche dans tous les recoins du ſac; elle ſent un ſeul grain de poivre qui étoit échappé à ſes premières recherches.

Elle s'en ſaiſit, & le jette ſur le plancher. Auſſitôt l'enchanteur quitte ſa priſe, & reſte immobile devant elle. La chambre & le dôme s'évanouiſſent. Elle ſe trouve avec le ſatyre ſous une hutte ſombre, meublée de divers inſtrumens de nécromancie.

Urad, excédée de frayeur & de fatigue, ayant ſi long-temps combattu contre les efforts de l'enchanteur, tombe à terre preſqu'évanouie. Heureuſement pour elle, la vertu du grain de poivre le retenoit dans ſon état d'immobilité, & l'empêchoit d'abuſer de ſa foibleſſe.

„ Ris à préſent de ma ſottiſe, lui dit-il, en la voyant étendue par terre. En vérité, je ſuis un grand ſot de ne t'avoir pas demandé le ſac même qui renfermoit ta force & la protection du *Génie Houadir*. Son aimable pupille auroit été ſacrifiée à mes déſirs, en dépit des leçons qu'il lui donna, ſous la

forme d'une vieille enthousiaste. Mais ne te glorifie pas de ta victoire. C'est le hasard, & non ta vertu, ni ton heureuse éducation, qui te délivre de mon sérail, où le vice règne avec fierté, d'où la modestie & la froide chasteté sont exclues pour faire place au badinage délicieux que les dévots appellent les emportemens de la débauche. Je suis encore moins fâché de perdre une aussi jolie fille, que de me voir vaincu par un pouvoir irrésistible, qui me condamne à te déclarer ici la cause de ton erreur.

» Ecoute, *Urad* : ce n'est plus moi qui te parle; c'est celui qui sait tirer le bien du mal, qui me force à te dire que les cœurs vraiment vertueux se défient des apparences. La malice n'est jamais plus à craindre que lorsqu'elle se cache sous le voile de l'amitié. Pourquoi donc *Urad* a-t-elle eu la présomption indiscrette de se livrer si aveuglément au fils de *Houadir*, ou plutôt à sa vaine image? Pourquoi n'a-t-elle pas consulté ses fidèles moniteurs, ses sages conseillers ? Un grain de poivre jeté par terre lui auroit appris à ne pas se confier si aisément à une fausse apparence; à ne pas se défaire de son trésor, même en faveur de *Houadir*; à ne pas renoncer aux sentimens de vertu,

de chasteté & d'honneur, sous quelque prétexte que ce fût ; & pourtant *Urad* a été sur le point de céder à la tentation. Elle a balancé un instant entre l'innocence & le crime. Un donneur d'avis est un trompeur, s'il viole d'un côté les instructions qu'il donne de l'autre. Il n'y a point de présomption qui doive faire regarder comme vrai & saint ce que la vertu & la religion s'accordent à proscrire. Quel profit *Urad* a-t-elle donc retiré des leçons de *Houadir* ? Comment les a-t-elle compriſes ? Si *Houadir* ne l'avoit réellement élevée que pour la faire servir à ses désirs voluptueux ; s'il ne lui avoit enseigné la vertu que pour la préserver des pièges des autres, & la faire tomber dans les siens, ne seroit-il pas aussi coupable que ces hypocrites qui s'arrogent le droit de cultiver l'esprit des jeunes filles & de former leur cœur, pour abuser ensuite de leur simplicité, de la confiance qu'ils inspirent, de l'ascendant qu'ils prennent sur leur volonté ? Ces séducteurs sont les plus vils, les plus dangereux, ceux dont on doit se garder avec plus de précaution ».

Ainsi parla l'enchanteur. Sa bouche se ferma & il resta sans mouvement. Ce discours rappela *Urad* à ses premiers sentimens.

Elle se remit de sa frayeur, sortit de la hutte du satyre, & s'apperçut qu'il étoit déjà jour.

Elle n'avoit plus de grains de poivre pour la préserver des nouveaux dangers auxquels elle pouvoit être exposée. Elle appela plusieurs fois *Houadir*, sa chère *Houadir*. Le *Génie* étoit sourd à ses cris.

» Malheureuse que je suis ! dit-elle en elle-même, que vais-je devenir ? Errante dans une forêt dont j'ignore les chemins ! Livrée à la merci du premier venu, homme ou bête, qui m'attaque ! Mais, poursuivit-elle, pourquoi n'ai-je pas eu le courage de reprendre mes grains de poivre ? L'enchanteur immobile n'eût pu m'en empêcher. Je retournerai à sa cabane, je fouillerai dans les plis de son habit, je prendrai mes grains de poivre, je les remettrai dans le sac, & ils me préserveront de tout mal ».

En disant ces mots, elle retourna à la cabane du satyre, qu'elle trouva dans le même état d'immobilité où elle l'avoit laissé. Mais son aspect étoit si effrayant, qu'elle recula plusieurs fois avant d'oser l'approcher. Enhardie néanmoins par la nécessité de r'avoir ses grains de poivre, elle eut le cou-

rage de mettre la main dans les plis de son habit, & d'en retirer son cher trésor.

Elle s'enfuit aussitôt avec la rapidité de l'éclair. Elle courut jusqu'à ce qu'elle eut regagné le chemin dont l'enchanteur l'avoit détournée.

Elle continua son voyage pendant sept jours, se nourrissant des fruits de la forêt, se désaltérant au bord des ruisseaux qu'elle rencontroit sur sa route, & dormant sous le couvert des arbres les plus touffus.

Le huitième jour de sa marche, comme elle alloit passer un gué, dans un endroit de la forêt où la pluie avoit formé un petit ruisseau, elle apperçut un corps d'hommes à cheval qui avançoient au grand galop: elle ne douta pas que ce ne fût le reste de la bande de voleurs qu'elle avoit rencontrés auparavant.

Urad étoit en quelque sorte aguerrie. Elle ne craignoit plus le danger : elle prit un grain de poivre, le laissa tomber, & compta sur un prompt secours.

Cependant le grain de poivre restoit à terre; la horde des voleurs approchoit; & personne ne se présentoit pour la secourir.

» Hélas! dit *Urad*, *Houadir*, ma chère *Houadir*, m'avez-vous oubliée? Ni vos

ſages conſeils, ni le pouvoir magique de vos grains de poivre, ne peuvent me délivrer des mains barbares & impures de ces voleurs. Il eût mieux valu pour moi d'être la victime de *Darandu*, ou même de ſervir aux plaiſirs d'un enchanteur, que de me voir livrée à la brutalité de tant de monſtres. O *Génie*, *Génie*! m'as-tu abandonnée dans la circonſtance la plus terrible de ma vie»?

Pendant qu'elle parloit ainſi, les voleurs arrivèrent, charmés de faire une ſi bonne priſe.

„ Voilà ce qu'il nous falloit, dit leur chef; une vierge d'une beauté & d'une innocence comme celle-ci eſt un régal; nous goûterons tous de ce friand morceau. Mes amis, le ſultan *Almurah* n'a rien de ſi beau dans ſon vaſte ſerrail. Il ne goûte point une volupté ſemblable à celle dont nous allons jouir. Les cent femmes deſtinées à ſes plaiſirs ne valent pas celle que nous offre cette forêt. Nous en jouirons tous, & moi le premier.

„ A la bonne heure, dit un voleur; mais commençons par lui donner chacun un baiſer. Il y a long-temps que je n'ai eu le bonheur de coller mes lèvres ſur celles d'une vierge. Je n'ai pas goûté ce plaiſir

depuis celle que je poignardai pour mon apprentiſſage „.

Le même deſcendit auſſitôt de cheval. *Urad* tremblante jeta un cri perçant, auquel on entendit les lions de la forêt répondre par leurs rugiſſemens.

„ O *Alla* ! s'écria le chef, les lions vont nous dévorer !

„ Cela peut être, répliqua froidement celui qui étoit deſcendu de cheval ; mais quand l'univers s'élèveroit contre moi, je commencerai toujours par ſauver ma proie, & puis je ſongerai à ma propre ſûreté „ ? En parlant ainſi il prit *Urad* pour la mettre ſur ſon cheval.

Le rugiſſement des lions continuoit. Pluſieurs ſortirent de l'épaiſſeur du bois. Les voleurs ſe mirent à fuir. Mais celui qui, plus intrépide que les autres, s'étoit ſaiſi de la belle *Urad*, étoit occupé à la mettre ſur ſon cheval.

Un lion s'élança ſur lui & le mit en pièces. *Urad*, témoin de ce ſpectacle ſanglant, attendoit le même ſort. Elle étoit au milieu d'une armée de lions rugiſſans. „ Plutôt la mort que le déshonneur, diſoit-elle ; j'aime mieux tomber entre les griffes d'un

lion affamé, qu'entre les mains d'un voleur brutal ,,.

L'animal ſuperbe avoit dévoré ſa proie. Il vint lècher les pieds d'*Urad*, la regardant avec un air de douceur qui la ſurprit. Elle fut bien plus étonnée, lorſqu'elle entendit ces paroles ſortir de ſa gueule enſanglantée :

,, O vierge ! (car il n'y a qu'une vierge qui puiſſe mériter notre ſecours, & échapper à notre fureur), je ſuis le roi de ces forêts. C'eſt le *génie Houadir* qui m'envoie vers toi, pour te délivrer. Mais pourquoi *Urad* s'eſt-elle livrée au déſeſpoir ? Pourquoi a-t-elle accuſé la Providence de l'avoir abandonnée ? Elle auroit dû plutôt attendre patiemment ſa délivrance de la main qui l'avoit protégée dans tant d'autres occaſions, & ne pas accuſer ſon protecteur de mauvaiſe volonté.

,, Il eſt vrai, ô magnifique lion ! répondit *Urad*; mais on n'eſt pas maître de la peur. Les enfans des hommes ne ſont que foibleſſe & ingratitude. Béni ſoit *Alla*, qui, au lieu de ſe rebuter par mon impatience, envoie à mon ſecours le gardien de l'innocence. Mais comment ſe peut il que vous, qui êtes naturellement fier & cruel, mon-

triez tant de compaſſion, de douceur & de tendreſſe pour une pauvre fille que vous pourriez dévorer en un inſtant ?

Le lion répondit : „Les ames grandes & nobles mettent leur gloire à ſecourir l'innocence opprimée. Apprenez de-là, belle *Urad*, qu'il n'y a d'homme vraiment noble, grand & vertueux, que celui qui ſait commander à ſes deſirs, & réſiſter à la tentation de perdre une fille innocente qui tombe en ſa puiſſance. Que devez-vous donc penſer de ces miſérables qui cherchent à corrompre votre vertu, à ébranler vos pieuſes réſolutions, qui cherchent à vous ſéduire ſous le voile d'une ſainte affection, & qui vous diſent enſuite, s'ils ne réuſſiſſent pas dans leurs vues profanes, qu'ils vouloient ſeulement vous profaner ? Tout hypocrite eſt vil, mépriſable, & indigne des affections chaſtes d'une fille vertueuſe. C'eſt pourquoi, ô *Urad* ! fuyez un homme de ce caractère. Ne vous fiez point à ſon extérieur vertueux, ni à l'eſtime qu'on fait de lui. Il uſurpe des honneurs qu'il ne mérite pas. Il fait profeſſion de reſpecter votre innocence : ſes reſpects ſont démentis par ſes deſirs. C'eſt pour vous tromper qu'il affecte cette fauſſe apparence de ſainteté. C'eſt parce qu'il eſt mé-

chant, qu'il prend le masque de la bonté. S'il est vrai, s'il est sincère, il est lâche, impudent, téméraire ; il vous invite au crime „.

Urad, accompagnée du lion son libérateur, traversoit la forêt en écoutant avec respect les sages leçons qu'il lui faisoit. Ils entendirent un grand bruit, des aboyemens, des hennissemens, & une musique de chasse.

„ Hélas ! dit la belle *Urad*, qu'est cela ? Qu'entends-je encore ? Suis-je réservée à de nouveaux malheurs ?

„ Vous prenez aisément l'allarme, répondit le lion. Vous entendez le bruit d'une chasse. Ces gens-là ne vous cherchent point ; ils n'en veulent qu'à moi. Vous appelez le lion cruel, parce qu'il dévore sa proie, c'est-à-dire, parce qu'il se nourrit de ce qu'il rencontre : il ne tue que pour subsister. Que devez-vous donc penser de ceux qui se font un plaisir de tuer avec art des êtres dont ils ne peuvent se repaître ? Mais l'homme est le monarque de tous les animaux : voyez comment il les gouverne !

„ O mon illustre protecteur, répondit *Urad* ! laissez-moi ; songez à votre sûreté. *Houadir* saura me secourir s'il y a du danger

pour moi. Fuyez, les chaſſeurs vont vous atteindre.

» Non, belle étrangère, répliqua le lion ; *Houadir* m'a ordonné de ne vous point quitter que je ne la voie. A quoi puis-je mieux ſacrifier ma vie, qu'au ſervice de l'innocence & de la chaſteté ?

Les chaſſeurs arrivèrent ; mais au lieu d'attaquer le lion, ils paſsèrent à côté, & ſembloient pourſuivre quelqu'autre bête. Il n'y en eut qu'un qui marcha vers *Urad* en la regardant fixement : il avoit l'air plus diſtingué que les autres ; il étoit ſuivi d'un grand nombre d'eunuques.

Le lion dreſſe ſa crinière, enfle ſes naſeaux ; ſes yeux lancent des éclairs ; ſa queue élevée frappe ſes vaſtes flancs. Avec un front hériſſé, une gueule écumante & des yeux irrités, il s'élance ſur celui qui commandoit la troupe.

Le cavalier voyant ſon deſſein, prend ſa lance & pouſſe ſon fier courſier contre l'animal furieux.

A peine le lion a-t-il atteint le cavalier, que celui-ci lui porte un coup vigoureux. La lance lui perce une des pattes de devant qui reſte attachée à terre. Le lion en eut bientôt détaché ſa patte ; mais la lance reſte

enfoncée dans le pied de l'animal : la douleur que lui cauſe cette bleſſure lui fait pouſſer des rugiſſemens qui rempliſſent la forêt d'épouvante.

Alors l'étranger s'approcha de la belle *Urad*; & la voyant de plus près, il s'écria tranſporté de joie : » Par *Alla*, tu es digne des embraſſemens du viſir *Muſſapulta*. Eunuques, qu'on la prenne, qu'on en ait ſoin, qu'on la porte, au travers de la forêt de Bagdat, dans le ſerrail de mes ancêtres ».

Le viſir fut obéi. Les eunuques ſe ſaiſirent d'*Urad*, qui jeta en vain un grain de poivre à terre. Cependant elle eut confiance en *Houadir*, & ne perdit pas cette fois l'eſpoir d'être ſecourue.

Muſſapulta ordonna enſuite à ſes eſclaves d'achever le lion, d'en enfouir le cadavre en terre, de peur de laiſſer aucun veſtige de ce meurtre : car *Almurah* avoit défendu de tuer aucun lion de ſes forêts, ſous peine de mort.

Les eunuques amenèrent *Urad* au ſerrail du viſir, & la logèrent dans l'appartement le plus retiré du palais, de peur qu'on entendît ſes cris. *Muſſapulta* les ſuivit à quelque diſtance, laiſſant ſes eſclaves maſſacrer le lion fidelle & infortuné.

Le visir & le reste de sa suite arrivèrent bientôt au palais. On revêtit *Urad* des plus magnifiques habits, & on lui dit que *Mussapulta* viendroit la voir cette nuit.

La fille de *Nouri* s'évanouit à cette nouvelle. Elle craignit que le *génie* ne l'eût oubliée. Elle résolut d'essayer un nouveau grain de poivre, dès que les eunuques se seroient retirés. Mais ils emportèrent ses habits de payſane, & la pauvre fille oublia d'en ôter le sac qui renfermoit son trésor.

Urad acheva de se désespérer à ce nouveau malheur. Sûrement *Houadir* m'oubliera, disoit-elle, puisque je me suis oubliée moi-même.

Elle passa la nuit entière dans les pleurs & dans des transes cruelles. Le visir ne vint point.

Le lendemain les eunuques entrèrent dans son appartement, & lui dirent que le sultan avoit envoyé la veille *Mussapulta* appaiser une émeute qui s'étoit élevée dans une province éloignée, de sorte qu'ils ne l'attendoient pas avant vingt jours.

Pendant cet intervalle, on n'épargna rien pour réconcilier *Urad* avec son nouveau sort, & lui rendre sa nouvelle demeure agréable. Quoiqu'elle détestât ce lieu, elle

ne put s'empêcher d'en admirer la magnificence ; & bientôt elle en connut tous les agrémens, quoiqu'elle n'y prît aucun plaisir.

Le visir s'étant acquitté de sa commission, revint à *Bagdat*. Il n'avoit pas oublié sa belle captive. Il donna ses ordres pour qu'on la préparât à recevoir sa visite dès le même soir.

Urad fut magnifiquement parée de brocards, de perles & de bijoux. Elle effaçoit toutes les beautés de la *Circassie*. L'air de candeur & d'innocence répandu sur toute sa personne relevoit l'éclat de ses charmes. Les eunuques n'osoient la regarder.

Mussapulta vint au serrail. On le conduisit à l'appartement de la belle captive, qu'il trouva dans la plus profonde affliction.

» Quoi ! lui dit-il, depuis le temps que vous habitez dans ce palais, n'avez-vous point assez versé de larmes ? Les beautés de ce lieu n'ont-elles pu vous faire oublier vos chagrins ? Rejouissez-vous, *Urad* ; sachez que le visir *Mussapulta* vous estime plus que toutes ses femmes ?

» L'estime d'un voleur & d'un chasseur injuste ne flatte point la vertu, répondit *Urad*. Le ciel préserve mon corps d'être souillé par un monstre tel que toi ! Il n'y a

point de puiſſance capable de me faire aimer le meurtrier de mon ami. Je ne me réjouirai point dans la préſence d'un infâme ».

Muſſapulta, irrité de cette réponſe, lui répartit : » Quoi ! vous refuſez les offres de mon amour ? Miſérable villageoiſe, oui, je vais commencer par cueillir cette fleur dont tu ſembles faire tant de cas, & puis je t'abandonnerai à mes eſclaves. Je ſuis en poſſeſſion de ton corps, j'en ferai tel uſage que la tache de ta vertu déshonorée paſſera juſqu'à ton ame. J'aurai des témoins de mon triomphe & de ta honte. Je vais aſſembler mon ſerrail, toutes mes femmes vont venir; elles riront de tes cris, tandis que je jouirai de toi ſur le lit de mes deſirs, d'où tu ne te relèveras qu'après que tous mes eſclaves auront ſuivi l'exemple de leur maître.

» Eunuques, continua-t-il, qu'on prenne cette vertueuſe fille, qu'on l'attache ſur ce ſofa; qu'on appelle mes femmes; que tous mes eſclaves viennent. Otez à *Urad* ces vains ornemens qu'elle dédaigne. Qu'elle nous montre la beauté de ce corps dont elle chérit tant la pureté ».

Les eunuques s'approchèrent de la belle *Urad*, & ſe mettent en devoir d'exécuter les ordres de leur maître. En vain l'inno-

cente fille fait retentir le palais de ſes cris lamentables, appelant *Alla*, *Mahomet* & *Houadir*.

Les femmes du viſir arrivèrent. *Muſſapulta* leur dit pourquoi il les faiſoit venir. Elles s'approchèrent de la belle pleureuſe, & ſe moquèrent de ſon chagrin, dans les termes les plus durs & les plus indécens.

Les eſclaves parurent auſſi. *Urad*, expoſée preſque nue à leurs yeux, fut contrainte de ſupporter leurs railleries brutales.

„ Pourquoi retarder plus long-temps nos plaiſirs, dit le viſir orgueilleux? Eunuques, qu'on ſe hâte d'expoſer à la vue publique cette tendre innocence, cette vertu pure, cette vertu virginale qui va devenir la proie du voluptueux *Muſſapulta* „.

A peine eut-il achevé ces mots, qu'un héros du grand ſeigneur arriva en hâte, en criant à haute voix : „ Place, place ; le grand ſultan *Almurâh* approche „.

Toute la ſalle fut remplie de confuſion. *Muſſapulta*, pâle & tremblant, ordonna de revêtir *Urad* des ornemens dont on l'avoit dépouillée. Le fidelle lion arriva avec le ſultan.

L'animal glorieux ſe ſaiſit du viſir; & le mit en pièces, à la vue de toute ſa maiſon

qu'il avoit assemblée pour un autre spectacle, pour être témoin de sa barbarie & de sa brutalité. Cependant le lion dédaigna de se repaître des membres d'un monstre : il les jeta au milieu de ses femmes épouvantées de cette scène sanglante.

Almurah fit approcher *Urad;* & la voyant si belle, il dit au lion : " animal généreux, je ne suis point surpris que vous n'ayez pu me peindre les beautés de cette aimable fille; je la contemple & j'en suis moi-même ravi d'admiration.

„ Fille vertueuse, continua le sultan en adressant la parole à la belle *Urad*, votre libérateur m'a tant dit de merveilles de vous, de votre personne, de vos perfections, que je m'estimerois le plus heureux des hommes, si vous daigniez agréer le cœur d'*Almurah*. Mais je le jure (& mon serment est inviolable) si vous me refusez, je plaindrai mon malheur, & ne chercherai point à obtenir par force ce que je veux devoir à un sentiment plus doux.

„ O sultan ! dit *Urad* avec un soupir respectueux, vous faites trop d'honneur à votre esclave. Cependant que je serois heureuse, si *Houadir* étoit ici „ !

Aussitôt le *génie Houadir* parut. Il avoit

encore la figure d'une vieille femme, ſous laquelle il avoit donné tant d'utiles inſtructions à *Urad ;* mais il étoit environné d'une gloire éclatante : ſa démarche avoit un air majeſtueux & divin.

Almurah s'inclina juſqu'à terre ; *Urad* lui témoigna ſon reſpect & ſa ſoumiſſion ; le reſte de l'aſſemblée ſe proſterna en ſa préſence.

Le *génie* parla ainſi : " O *Urad* ! c'eſt à préſent que mes conſeils vous ſont néceſſaires. La propoſition du ſultan mérite réflexion. Il ne convient pas à une fille de prendre de tels engagemens, quelque flatteurs & magnifiques qu'ils ſoient, ſans conſulter ceux qui peuvent la diriger dans une démarche auſſi importante. Moi, qui connois le cœur d'*Almurah*, le fidelle ſerviteur de *Mahomet*, je ſais qu'il eſt vertueux. Il eſt vrai qu'il s'eſt rendu coupable de quelques excès. Il eſt certain auſſi que ſes fautes doivent lui être moins imputées qu'à ſon méchant viſir *Muſſapulta* ,,.

A ce mot le lion pouſſa un rugiſſement terrible.

" *Almurah*, continua *Houadir*, le viſir a frappé, malgré mes ordres, ce ſuperbe animal que j'avois donné pour protecteur à la belle voyageuſe, afin de lui apprendre que

que c'eſt le propre de grandes ames de ſecourir l'innocence opprimée. *Muſſapulta* l'ayant bleſſé, commanda à un de ſes eſclaves de le mettre à mort, & d'enfouir ſon cadavre, de peur que ce crime ne parvînt à votre connoiſſance. J'ai ému de compaſſion l'eſclave du viſir, il a conduit chez lui l'animal bleſſé, il a panſé ſa bleſſure, il l'a guéri. Sur ces entrefaites vous êtes venu chaſſer dans la forêt, le lion fidelle s'eſt préſenté à vous, & vous a fait connoître la méchanceté de *Muſſapulta*; mais il n'eſt plus: oublions qu'il fut.

„ A préſent, *Urad*, ſi vous avez de l'inclination pour *Almurah*, recevez ſes vœux, mais ne lui donnez pas votre main ſans votre cœur. Il n'y a point de grandeur qui puiſſe ſuppléer au défaut de l'affection. L'amour ſeul peut rendre votre main heureuſe „.

Urad répondit: " Si mon gracieux ſeigneur veut me jurer de m'accorder trois choſes que je lui demanderai, je m'eſtimerai heureuſe d'être à lui.

„ Belle *Urad*, reprit vivement *Almurah*, demandez-moi, non pas trois, mais trois mille choſes, & je vous les accorderai, ſi elles dépendent de moi.

„ Et qu'eſt-ce donc que la fille de *Nouri*

désire si ardemment du sultan de *Bagdat*, demanda *Houadir* ?

Quoique ce soit, gracieux *génie*, dit *Almurah*, la maîtresse de mon cœur est sûre de l'obtenir. Elle peut me commander ce qu'elle voudra ; elle sera obéie ,,.

Alors *Urad* dit avec un air aussi grand que respectueux : " Le premier de mes désirs, c'est que les habitans de la forêt & des environs du *Tigre* rentrent dans les terres dont ils ont été chassés contre toute justice.

Alla ! s'écria le sultan ; ô *Mahomet* ! saint prophète des justes, vous le savez, ce fut le visir *Mussapulta* qui donna cet ordre cruel. Oui, belle *Urad*, vos désirs seront satisfaits dès aujourd'hui.

,, Mais, avant de continuer à me faire connoître vos intentions, permettez que je vous rende à vous-même une justice qui vous est dûe. Je veux sacrifier en même temps à l'équité & à la chasteté, en faisant vœu, devant le bon *génie Houadir*, de renvoyer toutes les femmes de mon sérail, pour n'être qu'à vous.

Généreux sultan, dit *Urad*, un si noble sacrifice ne me laisse plus rien à désirer. Puisque vous savez si bien lire dans mon

cœur, & prévenir mes souhaits, souffrez que je me dispense de vous les déclarer.

„ Oui, reprit *Almurah*, je lis encore dans les yeux de la charmante *Urad*, qu'elle est pénétrée de reconnoissance pour l'animal bienfaisant qui l'a délivrée des mains de l'infâme visir, & de l'opprobre qu'il lui destinoit. Vous m'alliez demander quelque grâce pour ce lion généreux. Qu'il soit honoré comme le protecteur d'*Urad*, & l'ami d'*Almurah*! Qu'il vive dans mon palais! Qu'il ait des esclaves pour le servir; afin que les jours de son repos ne soient point sans gloire: pour conserver le souvenir de ce qu'il a fait pour vous, tous les ans on sacrifiera à sa juste colère tous les ravisseurs coupables de viol. Ainsi il sera le vengeur de l'innocence dans les jours de sa vieillesse „.

Urad se jeta aux pieds du sultan, & le remercia des marques d'affection qu'il lui donnoit. Le *génie Houadir* approuva également & les demandes de la belle voyageuse, & les promesses du généreux sultan. Le lion s'approcha & lécha les pieds de son bienfaiteur, en signe de sa reconnoissance. Le *génie* bénit les illustres époux & disparut.

" Garder le sexe foible des artifices du sexe trompeur, c'est un emploi digne de

notre race immortelle, dit *Iracagem*. Le sage *Houadir* a judicieusement mêlé la prudence & la chasteté dans ses charmantes instructions. La foiblesse d'une jeune fille, qui, sans expérience, se trouve comme livrée aux entreprises d'une foule de séducteurs, rend trop inégal le combat de l'innocence contre la méchanceté, à moins qu'elle ne soit assistée d'un secours supérieur. C'est pourquoi *Alla* est le premier & le plus puissant protecteur de la chasteté des vierges. Toutes celles qui l'invoqueront avec confiance, recevront la force & le conseil : avec ce secours, la beauté modeste confondra toujours les ruses & les artifices des hommes.

„ Mais, continua le chef des *génies*, en parlant à un des plus illustres d'entr'eux, ne nous laisse pas ignorer les nobles leçons de ta langue. Nous attendons de toi les aventures de *Misnar*, le bien aimé d'*Alla* & de son prophète *Mahomet*. Satisfais notre curiosité.

» Chef glorieux de notre race, répondit le *génie*, ô toi ! le plus fervent adorateur d'*Alla* ! toi dont les louanges s'élèvent & plutôt & plus souvent vers son trône glorieux que celles de tous les *génies*, je suis prêt à t'obéir „.

Alors il commença ainſi ſon conte auſſi inſtructif qu'amuſant.

CONTE SIXIEME.

LES ENCHANTEURS,

OU

MISNAR, SULTAN DE L'INDE.

A LA mort du puiſſant *Dabulcombar*, le maître de l'Orient, *Miſnar*, le ſage *Miſnar*, fils aîné du ſultan, monta ſur le trône de l'*Inde*. A peine la main du temps avoit ombragé ſon menton d'un duvet délicat, que déjà ſon cœur connoiſſoit la ſageſſe. Il s'étoit appliqué ſur-tout à la connoiſſance de ſoi-même. Ni l'éclat de la pompe qui l'environnoit, ni l'attrait du plaiſir qui ſollicitoit de toutes parts ſes déſirs naiſſans, ni la flatterie des eſclaves qui l'adoroient, n'avoient pu le diſtraire de cette étude précieuſe.

Il commença par aſſembler les ſages de ſes vaſtes états, depuis *Cabul* & *Attok*, qui

voient le soleil plonger ses rayons dans la mer ; jusqu'à *Thoanoa* dont les mosquées reçoivent les premiers rayons du jour.

Alors le faquir *Ciumpso* de *Bansac*, *Balihu* de *Quéda*, l'hermite des fidelles, le sage *Aouta* de *Bisnagar*, & *Canduſa*, l'Iman de *Lahor*, se rendirent aux ordres du magnifique sultan. On vit aussi à cette illustre & vénérable assemblée *Sallasalsor* de *Neuhel*, *Carnastan*, le plus fidelle adorateur des côtes d'*Ava*, le prophète *Mangélo*, dont les rochers de *Caxol* respectent la sagesse, & *Garah*, le plus vieux & le plus célèbre des sages qui habitent les montagnes de *Caharzi*. *Azo* envoya un fameux interprète des songes; & *Narvan*, un philosophe accoutumé à lire la destinée des hommes & des empires dans le grand livre du firmament. *Zeuramaund*, le père des prophètes de *Naugracut*, quitta les montagnes qui l'avoient vu naître, & le collège des sages dont il étoit le chef: les Bramins de *Lactora* députèrent les plus habiles d'entr'eux (1).

(1) Le Catalogue des Sages est beaucoup plus long dans l'original. Il occupe plus de douze pages ; mais nous avons cru ce détail inutile pour nous. Il suffit de l'échantillon que nous venons d'en donner, pour faire connoître la manière & le goût de l'au-

Le sultan *Misnar* ordonna à ces illustres sages de s'assembler au divan. Il y vint lui-même, accompagné de sa cour brillante; s'assit sur le trône de ses ancêtres; & leur ouvrit ainsi son cœur:

„O vous, les sources de la lumière & de la science, vos conseils me sont plus chers & plus précieux que les mines de *Raalconda*, & les émeraudes de *Gani*. La sagesse est le vrai soutien de la gloire. La puissance du sultan de l'*Inde* est fondée sur les conseils de ses sages. O vous! dont la prudence est le fruit d'une longue expérience, apprenez à *Misnar* ce qu'il doit faire pour remplir dignement le trône du puissant *Dabulcombar*, pour faire le bonheur de ses peuples, & vivre lui-même heureux au milieu des embarras, des soins, des dangers inséparables de la royauté. Celui qui m'apprendra à bien régner, sera honoré comme mon bienfaiteur & mon père„.

Les sages assemblés furent étonnés & ravis de la condescendance de leur jeune

---

teur Oriental. Il est probable que tous ces noms de sages ne sont point supposés, mais que ce sont tous des personnages célèbres de l'Orient, qui ont vécu dans l'un ou l'autre siècle chez diverses nations.

ſultan. L'un d'eux ſe proſterna devant le trône, les autres ſuivirent ſon exemple, & tous enſemble dirent d'une voix unanime :

„ Que la ſageſſe guide les pas de l'illuſtre *Miſnar !* que l'eſprit de notre glorieux ſultan ſoit comme l'œil du jour „ !

Après ce ſouhait, le prophète *Zeuramaund* ſe leva & dit :

„ Je vois les ſombres nuages du malheur s'aſſembler pour troubler les jours de l'avenir. O ſultan de l'*Inde !* les eſprits des méchans trament dans l'obſcurité leurs noirs complots contre toi. La tempête eſt prête à fondre ſur ta tête. Mais, le livre immenſe du deſtin s'ouvre devant moi ; & j'y lis la fin heureuſe & glorieuſe de ces troubles „.

Ainſi parla *Zeuramaund*. L'eſprit d'*Alla* parloit par ſa bouche ; il avoit l'air inſpiré. Tous les ſages le regardoient avec étonnement, lorſqu'il prononçoit cette prédiction. Quand il eut ceſſé de parler, ils ſe proſternèrent le front contre terre en préſence de la divinité qui l'inſpiroit.

Miſnar ne fut point troublé des malheurs qu'on lui annonçoit. Son ame étoit préparée aux revers. Le ſort, quel qu'il fût, ne pouvoit l'abattre.

„ O mes amis ! dit il d'un air tranquille,

la roſe ne fleurit point ſans épines. La vie ne ſe paſſe point ſans quelques calamités. Les nuages de l'air doivent ſe fondre en pluie ſur nos campagnes, avant que le riz y germe. La femme entend les cris de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, dès qu'elle ſent le plaiſir d'être mère. Ne vous affligez donc pas, mes amis, des malheurs qui menacent votre ſultan. Je les enviſage d'un œil intrépide, dans l'eſpérance que votre ſageſſe & vos conſeils m'aideront à les ſupporter, & à corriger la maligne influence du ſort, autant qu'il dépendra de moi. La vertu nous rend ſupérieurs à la fortune ,,.

A ces mots, les ſages ſe levèrent, regardant avec admiration l'air ſerein & tranquille de leur ſultan. Ils admiroient tant de prudence & de force dans un cœur ſi jeune.

Un profond ſilence régna pendant quelque temps. Un des plus anciens de l'aſſemblée s'avança vers le prince intrépide, & lui donna ce conſeil.

„ O vive lumière de la terre ! dit-il d'un ton reſpectueux ! toi dont la vertu & l'innocence n'ont point encore été en bute aux artifices des méchans, aux piéges de l'impoſture ; toi dont l'eſprit pur & droit ignore les détours tortueux, les replis ca-

chés du cœur humain, ne compte point sur le hasard, lorsque ton bras peut t'affermir sur le trône de ton père. La prudence veut qu'on ne risque point ce que l'on peut s'assurer par soi-même. O sultan! tu as un frère : un sang royal coule dans ses veines. Son cœur est aussi grand que sa naissance. Si donc *Ahubal* étoit moissonné dans la fleur de son âge, avant qu'il fût en état de rien machiner contre toi; si tu l'écrasois, comme le payſan arrache & détruit le *lacar* des prairies (1)....

„ Quels soupçons indignes oses-tu m'inspirer, dit le jeune sultan? Quel conseil vil & détestable oses-tu me donner? N'y a-t-il donc pas d'autre moyen de s'affermir sur le trône de la justice & de la bonté, que le meurtre & le fratricide? La prudence, qui se baigne dans le sang, cesse d'être vertu : elle dégénère bientôt en méchanceté & en lâcheté. Non, jamais celui qui est né pour rendre la justice, n'assurera sa puissance par la cruauté & l'oppression. *Alla*, le juste, le saint par excellence, ne m'a point mis sur

(1) Le *lacar* est une sorte de plante venimeuse fort abondante dans quelques isles des Indes, mais peu ou point connue en Europe.

la terre pour étendre une ombre mortelle sur la postérité de son prophète *Mahomet*. Si la crainte & la soumission est la vertu d'un sujet, la bonté est la perfection d'*Alla*; & ceux qui tiennent sa place sur la terre doivent imiter l'amour universel qu'il a pour toutes ses créatures. Mais, pour toi, ame vile, qui as osé me conseiller d'écraser un rejeton de la race du grand *Dabulcombar*, que la vengeance du sang de mon frère tombe sur toi! Que ta mort expie ton crime ,,.

Les gardes du Divan, ayant entendu prononcer cette sentence, alloient se mettre en devoir de l'exécuter. Ils se saisirent du faux sage, & levant leurs cimeterres sur sa tête coupable, ils l'auroient frappé sur le champ, si *Misnar* ne les eût arrêtés par ces paroles :

,, Qu'aucun de mes sujets n'ose violer la sainteté de ce refuge de l'innocence opprimée! Le sanctuaire de la justice est un lieu sacré qu'on ne doit point souiller de sang. Cependant ôtez ce monstre de ma vue, & que ses desirs cruels s'éteignent dans son propre sang ,,.

A peine avoit-il fini de parler, que les gardes voulurent se saisir du sage; mais dès

qu'ils se furent approchés de lui, un torrent de flammes sortit de sa gueule ardente ; il n'avoit plus la figure d'un homme, c'étoit un dragon furieux.

Toute l'assemblée, saisie d'épouvante, se mit à fuir devant ce monstre terrible. *Misnar* seul reste intrépide sur le trône. Il tire son cimeterre, prêt à se défendre contre le dragon, s'il l'attaquoit. Au travers des flammes, qu'il vomissoit de toutes parts, il apperçut sur le dos du monstre un vieux magicien qui lui parla en ces termes :

„ C'est en vain, foible enfant de *Mahomet*, c'est en vain que ton bras s'arme contre le pouvoir de mon art. Tu serois la victime de ma rage, si tu n'étois soutenu par une force invisible & supérieure à la mienne. Mais tremble sous le diadême. Ecoute ta sentence. Huit de mes frères se sont ligués contre toi. La couronne de *Dabulcombar* chancelle sur ta tête. Son trône sous tes pieds. La crainte, la méfiance & la foiblesse de ton cœur, que les crédules adorateurs du prophète *Mahomet* appellent prudence, sagesse, modération, t'ont préservé en ce moment du piége que je t'avois tendu ; mais les esprits de ténèbres sont dé-

chaînés. Le pouvoir de l'enchantement va prévaloir „.

Ainsi parla le vieux magicien. Son fier dragon s'éleva en rugissant ; & perçant la voûte de la salle, il disparut.

Misnar, qui avoit toujours conservé sa première tranquillité, remit son cimeterre dans le fourreau, & dit aux sages restés assemblés autour de lui : „ C'est ainsi que l'intrépidité de la foi fait évanouir les vains prestiges des ennemis de *Mahomet*. Ces vils imposteurs sont déconcertés en présence de la vertu. Mais dites-moi, amis de la sagesse, comment cet enchanteur a-t-il pu s'introduire ici parmi vous, sous les traits d'un de vos frères „ ?

Balihu, l'hermite des croyans de *Quéda*, prit la parole, & répondit au sultan. „ Que le seigneur de l'*Inde*, & de toutes mes volontés, triomphe de ses ennemis. Je traversois les montagnes de *Quéda*, où je ne vis ni le vol des oiseaux, ni les traces d'aucun animal ; je passai, par hasard, auprès d'une caverne qui s'enfonce bien avant dans le roc, je vis à la porte ce faux sage dont l'apparence m'en imposa. Ne me défiant d'aucune imposture, je l'invitai à faire le voyage avec moi, & à se rendre aux or-

dres du glorieux *Mifnar*. Nous arrivâmes heureuſement à la porte du divan. Comme j'y entrois, il m'arrêta, & me dit : Mets ta main en avant, & pouſſe-moi devant toi dans le temple de la juſtice, en invoquant le nom de *Mahomet*, car les mauvais eſprits ſont ſur moi, & me tourmentent ,,.

Quand l'hermite *Balihu* eut parlé, *Mangélo* ſe leva.

,, Que la puiſſance du ſultan de l'Orient s'étende juſqu'aux extrémités de la terre, dit-il; mais ſache, ô prince magnifique, qu'il n'y a ni enchanteur ni mauvais *génie* qui puiſſe entrer dans le temple de la juſtice, ſi ce n'eſt au nom de *Mahomet*.

,, Si cela eſt ainſi, reprit *Mifnar*, ils ne peuvent donc auſſi cacher long-temps leur méchanceté aux yeux de la juſtice; car c'eſt toi, ô *Alla*! ſource éternelle de toute droiture, qui es aſſis ſur les tribunaux que tu as établis ſur la terre : tu fais fuir le menſonge devant celui qui cherche ſincèrement la vérité.

,, C'eſt pourquoi, continua le ſultan, de peur que cette aſſemblée des ſages ne ſoit encore infectée par le levain impur de la méchanceté & de l'infidélité, comme les herbes empoiſonnées corrompent les plantes

salutaires qui rendent la santé, & soutiennent la vie, je commande aux mauvais *génies* de confesser devant moi leur malice,,.

Aussitôt une odeur de soufre embrâsé remplit la salle, & d'un nuage épais d'une fumée noire, sortirent sept spectres d'une forme hideuse.

Le premier, l'enchanteur *Tasnar*, prit l'essor sur les aîles d'un vautour, & s'éleva jusqu'à la voûte. Il ressembloit à un indien qu'on empâle : sa peau noire & brûlée tomboit en lambeaux de son corps ensanglanté.

Le second se traînoit sur un énorme scorpion dont la queue couvroit de son venin mortel la route qu'elle traçoit. C'étoit *Ahaback* ; ses yeux ardens lançoient des regards furieux sur le jeune sultan.

Happuck le suivoit, *Happuck* le plus subtil des magiciens. Il étoit monté sur un tigre dont la crinière étoit hérissée de serpens, & la queue formée de vipères entortillées.

Hupacusan, cette vieille & décrépite sorcière, qui avoit pris les traits du sage Sallasalsor de *Nechal*, confondue de voir son hypocrisie découverte, parut aux yeux de l'assemblée aussi hideuse qu'elle l'étoit. Cha-

cun frémit d'horreur en la voyant. Ses os, qui perçoient au travers de ſa peau jaunâtre & ridée, repréſentoient au naturel ces antiques momies d'Egypte. Elle étoit montée ſur le ſquelette de la mort. Sa figure étoit celle d'une araignée, mais la maſſe de ſon corps étoit auſſi énorme que celle d'un éléphant des bois. Ses longues pattes décharnées étoient couvertes de poils en forme de toile d'araignée, & de la partie poſtérieure de ſon corps couloit une matière de couleur blanchâtre, un poiſon infect qui répandoit au loin ſa mal gne influence.

Ulin, la méchante ſœur de *Hupacuſan*, parut enſuite, portée ſur un crapaud affreux, dont la gueule énorme vomiſſoit la peſte : peſte auſſi terrible que celle qui fit périr les malheureux habitans de *Dely*.

Un ſerpent long & gros comme les cèdres des montagnes, s'élança au milieu de l'aſſemblée, formant mille replis tortueux, & rempliſſant la ſalle de ſes ſifflemens horribles ; il portoit l'enchantereſſe *Deſera*, dont les oreilles épouvantables couvroient à pluſieurs doubles une tête d'iniquité, & dont les longues mamelles deſſéchées & ridées pendoient ſur un cœur de rocher.

Le dernier des enchanteurs, le géant

Kifri, s'avança enſuite comme une montagne ambulante. Sa vue remplit l'aſſemblée d'épouvante. Sa tête ſembloit porter la voûte de la ſalle; il étoit porté ſur un crocodile d'une grandeur immenſe, qui gémiſſoit ſous cette charge énorme. Chacune de ſes écailles ſembloit une gueule qui vomiſſoit un ſang corrompu. Le géant tenoit dans ſa main une torche allumée, qu'il agitoit de côté & d'autre. Il la ſecoua ſur l'intrépide *Miſnàr*, en lui diſant avec une voix de tonnerre :

„Tremble, vil reptile, tremble devant un géant. Crains ſa colère, crains le pouvoir magique de mes frères, ſi toutefois ce nom peut convenir à notre race qui ne reconnoît & ne reſpecte aucun lien de la nature. Tremble, vil reptile, ton ſort eſt décidé, ta perte eſt réſolue„.

A ces mots, la troupe infernale fit retentir la voûte de ſes cris aigus, & tous d'une voix unanime répétèrent avec *Kifri* cette menace inſolente : „ Tremble, tremble, vil reptile; ton ſort eſt décidé, ta perte eſt réſolue. „

Les enchanteurs étoient enveloppés d'un nuage épais de fumée, d'où ſortoient des traits de feu ſemblables à la foudre. Le nuage s'éleva au milieu du divan, & diſparut.

Quand l'enchantement fut diſſipé, *Miſnar*

ſe proſterna la face contre terre, en diſant: „ Il n'y a ni ſageſſe, ni prudence, ni force que la ſageſſe, la prudence & la force qui viennent d'*Alla*, & que donne le prophète des croyans! O protecteur des muſulmans! ſi tu daignes affermir mes pas dans la route que ta loi m'a tracée, la crainte du mal ne viendra point ſur moi; jamais on ne verra ton humble adorateur trembler devant les méchans, ni s'effrayer de leurs vains preſtiges.

» Heureux, s'écria *Canduſa*, Iman de *Lahor*, proſterné auſſi juſqu'à terre, heureux le prince qui a mis ſa confiance dans *Alla*, & dont la ſageſſe vient du treizième ciel!

» Toute l'aſſemblée des ſages s'inclina profondément devant *Miſnar*, en répétant pluſieurs fois cette exclamation: Heureux, mille fois heureux, notre auguſte ſultan, le favori d'*Alla!*

„ O ſages! répliqua *Miſnar*, c'en eſt trop: le ſultan de l'orient ne peut entendre des louanges exagérées qu'il eſt bien loin de mériter, au moins dans toute leur étendue. Mais qu'*Alla*, l'auteur de toute ſainteté, approuve mes penſées & mes actions. Les méchans périront par les puiſſances infernales qu'ils mettent en œuvre pour nuire aux

bons; & les flèches empoisonnées rebrousseront chemin pour venir percer ceux qui les soufflent (1). O sages! quoique cette assemblée soit moins nombreuse qu'elle n'étoit il n'y a qu'un moment, elle en est plus prudente, plus propre à instruire *Misnar* votre sultan qui vous demande vos conseils, dans le dessein de les suivre. Dites-moi ce que je dois faire de mon frère *Ahubal*, issu comme moi du glorieux *Dabulcombar*? Qu'exigent de moi, dans la conjoncture présente, la paix & la sûreté de mon trône?"

Le sage *Carnakan* répondit le premier en ces termes : "Qu'*Alla* me préserve de donner à mon maître mes paroles pour des oracles. Mais il ne seroit pas prudent que le prince ton frère eût un pouvoir égal à celui du sultan, mon seigneur & le sien, pouvant faire, à son exemple, tout ce qu'il jugeroit à propos. Il doit être esclave ou maître. Puisque le droit de la naissance te place sur le trône de l'orient, il doit être à tes pieds. Tous les princes ne sont-ils pas

(1) Dans plusieurs parties de l'Asie les habitans ont de petits traits empoisonnés qu'ils soufflent sur leurs ennemis, au travers d'une espèce de roseau creux.

les vaſſaux du ſultan de l'*Inde?* Qu'il jouiſſe donc de la vie & de tous ſes agrémens; mais qu'on lui ôte les moyens de troubler le règne du ſultan *Miſnar*. Sur les rochers eſcarpés d'*Aboulfakem*, où l'*Ava* prend ſa ſource, il y a un vaſte & magnifique château, bâti par les ordres du ſage *Illfakircki* qui en donna lui-même le plan. Il n'a d'autre iſſue qu'une vallée étroite, que l'on peut faire garder par une poignée d'eſclaves. Qu'on y conduiſe le prince, qu'on lui donne un ſérail nombreux, qu'il y jouiſſe de tous les plaiſirs de la vie, ſans pouvoir rien entreprendre contre la tranquillité glorieuſe de ton règne ,,.

L'avis de *Carnakan* fut agréé du ſultan & de l'aſſemblée des ſages. *Miſnar* donna ordre aux muets de conduire le prince ſon frère, avec toute ſa ſuite, ſes femmes & ſes eſclaves, au château royal d'*Aboulfakem*. Il congédia enſuite les ſages, en leur ordonnant de ſe trouver une fois la ſemaine au divan.

Quelques jours après, les muets & les gardes que *Miſnar* avoit envoyés pour prendre le prince *Ahubal*, ſe préſentèrent au palais du ſultan; & étant admis en ſa préſence, ils ſe proſternèrent la face contre terre, en s'écriant.

„ Que la colère du sultan de l'*Inde* ne tombe point sur ses esclaves. Tes esclaves accomplissoient ta parole sacrée; ils traversoient les déserts, conduisant le prince ton frère au château d'*Aboulfakem*, lorsqu'ils rencontrèrent un parti de cinq mille chevaux qui les arrêta, & leur ordonna de livrer le prince *Ahubal*, ou de le défendre au péril de leur vie.

„ En vain tes esclaves auroient choisi ce dernier parti. Ils le vouloient. Mais, hélas! que pouvoient quatre cent gardes, & vingt muets, contre une armée entière. Cependant tes esclaves, résolus de sacrifier leur vie pour accomplir tes ordres, délibéroient sur les moyens de résister à cette troupe nombreuse, lorsque le prince, tirant son cimeterre, fait tomber ceux qui étoient près de lui, & frappant de côté & d'autre, avec une rage indomptable, il se fait un passage au travers des gardes jusqu'à ses amis, qui le reçoivent & nous l'enlèvent.

„ Ils alloient nous mettre en pièces, si leur chef ne les en eût empêchés en leur disant : Laissons vivre ces esclaves : qu'ils aillent porter au sultan *Misnar* la nouvelle de l'enlèvement du prince. Puis, en nous adressant la parole, il ajouta : Allez, vils

eſclaves; allez dire à votre maître, qu'*Ahubal* a des amis qui ſauront punir *Miſnar* de ſes procédés envers un frère„.

A ces mots, *Miſnar* pouſſa un profond ſoupir, & dit.

„ La prudence humaine n'eſt pas capable ſeule d'éluder les pièges des méchans. Mais *Alla* eſt plus puiſſant que l'homme. J'enverrai vers les prophètes, & je leur demanderai ce que je dois faire pour me procurer les ſecours de *Mahomet* contre mes ennemis„.

Sans perdre de temps, *Miſnar* fit venir *Zeuramaund* avec ſon collège : le prophète *Mangélo* eut auſſi ordre de quitter les montagnes de *Caxol*. Il leur dit ce qui étoit arrivé, & leur demanda ce qu'il devoit faire pour ſe procurer l'aſſiſtance du prophète & la protection d'*Alla*, contre les ennemis qui cherchoient à ébranler ſon trône.

Alors *Zeuramaund* répondit ainſi à la demande du ſultan.

„ Sur le tombeau du prophète de la *Mecque* eſt le cachet de *Mahomet*. Perſonne juſqu'ici n'a pu l'enlever ; aucune force humaine n'eſt capable de l'ôter de ſa place ; mais ſi le prophète des croyans veut écouter la prière du ſultan, il lui laiſſera prendre ce gage précieux de ſa protection.

„ Oui, reprit *Mangélo*, le prophète des montagnes de *Caxol*, le ſceau de *Mahomet* eſt bien capable de défendre le prince qui le poſsède contre toute ſorte d'enchantement. Mais cela ne ſuffit pas. Il faut de plus, qu'il s'empare de la ceinture d'*Opakka*, que porte le géant *Kifri*, l'ennemi juré du trône de l'orient. Car, quoique le cachet de *Mahomet* puiſſe préſerver le ſultan de tout mal, la ceinture d'*Opakka* peut ſeule l'empêcher d'être trompé. C'eſt elle qui lui fera reconnoître l'impoſture „.

Le ſultan *Miſnar*, frappé de ces diſcours, paſſa la nuit dans une perplexité cauſée par les différentes réflexions qu'ils lui fournirent. Il n'eſpéroit guères qu'il lui fût accordé de prendre le cachet de *Mahomet*, qui, depuis tant de ſiècles, étoit immobile ſur le tombeau du prophète. D'un autre côté, il lui ſembloit impoſſible d'arracher la ceinture d'*Opakka*, des reins d'un enchanteur qui, par la force de ſon art, pouvoit détruire en un inſtant l'armée la plus nombreuſe.

Cependant, plein de confiance & de ferveur, il ſe détermina, ſur la foi de ſon conſeil, à partir dès le lendemain avec ſa cour, pour le pélérinage de la *Mecque*.

Le ſultan ſortit de grand matin de ſon

ſérail, & donna ordre qu'on préparât tout pour ce voyage ſolemnel. Il vouloit partir ſur le champ.

Tandis que *Miſnar* faiſoit ſavoir ſes intentions, un meſſager, dépêché par le gouverneur des provinces du midi, vint en hâte au palais du ſultan, & demanda audience. Il dit que le royaume du midi étoit révolté, que les rebelles avoient à leur tête une héroïne qui déclaroit hautement qu'elle vouloit mettre *Ahubal*, frère du ſultan, ſur le trône de l'*Inde*.

Miſnar ne douta pas que cette révolte ne fût excitée par les enchanteurs. Il déſeſpéra de l'appaiſer à force ouverte. Mais de peur que les autres royaumes, voyant qu'on ne s'oppoſoit point aux rebelles, ne fuſſent encouragés à ſuivre leur exemple par l'eſpoir de l'impunité, il aſſembla les armées de *Dély*, & leva des nouvelles troupes, dont il donna le commandement au viſir *Horam*. Il le fit venir pour lui donner les inſtructions relatives à ſa commiſſion : il lui ordonna ſurtout, d'envoyer chaque jour des meſſagers à la capitale, porter des nouvelles de ſes ſuccès.

Le viſir *Horam* accepta avec reconnoiſſance l'honneur que le ſultan lui faiſoit ; mais

mais il prit la liberté de lui faire les repréſentations ſuivantes au ſujet du dernier ordre.

„ Que le ſultan, mon ſeigneur, ne ſe mette pas en colère contre ſon eſclave. Si mon ſeigneur l'ordonne, j'enverrai mille meſſagers chaque jour. Mais c'eſt une peine ſuperflue. Si le ſultan, mon maître, daigne accepter ces tablettes, elles l'inſtruiront de nos ſuccès, chaque fois que mon ſeigneur voudra en ſavoir des nouvelles. Nous ſoumettrons les ennemis de ton glorieux règne, quelque nombreux qu'ils ſoient „.

Miſnar prit les tablettes du viſir, & lui dit avec ſurpriſe : " Par quelle vertu ces tablettes peuvent-elles m'inſtruire en un inſtant de ce qui ſe paſſera ſi loin de moi?

„ O ſultan! répondit *Horam*, lorſque mon père, victime de la méchanceté de ſes ennemis, fut banni de la préſence du grand *Dabulcombar*, qui jouit à préſent de la compagnie de *Mahomet*, & des faveurs des céleſtes *Houris*, ce ſage exilé m'appela, & me dit : O *Horam*! les méchans ont prévalu, ton père eſt ſacrifié aux ennemis de la vérité. Non, mon fils, je ne verrai plus les enfans de ma force, je ne verrai plus la gloire & la ſplendeur de la cour du ſultan. J'ignore où l'on m'envoie. Mais prends ces

tablettes, ô mon fils, & quelque part que je ſois, tu liras ſur les feuilles de ce livre, tout ce que je voudrai te faire ſavoir. Après ma mort, *Horam* pourra faire le même préſent à un ami, & cet ami y lira de même tout ce que tu voudras lui faire connoître. Mon reſpectable père a terminé ſa carrière, & je conſervois précieuſement ces tablettes pour une occaſion importante.

„ Fidèle viſir, répondit le ſultan, le préſent que tu me fais eſt d'un prix ineſtimable. Pour récompenſe, je te donne la première place dans mon eſtime. Sache donc, ô fidèle *Horam*! que les enchanteurs ont conjuré contre ma perſonne & ma couronne. J'ai conſulté les prophètes & les ſages. Je ne puis rien contr'eux, ſi je n'ai le cachet de *Mahomet*, & la ceinture d'*Opakka*. Je n'ai d'autre parti à prendre pour le préſent, que d'aller à la *Mecque*, prier le prophète qu'il daigne me laiſſer prendre ſon cachet; & j'avois deſſein de partir dès ce moment avec ma cour. Cependant, le nombre des rebelles s'accroît, leur parti ſe fortifie. Le train d'un ſultan ne peut aller qu'à petites journées. Mes ennemis auroient le temps de me détrôner avant que je puſſe arriver ſur le tombeau du prophète, ſi je voulois

attendre ma cour. Je m'avancerai donc vers la *Mecque*, en ſecret & en hâte, ſans aucune ſuite. Au contraire, je ferai publier que *Miſnar* marche contre les rebelles, à la tête de ſes armées, laiſſant la pompe de mon train me ſuivre lentement : car le prophète n'a pas beſoin de ce faſte pour m'exaucer. *Alla* ne regarde qu'à la ferveur, à la pureté, à la foi du cœur. Ma tente royale ſera dreſſée au milieu de mes ſoldats, il ne ſera permis qu'à *Horam* d'y entrer. Mes eſclaves croiront que le ſultan eſt avec eux, & leurs cœurs ſeront pleins de force & de courage.

» Que la volonté du ſultan ſoit accomplie, dit *Horam*; mais mon ſeigneur ne ſe fera-t-il pas accompagner d'une garde pour la ſûreté du voyage ? Il y a des montagnes & des déſerts à traverſer, des mers à paſſer : tous ces paſſages, tant de terre que de mer, ſont dangereux.

» Non, dit le ſultan, je ne veux ni ſuite, ni garde. Ceux qui ſont ici mes eſclaves deviendroient mes maîtres dans le déſert. La confiance augmente le danger. J'ai des gardes au cœur de mes états, au milieu de mes fidèles ſujets, & je confierois ma vie à un eſclave dans des lieux inhabités où je riſquerois de n'être ni connu, ni reſpecté !

Le diamant brut eſt libre dans la mine, ſans qu'on l'inquiète : on le travaille dès qu'il eſt ſorti des entrailles de la terre ».

Horam ne répliqua point ; il ſe retira en ſilence, admirant la prudence de ſon jeune ſultan.

Cependant les troupes nombreuſes de l'*Inde* s'aſſemblèrent. Leurs tentes couvroient la campagne, & le pavillon royal s'élevoit bien au-deſſus des autres. *Horam* fut déclaré le chef général des armées du ſultan. *Miſnar* entra dans ſa tente au milieu d'une pompe éclatante. *Horam* ſeul l'y ſuivit. Il fut défendu à tout autre d'en approcher.

Le viſir avoit eu ſoin d'y faire mettre un habit de déguiſement, ſelon l'ordre qu'il en avoit. A minuit il conduiſit ſon maître déguiſé en berger, hors du camp, & le ſuivit dans un bois épais, où ſe jetant à ſes pieds, il le conjura de conſidérer quel danger il alloit courir.

« *Horam*, lui dit le ſultan, je connois & approuve la bonté de ton cœur. Ta crainte eſt fille de ton amour. Je ſens tous les riſques de mon pélérinage. Aux grands maux il faut de grands remèdes. Si les hommes ſeuls s'étoient élevés contre moi, je leur oppoſerois des hommes. Mais des puiſſances

plus qu'humaines ont juré ma perte : je dois attendre un ſecours plus qu'humain, ou me réſoudre à périr. A qui aurai-je recours, ſinon au prophète des fidèles? Je ſuis sûr que les enchantemens ne prévaudront point contre l'innocence de mon cœur, tandis que je marcherai vers la *Mecque*. Telle eſt la force de la foi. Les vrais croyans peuvent être tourmentés & traverſés dans leurs pieuſes entrepriſes : c'eſt un orage qui paſſe, ils triomphent à la fin. *Horam*, il n'y a point d'autre reſſource.

„ Il eſt vrai, répondit le viſir, ſans *Alla* toute la prudence des hommes eſt vaine ; mais, ô ſultan! *Alla* n'eſt-il pas par-tout, & toujours prêt à ſecourir les enfans de la foi?

„ Oui, dit *Miſnar*, *Alla* eſt tout-puiſſant. Cependant ce n'eſt pas à ſes humbles adorateurs à vouloir conduire l'arbitre ſouverain de toutes choſes. Si nous voulons mériter ſa protection, il nous faut obéir à ſes commandemens. La parole du prophète nous aſſure que *la prière des fidèles ſera écoutée à la Mecque*. Ainſi *Horam*, mon ami, & non plus mon eſclave, conduis mes armées avec foi & confiance ; ne doute point que celui qui chaque jour fait briller le ſoleil d'un

nouvel éclat, ne rétabliſſe bientôt *Miſnar* ſur le trône de ſes ancêtres „.

Le ſultan ſe ſépara du viſir qui le voyoit s'éloigner à regret, ſans gardes, à la merci des brigands dont la forêt étoit peuplée.

Un profond ſilence régnoit dans toute la nature couverte de ſombres voiles. Seulement la ſultane de la nuit brilloit d'un ſombre éclat au travers des nuages qui paſſoient devant elle. Sa pâle lueur, qui s'éclipſoit par intervalles, ne ſervoit qu'à rendre l'aſpect de la forêt plus lugubre & plus effrayant.

L'intrépide *Miſnar* la traverſoit en ſilence, abſorbé dans ces profondes réflexions.

„ Je me connois mieux que jamais, depuis que j'erre ſolitaire dans cette retraite obſcure & ſilencieuſe. A la cour de mes ancêtres, on me nommoit la lumière du monde, la gloire de l'Orient, l'œil du jour. Dans la forêt de *Tarapajan*, je ne ſuis qu'un vil reptile qui ſe traîne dans les ténèbres au pied des cèdres qui le couvrent & lui dérobent l'éclat de la lune. La gloire de l'homme n'eſt que vanité : les grandeurs de la terre ne ſont qu'illuſion & apparence trompeuſe. J'avois plus à craindre des enchantemens ſur le trône de *Dabulcombar*, que dans les horreurs de cette forêt noire.

Ici les bêtes farouches ne me flatteront point: le fier lion ne me reconnoîtra pas pour le maître de son domaine sauvage.

„ En quoi l'homme foible & imbécille doit-il donc mettre sa confiance ? Sur quelle pierre posera-t-il le pied pour ne point craindre de tomber ? Sur quel rocher le fils de la terre bâtira-t-il pour y vivre en sûreté ? Grâce à la foi que j'ai en *Mahomet*, le saint prophète des *Arabes*, je suis tranquille, je ne crains rien. J'ai mis ma confiance dans *Alla*. Sa main conduit les pas de ses enfans. Il est maître sur les repaires des bêtes fauves, comme sur les demeures des hommes „.

Le sultan voyagea plusieurs jours de suite, s'entretenant avec lui-même de ces sages pensées. Une nuit il apperçut une lumière réfléchie au firmament, puis plusieurs feux. Mille cris confus vinrent frapper ses oreilles. C'étoient des Indiens qui se divertissoient dans le bois.

Misnar se détourna pour les éviter. Mais un des payſans Indiens l'ayant apperçu à la lumière de leurs feux, il l'appela son frère, & l'invita, au nom de tous, à partager leur joie & leur festin.

Le sultan déguisé auroit voulu s'en défen-

dre ; ils parurent disposés à insister, & il fallut condescendre à leur invitation.

Il trouva dix à douze feux avec une nombreuse troupe d'hommes & de femmes : les uns étoient assis, les autres dansoient autour des premiers. Une musique rustique animoit leurs danses. La joie éclatoit dans leurs yeux.

Misnar demanda quelle étoit la cause de cette fête extraordinaire.

„ Quoi ! répondit une vieille femme, êtes-vous donc si étranger dans *Tarapajan*, que vous ne sachiez pas qu'on célèbre la fête du *Tigre* par ces feux nocturnes. Sachez que tout passager qui entre dans ce bois pendant la célébration de cette fête, doit y prendre part, & ne peut s'en aller que quand les feux sont éteints.

» Combien la fête dure-t-elle, demanda *Misnar ?*

» Il y a trois nuits, dit la vieille, que ces feux sont allumés, & ils doivent brûler encore pendant onze nuits & onze jours. Pendant tout ce temps on ne voit point la coignée dans la main du bucheron : on ne tire pas une seule flèche dans les bois de *Tarapajan* ; & celui qui a été admis à voir

la célébration de ces jeux, ne peut partir avant qu'ils soient finis ,,.

Misnar fut également surpris & fâché de cette réponse. Avant qu'il pût dire une seule parole, la troupe des Indiens l'entoura, de sorte qu'il lui étoit impossible de leur échapper.

« Allons, dit leur chef, initions cet étranger à nos mystères. Qu'on apporte la peau du tigre, la griffe du lion, avec la lance, & l'arc qui ne retentit point dans les bois de *Tarapajan* durant ces fêtes nocturnes ,,.

En effet, un de la bande apporta une peau de tigre & la jeta sur les épaules de *Misnar*. Un autre vint avec une patte de lion armée de ses griffes & la passa au cou de l'étranger, de sorte qu'elle pendoit sur sa poitrine. Un troisième apporta la lance qu'il mît dans la main droite de *Misnar*. Un quatrième enfin l'arma d'un arc. Alors ils poussèrent de longs hurlemens & se mirent tous à danser autour du sultan étonné.

Quand la danse fut finie, le chef dit :

« Qu'on fasse retentir à présent les instrumens d'airain, pour avertir la lune & les étoiles que cet étranger va jurer de ne jamais révéler nos mystères ,,. Puis s'adressant à *Misnar*, il ajouta : « Mets ta main

ſur ta tête, & ton doigt dans ta bouche en diſant :

» Comme la nuit ſans étoiles eſt obſcure, comme l'antre de la mort eſt ténébreux, ainſi mes penſées & mes paroles ſeront d'une obſcurité impénétrable concernant la ſolemnité des tigres.

» Mais, demanda *Miſnar*, pourquoi ce ſerment ? Pourquoi exige-t-on le ſecret ? Qu'en arriveroit-il à celui qui ne le garderoit pas ? L'eſprit de l'homme n'eſt-il pas libre ? Qui eſt-ce qui peut nuire à celui qui ne cherche point à nuire aux autres ?

» Quiconque voyage dans un pays, répondit le chef, doit ſuivre les coutumes & s'accommoder aux mœurs du peuple chez qui il eſt reçu.

» A la bonne heure, continue *Miſnar* ; je ferai ce que vous exigerez de moi, ſous deux conditions : la première, que vous me jurerez tous qu'après les onze jours je ſerai libre de pourſuivre mon voyage : la ſeconde, que vous ne me demanderez rien qui ſoit contraire à la loi de *Mahomet*.

» Etranger, répliqua le chef, tu partiras quand tu voudras après la célébration de cette fête. Mais pendant cette ſolemnité que nous célébrons en l'honneur de notre glo-

rieux ancêtre qui employa quatorze jours à détruire les tigres qui infeſtoient cette forêt, quiconque arrive ici, doit y reſter juſqu'à ce que les feux ſoient éteints. Car ce fut par le feu qu'il détruiſit les bêtes féroces, & c'eſt par des feux que nous honorons la mémoire de ſes glorieux exploits. Ceci eſt une fête civile qui n'a rien de contraire à la loi de *Mahomet*. Nous ne pouvons pas non plus révéler nos myſtères, ſi ce n'eſt à ceux qui les découvrent par haſard. C'eſt-là la circonſtance où nous nous trouvons à ton égard; c'eſt pourquoi nous nous ſommes engagés à t'admettre dans notre ſociété. Mais nous exigeons le ſecret de tous ceux que nous initions.

» Si telle eſt votre coutume, dit *Miſnar*, je jure donc de plein gré, que, comme la nuit ſans étoiles eſt obſcure, comme l'antre de la mort eſt ténébreux, ainſi mes penſées & mes paroles ſeront d'une obſcurité impénétrable concernant la ſolemnité des tigres ,,.

A peine *Miſnar* eut-il achevé ce ſerment, que les danſes & les cris recommencèrent. On fit raiſonner enſuite les inſtrumens d'airain, & les habitans de la forêt eurent ordre de recevoir l'étranger pour leur frère, avec les cérémonies ordinaires.

Alors donc les hommes paſsèrent un à un devant *Miſnar*, en lui mettant la main ſur la poitrine. Les femmes paſsèrent enſuite, en donnant un baiſer à leur nouveau frère. *Miſnar* les laiſſa paſſer, ſans y faire beaucoup d'attention, juſqu'à ce que parmi les plus jeunes, il en vit une qui ſembloit rougir de la liberté que la coutume exigeoit d'elle. Elle avoit l'air d'une vierge modeſte & innocente.

Le ſultan déguiſé ne put voir cette aimable fille ſans en être épris. Il oublia dans ce moment ſon pélérinage & ſa couronne. Il étoit impatient de recevoir de cette jeune indienne le tendre gage de fraternité preſcrit par le cérémonial. Quand elle fut dans ſes bras, il eût voulu qu'elle n'en ſortît jamais. Toute l'aſſemblée s'apperçut de la prédilection de l'étranger. Le chef s'approcha de *Noradin*; c'étoit le nom de la belle indienne que *Miſnar* adoroit.

« Eh bien! lui dit-il, vous n'avez point encore d'amant? Où fixerez-vous votre choix — ? Ici, continua-t-il, en adreſſant la parole à *Miſnar*, on ne gêne perſonne : chaque ſexe jouit d'une liberté entière. L'amour ſeul donne des chaînes, & ſes chaînes ſont des fleurs toujours fraîches. Il

y a trois jours que *Noradin* voit toute notre tribu à ſes pieds, languir d'amour pour elle. Cette fille inſenſible refuſe toutes leurs avances. Si elle vous aime, notre joie ſera complette. Perſonne alors ne ſera ſans compagne „.

Miſnar attendoit avec impatience la réponſe de la belle *Noradin*. Son cœur, incertain entre la crainte & l'eſpoir, étoit plus affecté qu'il ne l'avoit été par les enchantemens de ſes ennemis.

Enfin la fille innocente répondit en rougiſſant & d'une voix mal aſſurée : « Que la joie de mes frères ſoit complette „ !

Miſnar, ravi de la préférence que *Noradin* lui donnoit, lui prit la main, & danſa avec elle au ſon des ruſtiques inſtrumens qui ſe firent entendre pour la troiſième fois, pour annoncer le choix de *Noradin*, la belle & charmante *Noradin*.

A la pointe du jour, on bâtit à la hâte une cabane pour *Miſnar* & *Noradin*. On la couvrit de feuilles de platane. Le chef y conduiſit les deux amans, & ſe retira. Les Indiens rentrèrent auſſi chacun dans leur cabane.

Quand *Noradin* ſe vit ſeule avec *Miſnar*, elle lui demanda amoureuſement s'il agréoit

le choix qu'elle avoit fait, ſi elle pouvoit s'attendre à un amour conſtant de ſa part.

Miſnar qui donnoit plus de ſignification à cette demande qu'elle n'en avoit dans la bouche de *Noradin*, lui demanda de ſon côté quels étoient les uſages de ſa nation.

« Je reſterai dix jours avec toi, dit l'aimable *Noradin*, & le onzième, ſi nous nous aimons aſſez pour vouloir vivre enſemble, le chef nous conduira à celui qui lit le *Koran*, pour recevoir nos vœux, & la promeſſe que nous nous ferons réciproquement en ſa préſence. Pendant cet intervalle, les amis de mon père nous accompagneront par-tout, afin que je retourne vierge dans leurs bras, ſi je ne te ſuis pas agréable. C'eſt pourquoi ils ſont actuellement occupés à bâtir des huttes autour de nous pour nous obſerver ».

Miſnar fut très-affligé de cette réponſe. Il croyoit pouvoir jouir d'abord de ſa belle maîtreſſe. Ce contre-temps rappela dans ſon eſprit le ſouvenir des affaires plus importantes qui devoient l'occuper. « Mais, diſoit-il en lui-même, qu'ai-je beſoin de m'inquiéter déſormais de mon royaume & de mon pélérinage ! Je ſuis ici au milieu d'une nation de Sauvages qui ne connoiſſent d'autre loi

que leur volonté. Il eſt de la prudence de ſouffrir patiemment les misères de la vie, & de tâcher de s'en conſoler par la jouiſſance des agrémens dont ſes peines ſont entremêlées. Je paſſerai le reſte de mes jours dans les bras de ma belle Indienne, juſqu'à ce que les jours de mon exil ſur la terre ſoient accomplis ,,. Puis ſe tournant tout-à-coup vers la belle *Noradin*, comme un homme qui ſort d'une profonde méditation, il lui dit : " O la joie de ma vie, que ces dix jours vont me paroître longs ! Que je voudrois bien qu'il fût poſſible de les abréger ? J'attendrai pourtant. Mais hélas ! je ſouhaiterois que l'aſtre de mon bonheur brillât dès ce moment.

,, Dis-moi, reprit *Noradin*, toi à qui ſe rapportent toutes mes penſées ; l'amour de ta compagne aura-t-il le pouvoir de fixer dans mes bras mon aimable voyageur ,, ?

Cette queſtion preſſante confondit le ſultan. Le remords commença à s'élever dans ſon cœur. Au lieu de répondre, il fit en lui-même ces réflexions.

" Quoi ! une paſſion indiſcrette pour une inconnue me fera-t-elle renoncer à la gloire de régner ſur le trône de mon père, & d'y remplir la place de *Mahomet* ? Serai-je aſſez

bas pour tromper cette aimable perſonne, pour l'abandonner, après avoir joui de ſes attraits; pour empoiſonner le reſte de ſes jours, après lui avoir fait connoître le plaiſir? Non, ma belle & chère *Noradin*, un homme droit ne doit point abuſer de la crédulité d'un cœur ſimple & innocent qui cherche à le rendre heureux. Le livre du deſtin s'ouvre devant moi. Le prophète ne me permet pas de me livrer à l'attrait qui me ſollicite en ta faveur. Quoiqu'il en coûte à ton eſclave, il faut qu'il parte lorſque les feux éteints l'avertiront que vos fêtes ſont finies. Plaignez-moi ſans me blâmer.

A ces mots, l'enchantement s'évanouit. *Miſnar* reconnut l'enchantereſſe *Ulin* à la place de la belle *Noradin*: " Homme vil, lâche, foible, inſenſible, lui dit-elle, n'appelle point vertu ce qui n'eſt que l'effet de ton imbecillité & de ta jeuneſſe ſans expérience. La beauté fut toujours ſupérieure à la prudence. Le pouvoir de l'amour triompha toujours de la force de la raiſon. Mais tu n'es pas encore capable d'amour, tu ne ſens pas encore les traits de la beauté. Ce n'eſt pas ta prudence qui te ſauve du piége que je te tendois. C'eſt l'eſpèce même de cet appât; & je devois ſavoir qu'il n'avoit pas

d'empire sur un cœur aussi neuf, aussi imbécille que le tien. Cependant j'ai obtenu tout ce que l'imperfection de ta nature pouvoit permettre. Quoique tu sortes de cette forêt, tu y as ressenti mon pouvoir magique; j'ai soulevé contre toi le royaume du Midi. Va chercher un remède aux maux dont je t'accable. Poursuis, superstitieux reptile, poursuis ton pélérinage à la *Mecque*, tandis qu'*Horam* éprouve ma vengeance dans les déserts incultes d'*Ahajah*,,.

Tandis qu'elle parloit, elle étendit sa baguette & tout disparut, les feux & les bûcherons de la forêt, & la sorcière *Ulin* elle-même.

Le sultan se prosterna le visage contre terre, il adora *Alla* & son prophète *Mahomet*, qui le délivroit miraculeusement des embûches de ses ennemis. Il continua son voyage dans la forêt immense de *Tarapajan*. Il y avoit deux lunes qu'il avoit quitté sa tente royale.

Il ouvroit chaque jour les tablettes d'*Horam*. Toujours elles lui annonçoient de bonnes nouvelles. Ce succès constant lui donna des soupçons.

,, Hélas! dit-il, accablé de chagrin; peut-être me suis-je confié à un homme

ſans foi, qui profite de ma crédulité pour mettre ma couronne ſur la tête de mon frère. Il n'étoit pas néceſſaire d'un pouvoir ſurnaturel pour me détrôner, puiſque mon imprudence me trahit, & livre mon royaume à la diſcrétion de mes ennemis,,.

Miſnar, donc, réſolut de revenir à *Dély* ſans ſe faire connoître, & d'y apprendre par la voix publique, comment Horam ſe conduiſoit dans le commandement de ſes armées, qu'il lui avoit confié. Cependant, il conſultoit chaque jour les tablettes du viſir. La fatigue l'obligea de ſe repoſer ſous l'ombre d'un palmier. Il ouvrit les tablettes, & il y lut l'adreſſe ſuivante :

HORAM, fidelle eſclave du Sultan de l'Inde, à MISNAR, le ſeigneur de toutes ſes volontés.

» Quelque temps après que j'ai quitté le magnifique ſultan, mon maître, lorſque mon cœur étoit encore oppreſſé de la douleur de l'avoir laiſſé dans la forêt de *Tarapajan*, & que mes yeux étoient encore humides des larmes que je répandis en ſa préſence, quand il m'obligea de me ſéparer de lui, un meſſager vint m'annoncer en hâte l'approche des ennemis. Les révoltés

avoient gagné toutes les provinces qu'ils avoient traversées. Leur parti étoit considérablement accru & fortifié. Lorsque ton esclave se fut assuré de la vérité de ces bruits, par la bouche de tous ceux qui arrivoient au camp, je fis lever des nouvelles troupes que je joignis aux armées de l'Inde. Je fis observer la plus exacte discipline dans tout le camp. Je ne doutois pas que l'ennemi ne se présentât bientôt pour livrer bataille. De mon côté, je tins l'armée en bon ordre, mais je n'avançois qu'à très-petites journées, pour ne point fatiguer les soldats de mon seigneur, & ménager leurs forces pour une vigoureuse résistance. Souvent l'indiscrétion d'une marche dans le désert fait plus périr de monde qu'un combat sanglant. Je les conduisis aussi par des campagnes fertiles où ils pussent trouver commodément le nécessaire, & se réjouir en déployant leurs tentes. Mais, hélas! ton peuple est privé de ta présence. Ils demandent à voir leur sultan. Ils murmurent hautement, en disant que l'œil de leur maître ne les éclaire point. Ils sont irrités contre *Horam*, ton esclave. Les capitaines demandent à toute force à être admis dans la tente de mon seigneur. Ils osent même

accuſer ton viſir d'un attentat horrible ſur ta perſonne ſacrée „.

Quand le ſultan eut lu ces nouvelles affligeantes, les tablettes lui tombèrent des mains, ſon cœur s'abandonna au chagrin, les larmes coulèrent de ſes yeux.

„ O *Miſnar*, *Miſnar*! s'écria-t-il, l'eſprit de ténèbres eſt déchaîné contre toi. Le pouvoir des enchantemens prévaudra. Ta perte eſt sûre !

» Oui, ta perte eſt infaillible, dit la ſorcière *Ulin* qui lui apparut auſſitôt. Le pouvoir des enchantemens prévaudra. *Miſnar*, le fidelle ſerviteur de *Mahomet*, eſt ſoumis à mon pouvoir. *Alla* le livre à ma vengeance, puiſque le malheureux a oſé ſe défier de ſa protection, & révoquer en doute la vérité de ſes promeſſes. Pour premier châtiment, rampe, vil reptile, rampe ſur la terre. Deviens crapaud, ſuce de la terre une vapeur venimeuſe, & tire du ſoleil un feu empoiſonné ».

A la voix puiſſante de la ſorcière, le ſultan *Miſnar* quitta ſa figure naturelle, pour revêtir celle d'un reptile. Il traînoit ſon ventre jaune & tacheté ſur la pouſſière; ſa gueule béante vomiſſoit un poiſon impur.

Miſnar ne perdit point avec ſa première

Oui; ta perte est infaillible, le pouvoir des enchantemens prévaudra.

forme le ſouvenir de ce qu'il avoit été. Il ſentoit ſon étrange métamorphoſe ; il reconnoiſſoit l'équité de ſon châtiment. Quoiqu'il ne pût ſe fuir lui-même, il s'enfonça ſous terre, ne pouvant ſupporter la lumière du jour après une telle diſgrace.

La néceſſité de ſatisfaire aux beſoins de la nature le fit bientôt ſortir de ſa retraite ſouterraine. Il ſe traînoit çà & là dans le déſert, cherchant ſa nourriture. Il rencontra un ſentier où il rampoit avec plaiſir. Une odeur flattoit ſon odorat, & ſon ventre délicat étoit porté ſur une mouſſe tendre & molle.

„ Sûrement, dit-il, au fond de ſon cœur, la bonté d'*Alla* ne laiſſe point ſes moindres créatures ſans plaiſirs & ſans conſolation. Dans mon état de crapaud, je reſpire une odeur de roſes & de violettes qui m'enchante, je jouis d'une ſanté & d'une vigueur, qui ſont le plus doux charme de la vie „.

Occupé de ces penſées, il ſe traînoit vers un buiſſon où un inſtinct invincible ſembloit le pouſſer. Mais il ſe ſentit ſaiſi d'horreur à la vue d'un cadavre à demi pourri, qu'il trouva ſous ce même buiſſon.

Un reptile de ſon eſpèce ſembloit, comme

lui, desirer de se repaître de cette charogne infecte, & détester en même temps un si horrible repas.

Misnar, oubliant dans ce moment sa métamorphose, eut horreur du reptile son semblable, & du cadavre qu'il appercevoit. Il vouloit fuir : l'autre crapaud l'arrête, en lui parlant ainsi dans la langue des habitans de *Dély*.

„ Arrête, qui que tu sois, arrête : soit qu'un enchantement t'ait réduit comme moi à la vile condition d'un reptile, ou que tu sois réellement ce que ta forme présente annonce „....

Misnar fut étonné de ce discours. Il connut qu'il n'étoit pas le seul malheureux de son espèce. Il demanda à son compagnon d'infortune, par quel accident il se trouvoit ainsi transformé.

Le reptile répondit : » Puisque je vois à ton discours que nous sommes tous deux la victime d'un enchantement, je n'aurai point de répugnance à te déclarer la cause de ma métamorphose. J'espère aussi que ma confiance sera payée d'un juste retour, & qu'après que je t'aurai raconté mon histoire, tu ne me refuseras pas de me dire la tienne.

» Nous ſommes frères, reprit *Miſnar*, & par la reſſemblance de notre ſort, & par notre eſpèce; & j'aurois tort de te demander une grâce que je ne voudrois pas reconnoître comme elle le mérite.

» Eh bien! dit l'autre, éloignons-nous donc de la vue horrible de ce cadavre. Allons nous retirer ſous un autre buiſſon, où nous puiſſions nous confier librement nos aventures étranges: car, quoique la ſorcière *Ulin* ait le pouvoir de changer notre première forme, & que, pour nous faire ſentir plus vivement notre laideur & notre baſſeſſe actuelle, elle nous oblige, par une force irréſiſtible, à venir chaque jour devant cette charogne puante; cependant, les fruits de la terre ſont notre nourriture propre. Cette enchantereſſe, toute méchante & puiſſante qu'elle ſoit, ne ſauroit nous forcer à rien de contraire à la nature humaine, même ſous la forme de reptile qu'elle nous a donnée ,,.

Tandis qu'il parloit, un troiſième crapaud vint les joindre.

,, Voici encore un de nos frères, dit le même, & nous en verrons un quatrième. Nous étions trois, quand tu es venu parmi nous. — O princeſſe, ajouta-t-il, en parlant au crapaud nouveau venu, où eſt cet

infortuné, la dernière victime de la cruelle *Ulin* ?

„ Il va venir, répondit la princeſſe ; il ſe tenoit dans le ſable, au ſoleil, à demi aſſoupi. Je l'ai réveillé : il vient „.

En effet, le dernier crapaud arriva au bout de quelques minutes. Alors ils quittèrent le buiſſon du cadavre, pour en chercher un autre.

„ Nous pouvons nous arrêter ici, dit le premier à *Miſnar*, nous y ſerons en ſûreté : nous n'y craindrons point la dent cruelle du ſerpent ; car nous ſommes ſous l'ombre odoriférante du cinnamome.

„ Votre précaution eſt bonne, dit *Miſnar*, & nous vous en ſommes obligés. Mais il me tarde d'apprendre l'hiſtoire de votre métamorphoſe „.

CONTE

CONTE SEPTIEME.

HISTOIRE DE MAHOUD.

Je suis fils d'un joaillier de *Dély*, dit le crapaud; mon nom est *Mahoud*. Mon père, près de terminer une vie industrieuse & économe, me fit approcher de son lit, & me dit : „O mon fils ! mes jours ont été des jours de travail & de peine. Le succès a couronné toutes mes entreprises. J'ai semé & tu peux recueillir : j'ai amassé & tu peux prodiguer : j'ai travaillé & tu peux jouir de mes travaux. C'est pour toi que je me suis donné tant de peines. J'ai sacrifié ma paix & ma tranquillité pour te mettre dans l'abondance. Je meurs, sûr que mon cher *Mahoud* n'éprouvera jamais la gêne & les misères de la pauvreté. Heureux les pères sages & prévoyans qui voyent la mort en souriant, comme moi, parce qu'ils laissent après eux des enfans assez riches pour n'avoir besoin de personne„!

Ce furent les dernières paroles que me

dit mon père expirant : elles furent accompagnées de larmes. Il me bénit & rendit l'ame. A peine eut-il les yeux fermés, que j'eus la curiosité d'examiner les immenses richesses qu'il me laissoit.

Transporté de joie, je me hâtai d'ouvrir les coffres & les armoires. J'y trouvai une multitude infinie d'écrits, & plus de richesses qu'il n'en falloit pour satisfaire les desirs d'un jeune homme ardent pour le plaisir. Il y avoit un grand nombre de diamans qui passoient la mesure (1) royale, & plusieurs autres d'un prix inestimable; & de plus, des monceaux d'or & d'argent. Je crus ces richesses inépuisables.

Devenu tout-à-coup le possesseur de tant de biens, je me livrai à l'attrait du plaisir. Ma maison étoit ouverte à tous les jeunes gens du même âge que moi. Nous passions les jours & les nuits dans la joie des festins & dans la débauche. La loi sévère de *Mahomet* n'étoit point observée. Nous buvions, jusqu'à l'ivresse, du vin le plus exquis. Les Houris ne nous manquoient pas. Si elles

(1) Tous les diamans d'une certaine grosseur appartiennent de droit au Mogol. Ceux de ses sujets qui en trouvent de pareils dans les mines, sont obligés de lui en faire hommage.

n'étoient pas auſſi pures que celles de *Mahomet*, au moins elles étoient auſſi belles. Lorſque nos verres étoient pleins de vin, nous ne portions point envie aux rivières de lait que le prophète a promiſes aux fidelles muſulmans.

Je vivois ainſi dans la compagnie de ceux pour qui la religion eſt un objet de raillerie, & qui mépriſent les règles de la prudence & de la ſobriété. L'heure vint bientôt où ma folle joie ſe changea en triſteſſe, & je ne tardai pas à comprendre que toute la prudence d'un père laborieux n'étoit pas capable de préſerver un fils méchant du chagrin & de la douleur.

Mes richeſſes, quelque conſidérables qu'elles fuſſent, furent bientôt épuiſées. Je vendis tous mes bijoux les uns après les autres. Comme j'en ignorois la valeur, je les donnai à vil prix. Chacun me trompa. Mon étourderie m'expoſoit à être la dupe de tout le monde. Mon or & mon argent étoient à mes amis comme à moi. Quand j'eus tout diſſipé, j'eus recours à ceux qui m'avoient été le plus attachés, & à qui j'avois tout prodigué. Mais ils furent auſſi avares envers moi que j'avois été prodigue pour eux.

Les marchands qui avoient tant gagné avec moi, eurent bien de la peine à me prêter quelques légères ſommes d'argent ; ils me les firent redemander peu après; & quand ils me trouvèrent inſolvable, ils eurent la cruauté de ſe ſaiſir de mes meubles, de mes habits même, & de les faire vendre à l'encan.

Ainſi je fus chaſſé de chez moi par ceux que j'y avois reçu mille fois à bras ouverts. Ceux que j'avois preſſés contre mon ſein me rejetèrent comme un chien.

Accablé de remords, abandonné de tout le monde, ne ſachant à qui avoir recours, je me couvris de quelques haillons que l'on m'avoit laiſſés ou donnés par charité, & je m'aſſis à la porte d'un jeune homme très-riche, & qui me ſembloit prodiguer ſon bien comme j'avois fait moi-même.

Bennaskar (c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit) le riche & joyeux *Bennaskar* ſortit accompagné d'une troupe de jeunes gens, de muſiciens & de danſeurs. Voyant un pauvre malheureux ſe plaindre à ſa porte, il demanda qui j'étois, ce que j'avois.

Je lui dis que je m'étois livré, comme lui, à toutes ſortes de plaiſirs, à la danſe, à la volupté, à la bonne chère; mais que

le défaut de prévoyance étoit la cause de ma ruine, & encore plus la confiance indiscrette que j'avois eue en de faux amis qui ne la méritoient pas.

Plusieurs de ses amis m'entendant parler avec tant de liberté, voulurent me chasser de sa présence, en disant qu'un misérable comme moi ne méritoit pas seulement de respirer l'air ni de voir la lumière. *Bennaskar* s'y opposa, & me demanda si l'infidélité de mes amis m'avoit appris à être sincère envers les autres.

Je lui répondis que j'avois toujours été sincère & vrai, même envers ceux qui me trompoient, & que j'aurois mieux aimé mourir que de tromper mes amis.

« Je saurai si vous dites vrai, me répondit *Bennaskar;* soyez mon ami. Dites à mes gens qu'ils vous ouvrent ma garderobe. Choisissez les habits qui vous conviendront, & vivez avec moi. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de ne rien révéler de ce qui se passera dans ma maison, de tout ce que vous y verrez & entendrez.

» Votre offre gracieuse annonce la générosité de votre cœur, lui dis-je. Mais je ne puis vivre aux dépens de personne sans lui être utile. Donnez-moi le moyen de méri-

ter vos bontés, si vous voulez que je les accepte.

» Vous les mériterez, me répondit *Bennaskar*, si vous êtes sincère avec moi. Il y a long-temps que je cherche un véritable ami, un ami à qui je puisse me confier. Si je le trouve en vous, ce trésor vaut plus que tous mes biens. Ce sera moi qui vous serai redevable : ce que je ferai pour vous sera plutôt un devoir de reconnoissance qu'un effet de générosité ».

Les amis de *Bennaskar*, rongés d'envie, entourèrent leur protecteur, & lui dirent qu'il pouvoit compter autant de vrais amis qu'il y avoit de personnes autour de lui.

« Non, leur dit le jeune homme, quoique je paroisse aussi étourdi que vous, croyez que toutes mes pensées ne sont pas vaines. Vous n'êtes que de vils flatteurs, plus attachés à la fortune qu'à la personne de celui qui vous fait du bien. Je vous ai tous mis à l'épreuve : je vous ai tous trouvés faux & ingrats. Cet homme que vous méprisez est le seul qui ait refusé mon amitié, à moins qu'il ne pût y répondre par un retour de bons offices. Lui seul mérite mon estime ».

Les amis de *Bennaskar*, frappés de ces

paroles, voulurent renouveler les protestations de leur attachement & de leur sincérité. Il les connoissoit trop bien pour se fier à leurs vains discours: il les fit chasser de chez lui, &, me prenant par la main, il me fit entrer dans un superbe appartement.

Dès que je me vis seul avec lui, je me jetai à ses pieds en disant: « Que mon seigneur ne se fâche point contre son serviteur. Mais j'ignore encore quel service il attend de moi.

» Je vous l'ai dit, reprit *Bennaskar;* tout ce que je vous demande, c'est de ne rien révéler de tout ce qui se passera dans ma maison, de tout ce que vous y verrez & entendrez.

» Mon seigneur, lui dis-je, de quelle utilité peut être pour vous une telle condescendance, qui peut me coûter cher? Si je ne parle pas, vos esclaves parleront, & je deviendrai responsable de leur mauvaise foi. Rendez-moi, je vous prie, mes haillons. J'aime mieux ma pauvreté qu'une place où votre maison entière conspireroit contre moi pour me faire perdre votre estime & votre faveur.

» Votre réponse, dit *Bennaskar*, est celle d'un homme prudent; mais ne craignez

point. Je ne puis vivre sans un ami tel que vous; & j'espère que ce que vous verrez, aucun autre ne le verra, & conséquemment aucun autre ne peut manquer de sincérité à mon égard ».

Après cette assurance, je ne pus refuser les bontés de *Bennaskar*. Ses esclaves me conduisirent au bain, me lavèrent, me parfumèrent, & me revêtirent des plus riches habits de leur maître.

Bennaskar étoit impatient de me revoir. Quand j'entrai dans son appartement, le jeune homme se hâta de venir au-devant moi; &, me prenant entre ses bras, il me dit: « Enfin j'ai trouvé un ami, un véritable ami ». — Je répondis, par ce souhait, « que *Mahoud* soit l'ami de ton cœur ».

Bennaskar me fit passer dans un autre appartement, où l'on nous servit un repas délicieux. Il fit venir des musiciennes & des danseuses pour nous amuser pendant le repas.

« Les femmes, dit-il, sont le charme de la vie: j'aime surtout à entendre leur voix douce & flatteuse dans la joie des festins. –

» Dites plutôt, repris-je, que les femmes sont la peste de la vie. Mais, grâces à *Alla* & à son prophète, jusqu'ici *Mahoud* s'est

gardé de leurs piéges ; & en cela, la volonté de ſon père a été accomplie.

„ Quoi ! dit *Bennaskar*, étonné d'un tel diſcours, mon ami auroit-il un cœur à l'épreuve des traits de la beauté ? Seroit-il au-deſſus des foibleſſes de l'humanité ? Alors je l'en eſtimerois bien davantage ; car celui qui ſait commander à l'amour, mérite de gouverner l'univers entier.

„ Non, répondis-je, je ne ſuis pas inſenſible. Au contraire, j'ai reſſenti vivement les traits de l'amour. L'homme bleſſé craint la lance & l'épée.

„ Mais, dit *Bennaskar*, ce que vous voyez ici ſont des figures ordinaires, dont il eſt aiſé de ſe défendre. Je vais vous en montrer d'autres auxquelles il n'eſt pas poſſible de réſiſter.

„ Ne me les montrez pas, ô *Bennaskar !* lui dis-je, ne me les montrez pas. Je verrois ſans plaiſir les ſultanes de *Dély*, & celles que vous aimez ſeroient choquées de mon indifférence. Je ne veux point vous chagriner, dit *Bennaskar* en ſouriant. Je n'avois deſſein que de vous éprouver. Ces danſeuſes ſuffiſent pour ce moment ; & je ne veux ni faire parade de mes femmes, ni m'en ſervir pour tourmenter un ami. Je

vois que vous êtes un peu troublé. Allons prendre le frais dans ces allées plantées d'orangers ».

Je passai ainsi quelque temps dans la compagnie de *Bennaskar*. C'étoient, chaque jour, nouvelles fêtes, & nouveaux plaisirs. Nous nous plaisions ensemble ; nous étions très-satisfaits l'un de l'autre.

Il y avoit dix-huit jours que j'étois chez mon ami, sans qu'aucun nuage eût troublé la tranquillité dont nous jouissions sous les auspices de l'amitié. Le dix-neuvième jour au matin, *Bennaskar* m'aborda avec un visage sombre & triste.

« Qu'avez-vous, ô mon seigneur ! lui dis-je ? Quel chagrin trouble la sérénité de votre ame ? *Mahoud* ne partagera-t-il pas avec vous les biens & les maux, les plaisirs & les peines, les faveurs & les disgraces qu'*Alla* vous envoie ?

» O *Mahoud !* me dit *Bennaskar*, ne sommes-nous pas dans la pleine lune ?

Oui, répondis-je en souriant. Mais qu'est-ce que les phases de cet astre inconstant ont de commun avec le bonheur de mon ami ?

» O *Mahoud !* répliqua *Bennaskar* en soupirant ; le sort de ton ami dépend du

caprice des étoiles. Je dois mettre cette nuit ton amitié à l'épreuve. Si la sincérité de *Mahoud* se dément, *Bennaskar* est le plus malheureux des hommes. Si ton cœur n'est pas assez fort pour résister à la tentation la plus séduisante, fuis, ô mon ami! tandis qu'il en est temps. Mais pourquoi douterois-je de l'amitié de *Mahoud*? *Mahoud* me sera fidelle. Pourquoi dirois-je? éloigne-toi, *Mahoud*, éloigne-toi? Si tu me fuis, où trouverai-je ton semblable? Et cependant je sens que je ne puis vivre sans un ami en qui je puisse me confier.

„ Soyez tranquille, *Bennaskar*, lui dis-je d'un ton ferme, soyez tranquille: *Mahoud* peut être malheureux; mais il ne sera ni injuste, ni perfide. Quelle est donc cette épreuve terrible qui vous fait trembler pour la fidélité de votre ami?

„ Sans doute; dit il, *Mahoud* ne mérite aucun soupçon. Attendons le coucher du soleil, jusqu'à ce que nous voyions la lumière étincelante des étoiles.

Bennaskar alla au bain, & se fit habiller magnifiquement. Il m'ordonna d'en faire autant.

Je lui obéis. Nous nous retrouvâmes bientôt ensemble dans le sallon.

„ Hélas! dit *Bennaskar* en me voyant, comment prier mon ami de prendre l'image de la laideur, & de la porter quelques heures „ ?

„ Comment, répliquai-je ! quelle image de laideur dois-je porter ? *Mahoud* eſt toujours ſemblable à lui-même : mettez votre ami à une plus forte épreuve „.

Alors *Bennaskar* me préſentant un petit pot d'onguent noir avec un pinceau, me dit : " Il faut que *Mahoud* ſouffre que je déguiſe ſa couleur avec cet onguent. Il doit faire cette nuit le perſonnage d'un eſclave noir.

» N'eſt-ce que cela, repris-je ? donnez-moi ce pinceau, & me faites un habit d'eſclave. Une telle épreuve ne méritoit pas tant de frayeurs de votre part.

» L'habit eſt prêt, dit *Bennaskar*, tout eſt préparé. Mais vous ne pourriez pas vous déguiſer ici, ſans que mes eſclaves s'en apperçuſſent. Attendons la nuit, & alors *Bennaskar* ſe repoſera ſur l'amitié de *Mahoud* ».

On nous ſervit un magnifique feſtin. Je mangeai de bon appétit. *Bennaskar* étoit penſif, & ne ſembloit prendre aucun goût à ce qu'on lui ſervoit.

Je fis ce que je pus pour le tirer de

sa mélancolie. Je plaisantai sur ses vaines frayeurs : je me mis à chanter & à rire devant lui. Je fis venir sa musique ordinaire avec ses danseuses, pour le distraire des pensées chagrinantes qui l'occupoient. *Bennaskar* resta muet : rien ne put l'égayer.

Le repas & la musique furent prolongés jusqu'à la nuit. Alors *Bennaskar* commanda aux esclaves de se retirer. Il prit une lampe, & me conduisit par une multitude d'appartemens qui m'étoient inconnus.

» *Mahoud*, dit-il, lorsque nous eûmes fait plusieurs tours & détours dans son vaste palais : *Mahoud* n'a jamais vu les merveilles de ces lieux.

» Il est vrai, répondis-je, & je m'estime heureux d'admirer aujourd'hui les richesses de mon seigneur. Mais je n'avois point sollicité cette grâce. *Mahoud* respectoit assez les secrets de son ami, pour ne pas désirer de les savoir ».

Nous arrivâmes dans une petite chambre voûtée, au milieu de laquelle pendoit une lampe que *Bennaskar* alluma. Puis il éteignit celle qu'il tenoit en main.

» *Mahoud*, me dit-il, entrez dans ce cabinet que vous voyez devant vous; prenez-y un habit d'esclave que vous y trouverez, &

peignez-vous le visage & les mains avec cet onguent noir ».

Je fis d'abord ce que *Bennaskar* me dit ; & bientôt je représentai un esclave noir.

» Mon cher *Mahoud*, reprit *Bennaskar* en me voyant : te voilà parfaitement bien déguisé. A présent obéis-moi en silence : sois comme un muet devant son maître ».

Je lui fis une profonde inclination, & les gestes dont se sert un muet pour marquer sa soumission à son maître. *Bennaskar* sourit.

» *Mahoud*, dit-il, prends & lève cet anneau de fer qui est attaché au milieu du plancher ».

Je prends l'anneau, & j'apperçois une femme d'une grande beauté à moitié enterrée.

Frappé de cette apparition, je reculai de frayeur, & pensai tomber en arrière. *Bennaskar* me donna un coup de chabouc (1), qu'il tira de dessous sa robe, en me disant : » Si tu bronches, je te traiterai en esclave ».

Quoiqu'irrité du coup que je venois de recevoir, je me ressouvins de ma promesse, & revins à la trappe.

Esclave, continua *Bennaskar*, achève de déterrer cette femme ; tu trouveras la bêche & la pelle dans le caveau.

(1) C'est un grand fer.

Je descendis, pris les instrumens, & me mis à travailler. Mais ni la crainte, ni le travail ne purent m'empêcher de jeter des regards fréquens sur l'aimable femme que je déterrois, & qui, quoiqu'elle semblât morte, avoit toute la beauté d'une nymphe en santé.

Quand j'eus ôté toute la terre qui la couvroit, ce que je fis avec complaisance, découvrant chaque fois de nouveaux appas, il me donna une petite fiole d'une liqueur bleue, dont il m'ordonna de répandre quelques gouttes sur les lèvres de la femme morte, quand il seroit entré dans le cabinet voisin.

Quand *Bennaskar* fut retiré, je pris la fiole, en versai quelques gouttes sur les lèvres vermeilles de l'aimable morte, avec un pressentiment de ce qui arriva.

Aussitôt elle ressuscita; ses yeux s'ouvrirent; & portant ses regards de côté & d'autre, elle fut effrayée en me voyant. Elle s'écria : « O *Alla!* défends-moi de ce monstre ».

En même temps *Bennaskar*, sans se montrer, dit du cabinet où il étoit caché.

» *Hemjunah*, êtes-vous disposée à faire la volonté de *Bennaskar*, ou userons-nous

encore de la voie des enchantemens pour dompter votre obſtination ? Quoique *Macoma* ne me permette pas de vous voir ſans vous priver de l'uſage de vos ſens, & moi de mes déſirs, cependant *Ulin* vous ſoumettra à ſa volonté puiſſante.

„ Infâme, répondit la belle étrangère, je ne crains point le pouvoir de ta magie. *Macoma* ne me trompe point : tu ne peux avoir aucun empire ſur moi, ſans mon conſentement. *Mahomet*, qui permet que je ſois pendant quelque temps le jouet de tes preſtiges, me délivrera enfin de tes mains barbares.

„ Puiſque tu perſiſtes, reprit *Bennaskar*, il faut eſſayer le fouet dans la contrainte. Eſclave, qu'on donne cinquante coups de fouet à cette femme obſtinée & rebelle„.

Je pris le chabouc, & me mis en devoir d'accomplir l'ordre ſévère de *Bennaskar*, maudiſſant intérieurement la promeſſe que je lui avois faite. Je l'avois faite à un ami & non pas à un monſtre.

Dès que la belle *Hemjunah* ſentit le fouet, elle remplit la voûte de ſes cris. Chaque coup que je lui donnois m'étoit auſſi ſenſible qu'à elle-même. J'en modérois la violence. Les larmes couloient de mes yeux, & je

souhaitois ardemment d'être délivré de cette tâche cruelle. Je m'estimai heureux, lorsque le nombre de cinquante fut rempli.

„ Eh bien! dit alors *Bennaskar*, toujours enfermé dans le cabinet, que pense à présent *Hemjunah*? Est-elle déterminée à se rendre à mes désirs?

„ Rien n'est moins propre à gagner l'affection d'une femme que la barbarie, reprit foiblement *Hemjunah*. Que je meure plutôt que de consentir jamais à appartenir au vil & cruel *Bennaskar*!

„ Meurs donc, dit-il avec fureur en sortant du cabinet; meurs, & que *Macoma* te voie rentrer dans la terre d'où je t'avois fait tirer „.

En effet, dès que *Bennaskar* parut aux yeux de *Hemjunah*, elle perdit tout sentiment, tout mouvement; un bruit souterrain se fit entendre. Un nain sortit de la trappe, se saisit du corps de *Hemjunah*, & le remit dans la terre. La trappe se referma avec un bruit qui fit retentir la voûte.

Bennaskar me dit alors de le suivre. Il me conduisit au bain, & me dit de me laver sur-tout les mains & le visage, de reprendre mes vêtemens ordinaires, & de revenir dans le sallon.

J'étois si stupéfait de ce que je venois de voir que je savois à peine ce que je faisois. Cependant, quand je fus seul au bain, je tâchai de me remettre de mon étonnement. Mais la réflexion augmentoit ma surprise & mon inquiétude, au lieu de les diminuer. Tantôt je voulois aller trouver le Cadi, & lui déclarer l'horrible aventure dont j'avois été témoin. Un moment après j'avois honte de moi-même, & cependant je n'osois violer le secret que j'avois promis de garder. „ *Bennaskar*, disois-je en moi-même, m'a semblé un ange pendant près d'un mois. Ce dernier trait le perd dans mon esprit. Cette nuit me l'a montré sous l'image d'un monstre. Comment accorder ces apparences contraires? Le plus tendre & le meilleur des amis peut-il être en même temps le plus féroce & le plus méchant des hommes? Seroit-il victime de quelqu'enchantement? Le *Bennaskar* de cette horrible nuit est-il bien le même d'hier & des jours précédens? Quelqu'esprit méchant a-t-il pris sa figure pour le perdre? Mais non, je cherche en vain à excuser la plus affreuse cruauté exercée sur la plus belle des femmes. Quelle horrible scène j'ai vue! Que dis-je? j'ai été forcé d'en être l'acteur! Combien mon

cœur étoit attendri ! Combien elle a déteſté les mains barbares qui exécutoient les ordres cruels de ſon tyran ! Ai-je bien pu me prêter à cet indigne miniſtère ? Tourmenter une innocente qui appeloit *Alla* à ſon ſecours ? Quoi ! j'ai oſé ſervir la férocité d'un monſtre, contre une femme ſans défenſe, & je diffère d'inſtruire le Cadi de ce qui ſe paſſe dans cette maiſon d'enchantement ».

Je pris la réſolution d'inſtruire d'abord le cadi des ſortilèges & des enchantemens de *Bennaskar*.

Je ſortis du bain, repris mes vêtemens, & m'avançai vers la porte. « Mais, dis-je en moi-même, que vais-je faire ? A quoi aboutira cette démarche ? Je violerai ma foi, ſans ſervir la pauvre infortunée qui excite ma pitié. *Bennaskar* m'attend dans le ſallon. Lorſqu'il me verra ſortir, il aura quelque ſoupçon, & par le pouvoir de ſon art, il ſaura cacher la belle *Hemjunah* aux yeux du Cadi. Il y a un mois que je ſuis avec *Bennaskar ;* & je n'avois pas encore vu la chambre affreuſe où s'eſt paſſée cette ſanglante exécution. Il a été obligé lui-même de me ſuivre. Perſonne que lui ne connoît ces lieux ſouterrains. D'ailleurs, il s'eſt plaint lui-même du retour de la pleine lune. Il

s'eſt levé accablé de triſteſſe & de chagrin. Non, il ne prend point plaiſir à faire ſouffrir l'innocent. C'eſt pour moi un myſtère que je ne comprends pas. Je retournerai donc vers mon ami avec un viſage ſerein, & je ne témoignerai rien de l'inquiétude qui m'agite „.

Bennaskar vint au-devant de moi.

" D'où vient *Mahoud*, demanda-t-il avec empreſſement ?

„ Je ſors du bain, répondis-je, & je viens rejoindre mon ami *Bennaskar*.

„ Oui, *Bennaskar* eſt votre ami, reprit-il; mais *Mahoud* eſt-il ſincère, me ſera-t-il toujours fidelle „ ?

Ces paroles m'embarraſsèrent. Le ſouvenir de la nuit me fit héſiter un moment. Cependant n'oſant répondre autrement, je lui dis : " Pourquoi douteriez-vous de la ſincérité de mon cœur ?

„ *Mahoud* m'eſt donc fidelle, répliqua-t-il avec une exclamation qui marquoit ſes ſoupçons ?

„ Oui, répondis-je à contre cœur, *Mahoud* vous eſt fidelle.

„ Je le veux croire, continua *Bennaskar*, mais mon ami n'a-t-il pas été ſurpris de la ſcène dont il vient d'être témoin ? Il a dû

l'être. Néanmoins, garde-toi de me demander aucune explication, ou de révéler ce secret. — -

„ Vous doutez donc de ma fidélité, répondis-je. Autrement vous ne feriez aucune difficulté de m'expliquer cette scène étrange. Qui peut garder un secret, en peut bien garder deux.

„ Il n'y a qu'un mois que tu es mon ami, me dit *Bennaskar*, & tu voudrois être admis dans la confidence de tous mes secrets. Jeune homme inconsidéré, prends garde de te brûler les aîles au soleil, en volant au-dessus des plus hautes montagnes. Un ami bien éprouvé est le trésor qui charme *Bennaskar*; mais la malédiction & la mort sont le partage de ses ennemis „.

En achevant ces mots, *Bennaskar* me jeta un regard sévère, & me quitta brusquement. Je me retirai dans mon appartement, fort irrésolu sur le parti que j'avois à prendre.

En regardant de côté & d'autre dans ma chambre, j'apperçus un petit livre ouvert sur une espèce de pupitre, devant la lampe allumée. C'étoit le koran de notre sainte loi.

N'ayant pas envie de dormir, je me mis à lire à l'endroit ouvert. C'étoit le chapitre où il est parlé de la vache sainte. Il me

ſembla voir le nom de *Mahoud* écrit dans le livre ſacré.

Cette merveille me ſurprit. Je regardai avec une nouvelle attention. Je lus diſtinctement ces mots :

Mahoud ! Mahoud ! Mahoud ! *Il y a beaucoup de bien dans le monde, mais il y a encore plus de mal. Le bien eſt un don d'*Alla, *le mal eſt l'ouvrage de ſes créatures. Parce que l'homme a péché, & qu'il marche dans les ténèbres de l'ignorance, la méchanceté des génies malfaiſans, & la puiſſance des enchantemens triomphent de la ſageſſe des juſtes. A ce moment,* Mahoud *eſt dans la maiſon d'un magicien, auquel il s'eſt malheureuſement lié par des engagemens d'honneur. Manquer à ſa parole, c'eſt baſſeſſe ; la tenir, c'eſt un crime. Quand les hommes s'abandonnent au mal, ils deviennent ſoumis au pouvoir des mauvais* génies : *alors nous autres, les protecteurs du genre-humain, nous ne pouvons plus ni nous intéreſſer en leur faveur, ni leur prêter notre ſecours contre les dangers qu'ils courent, qu'à proportion de leurs remords. Son ame facile, trompée par la profonde diſſimulation de* Bennaskar, *s'eſt laiſſée prendre aux pièges qu'il lui tendoit ; la voix de ſa bouche a reçu ta prudence. Tu as promis à tout*

*événement, de ne point révéler les secrets de sa maison, & par cette promesse imprudente tu t'es associé, sans le vouloir, à la méchanceté de ton faux ami. Mais l'homme attaché au service d'*Alla *par une loi inviolable & immuable peut-il disposer de lui-même contre la volonté de son auteur ? Le vermisseau qui rampe sur la terre osera-t-il se revolter contre la main qui l'a formé ? Si* Mahoud, *en promettant de ne rien dire de ce qui se passeroit dans la maison de* Bennaskar, *en avoit excepté tout ce que la loi de Mahomet lui ordonnoit de révéler, il eût agi prudemment. Celui qui marche dans les ténèbres tombera infailliblement dans le précipice qu'il ne voit pas. A ces mots, reconnois le* génie Macoma *qui emprunte la ressemblance du* koran *pour t'instruire. Je vois les maux qui t'attendent, si tu entreprends de délivrer la princesse de* Cassimir *; & cependant cette entreprise est le seul moyen qui te reste pour secouer le joug de la cruauté & de l'oppression. Choisis donc : si ton cœur se sent ému de compassion pour l'innocence opprimée, prépare-toi à souffrir pour la cause de la vérité & de la vertu, prends dans ton sein ce livre qui pourra te faire voir la princesse toutes les fois que tu voudras ; sinon, sois toujours l'esclave de l'ennemi du prophète.*

Je voulus continuer de lire ; mais je ne vis plus rien d'écrit. Je réſolus ſur le champ de prendre la défenſe de la princeſſe, & de faire tout au monde pour la délivrer, quoiqu'il dût m'en coûter. Je mis le livre ſur ma poitrine, je pris la lampe dans ma main, & vins dans le ſallon, ne doutant pas que *Bennaskar* ne ſe fût retiré dans ſon ſérail.

Je m'engageai dans différens appartemens que je reconnus pour être ceux par leſquels j'avois déjà paſſé. Je me trouvai bientôt dans la petite chambre voûtée.

Je levai vîte la trappe, je touchai la princeſſe *Hemjunah* avec le livre, ne ſongeant qu'aux moyens de la tirer de cette horrible priſon.

La princeſſe s'éveilla au toucher du livre. Dès qu'elle me vit, elle jeta un grand cri qui m'alarma. Je craignois qu'elle n'éveillât *Bennaskar*, ou quelqu'un de ſes eſclaves.

Je lui dis pour la raſſurer, que j'étois envoyé par le *génie Macoma*, pour la délivrer ; que je déteſtois l'horrible cruauté avec laquelle je l'avois traitée la nuit précédente.

« Vous, l'envoyé du *génie Macoma*, me dit-elle en ſoupirant & criant par intervalle ? Vos paroles décèlent la fauſſeté de votre cœur. Je ne vous ai jamais vu, à moins

que

que vous ne soyez le magicien *Bennaskar* deguisé sous une apparence étrangère, ainsi que je le soupçonne. Quoiqu'il en soit, homme vil, monstre implacable, tes ruses n'auront pas plus de pouvoir que ta cruauté. Rien n'est capable de me faire consentir à ce que tu exiges de moi. Je persisterai éternellement dans ma haine contre un monstre tel que *Bennaskar* : je suis sûre qu'il ne peut ni me détruire, ni me déshonorer sans mon consentement.

» Adorable *Hemjunah*, divine princesse, lui dis-je en me jetant à ses pieds, je vous conjure de m'écouter un instant. Je ne suis ni *Bennaskar*, ni un de ses esclaves. Je suis le fidelle serviteur du *génie Macoma*. C'est lui qui m'a envoyé vers vous, qui m'a donné ce livre dont l'attouchement vous a rappelé à la vie. C'est lui qui m'ordonne de tenter votre délivrance, & vous me voyez disposé à mettre tout en œuvre pour vous tirer de ce palais enchanté. Il est vrai, vous ne m'avez jamais vu sous mes traits, & dans mon caractère naturel. Mais c'étoit moi que *Bennaskar* a conduit ici la nuit dernière sous la figure & avec les habits d'un esclave, & j'ai été forcé par un serment téméraire à exécuter ses ordres barbares.

O charmante princeſſe ! pardonnez un crime involontaire.

» Un crime involontaire, reprit la belle *Hemjunah ?* Je reconnois à ton diſcours ta noirceur & ta perfidie. En ſuppoſant ton récit vrai, quel ſerment peut autoriſer une mauvaiſe action, un emportement féroce ? Ne devois-tu pas t'expoſer à toutes ſortes de haſards, plutôt que de faire ſouffrir cruellement une fille innocente ? Si tu es réellement le ſerviteur fidelle du *génie Macoma*, comme tu le dis, je le ſaurai à cette marque. Sors à ce moment de la maiſon de *Bennaskar*, & va inſtruire le Cadi de ſes cruautés & de ſes enchantemens.

» O ma princeſſe ! lui dis-je, laiſſez-moi plutôt vous tirer de ce tombeau affreux. Nous pouvons fuir ſans être apperçus.

» C'eſt ce que tu ne peux faire, à moins que tu ne ſois le cruel *Bennaskar*, comme je le ſoupçonne encore. Je ne puis ſortir de ce caveau que par ſon ordre. Inſenſée que je ſuis, continua-t-elle en verſant un torrent de larmes, quelle folie d'écouter les impoſtures d'un homme tel que toi !

» O aimable *Hemjunah !* répliquai-je, puiſque vous eſpérez quelque ſuccès de la démarche que vous m'ordonnez, je vais dès

ce moment instruire le Cadi de votre état & de la cruauté de votre persécuteur ».

J'avois été jusqu'alors prosterné devant le tombeau de la belle *Hemjunah*; quand je me levai pour exécuter ma pieuse résolution, j'apperçus *Bennaskar* qui marchoit dans l'appartement voisin.

Il entra dans la chambre voûtée. A sa vue, la princesse jeta un grand cri, & resta sans mouvement. Je pensai m'évanouir de frayeur. Quoique mes intentions fussent droites & pures, la présence d'un enchanteur me glaça d'effroi; je me rappelai la promesse que je lui avois faite, & que j'allois violer. Je m'attendois à éprouver la force de son pouvoir magique.

Je me couvris le visage de mes mains, n'osant lever les yeux. Ma frayeur fut bientôt calmée. *Bennaskar* se jeta à mes pieds. Je fus surpris; mais je ne doutai pas alors que le *génie Macoma* ne me protégeât, & j'attribuai l'humiliation du magicien à un pouvoir supérieur.

« O *Mahoud*! me dit *Bennaskar*, pardonne à un malheureux qui t'a trompé, qui t'a offensé.

« Si tu veux que je te pardonne, lui répondis-je, cesse de persécuter la princesse de

Caſſimir : mets-la en liberté ; car tandis qu'elle reſtera dans la terre, tes prières ſeront inutiles.

» O *Mahoud* ! reprit-il, ô l'ami de mon cœur, le confident de mes ſecrets ! quoique tu n'aies point reſſenti le pouvoir de l'amour, aies pitié de ceux qu'il captive. Si l'aimable princeſſe de *Caſſimir* connoiſſoit la pureté de mon cœur, ſi .... —

» Envoyé de *Macoma*, s'écria la princeſſe en interrompant *Bennaskar*, n'écoute point le traître avant qu'il m'ait miſe en liberté. Il m'a trompée. Profite de mon erreur, tu ſeras ſoumis à ſon pouvoir, ſi l'eſprit de prudence ne t'éclaire & ne te dirige ,,.

Alors *Bennaskar* ſe leva bruſquement ; &, ſe découvrant la poitrine, il me dit : « Frappe, *Mahoud*, finis mes tourmens, & les malheurs de *Hemjunah* ; car *Bennaskar* ſent qu'il ne peut renoncer au tréſor de ſon cœur.

» Il ne m'eſt pas permis de t'ôter la vie, répondis-je ; mais je te livrerai au pouvoir du cadi, qui tient ſur la terre la place du grand *Alla*, pour punir les méchans qui oppriment l'innocence ,,.

La princeſſe de *Caſſimir* me demanda alors le livre du *génie Macoma*, afin qu'il lui ſervît

de défense contre les insultes & les embûches du cruel *Bennaskar*.

« Sa demande me parut si raisonnable, que je ne pus la refuser, je lui remis sur le champ le livre du génie protecteur ».

Lorsque je quittai la chambre voûtée, accompagné de *Bennaskar*, il me conjura de ne pas perdre un ami qui avoit eu tant de confiance en moi. Je lui dis qu'il étoit juste d'obéir à *Alla* préférablement à l'homme.

Je me présentai à la porte du cadi. Il étoit nuit. Ses officiers me dirent que je ne pouvons pas lui parler à cette heure. Je leur appris le sujet de ma visite nocturne. Quand ils furent que j'avois en ma puissance le magicien barbare qui avoit enlevé la princesse de *Cassimir*, ils allèrent avertir le cadi. Ce vigilant magistrat se leva en hâte, & me suivit avec une forte garde à la maison de *Bennaskar*.

Le magicien nous attendoit à sa porte, avec une lampe en main. Son assurance me surprit, & me fit craindre le pouvoir de son art. Mais dès que le cadi entra, *Bennaskar* se jeta à ses pieds, confessant son crime, & demandant pardon.

Le cadi ordonna aux gardes de se saisir de sa personne, & dit à *Bennaskar* de nous

conduire dans l'appartement où il retenoit la princeſſe captive.

Bennaskar obeit. En traverſant les différens appartemens qui conduiſoient à la chambre voûtée, il me dit : « *Mahoud*, vous ſavez que le corps de la princeſſe *Hemjunah* eſt à moitié enſeveli dans la terre, ſans être couvert. Obtenez du cadi qu'il nous permette d'aller ſeuls la tirer de cet état, afin de lui épargner la peine de paroître ainſi devant lui. De mon côté, la vue de mes péchés me fait horreur, le remords m'accable, & je veux ſincèrement délivrer cette princeſſe innocente.

„ Si vous me promettez, lui dis-je, de tirer la princeſſe de cet horrible tombeau, je tâcherai d'obtenir du cadi ce que vous me demandez. Autrement, je veux que tout le monde ſoit témoin de votre malice déteſtable.

„ O mon ami ! répartit *Bennaskar*, ne me faites plus de reproches ; mon cœur m'en fait aſſez. Oui, *Mahoud*, je vous le promets ; je tirerai la princeſſe de cet état cruel, comme vous le déſirez. Je ne me repoſe plus que ſur la bonté & la pitié du cadi. Je n'implorerai plus déſormais la puiſ-

ſance des mauvais *génies*. Soyez en sûr ; je renonce à leurs enchantemens ».

Je croyois le repentir de *Bennaskar* ſincère, & je m'en réjouiſſois. Je priai donc le cadi qu'il nous permît de le dévancer dans la chambre voûtée, pour délivrer la princeſſe de l'enchantement auquel elle étoit ſoumiſe.

Le cadi conſentit à ma demande. En même temps il ordonna à ſes gardes de reſter à l'entrée de l'appartement, tandis que j'y ſerois avec *Bennaskar*.

Dès que nous fûmes entrés, le magicien me prit par les cheveux, m'entraîna bruſquement dans le cabinet, & ferma la porte ſur nous.

» Perfide, me dit-il, reçois la juſte récompenſe de ton parjure ». Sans me donner le temps de répondre, il me cracha au viſage, me renverſa par terre, me foula ſous ſes pieds, & s'enfuit en fermant la porte du cabinet.

Je fus quelques minutes ſans mouvement, étourdi de ma chûte, du traitement indigne que je venois de recevoir, & encore plus des ſuites que j'en appréhendois. Je me levai enfin, j'ouvris la porte, mais je ne vis

plus, ni la princeſſe de *Caſſimir*, ni le cruel *Bennaskar*. Ma ſurpriſe fut extrême.

Cependant le cadi & ſes gardes, impatiens d'attendre ſi long-temps, entrèrent dans la chambre. Le cadi me fit ſaiſir par ſes ſoldats, en me diſant : « Malheureux, où eſt la princeſſe ? Où eſt celui qui nous a révélé ta méchanceté.

» O comble du malheur ! m'écriai-je, ô déſeſpoir » ! Je m'apperçus que ma voix étoit comme la voix de *Bennaskar*. Je regardai mes vêtemens : c'étoient ceux du magicien. En un mot, je ne pouvois plus douter que, pour me punir de lui avoir manqué de foi, il ne m'eût donné ſes traits & ſa figure.

Je tombai aux pieds du cadi, en le ſuppliant de m'écouter un moment. Je lui racontai toute mon aventure depuis que j'étois entré dans la maiſon de *Bennaskar*, juſqu'à l'inſtant préſent. Il traita mon diſcours de fable. Ses gardes en rirent. Néanmoins, après un moment de réfléxion, il me regarda fixement, & m'ordonna de délivrer la princeſſe & mon ami de l'enchantement où je les retenois.

J'eus beau atteſter le ciel de la vérité de mes paroles. Le cadi, indigné de mon obſ-

tination prétendue, me fit donner cent coups de chabouc par ſes gardes.

Pour comble d'infortune, *Bennaskar* m'apparût au bout de la chambre. Je criai : » Le voilà, le traître qui me fait ſi cruellement ſouffrir » ! — Le cadi regarde de tous côtés ; &, ne voyant perſonne, il s'imagina que je me moquois de lui. Il me fit encore donner une centaine de coups de fouet.

Accablé de déſeſpoir, & ſuccombant à la violence d'un tel châtiment, je tombai par terre, preſque ſans vie. Les gardes me traînèrent en priſon. On me mit dans un cachot profond & obſcur, où l'on me chargea de chaînes.

Dès le lendemain, je reparus devant le cadi, dans la ſalle publique de juſtice. On me fit mon procès. Je fus condamné à être brûlé vif le jour ſuivant, à moins que je ne délivraſſe avant ce temps la princeſſe de *Caſſimir* & *Mahoud*.

Il eût été inutile de répéter mes proteſtations. Quand j'aurois juré mille & mille fois par *Alla*, que j'étois le véritable *Mahoud*, & que tout ce que je ſouffrois étoit un effet des enchantemens de *Bennaskar*, on étoit déterminé à ne pas me croire. Je pris donc le parti de ne rien répondre. Mon

silence fut mal interprété. On l'attribua à une obstination indomptable. Pour me faire parler, on ordonna aux bourreaux de me donner une bastonnade de cinq cent coups. Alors, je priai le cadi de considérer si j'avois quelque chose à répliquer dans la situation où je me trouvois. « Mon histoire est vraie dans toutes ses circonstances, ajoutai-je, je souffre pour la promesse téméraire que je fis à *Bennaskar*; je dois me soumettre avec résignation à la rigueur de mon sort ».

Le cadi outré, me fit reconduire au cachot. On dressa un bûcher sur le marché public, & l'on prépara tout pour me faire brûler le lendemain en présence de tout le peuple.

Je passai une nuit cruelle. Je souhaitois que le soleil ne se levât plus jamais. Vain souhait ! Cette nuit affreuse ne me parut qu'un moment. Les étoiles disparurent, comme à l'ordinaire, en présence du jour, & je vis approcher le moment de mon exécution.

La prison étoit entourée d'une foule de peuple répandu dans toutes les rues des environs, jusqu'à la place où étoit dressé le bûcher. Quand je passai, les uns m'accabloient d'injures, les autres me crachoient au visage; quelques-uns même me lapidèrent.

En avançant vers le bûcher, j'apperçus le

cadi & ses officiers assis sur une espèce d'amphithéâtre couvert, qu'on avoit élevé devant le bûcher. Il me fit venir devant lui, & me dit.

„ Infâme magicien, je veux bien encore te laisser maître de ton sort : rends la princesse & ton ami que tu caches par le pouvoir de ton art, ou la sentence que la loi porte contre toi & tes semblables va être exécutée dans toute sa rigueur.

„ O cadi, ô mon juge ! lui dis-je, puisque vous ne voulez pas croire ce que je vous ai dit, faites-moi au moins savoir qui m'a dénoncé à votre tribunal, qui m'accuse de magie ou de sorcellerie ? Ne suis-je pas *Bennaskar*, riche marchand de *Dély* ? Où sont ceux qui osent s'élever contre moi & me calomnier ? Vous êtes venu cette nuit dans ma maison. Vous vous êtes saisi de ma personne. Vous m'avez fait conduire en prison, & jeter dans un cachot où l'on m'a traité comme un vil esclave. Vous me condamnez à être brûlé vif : tout cela sans témoin, sans aucune preuve du crime dont vous me puniſſez. C'est pourquoi, ô cadi ! j'en appelle à l'équité du sultan de l'orient, & j'espère que mes concitoyens ne permet-

tront pas qu'on m'exécute ainſi, ſans avoir conſtaté mon crime.

„ Jeune homme, répliqua le cadi, votre appel n'eſt pas néceſſaire. Je ſuis bien éloigné de condamner, ſans raiſon valable, aucun des habitans de *Dély*. Vous auriez raiſon de vous plaindre, & je ſerois le premier à vous écouter, ſi vos propres paroles ne vous condamnoient pas elles-mêmes. Hier vous proteſtiez que vous n'étiez pas *Bennaskar*; aujourd'hui vous dites que vous l'êtes. Vous voilà convaincu de fauſſeté par votre propre bouche. Si vous n'étiez pas un magicien, qu'aviez-vous beſoin de nier hier que vous étiez le marchand *Bennaskar*„?

Le peuple applaudit au diſcours du juge. Chacun cria que j'étois un magicien, & que je méritois le feu.

Les gardes me lièrent ſur le bûcher avec les chaînes que j'avois toujours portées aux pieds & aux mains, depuis le moment que j'avois été pris. Le peuple jeta un grand cri de joie. On mit le feu au bûcher : bientôt la fumée & la flamme enveloppèrent le malheureux *Mahoud*.

En un moment, je ne vis plus ni le ciel ni la foule du peuple qui rempliſſoit la place:

mais je me trouvai au centre du bûcher sous la forme d'un crapaud. Je tâchai de sortir du milieu des flammes. Je me traînai avec quelque peine sous une pierre de la rue.

Le peuple resta sur la place jusqu'à ce que le bûcher fut entièrement consumé. On porta les cendres hors de la ville, où on les jeta au vent. Je restai sous la pierre jusqu'à la nuit.

J'avois dessein de sortir de la ville dès qu'il feroit assez sombre pour le faire en sûreté. Mais le sommeil vint sur moi, au temps où les animaux se retirent pour reposer; & en m'éveillant je me trouvai dans cette forêt, où je vivois depuis un mois, lorsque je fis la rencontre de ces deux compagnons de ma solitude & de mon malheur.

» Vos aventures sont surprenantes, ô *Mahoud!* dit le sultan de l'*Inde*; elles nous apprennent combien la prudence nous est nécessaire, à nous qui sommes enveloppés dans le même malheur que vous. Je vois que nos maux, à l'un & à l'autre, viennent d'un défaut de confiance en la protection d'*Alla*. Je dois avouer que cet être tout-puissant est toujours prêt à secourir ceux qui ne se manquent point à eux-mêmes.

» Mais, ô *Mahoud*! souffrez que je vous fasse part de mon inquiétude. Qu'est devenue

la belle *Hemjunah*, princeſſe de *Caſſimir*. Ne vous étonnez pas de ma demande, ce nom rappelle à mon eſprit des idées qui ne s'effaceront jamais. Comment une ſi aimable perſonne, une princeſſe ſi belle & ſi innocente, a-t-elle pu être ſoumiſe au pouvoir d'un enchanteur? Mais dois-je m'en étonner, moi qui éprouve le même ſort? Sûrement, notre compagnon, que vous décorez du titre de princeſſe, ne peut pas être la fille de *Zebenezer*, ſultan de *Caſſimir*.

» C'eſt elle-même, répondit *Mahoud*: elle a été métamorphoſée comme nous; cet autre que vous voyez à ma droite, eſt *Horam*, le viſir favori de *Miſnar*, ſultan de *Dély*.

» Quoi! s'écria *Miſnar* tranſporté d'étonnement, quoi! mon fidelle *Horam* partage mes malheurs. *Miſnar* eſt donc comme la feuille de l'automne, ou comme la plume que le vent emporte ».

Horam, apprenant qu'il étoit en préſence de ſon ſeigneur, le ſultan de *Dély*, lui témoigna ſon reſpect autant que ſa forme hideuſe put le lui permettre : *Mahoud* imita l'exemple du viſir.

Miſnar ſe tournant vers la princeſſe de *Caſſimir*, lui dit d'un ton obligeant :

» O princeſſe ! quel accident étrange, quel enchantement cruel a pu vous faire perdre la plus belle des formes, pour vous donner celle d'un vil reptile ? Souffrez que je vous demande le récit de vos malheurs depuis que vous avez quitté la cour de *Zebenezer* votre illuſtre père. Agréez mes vœux pour votre délivrance. Mon bras eſt trop foible pour travailler à votre rétabliſſement & au mien.

» Très-magnifique ſultan, répondit la princeſſe *Hemjunah*, j'obéirai à vos ordres ; quelque douloureux que me ſoit le ſouvenir de mes malheurs. Mon indiſcrétion me couvrira de honte : cependant je ſatisferai votre curioſité.

Non, princeſſe, reprit le ſultan : c'eſt aſſez de confeſſer nos fautes à la face du ciel. Celui qui prend plaiſir au récit des peines d'autrui eſt le plus lâche des enfans de la terre.

» Je remercie *Alla*, dit la princeſſe, de ce que mon indiſcrétion n'a pas été telle que le ſultan de *Dély* ſemble la ſoupçonner. Mon malheur vient d'une foibleſſe commune aux jeunes perſonnes de mon ſexe. Il y en a peu qui en ſoient exemptes.

» Plus un diamant a d'éclat, reprit *Miſ-*

nar, plus le moindre défaut, s'il en a, eſt apparent. De même, le roſeau le plus foible eſt celui qui cède le plus aiſément à l'impreſſion de l'air. Votre ſexe a une délicateſſe, un éclat qui fait paroître la moindre faute, quelque légère qu'elle ſoit. Je ne doute pas que l'extrême ſageſſe de la princeſſe de *Caſſimir*, & ſa profonde modeſtie, ne lui faſſent regarder comme un crime ce que tout le monde mettroit au nombre des perfections.

» O ſultan! dit *Hemjunah*, l'excès de votre indulgence ne diminuera point ma faute à mes yeux; & mon ſilence pour la groſſir aux vôtres. Souffrez donc que je vous raconte mon hiſtoire, de peur que mon crime tenu caché & ſecret, ne ſoit jugé plus grand que lorſque je le révélerai ».

Tandis que la princeſſe parloit, un Dervis, courbé ſous le poids des ans & des infirmités, parut dans l'épaiſſeur de la forêt.

Horam, ſe remettant d'abord les traits du ſaint homme, dit au ſultan: « Magnifique ſeigneur, voilà *Shemshelnar*, le plus ſaint des adorateurs d'*Alla*, le plus pieux des habitans de l'Aſie.

„ Je ne me remets pas ſes traits, dit *Miſnar*; venoit-il à l'aſſemblée du Divan?

„ Non, glorieux sultan, répondit *Horam*, son grand âge l'en empêchoit „.

Shemshelnar approcha de l'endroit où étoient les quatre crapauds. Il se prosterna devant *Misnar*, & dit :

" Que le prince de l'*Inde* ne soit pas surpris que *Shemshelnar*, son esclave, le reconnoisse sous la forme que lui a donné le pouvoir d'un enchanteur. O sultan ! je n'ignore aucun des maux qui t'accablent. Je les avois prévus, quoique je ne puisse assister à ton conseil. Je priois pour toi dans le secret de ma solitude. Je conjurois celui qui est plus fort que la fureur des méchans, de détourner de toi les maux dont ils te menaçoient. *Alla* a exaucé ma prière. Il m'a vu prosterné dans ma cellule, & il m'a envoyé le *génie Bahoudi*, qui m'a ordonné de te chercher dans la forêt de *Tarapajan*, où ta nouvelle forme te forçoit de ramper.

„ J'ai dit à *Bahoudi* : O *génie !* comment puis-je accomplir tes ordres ? Mes pieds refusent de me porter. Les infirmités m'accablent.

„ Va, reprit *Bahoudi*, en me touchant du bout du doigt. Le ciel t'envoie la force nécessaire pour exécuter ce qu'il t'ordonne. La sorcière *Ulin* a métamorphosé ton prince

en le plus hideux reptile de la terre : ce qui ne doit point t'étonner ; car tel eſt le deſtin des hommes les plus éminens en vertu & en dignité. Quand leurs ennemis trouvent l'occaſion de leur faire ſentir leur pouvoir, ils les réduiſent à la condition des êtres les plus vils. Tu trouveras le ſultan au milieu de trois autres malheureux comme lui. Tu ne peux délivrer que le prince de l'*Inde*. Les trois autres doivent reſter dans l'enchantement juſqu'à la mort de la ſorcière *Ulin*.

„ Mais, ô ſultan ! continua le Dervis, avant que je détruiſe le charme qui te captive, le *génie* m'a commandé de te répéter ces mots :

„ La religion, ô *Miſnar* ! eſt le premier & le plus grand des devoirs de l'homme. Adorer *Alla*, ſuivre la loi de ſon prophète, c'eſt le plus noble hommage d'un cœur reconnoiſſant. Celui qui a inſtitué les cérémonies pieuſes, & les pratiques de dévotion, a auſſi établi les différentes conditions de la ſociété, avec leurs devoirs & leurs obligations. Eſt-ce donc honorer *Alla*, que de négliger les devoirs les plus indiſpenſables de l'état où il nous a placé, pour faire des pélérinages ? O prince ! le cachet de *Mahomet* que t'a vanté le prophète *Mangélo*,

n'eſt-il pas ce ſceau ineffaçable que tous les fidelles portent imprimé ſur le front, & qui nous donne la force d'obéir à la voix de la raiſon & de la religion? La ceinture d'*Opakka*, que porte l'enchanteur *Kifri*, n'eſt autre choſe que la prévoyance & la prudence, qui ſont les meilleurs alliés que puiſſent avoir le ſultan de l'Orient. *Miſnar* abandonne ſon peuple pour le ſauver, & livre à la diſcrétion de ſes ennemis, ſes états qu'il veut conſerver! Puiſqu'*Alla* t'a fait aſſeoir ſur le trône de l'*Inde*, c'eſt de-là que tu dois lui adreſſer tes prières. Mais le ciel a pitié des foibleſſes qui viennent plutôt de l'ignorance que de la mauvaiſe volonté. C'eſt pourquoi, je te recommande de te lever, ô ſultan! ajouta le Dervis en le touchant; lève-toi de la pouſſière où tu rampes. Reprends l'éclat dont *Alla* t'avoit revêtu. Sache & ſouviens-toi que *Mahomet* te protège, qu'il a appéſanti ſon bras ſur tes ennemis, qu'il t'ordonne de marcher contr'eux, en t'aſſurant que leurs enchantemens ne pourront renverſer tes projets, que leur pouvoir magique cédera toujours à ta prudence, à moins que tu ne te jettes indiſcrettement dans leurs pièges. Sois vigilant & prudent, & ne crains rien. Tout ce qu'ils peuvent, c'eſt de ſe

soustraire à tes coups par la puissance de leur art ; & tu ne saurois rien tenter contr'eux, dont ils ne soient instruits auparavant. C'est de cette prévoyance qu'ils tirent leur plus grande force. Sois ferme dans tes résolutions, vif & courageux dans l'exécution, mais prudent & circonspect avant l'entreprise. Car, quand la force leur manque, ils emploient la ruse pour te perdre ,,.

Quand *Shemshelnar* eut fini de parler, *Misnar* se leva majestueusement, & reparut sous ses véritables traits. Mais avant de répondre au saint Dervis qui l'avoit délivré, il se prosterna & adora la bonté d'*Alla* & de son prophète, qui avoit éclaté en sa faveur, en détruisant l'enchantement sous lequel il gémissoit par le pouvoir tyrannique d'*Ulin*. Après cet acte de religion, il remercia *Shemshelnar* de ses sages conseils, & de la liberté qu'il venoit de lui rendre.

Le Dervis lui répondit : " Vous faites bien, ô *Misnar* ! d'adorer & de remercier *Alla* avant toutes choses. A lui seul appartient toute gloire & tout hommage ; *Shemshelnar* n'est que l'esclave de *Mahomet*, ton prophète & le mien.

,, Et, reprit le sultan, n'y a-t-il pas lieu d'espérer qu'il plaira au grand prophète des

fidelles de rendre auſſi la liberté à ceux qui ſouffrent encore le fatal changement dont je ſuis délivré par ſa bonté ?.

„ *Miſnar* peut ſeul les délivrer, répliqua le Dervis. Fais périr *Ulin*, & ces infortunés, victimes de ſon pouvoir, te ſeront rendus, à toi & à eux-mêmes. Mais en attendant ils doivent apprendre par l'exemple de ta délivrance, à ne pas ſuccomber ſous le poids de leurs malheurs, à eſpérer, & à prier pour ta ſûreté. Le chemin de *Dély* eſt par cette forêt, & le palais d'*Ulin* eſt vers la gauche. Elle ſait déjà ton rétabliſſement; & elle s'occupe des moyens de te tromper une ſeconde fois. Tiens-toi ſur tes gardes. Aies plus de prévoyance que par le paſſé. Si elle triomphe une autre fois, ta perte eſt ſûre : tu mourras ».

Miſnar ayant reçu les inſtructions du Dervis, prit congé de ſes compagnons, en les aſſurant qu'il ſouhaitoit de rencontrer au plus vîte la ſorcière *Ulin*, pour faire valoir ſes prétentions, recouvrer ſon royaume, & délivrer ſes fidelles ſujets, ſes chers amis, des mains de cette cruelle enchantereſſe.

Suite du conte des Enchanteurs, ou MISNAR, *Sultan de l'Inde.*

LE ſultan de l'*Inde* traverſoit la forêt, mâchant quelques feuilles que le dervis *Shemshelnar* lui avoit données, pour le ſoutenir contre la violence de la faim, juſqu'à ce qu'il arrivât à ſon palais.

Après deux jours de marche, qui ſe paſsèrent ſans aucune aventure, il entendit les cris d'une femme qu'on maltraitoit. Il avance, & voit de loin quatre brigands qui frappoient cruellement une femme qui avoit l'air d'une perſonne de diſtinction.

Miſnar, indigné, vôle à ſon ſecours, & défie les quatre brigands.

Mais ceux-ci n'oſant combattre *Miſnar*, prirent la fuite, laiſſant la dame à demi-morte. Le ſultan s'approcha d'elle, & lui demanda par quel accident elle étoit tombée dans les mains de ces voleurs, & pourquoi ils la maltraitoient ainſi.

„ O illuſtre étranger! lui dit-elle, en verſant un torrent de larmes, votre air m'annonce un homme au-deſſus du vulgaire, & votre généroſité mérite toute ma con-

fiance. Mon ſort étoit d'être aimée du plus beau des enfans des croyans. Je ſuis fille d'un émir, je vivois à *Dély* dans la maiſon de mon père. *Hazar* m'aima. *Hazar* commandoit mille hommes dans les armées de *Miſnar*, notre magnifique ſultan. Hélas! ſon amour a fait mon malheur. Le ſecond fils du grand *Dabulcombar*, aidé du pouvoir magique de l'enchantereſſe *Ulin*, aſpiroit au trône de ſon frère. Les ſoldats qui aiment à courir les haſards de la guerre, déſertoient chaque jour, quittant le camp du prince de l'Orient, pour s'aller joindre à ſes ennemis. *Hazar* ſe révolta avec ſa troupe. J'eus beau l'en diſſuader, il mépriſa mes conſeils, & perſiſta dans ſa révolte.

„ On n'a point d'occaſions de s'avancer ſous le règne pacifique de *Miſnar*, me diſoit-il, je veux ſuivre les étendarts de ſon frère, & tenter la fortune ſous les ordres d'un prince que la guerre élèvera ſur le trône de l'*Inde*.

„ J'employai tout ce que l'amour & la raiſon ont de pouvoir pour le diſſuader d'un crime ſi déteſtable. *Hazar*, ébloui par un fol eſpoir de grandeur, me répondoit avec enthouſiaſme : Mon amour eſt conſtant. Ne crains pas que je change de maîtreſſe comme

de ſultan. Bientôt tu me reverras, favori d'un nouveau monarque, occuper à ſa cour le premier rang, & t'élever avec moi au-deſſus de ton père.

„ *Hazar* me quitta pendant la nuit, & bientôt après j'appris qu'il étoit allé ſe joindre aux rebelles. Mais, ô généreux étranger! quel fut mon chagrin, lorſque je ſus qu'*Ulin*, cette enchantereſſe abominable, devenue amoureuſe de lui, l'avoit invité à partager ſon lit, & le pouvoir qu'elle a ſur les foibles mortels? Outrée de dépit, je m'abandonnai au déſeſpoir. Je quittai d'abord le camp; & loin de l'armée de *Miſnar*, je m'enfonçai dans l'épaiſſeur de ce bois, ſuivie de quatre eſclaves. Dès le ſecond jour de marche je fus enlevée par deux ſatyres du bois. Ma ſuite me fut inutile : mes eſclaves me cherchèrent & ne me trouvèrent plus.

„ Les ſatyres, favoriſés par la nuit, me conduiſirent par des ſentiers cachés & embarraſſés, juſqu'à un palais éclairé de dix mille lampes.

„ Ils me dirent en entrant : fille orgueilleuſe, qui aſpiras à l'amour d'*Hazar*, viens contempler ton amant.

„ Je fus conduite dans une ſalle magnifique, &

que, & de-là dans un appartement auſſi riche où s'élevoit un trône d'argent. J'y vis *Hazar*, le perfide *Hazar*, aſſis à côté d'*Ulin*, la déteſtable *Ulin*.

„ Ma colère fut ſi grande, qu'oubliant au pouvoir de qui j'étois, j'éclatai en reproches contre mon amant infidelle. *Hazar*, lui dis-je, homme rebelle à l'amour & à ton prince, oſes-tu préférer les embraſſemens impurs d'une vile enchantereſſe, aux careſſes innocentes de celle qui a reçu ta foi ?

„ *Ulin*, témoin de mon dépit, écouta mes plaintes avec froideur, & y répondit avec un ris inſultant. Courage, me dit-elle; courage, ô douce maîtreſſe d'*Hazar* ! je vous ai fait conduire ici pour me divertir : vous répondez à merveille à mon attente. La paſſion de cet aimable jeune homme n'eût eté rien pour moi, ſi je ne me fuſſe aſſurée, par mes propres yeux, qu'il préfère les plaiſirs ſubſtantiels qu'il goûte avec moi, aux chimériques délices dont ſon imagination ſe repaiſſoit auprès de vous. Oui, belle créature, approchez, raſſaſiez vos yeux du plaiſir de voir celui que vous aimez avec tant de paſſion.

„ En achevant ces mots, l'infâme ſorcière

embraſſoit *Hazar*, & je vis le traître répondre à ſes careſſes.

» Je ne pus ſupporter la vue de tant de méchanceté. Je m'évanouis aux pieds du trône. Quand je revins à moi, je me trouvai ſeule dans un appartement rempli d'ordures, où je ſuppoſai que l'on m'avoit miſe par les ordres de la cruelle enchantereſſe.

» Le lendemain on me ramena devant le trône d'*Ulin*, pour y entendre ſes railleries piquantes, & y contempler l'homme le plus perfide de ſon ſexe.

» J'étois curieuſe de ſavoir comment & par quels ordres, & par où l'on m'avoit tranſportée de cet appartement dans celui que je venois de quitter. Je fis ſemblant de m'évanouir une ſeconde fois. Je tombai ; des eſclaves s'empreſsèrent de me ſecourir. J'entendis *Ulin*, qui leur diſoit : que perſonne ne s'approche pour la faire revenir. Qu'on la laiſſe dans cet état juſqu'à ce que nous ſoyons ſortis, l'aimable *Hazar* & moi.

» Alors vous la conduirez dans le petit caveau qui eſt ſous mon palais.

» Je perſiſtai dans mon évanouiſſement ſuppoſé. Quand *Ulin* & *Hazar* furent ſortis de l'appartement, les eſclaves me portèrent

dans le caveau ſouterrain, où ils m'abandonnèrent à mon malheureux ſort.

» Dès qu'ils furent partis, je cherchai de tous les côtés le paſſage par où l'on m'avoit deſcendue; car je n'avois pas oſé ouvrir les yeux juſqu'à ce moment. Hélas! je l'aurois fait inutilement; ces lieux étoient ténébreux: jamais l'œil du jour n'y pénétroit. Après bien des peines & des inquiétudes, je traverſai en tâtonnant pluſieurs ſentiers auſſi ſombres que la caverne, & j'arrivai enfin au pied d'un eſcalier. Je montai en tremblant, & me trouvai dans une cour du palais. Il étoit encore jour. Je redeſcendis quelques degrés, & je m'aſſis en attendant la nuit. Dès que je crus l'heure favorable à ma fuite, je réſolus de chercher une iſſue, aimant mieux mourir que de demeurer dans ce lieu déteſtable.

» Ayant traverſé la cour, je parvins au bord d'un foſſé profond, dont l'eau me ſembloit couler autour du château. Je ne doutai pas qu'il y eût d'autre entrée & d'autre iſſue au palais, qu'un pont gardé par les ſatyres du bois, comme je l'avois pu voir lorſqu'ils m'y avoient conduite.

» Je ſavois nager, je l'avois appris dans les bains des femmes de mon père. Je me

déterminai à traverſer le canal à la nage : je préférois la mort au ſort de demeurer plus long-temps priſonnière d'*Ulin*. Je me jetai dans le canal : la peur me donna des forces, j'atteignis bientôt l'autre bord.

» Echappée de ce premier danger, j'entrai dans la forêt, où j'errai tout le reſte de la nuit, ſans ſavoir où j'allois. Ce matin, à la pointe du jour, j'ai entendu un bruit confus au travers des arbres.

» Dans un inſtant je me ſuis vue environnée de quatre brigands ; & ſans votre favorable aſſiſtance, j'aurois ſouffert la mort la plus cruelle, ou peut-être ce qui eſt pis que la mort même „.

Miſnar tâcha de conſoler la belle étrangère. Il lui demanda ſi elle croyoit qu'il fût poſſible à un homme courageux de forcer l'entrée du palais d'*Ulin*, & de l'aller combattre juſques ſur ſon trône d'argent.

» Si j'ai pu en ſortir auſſi heureuſement que j'ai fait, répondit-elle, ne doutez pas que vous ne puiſſiez y entrer par la même voie „.

Cependant le ſultan *Miſnar* paroiſſoit indécis ou même méfiant.

» Sultan, ajouta-t-elle, ſouffrez que je

vous accompagne dans cette noble entrepriſe. Je vous en aſſurerai le ſuccès ,,.

Miſnar parut quitter auſſitôt toute défiance. Il pria l'étrangère de le précéder, pour lui montrer le chemin du palais.

« Volontiers, dit-elle. Mais nous attendrons la nuit pour paſſer le canal. Son ombre favorable nous ſera d'un grand ſecours ,,.

Miſnar ſuivoit les pas de la belle étrangère. Ils entendirent du bruit. *Miſnar* dit : " Je tirerai mon cimeterre ; car nous pouvons être ſurpris par les voleurs qui rodent dans la forêt.

,, Fort bien, répondit ſa conductrice, la précaution eſt bonne. Armez-vous du cimeterre redoutable de vos ancêtres ,,.

Le ſultan tenoit ſon cimeterre levé. Il ſerre les pas de la belle inconnue ; & au moment qu'elle s'y attendoit le moins, il lui porte un grand coup entre l'épaule & le cou : elle tombe.

Auſſitôt elle change de figure. Ses joues pleines & vermeilles ſe creuſent comme celles d'une vieille femme décharnée. Son front ſe ride en ſe reſſerrant ; ſon menton s'approche de ſon nez ; Sa gorge tombe, & n'offre plus qu'une peau jaunâtre flottante ſur un

ſquelette. *Miſnar* reconnut les traits hideux de l'enchantereſſe *Ulin*, qui, quoiqu'elle répandît beaucoup de ſang par ſa bleſſure, eut encore aſſez de force pour vomir ces imprécations contre celui qui avoit triomphé de ſon art.

„ Que la colère de notre ſexe tombe ſur toi, ô le plus traître des hommes! puiſque ton cœur barbare n'a pu ſe laiſſer attendrir ni par les charmes, ni par les malheurs de la beauté affligée. Tu as évité mes pièges en violant le plus beau ſentiment de l'humanité, & les loix les plus ſacrées de l'hoſpitalité. Inſenſée que j'étois de me fier à un monſtre tel que toi! De quel ſecours l'apparence de la vertu & du malheur pouvoit-elle m'être contre une ame barbare comme la tienne? Tu as beau te faire appeler le lieutenant d'*Alla* ſur la terre, & l'ami de l'innocence opprimée. C'eſt un vain titre que tu ne méritas jamais. Non, les malheureux ne trouvent point de protection ſous ton règne. Sous l'apparence de la vertu perſécutée, je meurs victime de ton perfide cœur. Puiſqu'*Alla* protège de pareils hypocrites, j'ai plus de raiſon que jamais de rejeter ſon autorité ſur le même principe qui me fit

braver sa vengeance, & refuser de suivre ses loix.

„ Déteſtable enchantereſſe, répliqua *Miſnar*, vil inſtrument du crime, rends juſtice à l'être que tu oſes blaſphêmer. Avant de quitter cette demeure mortelle du vice & de l'infamie, reconnois la ſainteté d'*Alla*. Apprends par quels moyens j'ai découvert ton artifice.

„ La fuite précipitée des quatre brigands qui te maltraitoient quand j'ai paru, eſt la première choſe qui m'a fait ſoupçonner ta malice. Un homme ſeul peut-il en faire trembler quatre autres? Je les ai défiés. Je m'attendois au moins à les voir revenir ſur moi. Quand j'ai vu qu'aucun d'eux ne reparoiſſoit, mes ſoupçons ont augmenté; l'hiſtoire que tu viens de me faire ne m'a paru qu'une fable controuvée pour ſurprendre ma crédulité. Ton conte, tout artificieux qu'il eſt, ſe contredit, & n'a ſervi qu'à me confirmer ton hypocriſie. Le déſordre de ta parure ſembloit prémédité, moins pour exciter la compaſſion que le deſir. Tu m'as dit que tu avois traverſé le canal à la nage, & tes vêtemens étoient ſecs & propres. Tout cela fortifioit mes ſoupçons, juſqu'au moment où tu m'as donné le titre

de ſultan. Alors je n'ai plus douté que tu ne fuſſes la ſorcière *Ulin*, ou quelqu'un de ſes ſuppôts. Quelle apparence qu'une femme infortunée, échappée heureuſement de ſon palais, eût voulu y conduire un étranger qu'elle ne connoiſſoit pas. L'évidence prenant donc la place du doute, j'ai réſolu de me venger. Je t'ai fait marcher devant moi pour mieux exécuter mon projet. Tu ſens comment *Alla* a conduit mon bras — ,,.

Miſnar n'acheva pas ; car il vit que l'eſprit immonde d'*Ulin* avoit quitté ſon corps hideux. Il laiſſa ce cadavre défiguré ſervir de pâture aux ours & aux tigres de la forêt.

Le ſultan revint ſur ſes pas. La ſorcière étoit morte. Il pouvoit déſormais délivrer ſes compagnons. Il les cherchoit pour leur rendre leur première forme. Il vint à l'endroit où il les avoit laiſſés ; il ne les trouva plus. Alors il ſuppoſa que leur enchantement avoit ceſſé à la mort d'*Ulin*. Il reprit le chemin de *Dély*, ſubſiſtant des feuilles que le dervis lui avoit données, & de quelques fruits qu'il cueillit ſur ſon paſſage. Après douze jours de marche, il arriva dans une petite ville de ſes états.

Il logea dans une maiſon aſſez pauvre, où il trouva une vieille femme & ſon fils. Il

leur demanda s'ils pouvoient lui procurer des chevaux ou des mulets pour le conduire le lendemain à *Dély*.

» Hélas ! répondit la vieille, nous n'avons plus ni chevaux, ni mulets, ni aucune autre monture. L'armée nous a tout enlevé.

» Quoi ! dit *Miſnar*, étonné, l'armée des rebelles eſt-elle donc venue ſi près de *Dély* ?

» Je crois, répondit la bonne femme, que toute armée eſt pour nous une armée de rebelles. Cependant les ſoldats nous diſoient qu'ils étoient de l'armée du ſultan, qu'ils venoient nous défendre contre les rebelles ; mais toute leur protection s'eſt réduite à nous enlever nos bêtes & nos proviſions, ſans nous rien payer. En nous dépouillant ainſi de nos biens, ils proteſtoient qu'ils étoient nos meilleurs amis. Si c'eſt-là toute l'amitié que l'on doit attendre des grands, nous les en tenons quittes : il eſt meilleur, pour nous autres petits, qu'ils n'approchent jamais de nous ».

Le ſultan fut ſenſible à l'affliction de la veuve & à la ſolidité de ſes plaintes. Elle ſortit : elle alla chercher quelque peu de bois pour faire du feu, & préparer quelque nourriture à ſon nouvel hôte. Pendant ce

temps-là *Mifnar* adreſſoit au ciel cette fervente prière :

„ O *Alla* ! être juſte & bon par excellence ; & toi, ô prophète des croyans ! je vous prends à témoins de la ſincérité de mon cœur. Vous ſavez avec quelle répugnance je m'engageai dans cette guerre, & combien j'aurois déſiré de gouverner mes ſujets en paix, non par aucun motif de crainte perſonnelle, mais uniquement pour l'amour que je porte à mes ſujets. Ce ſont mes enfans : leur bonheur eſt entre mes mains. Je n'ai point de plus ardent deſir que de leur procurer toutes ſortes de proſpérités. O *Alla* ! préſerve mon cœur de l'avarice & de l'ambition. Tandis que les grands de ma cour, enivrés de la gloire militaire, me conſeillent la guerre & le carnage, fais que je n'oublie jamais la misère du peuple, & que je préfère la douce ſatisfaction de ſoulager un malheureux que l'indigence accable, à l'éclat des bienfaits dont je ne puis combler les émirs de ma cour qu'aux dépens de mon peuple „.

Dès que la vieille fut rentrée, le ſultan déguiſé lui dit, qu'elle feroit bien de ſe plaindre au ſultan, de concert avec ſes voi-

sins, & de lui faire préſenter une requête dans l'aſſemblée du divan.

„ Une requête, reprit la bonne femme, & pourquoi ?

„ Pour obtenir un dédommagement, dit *Miſnar*.

„ Hélas ! répliqua la vieille, nous n'attendons de dédommagement & de conſolation que d'*Alla !* Quel autre pourroit avoir pitié de notre misère ?

„ Mais, dit *Miſnar*, croyez-vous donc que votre ſultan, le fidelle adorateur d'*Alla !* fût inſenſible à vos maux ?

„ Quoi ! pourſuivit la vieille, le ſultan peut-il me rendre mon fils, l'aîné de mes enfans, l'unique conſolation de ſa mère, le ſoutien de ma vieilleſſe ? Ils me l'ont enlevé, & l'ont forcé de ſervir dans l'armée royale. Qui ſait ce qu'il eſt devenu ? Le ſultan peut-il rappeler à la vie une foule de braves hommes ſacrifiés au ſort de la guerre ? Peut-il faire renaître la joie dans le cœur des veuves & des mères de l'Inde ? S'il le peut, qu'il ſe hâte de conſoler ſes ſujets affligés, & qu'il ſoit comme un dieu ſur la terre ».

Le ſultan *Miſnar*, frappé des paroles de la vieille, ſentoit combien ſes obſervations

étoient juſtes. Elle parloit de l'abondance du cœur : ſes plaintes étoient l'expreſſion naïve des ſentimens dont elle étoit pénétrée.

» Qu'il eſt rare, diſoit-il en lui-même, qu'il eſt rare que le riche ſente la misère du pauvre ! Quel eſt le conquérant qui, au milieu des acclamations de ſes flatteurs, entende les pleurs & les gémiſſemens de ceux qui ont perdu leurs plus chers amis pour ſa défenſe,, ?

Miſnar paſſa la nuit chez la veuve. Il ſe leva le lendemain de grand matin, & pria le jeune fils de ſon hôteſſe de le conduire à la ville la plus proche, qui n'étoit qu'à une demi-journée de chemin. Le jeune homme ſe fit un plaiſir de l'accompagner. Le ſultan y trouva des mulets, & le jour ſuivant, il arriva à *Dély*, capitale de ſes états.

Il entra dans un caravanſerail, où il trouva pluſieurs marchands qui vaquoient aux affaires de leur négoce. Il leur demanda comment ils oſoient s'occuper de commerce, tandis que les armées des rebelles couvroient la face de l'Inde ?

Un des marchands lui répondit : ,, Ce qui vous paroît un ſi grand inconvénient ne nous inquiète guère. Nous attendons le ſort

des armes. Quel que ſoit le parti qui l'emporte, nous nous ſoucions aſſez peu quel maître nous ſervions, pourvu que le commerce ſoit encouragé. Quant au parti du ſultan, il étoit déſeſpéré juſqu'à ces derniers jours. Le jeune monarque avoit abandonné ſon trône & ſes états, de peur de tomber aux mains de ſes ennemis, & les capitaines de l'armée s'étoient défait du viſir *Horam*, preſque le ſeul qui lui fût reſté fidelle. Mais la fortune a changé.

„ Et quelle eſt la cauſe de cet heureux changement, demanda *Miſnar* „ ?

Le même marchand répondit : „ Depuis dix jours le viſir *Horam*, que nous croyions tous mort, a reparu à la tête de l'armée, au grand étonnement de tout le monde. Il a dit aux officiers que *Miſnar*, leur jeune ſultan, étoit en vie ; qu'il avoit tué l'enchantereſſe *Ulin*, la protectrice de ſon frère *Ahubal ;* que la nouvelle de cette mort avoit jeté l'épouvante & la confuſion dans l'armée des rebelles qui s'étoit diſſipée ; & que dans peu ils reverroient leur maître glorieux & juſte, affermi ſur le trône de l'*Inde* „.

Miſnar apprit ces nouvelles avec une joie ſecrète. Sans s'arrêter davantage dans le

caravanſerail, il ſe rendit d'abord au palais du viſir.

Les eſclaves de *Horam*, qui ne le connoiſſoient pas, lui demandèrent ce qu'il deſiroit de leur maître.

Il répondit qu'il venoit lui donner des nouvelles du ſultan de l'*Inde*.

A ces mots, les eſclaves l'introduiſirent en préſence de *Horam*. Le viſir reconnut ſon maître, ſe proſterna la face contre terre, & le félicita de ſon heureux retour.

„ Mon fidelle *Horam*, dit *Miſnar*, lève-toi. Le jour n'eſt pas encore fort avancé. Fais aſſembler ma cour. Donne les ordres néceſſaires pour que mes troupes ſoient ſous les armes. Envoie tes eſclaves à mon palais; qu'ils m'apportent la pourpre impériale, & les autres attributs de la royauté. Je veux me montrer à mon peuple. Il deſire ma préſence, & il me tarde de voir les défenſeurs de mon trône „.

Le viſir ſe leva. *Miſnar* l'embraſſa, en lui diſant:

„ *Horam*, je ſuis curieux de ſavoir vos aventures depuis que je vous quittai dans la forêt; mais le bien public mérite la préférence. Nous goûterons enſuite les charmes d'un entretien particulier „.

Le fidelle *Horam* fit assembler les princes, les visirs & les grands de la cour de *Dély*. L'armée eut ordre de se mettre sous les armes devant le divan.

Le sultan *Misnar*, orné de la pourpre royale, & accompagné d'une pompe brillante, se montra à son peuple. Dès qu'il fut apperçu, tous ses sujets, transportés d'une vive allégresse, s'écrièrent unanimément : „ Vive, vive le sultan de nos cœurs, la gloire & la force de l'*Inde*, le seul capable de triompher du pouvoir des enchantemens „ !

Misnar goûta le bonheur pur d'un grand prince, celui d'être adoré & aimé de ses sujets. Il fit des largesses au peuple & à son armée.

Les visirs & les officiers du divan assemblés attendoient l'arrivée de leur glorieux sultan. *Misnar* monta sur son trône, & demanda à son fidelle visir des nouvelles de ses ennemis.

Horam se leva, & assura son maître que l'armée des rebelles étoit dispersée; qu'*Ahubal* s'étoit retiré avec les chefs de son parti, vers les rivages de l'océan de l'*Inde*.

Sur ce rapport, le sultan commanda à ses troupes de camper autour de *Dély*, à-

peu-près à une journée de la ville. L'armée fut réduite. On réforma une partie des officiers & des soldats, que l'on renvoya vers leur famille. On proclama la paix dès le jour suivant.

Quand l'assemblée des visirs & des princes fut congédiée, *Misnar* se retira dans son palais, accompagné de son fidelle *Horam*, auquel il demanda le récit de ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de l'armée.

„ Magnifique seigneur, répondit *Horam*, dès que vous fûtes parti, j'apportai tous mes soins pour maintenir l'ordre, la discipline & la santé parmi vos troupes. Je cherchai les moyens les plus commodes & les moins dispendieux pour approvisionner convenablement l'armée. Je chargeai de ce soin des officiers affidés. Je donnai à d'autres l'inspection des tentes, afin qu'elles fussent toutes en bon état. Je distribuai les quartiers. Je fis toujours camper dans des terreins secs & bien aërés à portée des rivières & de bonnes sources, loin des marécages & de l'air contagieux des forêts.

„ Tout cela fut exécuté avec toute l'habileté imaginable de la part des officiers de mon seigneur. Je n'entrerai pas dans un plus

grand détail à ce ſujet, je dois ſeulement en rendre juſtice à ceux qui ſont reſtés fidèles.

„ L'armée des révoltés étoit aſſez tranquille. Son éloignement nous empêchoit de l'attaquer. Un meſſager vint en diligence nous informer que toutes les provinces méridionales s'étoient ſoulevées; que l'enchantereſſe *Ulin* étoit cauſe de leur défection; qu'elle conduiſoit leurs troupes; qu'elle avoit fait proclamer *Ahubal* ſultan de l'*Inde*, & qu'elle étoit déterminée à le ſoutenir de tout ſon pouvoir.

» Je ſouhaitai alors que le ſultan mon maître lût cette triſte nouvelle ſur mes tablettes, & je ne doutai pas qu'il ne l'apprît. Mais dès la nuit ſuivante nous eûmes une ſeconde allarme plus fâcheuſe que la première. Un eſpion vint dire que l'armée des ennemis n'étoit qu'à une demi-marche de notre camp. Ce qui ne pouvoit être que l'effet de l'enchantement, vu la diſtance où ils étoient peu d'heures auparavant.

» Cette nouvelle jeta la conſternation parmi les officiers. Ils s'aſſemblèrent en corps, & accoururent à la tente royale, demandant à voir le ſultan, & déclarant qu'ils ſe joindroient au parti ennemi, ſi vous

ne vous mettiez vous-même à leur tête pour les conduire contre les rebelles.

„ J'écrivois des dépêches dans la tente de mon seigneur, j'entendis leurs cris tumultueux. Jugez de mon embarras. Il n'étoit pas prudent de rester. Ne vous trouvant point, ils n'auroient pas manqué de m'accuser du plus grand des crimes, de celui que mon ame a le plus en horreur. Tandis qu'ils crioient à l'entrée de la tente, j'eus le temps de prendre un habit d'esclave, & de m'échapper sans être reconnu.

„ Je sortis du camp avec précipitation. Je fus arrêté par plusieurs sentinelles. Je dis que je portois des ordres du visir, & je montrai mon propre cachet.

„ Dès que je fus à quelque distance de l'armée, je me repentis de ma folie. Qu'ai-je fait, disois-je en moi-même ? J'ai abandonné mon poste, & les intérêts de mon maître. Il eût été plus glorieux pour moi de mourir à la tête de ses troupes, ou victime de leur rage, que de m'exposer, comme j'ai fait, à une mort obscure ; car je périrai infailliblement dans ce désert. D'ailleurs, peut-être ai-je pris vainement l'allarme. Peut-être l'armée ennemie n'est-elle pas aussi près que je le crains. J'aurois dû rester,

parler aux officiers, & tâcher de les appaiſer par de bonnes paroles.

„ J'étois incertain ſi je retournerois au camp, ou ſi, pénétrant plus avant, je chercherois à m'inſtruire par mes yeux de la poſition réelle des ennemis. Je pris ce dernier parti : j'avançai auſſi ſecrettement & auſſi promptement que je pus, vers l'endroit où leur armée devoit camper, ſuivant le rapport des eſpions.

„ J'arrivai à l'endroit déſigné; je n'y vis ni ſentinelles, ni camp. J'en fus ſurpris. Je paſſai outre, & marchai tout le jour & le ſuivant ſans rencontrer d'armée, ni rien qui annonçât ſon approche.

„ Je me reprochai ma folie & ma crédulité. Hélas! *Horam*, me diſois-je à moi-même, combien tu es peu digne de la confiance de ton maître! Cependant, il vaut encore mieux que tu ſois trompé, que de voir l'armée ennemie ſi près de la nôtre; ce qui n'eût pu ſe faire ſans un pouvoir ſurnaturel.

„ Pénétré de ma faute, je ſongeai aux moyens de la réparer. J'allois retourner au camp, dans l'eſpoir de raſſurer les troupes, d'appaiſer les officiers, en leur diſant que je m'étois moi-même déguiſé pour aller recon-

noître les ennemis, & que je savois par mes yeux que la dernière alarme étoit absolument fausse.

„ Mais au moment que je voulus me tourner pour prendre le chemin du camp, je sentis mes pieds immobiles résister à ma volonté. La terre trembla, & je vis l'enchantéresse *Ulin* portée sur un énorme crapaud.

„ Sage & pénétrant visir, me dit-elle, d'un ton insultant, j'admire votre prudence & votre discrétion. Quoique *Mahomet* & la troupe fidelle de ses *Génies* ne nous permettent pas d'avoir aucun pouvoir sur vous, ni sur votre illustre maître, à moins que par votre imprudence vous ne tombiez dans nos pièges; cependant, vous voyez que cette restriction ne nous inquiète guères, & qu'avec toute votre sageſſe, & l'assistance d'*Alla*, vous êtes encore assez aisément les dupes de nos artifices. L'armée que je conduis contre celle de ton misérable sultan qui rampe dans la poussière, n'est pas à moins de quarante journées d'ici; les montagnes & les forêts arrêtent sa marche; & cependant, le crédule visir abandonne son poste à la moindre alarme, à une fausse nouvelle dépourvue de toute probabilité. Il fuit, &

vient se jeter étourdiment dans les mains de celle qui saura récompenser dignement sa prudence & sa fermeté. Lâche visir, deviens à l'instant comme le reptile qui me porte. Je vais te transporter, dans un clin d'œil, dans la forêt de *Tarapajan*, où tu verras plusieurs de tes sages frères venir au-devant de toi.

» A ces mots, la sorcière infâme souffla sur moi. Son haleine empestée opéra mon étrange métamorphose. Je tombai par terre, & rampai devant elle comme un crapaud.

» *Ulin* me toucha ensuite de sa baguette. Je m'endormis; & quand je me réveillai, j'étois dans la forêt de *Tarapajan*, entre le marchand de *Dély* & la princesse de *Cassimir* qui, vraisemblablement, étoient aussi transformés par un effet de la vengeance de cette même sorcière.

» C'étoit une consolation pour nous de jouir encore de l'usage de la parole : nous nous racontâmes mutuellement nos malheurs. Ce fut une récréation dans l'état où nous étions.

„ *Mahoud* me demanda le premier le récit des aventures de ma vie, & je les lui contai la veille du jour où le glorieux

ſultan de l'*Inde*, métamorphoſé comme nous, vint nous honorer de ſa préſence.

„ *Mahoud* nous faiſoit alors ſon hiſtoire. Votre voix frappa mes oreilles. Je craignis que mon cher maître ne ſubit un ſort pareil à celui de ſon eſclave. Ma crainte n'étoit pas vaine „.

Quand le viſir eut fini l'hiſtoire de ſa métamorphoſe, *Miſnar* lui demanda ſi *Hemjunah*, la princeſſe de *Caſſimir*, leur avoit auſſi conté ſes aventures.

„ Non, glorieux ſultan, répondit *Horam;* elle en alloit faire le récit, lorſque vous parûtes. Et lorſque *Shemshelnar* vous eut délivré, & que le même dervis nous eut aſſurés d'une prompte délivrance, elle jugea à propos de différer à nous les apprendre, juſqu'à ce que nous euſſions repris notre première forme.

„ Cependant, le bon dervis *Shemshelnar* reſta avec nous, pour nous conſoler dans notre affliction. Deux jours après que vous nous eûtes quittés, nous apperçûmes tout-à-coup une vive lumière, comme un éclair; un grand coup de tonnerre ſe fit entendre; & tandis que nous nous regardions l'un & l'autre, le bois s'évanouit, & je me trouvai dans mon palais de *Dély*. J'ignore ce que

ſont devenus *Mahoud* & la princeſſe de *Caſſimir ;* mais je ne doute pas qu'ils n'aient reſſenti comme moi, par une même délivrance, le pouvoir que vous avez eu de détruire les enchantemens d'*Ulin*, en l'immolant à votre juſte colère.

„ J'allai trouver auſſitôt les viſirs & les émirs aſſemblés au divan. Ils furent étonnés de me voir. Ils alloient procéder à l'élection d'un ſultan. Car les nouvelles de l'armée leur apprenoient que *Miſnar*, le glorieux *Miſnar*, & ſon eſclave le viſir, avoient quitté ſecrétement le camp pour chercher leur sûreté dans la fuite. Les créatures d'*Ahubal* l'avoient fait propoſer pour ſucceſſeur de ſon frère. Toutes les voix s'étoient réunies en ſa faveur. Il alloit être proclamé ſultan de l'*Inde*, lorſque j'entrai au divan.

„ Inſtruit de la réſolution des viſirs & des émirs, je leur dis que *Miſnar*, notre glorieux maître, vivoit ; qu'il n'étoit ſorti du camp que pour aller combattre l'enchanteresſe *Ulin* qui protégeoit *Ahubal ;* & qu'elle étoit tombée ſous ſes coups, en reconnoiſſant malgré elle la juſtice du bras qui l'écraſoit.

» A cette nouvelle, les viſirs & les émirs ſe proſternèrent en préſence d'*Alla*, le re-

merciant de sa protection signalée. Les trompettes annoncèrent dans les rues de *Dély* le retour d'*Horam*, & la victoire que *Misnar* avoit remportée sur l'enchantereſſe *Ulin*.

Avant que l'assemblée se séparât, j'envoyai des exprès à l'armée, annoncer vos glorieux succès. Je donnai ordre de ramener une partie des troupes vers *Dély*, ne laissant en campagne qu'autant de monde qu'il étoit néceſſaire pour observer les mouvemens des ennemis, & les contenir au cas qu'ils vouluſſent se rallier; car je savois que la mort d'*Ulin* avoit dispersé leur armée consternée.

„ Je fus content de voir les affaires de mon maître ainsi rétablies. J'appris bientôt après que le magnifique sultan de l'*Inde* approchoit; & *Horam*, ton esclave, jouit encore de la vue de son seigneur„.

Quand le visir eut fini ce discours, il se prosterna devant *Misnar*, & lui demanda si l'on enverroit un ambassadeur au sultan de *Cassimir*, pour s'informer du sort de la princeſſe *Hemjunah*.

„ *Horam*, répondit le sultan, tandis que la guerre est dans le sein de mes états; il n'est pas à propos de songer à un bonheur dont je puis être privé, dans un moment, par

par un revers inopiné. Attendons un temps plus favorable „.

On reçut incontinent, courriers sur courriers, qui apportoient la nouvelle de la mort d'*Ulin*, de la retraite d'*Ahubal*, & du retour de dix provinces qui avoient abandonné son parti. Bientôt on vit les députés des provinces rébelles, qui venoient implorer la clémence du sultan, le prier d'oublier leur désobéissance, & protester de leur soumission.

Misnar leur pardonna. La seule vengeance qu'il tira de leur révolte, fut de faire garder leurs frontières par des troupes affidées, propres à les contenir dans le devoir en cas de besoin. C'étoit moins une vengeance, qu'une précaution jugée nécessaire après ce qui venoit d'arriver.

Le sultan répara ensuite, autant qu'il put, tous les dommages que ses troupes avoient causés dans les places & les campagnes de leur passage & de leur séjour. Il fit une réforme ; c'est-à-dire, qu'il permit à ceux qui voudroient quitter le service, de se retirer, formant du reste des troupes de bonne volonté qui veillassent à la sûreté de ses états. *Misnar* sentoit qu'il devoit craindre que les enchanteurs, ses ennemis jurés, ne

donnaſſent bientôt de l'exercice à ſa prudence & à ſon courage.

Ses preſſentimens ne furent pas vains. *Ahubal*, quoique délaiſſé par les provinces méridionales, avoit encore pour lui le magicien *Happuck* qui, apprenant la mort de ſa ſœur, réſolut de la venger.

En effet, le ſultan fut informé que cet enchanteur avoit voulu entraîner dans une ſeconde révolte les provinces qu'*Ulin* avoit ſoulevées auparavant, & qui étoient rentrées dans l'obéiſſance; mais que la crainte des troupes de *Miſnar* les avoit retenues, & que, malgré leur inclination pour *Ahubal*, elles avoient été contraintes de refuſer les offres d'*Happuck*.

Sur cet avis, le ſultan jugea convenable de s'aſſurer de nouveau de leur ſoumiſſion, en renforçant les troupes qu'il y avoit, & en entretenant une fréquente correſpondance entr'elles & le reſte de ſes vaſtes dominations.

Happuck jugea à ce trait de prudence, que la force ouverte lui ſeroit inutile : il crut plus convenable d'employer la ruſe & la diſſimulation.

Le magicien avoit travaillé près d'un an à révolter les ſujets de l'*Inde* contre leur ſultan. Il n'avoit pu engager que deux pro-

vinces dans le parti d'*Ahubal*. Tout le reſte perſiſtoit conſtamment dans ſa fidélité à ſon légitime ſouverain.

Les deux provinces révoltées s'étoient preſqu'épuiſées pour former une armée de quarante mille brigands qui, par des courſes fréquentes, harceloient & ravageoient les provinces voiſines.

Trois mille cavaliers quittèrent bruſquement le gros de l'armée; & par des routes détournées, traverſant des déſerts incultes & des forêts peu fréquentées, ils arrivèrent ſecrètement à deux journées de *Dély*.

Ils campèrent dans la plaine, & envoyèrent leurs principaux officiers à *Dély*, aſſurer le ſultan que, pénétrés de repentir pour leur déſobéiſſance, ils venoient ſe jeter à ſes pieds, implorer ſa bonté, prêts à quitter les armes, s'il vouloit bien les recevoir à merci.

Horam reçut les ſupplians; & après avoir conféré avec le ſultan ſur l'objet de leur requête, il leur donna ordre de rejoindre les troupes de *Miſnar*. En même-temps il écrivit au général de les faire démonter & déſarmer, & de les camper de telle manière, qu'ils ne puſſent échapper, & encore moins nuire à ſon armée, s'ils vouloient ſe révolter.

Happuck étoit au nombre des officiers qui

vinrent à *Dély*. Il tramoit une trahiſon. Il deſiroit de voir le ſultan lui-même ; & il fut fort fâché de n'avoir audience que du viſir, ſans pouvoir être admis en la préſence de *Miſnar*. Il diſſimula, vint trouver ſes trois mille cavaliers, & marcha vers la grande armée du ſultan, ſelon l'ordre qu'il en avoit.

Le ſultan avoit coutume de faire une revue générale de ſes troupes une fois l'an. Le magicien déguiſé arriva trois jours avant cette revue. Il ſe réjouit d'avoir été ſi bien ſervi par le haſard. Il attendoit avec impatience le moment favorable à ſon deſſein.

« *Ibrac*, dit-il à l'officier qui commandoit ſa troupe, la fortune nous offre l'occaſion de venger la mort de ma ſœur *Ulin*. L'habit d'un officier ne me déguiſe pas encore aſſez bien. Je veux deſcendre au dernier rang, pour donner encore moins de ſoupçon. Lorſque *Miſnar* paſſera entre le rang où je ſerai, je tirerai un couteau que je tiens caché ſous ma ceinture, & je lui percerai le cœur. Puis, je me rendrai inviſible. Dans la conſternation générale, vous proclamerez *Ahubal*, ſultan de l'*Inde*.

« Très-puiſſant magicien, répondit *Ibrac*, qu'avez-vous beſoin de cette ruſe ? Puiſque vous pouvez vous rendre inviſible, il doit

vous être aisé de pénétrer dans le palais de *Misnar*, & de le poignarder, sans que vous craigniez d'être apperçu, ni de lui ni de personne.

» Fidelle *Ibrac*, répartit l'enchanteur, tu ne sais pas quelle puissance protège ce vil reptile. *Bahoudi*, dont le nom fait trembler notre race, est son *génie* tutélaire. Il m'empêche d'approcher de *Misnar*. Il est écrit dans le livre du destin que l'enchantement n'aura point de pouvoir sur *Misnar* qu'autant qu'il lui en donnera en s'exposant à nos surprises. Autrement ne crois pas, *Ibrac*, qu'il fût nécessaire que tous mes frères, dont un seul peut ébranler les montagnes & soulever les flots de l'Océan, se liguassent contre un enfant. *Misnar* seroit indigne de notre vengeance, s'il n'étoit soutenu par *Mahomet*, & par ses humbles vassaux, les *génies* protecteurs des hommes. Mais tandis que cet enfant aura pour lui une force qui balance la nôtre, il nous sera glorieux de le faire tomber dans nos piéges, pour montrer que les hommes nous appartiennent, à nous, & non pas aux puissances célestes ,,.

Alors *Ibrac* donna au magicien un habit de soldat, & il se mêla aux derniers rangs.

Le matin du jour de la revue, le sultan,

qui avoit peu reposé pendant la nuit, fit appeler le visir *Horam* par les esclaves qui veilloient à l'entrée de sa tente.

« *Horam*, lui dit *Misnar*, j'ai un soupçon que je veux vous confier. Je me défie du magicien *Happuck*. Je ne doute pas qu'il ne soit dans mon camp, parmi mes troupes, sous une forme empruntée. Si je m'expose à sa trahison, je crains qu'il ne profite de mon imprudence, pour mettre la couronne de l'*Inde* sur la tête d'*Ahubal*.

» Votre soupçon peut être fondé, répondit *Horam*, & il vous est sans-doute inspiré par une puissance supérieure. Souffrez donc que votre esclave fasse proclamer une récompense considérable pour celui qui découvrira le magicien. Celui qui vous rendra un tel service mérite d'occuper la seconde place dans votre empire.

» Cet expédient ne me paroît pas aussi sûr qu'à vous, reprit le sultan. *Happuck* saura bien échapper à nos recherches en se transformant en quelqu'insecte, & il aura recours à une autre ruse pour me tromper. — Non, *Horam*, s'il est au milieu de nous, il faut à toute force nous assurer de lui; il y auroit de la folie à le laisser échapper. Ce

ſeroit nous rendre indignes de la protection d'*Alla*.

„ Il eſt vrai, dit *Horam*; mais comment nous aſſurer de ſa perſonne, comment le reconnoître au milieu de trois cent mille hommes? Il n'y a pas un ſeul de vos officiers qui connoiſſe la cinquantième partie de vos ſoldats. Il arrive journellement de nouvelles recrues. Comment faire cette recherche ſans donner d'alarme? Et par-là, nous retombons dans l'inconvénient que vous voulez éviter.

„ Sur combien de rangs l'armée eſt-elle diſpoſée, demanda le ſultan?

„ La plaine où ſe fera la revue, dit le viſir, peut bien contenir une ligne de trois mille hommes.

„ Eh bien! interrompit le ſultan, faites-moi venir deux cent des meilleurs archers de mon armée. Prenez-les parmi les troupes qui ont quitté mes ennemis pour ſe joindre aux miennes „.

Le viſir obéit aux ordres du ſultan. Les deux cent archers vinrent devant la tente royale.

" A préſent, dit *Miſnar* à ſon fidelle *Horam*, faites diſpoſer les troupes pour la revue.

„ Elles ſont déjà aſſemblées dans la plaine, répondit le viſir.

„ Prenez les archers avec vous, continua le ſultan; mettez-en un à chaque extrémité des rangs, & un autre ſur la droite de chaque rang. Avant cette diſpoſition, donnez-leur un ordre ſecret de tenir leurs arcs tendus & leurs meilleures flèches prêtes pour tirer ſur celui des ſoldats ou officiers qui ſe proſternera le dernier, lorſqu'on en donnera le ſignal à mon arrivée „.

L'ordre fut exactement exécuté. Les rangs étoient alignés : les archers furent placés ſelon la diſpoſition du ſultan. *Miſnar* ſortit de ſa tente, & s'avança vers la plaine au milieu de ſes eunuques, des viſirs, des émirs & de ſes gardes. Les trompettes & les clairons firent retentir l'air de leurs ſons aigus, que ſoutenoient les tons plus graves des tymbales.

Le magicien, impatient d'exécuter ſon noir deſſein, étoit ravi d'entendre cette muſique guerrière qui lui ſembloit célébrer d'avance ſa victoire. Il vit le ſultan *Miſnar* au milieu de la pompe qui l'accompagnoit, avec la même joie que l'aigle reſſent lorſque du haut des airs il voit la toiſon des moutons blanchir les plaines de *Homad*.

Le ſultan étant arrivé à la tête de ſon

armée ; dont il savoit que les premiers rangs étoient composés de ses plus fidelles troupes, il ordonna que l'on fît silence, & leur adressa ce discours :

" Braves soldats, quoique vous ne manquiez ni de courage ni d'habileté pour achever de réduire mes provinces révoltées ; cependant c'est à *Alla* & à son prophète *Mahomet* que vous devez la gloire & les succès de vos armes. Ainsi faites courir l'ordre de rang en rang, que chacun se prosterne dans la présence d'*Alla* qui voit tout & peut tout. Adorons cet être, modérateur suprême de l'univers, qui dispose à son gré des royaumes & des couronnes ".

Quand l'ordre fut parvenu jusqu'au dernier rang, on donna le signal, & tous les soldats se prosternèrent ensemble devant *Alla*. Il n'y eut que le magicien *Happuck* qui, étonné de cet ordre qu'il n'avoit pas prévu, ne savoit ce qu'il devoit faire. On ne lui laissa pas le temps d'y songer. Car dès que les soldats se furent prosternés la face contre terre, il fut atteint de côté & d'autre de deux flèches qui lui percèrent le cœur.

Le magicien, devenu la seule victime de sa propre méchanceté, sentit que les envoyés de la mort avoient étendu leurs mains sur

lui, & se servit du peu de forces qui lui restoit pour blasphêmer le nom d'*Alla* & de *Mahomet* son prophète. Mais sa vie s'éteignit en un instant, & ses blasphêmes devinrent plus foibles jusqu'à ce qu'ils se perdirent dans le silence de la mort.

Les partisans d'*Happuck* le voyant mort, se doutèrent bien que leur complot étoit découvert. Ils commencèrent à fuir. *Ibrac*, se mettant à leur tête, voulut en vain les rallier. Mais la confusion se mit parmi ces cavaliers qui n'étoient pas accoutumés à marcher, ni à combattre à pied. Cette poignée de gens fut écrasée par l'armée du sultan.

Misnar, voyant de la confusion au centre de son armée, comprit qu'on avoit découvert & tué le magicien. Il envoya *Horam* avec quelques gens d'élite pour savoir qui causoit le désordre de ses troupes.

Le visir vit, en arrivant, plusieurs soldats qui portoient un corps mort. C'étoit celui de l'enchanteur *Happuck*. La mort le montroit sous ses véritables traits.

Horam demanda les deux archers qui avoient tué le monstre.

Ils parurent devant le visir qui loua leur fidélité & leur adresse. Il leur dit de pren-

dre le corps, & de l'aller préſenter au ſultan qui les récompenſeroit.

Les archers obéirent. L'armée s'ouvrit pour leur faire un paſſage. Ils mirent le corps aux pieds du ſultan.

Miſnar, voyant ſon ennemi mort, fit donner aux deux archers dix bourſes contenant chacune cent pièces d'or, & à chacun des autres archers une bourſe pareille contenant cent pièces d'or. Celui qui apporta la tête d'*Ibrac* eut cinq bourſes de la même valeur. Alors le ſultan reparut à la tête de ſon armée, & ordonna que l'on ſe proſternât de nouveau pour remercier *Alla* de les avoir délivrés des mains de leurs cruels ennemis.

Des trois mille cavaliers d'*Ibrac* & d'*Happuck*, il n'y en eut que deux qui échappèrent pour aller porter à *Ahubal* la fatale nouvelle de leur défaite.

Ahubal, conſterné, s'enfuit dans les montagnes. Il craignit que ſes propres ſoldats ne le trahiſſent, & ne le livraſſent à ſon frère. De quoi ne ſont pas capables des rebelles?

L'enchanteur *Ollomand*, celui qui dans la première aſſemblée des ſages avoit conſeillé au jeune ſultan d'affermir ſon trône en

ſe ſouillant du ſang de ſon frère, ne déſeſpéra pas de la cauſe d'*Ahubal*. Il l'alla trouver dans les montagnes, au fond d'une caverne où la fatigue d'une longue courſe l'avoit obligé de s'arrêter, & où la crainte retenoit ce prince révolté.

La caverne qui ſervoit de retraite au fugitif *Ahubal* étoit à l'entrée d'une longue vallée qui traverſoit une chaîne de montagnes. Les montagnes s'élevoient de côté & d'autre de la caverne qui y étoit comme perdue & inacceſſible.

Ahubal ayant pris un peu de repos dans la caverne, ſe leva pour continuer ſa route au travers de la vallée. Il marcha juſqu'à l'autre extrémité qu'il trouva fermée par un roc eſcarpé ſur le haut duquel il apperçut un magnifique palais dont les murs réfléchiſſoient les rayons du ſoleil, comme s'ils euſſent été couverts de lames d'or ou de quelqu'autre métal poli.

Le frère de *Miſnar* regarda quelque temps la partie du château qui étoit dans l'ombre; car, pour la façade qui recevoit la lumière du ſoleil, elle jetoit un éclat trop éblouiſſant pour qu'il pût y fixer les yeux. Il vit s'ouvrir une eſpèce de petit guichet d'où

ſortit un moment après un petit nain d'aſſez mauvaiſe mine.

Ahubal perdit bientôt la vue du nain, dans cet amas de rochers qui le couvroient. Cependant il réſolut d'attendre, pour voir s'il trouveroit un paſſage qui le conduisît dans la vallée.

Le nain reparut après quelque temps. Il ſembloit tournoyer autour des rochers, & deſcendre par un ſentier en ſpirale.

Quand le nain fut parvenu à l'entrée de la vallée, il s'avança vers *Ahubal*, & lui préſenta un peloton de fil, en lui diſant que, s'il vouloit monter au château d'*Ollomand*, ſon maître, il n'avoit qu'à ſuivre ce fil qui le conduiroit dans le ſentier tortueux, & le ſeul praticable, par où il pût gravir le roc eſcarpé.

Ahubal avoit ouï parler d'*Ollomand*. Il ſe ſouvenoit d'avoir entendu dire à *Ulin* & à *Happuck* qu'il étoit leur ami. Il prit le peloton du nain, & en ſuivit la trace en le tirant devant lui.

Quand il l'eut pelotonné en marchant, le bout l'introduiſit au centre des rochers, où il découvrit un eſcalier régulier, éclairé de part & d'autre par des fenêtres. Il

monta, & parvint bientôt au ſommet de la montagne.

L'enchanteur *Ollomand* vint recevoir *Ahubal* à l'entrée du château qui étoit gardé par quatre dragons. Il lui fit traverſer une vaſte cour, pour le conduire dans une ſalle ſpacieuſe, dont les murailles étoient garnies d'oſſemens humains déſſéchés & blanchis au ſoleil.

« Favori de notre puiſſante race, dit *Ollomand* au prince, vois les crânes & les os de ceux qui ont oſé porter les armes contre toi. J'y en ajouterai encore d'autres chaque jour juſqu'à ce que le château en ſoit plein.

» Hélas ! répondit *Ahubal*, *Ulin* n'eſt plus, & les vautours ſe repaiſſent des membres ſanglans d'*Happuck*. Dix provinces m'ont abandonné, & mes tréſors ſont épuiſés ».

Ollomand répliqua : « *Happuck*, mépriſant le ſecours des richeſſes & de la force, s'eſt trop fié ſur ſon adreſſe & les artifices de la ruſe; c'eſt pourquoi il a tombé. Les provinces n'ont pas oſé ſe révolter tandis qu'elles étoient gardées par les troupes de *Miſnar ;* mais elles conſervent toujours de l'attachement pour *Ahubal*. Je remplirai tes coffres. *Ollomand* fera tout au monde pour corrom-

pre les chefs mêmes de l'armée du sultan, & les attirer à ton parti. Ce château contient plus d'armes & de richesses qu'il n'en faut pour armer tous les habitans de l'*Asie*; & lorsqu'elles seront épuisées, nous ne manquerons pas encore de ressources. *Phareſanen*, *Hympamſan*, & tant d'autres chefs de notre race nous prêteront leur assistance au besoin. Ne crains donc point, ô *Ahubal*! mon art me fait connoître que le sultan *Misnar* fuira devant la face de ses ennemis ».

Les assurances d'*Ollomand* ranimèrent le courage du prince fugitif. L'enchanteur lui fit part de ses projets, & l'invita à voir une partie des richesses de son château.

De la salle des os, ils descendirent dans une cour beaucoup plus vaste que la première. Il y avoit au milieu de la cour un puits large & profond.

Ahubal, jetant les yeux de côté & d'autre, vit quatre cent portes d'airain massif montées chacune sur neuf gonds énormes de même métal.

Quand *Ollomand* entra dans cette cour en tenant le prince *Ahubal* par la main, il éleva sa voix formidable qui retentît comme un tonnerre. Les tours du château tremblèrent, & ses fondemens furent ébranlés. Il

ordonna à ſes eſclaves d'expoſer aux yeux d'*Ahubal* les tréſors de leur maître.

Le prince, qui n'avoit encore vu dans le château que le nain & l'enchanteur, étoit aſſez curieux de voir d'où ſortiroient les eſclaves. Bientôt ſa curioſité ſe changea en crainte. Un géant monſtrueux, noir comme un maure, armé d'une maſſue d'ébène de quarante pieds de longueur, ſortit du puits qui étoit au milieu de la cour.

Ahubal fut épouvanté : ſa frayeur fut bien plus grande, lorſqu'après cette figure giganteſque, il vit ſortir du puits une longue ſuite de monſtres ſemblables, au nombre de quatre cent. Chacun alla s'emparer d'une des quatre cent portes d'airain.

Quand *Ollomand* vit les eſclaves devant les portes d'airain, il leur ordonna de les frapper avec leurs maſſues.

Les eſclaves obéirent aux ordres de l'enchanteur. Ils levèrent leurs lourdes maſſues d'ébène, & en frappèrent les quatre cent portes. Elles retentirent avec un ſi grand bruit ſous les coups des géans, qu'*Ahubal* fut contraint de ſe fermer les oreilles pour ne pas s'expoſer à devenir ſourd. Il penſa tomber de ſurpriſe & de frayeur.

Les portes commencèrent à tourner ſur

leurs gonds, & le bruit qu'elles firent eût été capable de renverser toute l'armée de *Misnar*, si elle l'eût entendu.

Le bruit continua jusqu'à ce que les esclaves ouvrirent avec de grands efforts les quatre cent portes d'airain. Mais *Ahubal* étoit si étourdi de ce son aigu, qu'il n'osoit lever les yeux ; l'enchanteur *Ollomand* le tira rudement par les oreilles, pour le faire revenir de sa frayeur, en lui disant d'ouvrir les yeux, & de contempler les richesses de son ami.

Ahubal leva la tête & les yeux autour de lui. Les portes d'airain étoient ouvertes. Celles de la droite découvrirent à sa vue des millions de lingots d'or & d'argent entassés les uns sur les autres sous le vaste cintre d'une voûte soutenue par des colonnes de marbre. De l'autre côté, cent chambres aussi voûtées contenoient des monnoies d'or & d'argent de toutes les nations.

Cent autres portes ouvertes devant le frère de *Misnar*, lui firent voir un arsenal immense fourni de toutes sortes d'armures & d'habits de guerre pour équipper dix mille peuples, & un nombre proportionné d'instrumens de mort inventés par la malice des hommes : d'abord un monceau de pierres,

ou plutôt de fragmens de rochers, avec des pierriers & autres machines pour lancer ces masses énormes; puis des flèches, des lances, des javelots armés de fer trempé, avec des carquois & des arcs; il y avoit encore un grand nombre de ces armes d'un usage incertain, dont la première destination fut d'être utile aux hommes, & dont leur malice pervertit l'usage pour dépeupler la terre de ses habitans, tels les stilets, les poinçons, les couteaux & les haches; avec des épées, des dagues, des poignards, des cimeterres. La quatrième partie de la cour, qui étoit derrière *Ahubal*, étoit remplie d'armes propres à détruire des corps entiers d'hommes à-la-fois, armes inventées par la barbarie raffinée des Européens; c'étoient des mousquets, des pistolets, des canons, des mortiers, avec des amas énormes de boulets & de bombes, des tonneaux de poudre, de balles, de grenades, de limaille de fer.

Ahubal, qui connoissoit peu ces dernières armes, en admira la structure, demanda pour quel usage ces monstres destructeurs, enfans de l'art, avoient été formés.

Ollomand lui répondit : „ Ce sont les armes de l'*Europe*, partie de la terre rem-

plie de voleurs induſtrieux, de brigands adroits, de bourreaux ingénieux, occupés ſans-ceſſe à inventer de nouveaux moyens de ſe faire ſouffrir les uns les autres. Il y a un million de ces hommes méchans établis ſur les côtes maritimes de nos provinces méridionales. Je les attirerai à notre parti, par l'inſpiration du dieu qu'ils adorent.

„ Sublime & puiſſant enchanteur, reprit le prince *Ahubal*, tu as donc les dieux de l'Europe en ton pouvoir ?

„ Les Européens, dit *Ollomand*, ne reconnoiſſent qu'un dieu, dont ils placent le trône au plus haut des cieux. Mais il eſt véritablement au centre de la terre, le dieu qu'ils adorent. L'or eſt leur dieu. C'eſt à lui qu'ils ſacrifient. C'eſt pour lui qu'ils oſent tout entreprendre. C'eſt pour lui qu'ils trompent & trahiſſent leurs meilleurs amis. Tu n'as qu'à leur envoyer des préſens, & leur promettre des richeſſes, tu les verras voler à ton ſecours : ne doute pas que, par leurs machinations, *Miſnar* ne ſoit enfin forcé de reconnoître ta ſupériorité.

» Mais, dit le prince *Ahubal*, qu'ai-je beſoin de recourir à ces gens & à leurs machines meurtrières, puiſque mon puiſſant ami a une armée de géants dont dix ſuffi-

sent pour détruire en un moment toutes les troupes du sultan mon frère ?

» Hélas ! s'écria *Ollomand*, les esclaves produits par le pouvoir de l'enchanteur s'évanouissent devant les enfans de la foi. Quoique nous refusions de reconnoître *Mahomet* & de l'adorer, nous ne pouvons cependant résister à une puissance nécessairement supérieure à la nôtre. Si l'univers étoit à notre discrétion, les humbles adorateurs d'*Alla* auroient lieu de trembler. Mais, hélas ! *Mahomet* nous a bridés comme des animaux indomptés ; nous rongeons notre frein, & notre bouche écume de rage. Nous ne pouvons ni nous soumettre, ni l'emporter sur lui.

» Loin de nous ces pensées chagrinantes. Les provinces qui nous restent attachées dans le cœur, ont besoin de notre présence & de notre soutien pour se déclarer. Les troupes de *Misnar* gardent leurs frontières pour les intimider. Déguisons-nous en marchands. Allons à *Orixa*, nous y aurons occasion de travailler sûrement à la perte de *Misnar*, l'indigne sultan de l'*Inde* ».

En achevant ces mots, *Ollomand* frappa du pied. A ce signal, un char attelé de quatre dragons sortit du puits. *Ahubal* &

l'enchanteur y montèrent. Un nuage épais les enveloppa. Ils eurent bientôt franchi les montagnes & la forêt, & arrivèrent derrière la ville d'*Orixa*.

Quand le char d'*Ollomand* quitta la plaine des airs pour rouler sur la terre, l'enchanteur toucha les dragons avec sa baguette. Ils furent changés en quatre chameaux chargés de marchandises précieuses.

Le char devint un éléphant sur lequel étoit *Ahubal* en habit de marchand ; l'enchanteur déguisé en esclave noir conduisoit l'éléphant.

Ils entrèrent dans la ville sur le soir, & dès le lendemain ils étalèrent leurs marchandises sur la place du marché public.

Les ballots du faux marchand furent ouverts : ils renfermoient de riches étoffes propres à habiller les officiers de l'armée du sultan.

Aussi, dès que le bruit s'en fut répandu, ils ne manquèrent pas de se rendre en foule sur le marché ; & comme *Ahubal* leur donnoit ses marchandises à bon compte, il eut bientôt fait connoissance avec tous les officiers de la garnison d'*Orixa*.

Ahubal eut de fréquens entretiens avec eux, dans lesquels il se conduisit toujours

par les conseils de l'enchanteur. Il leur parloit sur-tout de la paie modique qu'ils recevoient de la cour. Ils en convenoient tous, & bientôt il les amena jusqu'au point de desirer un service plus lucratif. Il leur laissa entrevoir qu'ils seroient beaucoup mieux récompensés, s'ils alloient se rendre sous les drapeaux d'*Ahubal*. Les officiers qui, pour la plupart, servoient beaucoup plus par nécessité & par amour du gain que par devoir ou par honneur, écoutèrent avidement les propositions du marchand. Par ces menées artificieuses, *Ahubal* reconquit en dix jours la province d'*Orixa*.

Le jeune prince, enflé de ce premier succès, brûloit d'envie de se faire connoître. *Ollomand*, plus prudent, modéra sa vanité en lui faisant considérer combien il avoit encore de provinces à gagner avant qu'il fût en état de tenir tête à son frère.

Le prince se rendit aux conseils de l'enchanteur. Ils envoyèrent quelques officiers les plus attachés à leurs intérêts, dans les provinces du midi, pour tâcher de corrompre les gouverneurs & les commandans.

Comme ils ne manquoient ni d'argent, ni d'adresse, il leur fut plus aisé de débaucher par cette voie les troupes & les sujets

du sultan, qu'ils n'eussent pu faire par la force de leurs bras.

En peu de mois toutes les provinces méridionales se révoltèrent, & les troupes qu'on avoit envoyées pour les contenir dans le devoir, conspirant avec elles contre leur légitime souverain, ne demandoient qu'à ouvrir la campagne & à élever *Ahubal* sur le trône de *Misnar*. On fit proposer des recompenses à deux cent ingénieurs étrangers, pour les engager à servir dans l'armée du prince révolté. Du reste l'enchanteur *Ollomand* eut soin de faire payer exactement & largement les troupes.

Les troupes des provinces rebelles furent toutes en campagne au jour marqué. Elles arborèrent l'étendart d'*Ahubal*. Elles invitèrent les provinces limitrophes à entrer dans leur révolte. Plusieurs milliers d'hommes arrivoient chaque jour à l'armée.

Quelques amis restés fidelles au sultan écrivirent à *Dély* ce qui se passoit. Le visir *Horam* porta à son maître la terrible nouvelle d'une révolte générale, non-seulement des provinces du midi, mais encore des troupes qui y étoient en garnison.

» Les ennemis de *Misnar* sont en grand

nombre, s'écria le ſultan, & *Miſnar* n'a qu'un ami » !

Horam s'inclina profondément à ces mots.

» Mon fidelle viſir, continua le ſultan, je vous honore & vous eſtime ; mais je ne préfère pas mon viſir à mon Dieu. Non, *Horam*, *Alla* ſeul eſt l'ami de *Miſnar*, un ami plus fort que les armées d'*Ahubal*, plus puiſſant que les preſtiges magiques des enchanteurs ».

Miſnar aſſembla ſes troupes, ſe mit lui-même à leur tête, & marcha à petites journées vers les frontières méridionales de ſes états.

Cependant les armées d'*Ahubal* devenoient tous les jours plus fortes & plus nombreuſes. Déjà *Cambaya* l'avoit reconnu pour ſon ſultan. Il arriva avec ſes forces à *Narvar*, où il campa. Il avoit avec lui ſept lignes de déſerteurs des troupes de *Miſnar*.

Quoique le prince eût quitté l'habit de marchand, l'enchanteur *Ollomand* perſiſtoit dans ſon déguiſement. Sous les traits d'un eſclave noir, il jouiſſoit de la confiance la plus intime de ſon maître, juſqu'à donner de la jalouſie aux officiers de ſon armée, témoins de cette préférence. L'enchanteur s'en apperçut. En conſéquence il dit à *Ahubal*

de

de lui donner cinq mille hommes de ſes troupes avec les ingénieurs européens, pour aller au devant des ennemis, & ſe ſignaler par le coup qu'il méditoit depuis long-temps.

Ahubal ne réſiſtoit jamais à l'avis d'*Ollomand*. Il ordonna à cinq mille hommes de le ſuivre & de lui obéir. Il joignit de plus à ce détachement les deux cent ingénieurs qu'il avoit demandés.

L'enchanteur marcha avec ſa troupe choiſie vers un bois épais, que l'armée de *Miſnar* devoit abſolument traverſer pour venir aux ennemis. Son deſſein étoit de s'y retrancher, d'y placer ſes ingénieurs & leur artillerie avec avantage, pour en défendre l'entrée aux troupes du ſultan.

Il fit diligence toute la nuit, ſurprit les gardes avancées de *Miſnar*, s'empara du bois, & y porta les ingénieurs avant que le ſoleil frappât de ſes rayons les arbres les plus hauts de la forêt de *Narvar*.

Cette action hardie eût ruiné infailliblement toutes les eſpérances du ſultan, qui ſe flattoit d'être le lendemain au-delà du bois, ſi les ingénieurs étrangers fuſſent reſtés fidelles à *Ahubal* & à ſon parti. Mais avant le jour, l'un d'eux, favoriſé par l'obſcurité de la nuit, quitta ſon poſte, & alla décou-

vrir à *Miſnar* tout le projet de l'enchanteur.

Le ſultan profita de cet avis. Sachant ſes ennemis engagés dans le bois, il fit monter un nombre ſuffiſant de ſoldats ſur les montagnes qui étoient à la droite du bois, pour gagner l'autre côté. Ils avoient ordre de porter un grand nombre de torches allumées dans le bois, & d'y mettre le feu en pluſieurs endroits à la fois; ce qui fut exécuté ſi à propos & avec un ſuccès ſi complet, que, quand *Ollomand* fut avancé dans le bois, il vit qu'une partie de la forêt embrâſée mettoit une barrière impénétrable entre ſa troupe & l'armée d'*Ahubal*.

Dans ce malheur imprévu, il chercha à faire la meilleure diſpoſition poſſible de ſes troupes & des ingénieurs, ſe propoſant d'ailleurs de s'aſſurer une retraite commode par le pouvoir de ſon art. Mais tandis que l'enchanteur ſubtil donnoit ſes ordres aux officiers d'artillerie pour la diſpoſition de leur train, le feu gagnoit ſes derrières, & un canon, que la flamme avoit obligé ceux qui le conduiſoient d'abandonner, prit feu, & tira avec un grand fracas. Le boulet dont il étoit chargé vint frapper l'enchanteur *Ollomand*, dont il jeta la tête juſques dans le camp du ſultan.

Cet accident consterna la troupe entière, dont une partie accourut au camp de *Misnar*, en disant qu'ils avoient perdu leur chef. Le reste aima mieux se rendre, à l'exemple des premiers, que de périr par le fer, ou par le feu; car la mort étoit inévitable.

Cependant le prince rebelle vit de loin, d'un poste élevé, la forêt en feu entre son armée & celle de son frère. Il fut d'abord alarmé. Il s'imagina ensuite qu'*Ollomand* avoit enfermé dans le bois les troupes du sultan, & qu'elles y étoient la proie des flammes. Puis ne recevant point d'avis de son ami, ses craintes recommencèrent : elles redoubloient à chaque instant. Enfin le feu s'éteignit faute de matière. Le bois consumé ne laissa plus qu'une plaine ouverte : *Ahubal* apprit par ses espions que l'armée de *Misnar* s'ébranloit pour le venir attaquer.

Ahubal, ayant perdu son ami, perdit toute espérance de vaincre. Il voulut fuir. Mais ses généraux, révoltés comme lui, craignant le juste châtiment de leur rebellion, s'ils avoient le malheur d'être pris, résolurent de vaincre ou de mourir. Le prince fut donc obligé de mettre son armée en état de défense.

De son côté, le sultan, persuadé que le

mauvais succès de l'expédition d'*Ollomand* avoit jeté l'épouvante parmi les troupes de son frère, se hâta de le joindre pour livrer bataille, avant qu'elles fussent revenues de leur consternation. Il fit diligence avec le gros de son armée. Il alloit droit à l'ennemi, toujours en bon ordre, tandis que le visir *Horam*, à la tête d'un moindre corps, tâchoit de prendre l'ennemi en flanc.

Les éléphans avançoient des deux côtés, & faisoient voler la poussière de la plaine, tandis que, des tours dont ils étoient chargés, partit une nuée de traits dont chacun portoit un coup mortel. Les cris des soldats, joints aux sons aigus des trompettes, & aux accens plus graves des tymbales, rempliſſoient l'air d'un bruit guerrier. Les soldats de *Misnar* étoient pleins de courage & de confiance; ceux d'*Ahubal* étoient transportés de fureur & de désespoir. Tous les cimeterres tirés frappoient de toutes parts les têtes des combattans. Les éléphans marchoient sur des monceaux de cadavres, & le sang des blessés & des morts étoit comme les rivières d'*Arvar*. Mais les troupes du sultan, qui ne s'étoient pas attendues à tant de résistance, flottoient entre l'espérance & la crainte. L'épouvante saisit *Ahubal* & ses

guerriers. Le prince ſonna lui-même la retraite. Alors ſes troupes préſentèrent le dos aux traits des ennemis. *Taſnar*, l'enchanteur *Taſnar*, parut au haut des airs porté ſur un vautour.

» Lâches fuyards, cria-t-il aux ſoldats d'*Ahubal*, ralliez-vous, retournez à l'ennemi, ne craignez rien; *Taſnar* eſt votre ami & votre ſoutien. Les troupes de *Miſnar* ſont épuiſées de fatigue, & vous fuyez au moment qu'elles alloient ſuccomber ſous vos coups! Eſt-ce ainſi que vous renoncez tout-à-coup aux tréſors de *Dély*? Un moment de crainte vous fait perdre le fruit de tant de marches pénibles que vous avez faites dans les déſerts. L'*Inde* va être votre conquête & la récompenſe de vos glorieux travaux; & vous préférez la honte & l'ignominie, à l'honneur d'une victoire éclatante »!

Les troupes d'*Ahubal* entendirent ces mots, & furent encouragées par une viſion ſi ſurprenante. Elles s'arrêtèrent dans leur fuite, ne ſachant quel parti prendre. *Taſnar*, voyant leur irréſolution, deſcend de deſſus ſon vautour, ſe met à leur tête, prend un javelot, & s'écrie : " que tous les braves ſoutiennent celui qui vient effacer la honte des lâches ".

L'armée du sultan avoit poursuivi en désordre les ennemis fuyans & dispersés. Elle en étoit moins en état d'essuyer une seconde attaque. *Tasnar*, & ceux qui le soûtenoient, revinrent à la charge, & sûrement ils eussent eu bon marché des troupes du sultan *Misnar*, si le visir *Horam*, qui s'apperçut que les fuyards s'étoient ralliés, n'eût soutenu l'armée de son maître, par le détachement de troupes fraîches qu'il commandoit.

Ce second combat, quoique moins général que le premier, fut aussi sanglant & plus opiniâtre. Le visir chercha en vain à frapper de son cimeterre la tête de l'enchanteur; mais *Tasnar* fut toujours repoussé par l'invincible visir. Ainsi le courage & l'adresse de celui-ci balançoient le pouvoir de l'autre. Le combat continua avec acharnement de côté & d'autre, jusqu'à ce que la nuit, qui répare les forces épuisées de l'homme, obligea les deux armées de se séparer.

Après que le visir *Horam* eut fait en bon ordre la retraite de ses guerriers, il entra dans la tente du sultan, & lui dit qu'il avoit vu l'enchanteur *Tasnar* à la tête de ses

ennemis, qu'il l'avoit combattu sans pouvoir l'entamer.

» Hélas ! s'écria *Misnar*, c'est envain que l'épée est tirée contre les puissances de la magie. Non, cher Horam, mon fidelle visir, ce n'est pas à force ouverte, qu'il nous faut combattre les enchanteurs. Il n'y a qu'un moyen de les détruire ; c'est de les surprendre. *Tasnar* conspire pour mon perfide frère. Il est dans le camp d'*Ahubal*. Ne se trouvera-t-il point parmi mes troupes quelqu'esclave affidé qui, sous prétexte de désertion, ou même de trahison, se rende chez mon ennemi, surprenne l'enchanteur endormi, & m'apporte sa tête. Il faut qu'*Horam* me trouve ce fidelle esclave avant que le soleil voye le sang qui coule à grands flots sur les plaines de mes états ».

Horam s'inclina jusqu'à terre, & quitta le sultan pour lui obéir.

Il étoit dans la plus grande inquiétude. L'ordre de *Misnar* étoit le sujet de son embarras. Il disoit en lui-même : » où le puissant trouvera-t-il un ami ? Quel esclave restera fidelle à celui qui lui ôta la liberté, le premier & le plus grand des biens ? Il eût mieux valu pour moi de périr par la main de *Tasnar*, que de me charger d'une

telle commiſſion, au riſque d'être trahi par la méchanceté de mes eſclaves ,,.

Le viſir ne ſachant donc à qui ſe fier, rentra dans ſa tente, accablé de douleur. Il apperçut en entrant une vieille eſclave, qui l'attendoit pour lui parler de la part d'une des femmes de ſon ſerrail, qui étoit ſous une autre tente voiſine de la ſienne.

Horam ne fit aucune attention à cette vieille; il ſe jeta ſur un ſopha, plaignant le ſort de celui à qui l'on ordonnoit de trouver un eſclave fidelle.

La vieille femme, voyant ſon maître ſe lamenter pour un tel ſujet, ſe jeta à ſes pieds, en prenant *Alla* à témoin de ſa fidélité, de ſon obéiſſance, & proteſtant qu'elle étoit prête à ſacrifier ſa vie pour lui.

Horam, touché de ſes proteſtations, n'en étoit pas moins alarmé & inquiet.

„ Hélas! lui diſoit-il d'un air conſterné; pauvre femme décrépite, qui peux à peine te ſoutenir, qui es-tu pour aller combattre l'enchanteur, l'ennemi de ton maître.

„ Les ſauterelles & les vers de la terre, dit l'eſclave, ſont les inſtrumens de la vengeance d'*Alla* ſur les grands de la terre. Et *Mahomet* peut ſe ſervir de ma foibleſſe pour

ſauver mon ſeigneur du danger qui le menace „.

Horam, voyant la détermination de l'eſclave, lui dit : „ mais comment prétendez-vous triompher d'*Ahubal* & du magicien *Taſnar* ?

„ J'irai au camp d'*Ahubal*, répondit-elle ; je demanderai à parler au prince & au général de ſes armées. Je leur propoſerai d'empoiſonner le viſir, mon maître, & *Miſnar* notre magnifique ſultan. Je leur demanderai quelle récompenſe ils me donneront pour un tel exploit. J'apporterai le poiſon prétendu, & tandis que d'une main je le préſenterai à *Taſnar*, de l'autre j'enfoncerai dans ſon cœur le poignard mortel qui doit nous délivrer de ſes enchantemens.

„ Mais, ſais-tu, reprit *Horam*, que la mort ſera la ſuite néceſſaire de ton audace ?

„ Seigneur, répondit l'eſclave, lorſque j'étois encore jeune, je fus élevée dans les cavernes de *Denraddin*, par une prophéteſſe qui m'apprit ce qui m'arriveroit pendant tout le cours de ma vie. Juſqu'ici tout ce qu'elle m'a prédit s'eſt vérifié à la lettre. Elle lut un jour dans l'arrangement des aſtres du ciel, que je délivrerois le ſultan de l'*Inde* de ſes ennemis „.

Le visir, ravi de cette nouvelle, & charmé de la résolution de l'esclave, lui dit de se préparer à paroître devant le sultan.

La vieille femme prit son voile, suivit *Horam*, & entra avec lui dans la tente du sultan.

Misnar la voyant entrer avec le visir, dit: „ Quelle nouvelle espèce de guerrier mon fidelle *Horam* m'amène-t-il ?

„ Lumière de mes yeux, répondit le visir, vous voyez une vieille femme prête à exécuter vos ordres. Cette esclave assure que les sages des cavernes de *Denraddin* ont lu dans les astres du ciel qu'elle délivreroit le sultan de l'Inde de ses ennemis.

„ Qu'elle aille donc, dit le sultan; que le prophète guide ses pas & assure le succès de son entreprise. *Horam* est incapable de donner les mains à un projet téméraire ou d'une exécution incertaine. Je me livre donc à sa direction, & mon sort est entre les mains de sa fidelle esclave „.

L'esclave se prosterna devant *Misnar*, & lui demanda quelques papiers & mandats, afin qu'elle prétendît les avoir enlevés de la tente du sultan pour les porter aux pieds de *Tasnar* & d'*Ahubal*.

Misnar approuva la ruse proposée par la

vieille. En conſéquence, il fait expédier des dépêches, & autres écrits relatifs aux mouvemens que l'armée étoit ſuppoſée devoir faire le jour ſuivant, pour mieux donner le change.

L'eſclave les prit, & ſe mit en chemin pour paſſer dans l'armée ennemie. Le viſir l'accompagna juſqu'aux gardes les plus avancées du camp de *Miſnar*. L'eſclave paſſa outre. Les ſentinelles d'*Ahubal* l'arrêtèrent. On la ſaiſit : on la conduiſit au commandant.

Celui-ci ſoupçonna d'abord quelque ſtratagême. Puis, ayant reconnu que ce n'étoit qu'une vieille eſclave, il ſe contenta de lui demander pourquoi elle avoit quitté le camp du ſultan, ſeule & ſans ordre.

„ Conduiſez-moi en préſence de votre prince, répondit-elle. J'ai des choſes importantes à lui communiquer, pour le ſervice de ſon armée „.

Le commandant lui donna une garde pour l'eſcorter juſqu'au pavillon royal, où *Ahubal* & l'enchanteur *Taſnar* étoient en conférence ſecrète.

Dès que l'eſclave fut en leur préſence, elle ſe proſterna aux pieds d'*Ahubal*. Auſſitôt *Taſnar* la fit prendre par deux gardes, en diſant :

„ Voyons d'abord quel ſervice cette eſclave peut nous rendre avant de lui permettre d'approcher ſi près de nous „.

La vieille, ſaiſie par les gardes, ſembloit interdite, & ne ſavoit à quoi ſe réſoudre.

„ Que dois-je penſer de ton embarras & de ta confuſion, lui dit l'enchanteur ? Viens-tu de ton gré nous révéler quelque ſecret important ? Ou bien, es-tu un vil eſpion qui cherche à trahir les conſeils des braves.

„ Je vous apporte des papiers de conſéquence, répondit l'eſclave. Je les ai dérobés dans la tente du ſultan, & je viens les mettre aux pieds d'*Ahubal*, le ſeigneur & le roi de tous les cœurs de l'*Inde* „.

Alors, l'eſclave tira de deſſous ſa robe les papiers, que les gardes mirent aux pieds d'*Ahubal*.

L'enchanteur les préſenta au prince, qui les lut, & les remit à *Taſnar*, en diſant : „ Ces papiers ſont vraiment d'un grand prix. Nous en pouvons tirer avantage, & celle qui a riſqué ſa vie pour nous les apporter, mérite récompenſe „.

La vieille, flattée de cet éloge, s'inclina auſſi profondément que le lui permirent les gardes qui la tenoient.

„ Puiſſant fils de *Dabulcombar*, dit l'en-

chanteur, ordonnez que l'on garde cette femme dans une tente voisine de la vôtre, jusqu'à ce qu'on ait délibéré quelle sorte de récompense elle mérite ».

Dès que l'esclave fut sortie, *Tasnar* dit au prince *Ahubal* : « Magnifique seigneur, il est d'un bon politique de récompenser ceux qui nous rendent des services essentiels, & nous ne saurons trop bien accueillir ceux qui trahissent nos ennemis. Il faut des appâts pour attirer ces oiseaux imbécilles dans les filets de l'état. Mais, continua-t-il, lorsque nous pouvons parvenir aussi sûrement à notre but, en faisant mourir les traîtres, qu'en les récompensant, il n'y a plus à délibérer, il faut les sacrifier à notre sûreté. Cette esclave a déjà risqué sa vie pour nous servir, lorsque nous ne l'en avons pas priée : sûrement elle ne nous refusera pas la même grâce, lorsque nous la lui demanderons ».

L'enchanteur n'attendit pas la réponse du prince. Il ordonna aux gardes de faire revenir la vieille, & d'apporter le fatal lacet.

Les gardes obéirent : l'esclave approcha d'un air triomphant, ne soupçonnant pas l'intention de *Tasnar*.

» Esclave serviable, lui dit-il, tu nous

as déjà rendu un ſervice ſi eſſentiel, que nous oſons t'en demander un ſecond. Souffre que les muets te paſſent au cou ce lacet. Le prince *Ahubal* demande ta vie que tu as expoſée pour ſon ſervice ».

Les muets paſsèrent le lacet fatal au cou de la vieille femme, & l'étranglèrent ſur le champ en préſence de l'enchanteur & du prince, qui ne comprenoit rien à la conduite de *Taſnar*. Après cette exécution, les muets ſe retirèrent, laiſſant le corps mort étendu ſur la place, ſelon l'ordre qu'ils en eûrent.

Ahubal, reſté ſeul avec l'enchanteur, lui demanda avec étonnement : » O *Taſnar*! qu'as-tu fait ? Que ſignifie cette étrange conduite ?

» Je me ſuis défié de cette eſclave, répondit l'enchanteur. J'ai craint qu'elle ne fût un eſpion envoyé par nos ennemis pour nous perdre. Nous pouvons nous en éclaircir en viſitant ſes habits. — Voyez, prince, continua-t-il; voyez ſi ma conjecture étoit vaine. Voilà le glaive de la mort qui devoit nous frapper ».

En diſant ces mots, il tira le poignard que l'eſclave avoit caché dans ſon ſein, pour frapper l'enchanteur.

« Prudent *Tasnar*, dit le prince, j'admire votre sagesse & votre prévoyance. Mais quel avantage tirerons-nous à présent de la mort de cette femme ? En lui laissant la vie, après avoir découvert sa fourberie, nous eussions pu en tirer des éclaircissemens utiles.

» Prince, répondit *Tasnar*, j'ai de plus grandes vues. L'habit de cette femme me donnera entrée dans le camp du sultan *Misnar*, & le même poignard destiné à m'ôter la vie, lui donnera le coup de la mort. Il n'y a point de temps à perdre. Le jour va paroître ».

L'enchanteur prit aussitôt les vêtemens de l'esclave avec ses traits, de sorte qu'*Ahubal* eût cru la vieille ressuscitée, s'il n'avoit vu son cadavre étendu à ses pieds. Il coupa ensuite la tête de la même femme, il lui donna ses propres traits, par la vertu d'un onguent blanc dont il l'oignit. Dans cet équipage, il se fit conduire par le commandant des gardes avancées jusqu'aux dernières sentinelles de l'armée.

Il atteignit bientôt le camp du sultan. Les sentinelles, trompés par l'apparence, crurent que c'étoit la même femme qu'*Horam* avoit accompagnée lui-même quelques heu-

res auparavant. Ils la laiſsèrent paſſer ſans lui rien dire.

L'enchanteur, arrivé au pavillon royal, fit demander audience au ſultan. Le viſir *Horam*, qui l'attendoit, reconnut la voix de la vieille eſclave, & vint la recevoir.

« Eh bien ! fidelle eſclave, lui dit-il, as-tu réuſſi? *Taſnar* eſt-il la proie de la mort?

» *Horam*, répondit-elle, conduis-moi d'abord devant le ſultan, je veux mettre à ſes pieds la tête de ſon ennemi ».

Le viſir fit entrer l'enchanteur déguiſé dans l'appartement le plus ſecret de la tente royale, où *Miſnar*, aſſis ſur ſon trône, attendoit avec impatience des nouvelles de l'action hardie de l'eſclave.

L'enchanteur avance, tenant d'une main le poignard, de l'autre, il portoit la fauſſe tête. Il alloit monter les degrés du trône. Le viſir l'arrête, & lui ordonne de commencer par ſe proſterner devant le ſultan de l'*Inde*.

La fauſſe eſclave obéit. Le viſir, la voyant proſternée la face contre le dernier degré du trône, tire ſon cimeterre & la frappe, au grand étonnement de *Miſnar*.

« Qu'as-tu fait, malheureux viſir, s'écria

le sultan? Envies-tu l'action glorieuse de cette fidelle esclave? » —

Le sultan eût sans-doute continué de s'emporter en reproches & en invectives contre son visir, s'il n'eût vu l'enchantement dissipé, & le corps de *Tasnar* paroître sous ses véritables traits, ainsi que la tête de la vieille femme.

Alors, il comprit la juste indignation de *Horam* qui lui sauvoit la vie en immolant *Tasnar*. Il descendit précipitamment de son trône, se jeta au cou du visir, & dit, en le tenant étroitement embrassé.

« O mon fidelle *Horam!* pardonne-moi ma vivacité. J'ai fait un crime à mon ami, d'une action qui me sauve la vie! Ta prudence est grande, ô visir! mais comment as-tu pu reconnoître l'enchanteur sous les traits de ton esclave? Comment ta sagesse a-t-elle dévoilé sa méchanceté?

» Roi de mon cœur, souverain de mes volontés, répondit *Horam*, lorsque je traversois le camp avec ma fidelle esclave, dont cette tête nous apprend le triste sort, je lui dis qu'au cas qu'elle revînt, elle devoit, en s'approchant de moi, dès qu'elle me verroit, me répéter ces mots à l'oreille: Alla *est le dieu du ciel:* Mahomet *est son*

prophète ; & *Misnar est son lieutenant sur la terre.* Je jugeai cette précaution nécessaire, au cas que *Tasnar*, ne donnant pas dans le piège que nous lui tendions, voulût le tourner contre nous-mêmes. D'abord, j'avois peine à croire que l'esclave revînt: il étoit difficile qu'elle les frappât tous les deux impunément. Quand je l'ai vue revenir, j'ai eu quelque soupçon. Quand elle s'est approchée de moi, sans me répéter les mots dont nous étions convenus, je n'ai plus douté que ce ne fût l'enchanteur déguisé. La rapidité avec laquelle il vouloit monter sur le trône, a achevé de me convaincre. Et je n'ai pas cru devoir manquer le moment où, prosterné la face contre terre, il ne pouvoit échapper aux coups de ton fidelle visir ».

Misnar, transporté de joie, exalta de nouveau la sagesse de *Horam*, & lui témoigna, de la manière la plus vive, qu'il sentoit tout le prix de ce service signalé. Dès que le jour parut, le premier spectacle qui se présenta aux ennemis, fut la tête de *Tasnar*, au haut d'une lance fichée en terre, devant le camp du sultan.

Ahubal, impatient, se leva de grand matin. Il s'avança à la tête de son camp, attendant d'heureuses nouvelles, & se dis-

posant à tailler en pièces l'armée de l'*Inde*. Quelle fut sa consternation, lorsque, tournant ses regards triomphans vers le camp de son frère, il apperçut aux premiers rayons du soleil la tête sanglante & défigurée de son protecteur, élevée en trophée avec le poignard, & l'habillement de la vieille esclave !

L'épouvante le saisit, les larmes coulèrent de ses yeux. Il entra dans sa tente accablé du plus cruel chagrin.

Le visir *Horam*, voyant la lampe éternelle du monde éclairer le sommet des montagnes, eût désiré conduire les troupes de son maître à une seconde attaque ; mais *Misnar* jugea plus convenable de leur donner un jour de repos après les fatigues qu'elles avoient essuyées.

La mort inattendue des quatre enchanteurs, *Ulin*, *Happuck*, *Ollomand* & *Tasnar*, alarma le reste de cette race détestable. Le sultan les avoit vaincus séparément. Peut-être que s'ils eussent uni leurs forces & leur méchanceté, ils eussent mieux réussi.

Ahaback & *Desra* résolurent donc de se liguer contre *Misnar*. Tandis que l'un, commandant l'armée puissante d'*Ahubal*, tiendroit tête au sultan, l'autre devoit aller

exciter une nouvelle révolte dans les provinces du nord.

Cependant les deux armées, campées l'une vis-à-vis de l'autre, reſtoient encore dans l'inaction. Un exprès vint dire au ſultan qu'*Ahaback* amenoit à grandes journées neuf mille eſcadrons au ſecours de ſon ennemi, & que *Deſra* traverſoit les plaines d'*Ambracan*, avec trois mille éléphans & cent mille hommes de troupes des provinces occidentales de ſon empire.

Miſnar étoit d'avis d'attaquer *Ahubal* avant que ce ſecours pût joindre. Mais le viſir ſe jeta aux pieds de ſon maître, & le conjura de ne pas ſacrifier ſon armée qui ſuccomberoit infailliblement ſous les coups de celle de ſon ennemi beaucoup plus nombreuſe. Il l'engagea à la fortifier par de bonnes recrues.

Le ſultan, quoique d'un avis contraire, céda néanmoins au ſentiment du viſir. Lorſque chacun s'attendoit à marcher au combat, *Horam* donna des ordres pour faire de nouvelles recrues; il alla lui-même au nord de *Dély* lever une ſeconde armée pour ſon maître.

Ahubal étoit dans le dernier abattement. La mort de ſes amis les enchanteurs le réduiſoit preſqu'au déſeſpoir. Ses officiers, un

peu plus déterminés, voyant que l'armée du ſultan ne ſe diſpoſoit pas à une nouvelle attaque, tâchèrent de diſſiper ſon chagrin, en lui faiſant eſpérer un plus heureux ſuccès. Les provinces du midi, voulant faire diverſion à ſa douleur, en flattant ſa vanité, demanderent la permiſſion de lui dreſſer une tente digne de lui. Le prince s'étoit contenté juſqu'alors d'un pavillon ſemblable à celui de ſes généraux, ſans aucune diſtinction particulière.

Le prince *Ahubal* n'étoit pas naturellement guerrier. S'il avoit pris les armes contre ſon frère, c'étoit moins de ſon propre mouvement que par les ſuggeſtions des enchanteurs. Il conſentit volontiers aux offres de ſes troupes. Cent ouvriers des plus habiles ſe mirent à l'ouvrage.

Les provinces qui reconnoiſſoient l'autorité d'*Ahubal*, envoyèrent avec profuſion les matériaux néceſſaires pour dreſſer la plus magnifique tente qu'on vît jamais, diamans, perles, brocards d'or & d'argent. Tous les grands & les riches ſaiſirent cette occaſion de marquer à leur prince combien ils lui étoient attachés.

Tandis que l'on travailloit au ſomptueux pavillon d'*Ahubal*, les eſcadrons de l'en-

chanteur *Ahaback* avançoient en diligence, & les éléphans de *Desra* n'étoient plus qu'à trente journées du camp.

De son côté le visir *Horam* ne négligeoit rien pour la levée & l'équippement des nouvelles troupes. Déjà les recrues avoient joint. *Horam* alla trouver le sultan, lui rendit compte de sa commission, & lui demanda la direction entière de son armée pour quarante jours seulement.

" *Horam*, lui dit *Misnar*, j'ai assez de confiance en vous pour vous accorder ce que vous souhaitez, sans vous demander les raisons qui vous le font desirer ".

Aussitôt le visir envoya vers *Ahubal* pour demander une trêve de quarante jours, qui fut exactement observée de part & d'autre. Le prince, charmé de cette proposition, n'hésita pas un moment à l'accepter.

Dès que le visir eut la réponse d'*Ahubal*, il fit proclamer à son de trompe une trêve de quarante jours; de sorte que, tandis que *Misnar* s'attendoit à voir *Horam* attaquer ses ennemis avec un nombre de soldats plus que double du leur, il apprit que les trompettes proclamoient une trêve.

Une conduite qui sembloit si contraire à la raison, alarma le sultan. Il manda le visir

& lui marqua sa surprise, en lui demandant quelles raisons il pouvoit avoir de laisser ses ennemis tranquilles, tandis qu'il pouvoit les combattre avec avantage.

" Magnifique seigneur, répondit *Horam*, j'ai appris que les provinces du midi élevoient au prince *Ahubal* un pavillon, dont la splendeur & la magnificence doivent surpasser de beaucoup la gloire de ton palais de *Dély*. J'ai craint que l'éclat de ce pavillon glorieux n'éblouit les villes voisines du camp d'*Ahubal*, & ne les attirât à son parti; car je sais que tes sujets sont plus épris du faste & de l'apparence, qu'ils ne sont dociles à la voix du devoir. C'est pourquoi j'ai supplié mon seigneur qu'il m'accordât le commandement de son armée, pour quarante jours. J'ai fait demander une trêve pour ce temps, & je veux l'employer à te dresser un pavillon qui efface de beaucoup celui qu'on élève à ton frère. Toutes les richesses de la terre y seront rassemblées. Le soleil n'aura jamais rien vu de si grand.

„ *Horam*, répartit le sultan, je t'ai tout confié, mon sort & celui de mes sujets fidelles. Je te prie d'avoir soin d'un pareil dépôt „.

Le visir se retira pour faire exécuter son

projet. Il fit venir des ouvriers de *Dély*; il donna des ordres pour que l'on raſſemblât de toutes parts les richeſſes qui devoient orner cet édifice de gloire. Il fit toiſer un vaſte terrein. Il donna lui-même le plan du pavillon. Tout alloit au gré de ſon zèle. Les ouvriers travailloient dans le ſecret; car il fit enclorre le terrein où ils étoient occupés, chacun ſelon ſon genre, & on ne devoit l'ouvrir que lorſque l'ouvrage ſeroit achevé.

Tandis que les deux armées, celle du ſultan & celle de ſon frère *Ahubal*, s'adonnoient à des ſoins plus convenables à des jours de paix qu'à un temps de guerre, les renforts d'*Ahaback* & de *Deſra* arrivèrent. Les chefs de l'armée de *Miſnar* en furent informés : ils s'indignèrent contre *Horam* qui, en s'amuſant avec ſes habiles ouvriers, avoit donné le temps aux ennemis de ſe renforcer. Ils s'en plaignirent au ſultan, & lui dirent hautement de leur donner pour généraliſſime un homme qui préférât les travaux de la guerre, aux occupations des femmes & des enfans.

Le ſultan, à qui les chefs de ſon armée firent comprendre que la conduite de *Horam* étoit plus capable de ruiner ſes affaires que de les avancer, fit dire au viſir de ſe rendre auprès

auprès de lui ; & en préſence des officiers ſes accuſateurs, il lui demanda pourquoi il différoit de combattre les ennemis.

Le viſir *Horam* ne répondit point à la queſtion du ſultan, il le pria ſeulement de venir voir le pavillon glorieux qu'il lui avoit dreſſé, & de s'y faire ſuivre par les chefs qui murmuroient contre lui.

Dès que le ſultan parut, on abattit les paliſſades qui cachoient le pavillon. *Miſnar* & les chefs qui l'accompagnoient contemplèrent avec admiration le plus magnifique ſpectacle que l'art pût produire ſous les auſpices du génie.

Le pavillon plut au ſultan & à toutes ſes troupes. Il n'y eut que les chefs qui, perſiſtant dans leur premier ſentiment, dirent avec aſſez d'aigreur que l'on y avoit employé, ſans raiſon & en pure perte, la plus grande partie des richeſſes de l'*Inde*.

Ce pavillon, vraiment royal, étoit élevé à une des extrémités du camp, aſſez près d'une montagne, au milieu d'un plant de palmiers que le viſir avoit fait éclaircir, en faiſant couper une partie pour donner plus d'air & de liberté au reſte. Il étoit de velours cramoiſi, brodé à fleurs d'or, avec un ramage d'or & d'argent tout à l'entour. Au

centre de chacune des quatre faces qui regardoient les quatre points du monde, on avoit tissu en or la mort des quatre enchanteurs, *Ulin*, *Happuck*, *Ollomand & Tasnar*.

Un drap d'or formoit le ciel du pavillon soutenu en dedans par quatre piliers d'or massif & tout brillant d'un nombre infini de diamans & d'autres pierres précieuses. Il y avoit au-dessous deux sophas d'une richesse & d'une perfection de travail qui surpassoit tout ce qu'on avoit jamais vu.

Fin du vingt-neuvième Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome vingt-neuvième.

LES CONTES DES GÉNIES.

AVERTISSEMENT de l'Editeur Anglois, page 5
Vie d'Horam, fils d'Asmar, 9
LES CONTES DES GÉNIES, *ou les charmantes Leçons d'Horam, fils d'Asmar*, 45
CONTE PREMIER. *Histoire du marchand Abudah, ou le Talisman d'Oromane*, 51
Aventure du marchand Abudah dans la vallée de Bocchim, 58
Seconde Aventure du marchand Abudah dans les boccages de Sadaski, 85
Troisième Aventure du marchand Abudah dans le royaume de Targi, 106
Quatrième Aventure du marchand Abudah parmi les Sages de Néma, 110
CONTE SECOND. *Le Dervis Alfouran*, 156
Suite du conte du Dervis Alfouran, 169
CONTE TROISIÈME. *Hassan Assar, ou Histoire du Calife de Bagdat*, 181

CONTE QUATRIÈME. *Kélaun & Guzzarate*, pag. 202
CONTE CINQUIÈME. *Les Aventures d'Urad, ou la belle Voyageuse*, 255
CONTE SIXIÈME. *Les Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde*, 317
CONTE SEPTIÈME. *Histoire de Mahoud*, 361
Suite du conte des Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde, 406

Fin de la Table.